



COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE
NATIONAL CAPITAL COMMISSION

UN PATRIMOINE VIVANT

Les arbres remarquables de la capitale du Canada

Canada

UN PATRIMOINE VIVANT

Les arbres
remarquables de la
capitale du Canada

SUZANNE HARDY



COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE
NATIONAL CAPITAL COMMISSION

Bibliothèque et Archives Canada

Cette publication est une idée originale de Suzanne Hardy et a été réalisée à l'initiative de la Commission de la capitale nationale.

© Commission de la capitale nationale du Canada, 2020

Tous droits réservés

Direction du projet à la CCN : Mario Fournier et Daniel Feeny
Coordonnatrice du projet à la CCN : Camille Tremblay
Responsable de la production à la CCN : Martin Giroux
Responsable de la production : Société géographique royale du Canada
Cartographie : Chris Brackley et Mark Gallant
Traduction : Lee Zimmerman

Recherche historique et rédaction : Suzanne Hardy

Inventaire et photographie des arbres remarquables : Suzanne Hardy

à l'exception des photographies suivantes : Patrick Hagg (orme d'Amérique en page couverture), Claire Morel [chêne rouge (p. 7), cercidiphyllum du Japon (p. 23 – photo de droite), pruche du Canada (p. 26 et endos du livre), orme de montagne 'Cornuta' (p. 96 – photo de droite), érable argenté (p. 105 – photo de gauche), tilleul à grandes feuilles (p. 137 – photo de gauche), peuplier blanc (p. 139 – photo de gauche), épicéa de Serbie (p. 142 – photo de droite), tilleul à petites feuilles (p. 145 – photo de droite), orme d'Amérique (p. 147 – photo de gauche), érable rouge (p. 167 – photo de gauche), tulipier de Virginie (p. 196 – photo à l'extrême droite)], James Peltzer (table des matières), CCN [érable rouge (p. 40 – photo de droite), chêne pédonculé fastigié (p. 136), remerciements (p. 217)].

Les explications, critères, définitions, icônes sur la remarquabilité et la photo de chêne rouge à la page 7 utilisés dans le présent ouvrage sont tirés des pages 11 à 14 du livre de Suzanne Hardy, *Nos champions : les arbres remarquables de la capitale*, Austin, 2009, et sont reproduits avec la permission des coéditeurs, la Commission de la capitale nationale du Québec et les Éditions BERGER.
© 2017 Icônes créées spécifiquement pour la CCN.

ISBN : 978-0-660-32173-8 (papier)
978-0-660-32172-1 (PDF)

N^{os} de catalogue : W93-48/2020F (papier)
W93-48/2020F-PDF (PDF)

Un nombre limité d'exemplaires du présent ouvrage a été imprimé.
Pour télécharger le format PDF: <http://ccn-ncc.gc.ca/arbres-remarquables>

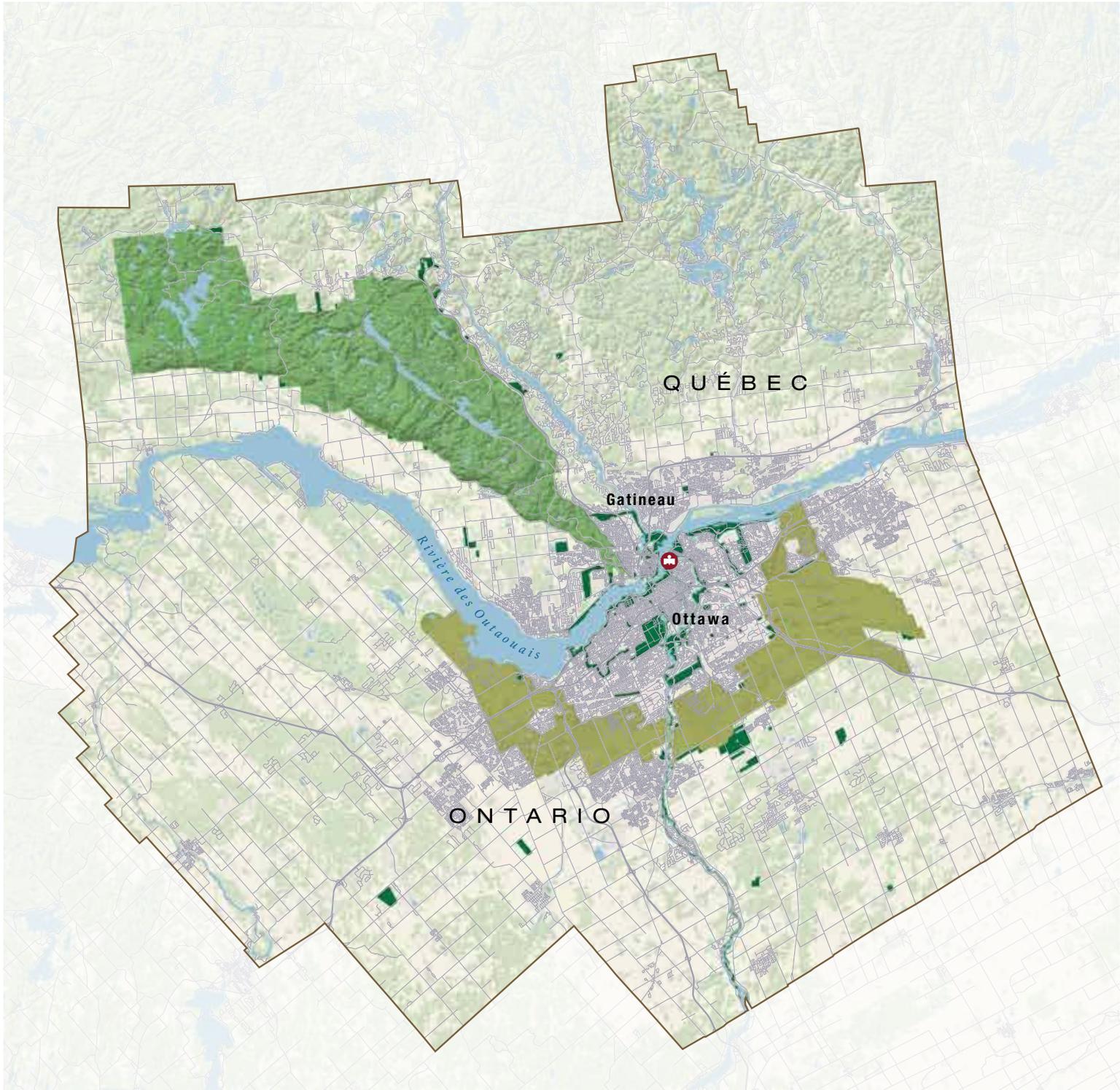
Commission de la capitale nationale du Canada

40, rue Elgin, bureau 202, Ottawa, Canada K1P 1C7
613-239-5000 — 1-800-465-1867
ATS : 613-239-5000 — 1-866-661-3530
info@ncc-ccn.ca

La CCN a écologiquement compensé le papier qui a servi à imprimer ce livre en plantant 20 arbres additionnels dans la région de la capitale nationale du Canada.

UN PATRIMOINE VIVANT

Les arbres
remarquables de la
capitale du Canada



Région de la capitale nationale



-  Parc de la Gatineau
-  Ceinture de verdure
-  Autres terrains fédéraux

-  Zone boisée
-  Zone urbaine

-  Région de la capitale nationale
-  Parlement

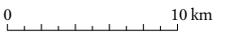
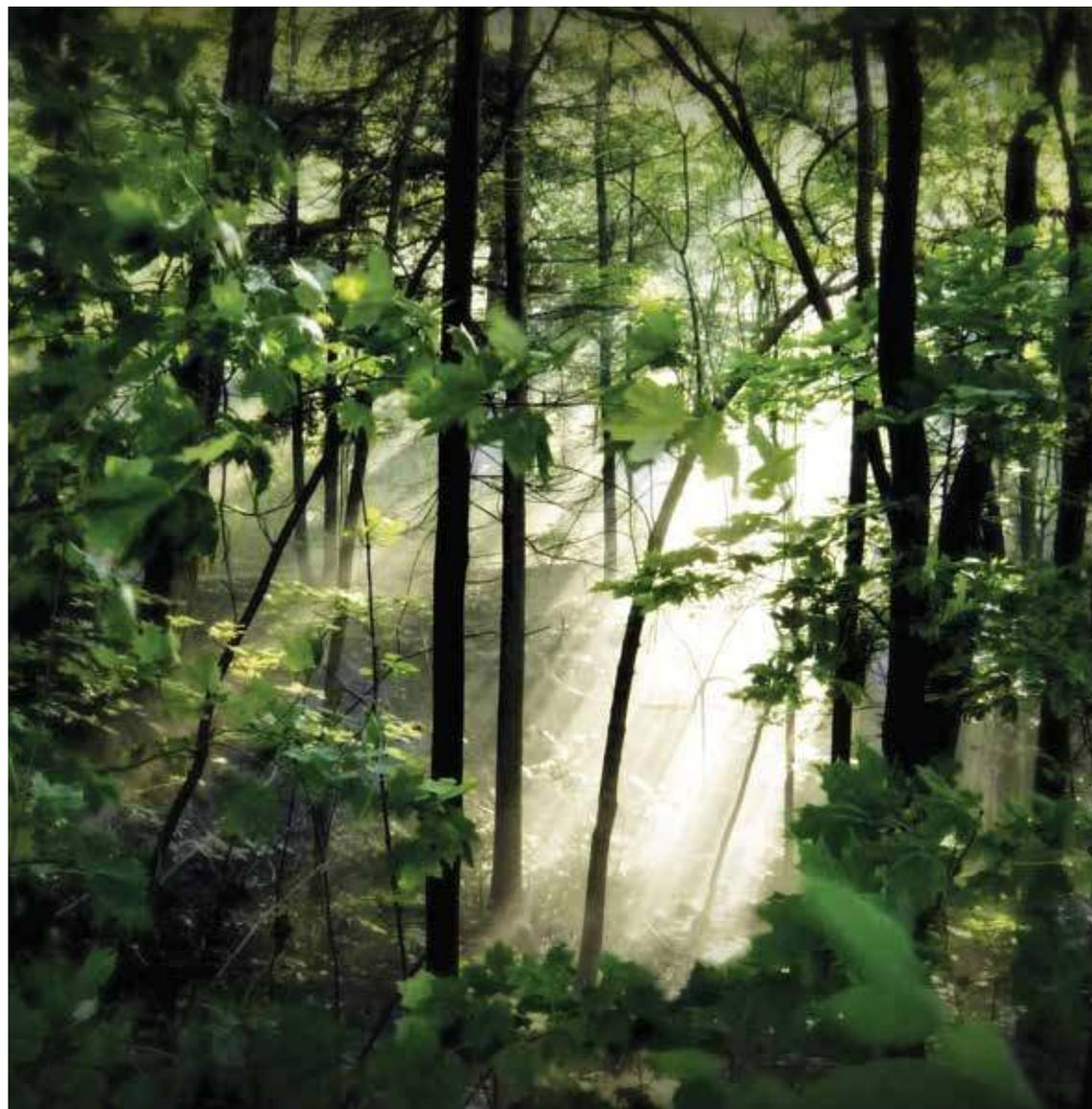


TABLE DES MATIÈRES

Messages des partenaires	6
À propos de l'auteur	7
Avant-propos	8
Critères de remarquabilité	10
Chapitres	
■ Histoire géologique régionale et paléobotanique	12
■ Premiers peuples et richesse de la nature	24
■ Une région de passage et de confluence	42
■ Exploitation forestière et développement de la capitale	54
■ Création de la Ferme expérimentale et recherche scientifique	78
■ L'aménagement d'une capitale d'envergure nationale	116
■ La mise en valeur des sites d'intérêt	150
■ Les principaux défis d'une capitale en évolution	180
Cartes	
Région de la capitale nationale	4
Emplacement des arbres remarquables	9
Cœur de la capitale	202
Secteur du lac Dows	211
Index des arbres et des critères de remarquabilité	203
Glossaire	212
Bibliographie	214
Remerciements	217



MESSAGES DES PARTENAIRES

Depuis l'établissement de la capitale sur les berges de la rivière des Outaouais, un territoire traditionnel de la Nation algonquine, le lien avec la nature sauvage et majestueuse qui a forgé le caractère et l'identité de notre capitale, une ancienne ville forestière, a été déterminant. Ce riche patrimoine naturel trouve aujourd'hui son expression dans la splendeur des forêts extraordinaires de la capitale et l'immense diversité des essences qu'elles abritent.

Ce recueil, fruit de deux ans de documentation de cette diversité, a pour trame de fond le désir profond de sa préservation, malgré les défis que représentent les changements environnementaux du XXI^e siècle, afin que les générations futures puissent en profiter elles aussi.

La publication de ce livre coïncide avec deux jalons historiques. En effet, il y a 120 ans, les organisations qui ont précédé la Commission de la capitale nationale (CCN) entreprenaient les premiers travaux de planification et d'intendance de la capitale et, il y a 60 ans, la CCN leur succédait.

Espérons que cet ouvrage inspirera un amour sincère pour les arbres remarquables qui embellissent la capitale du Canada et qu'il motivera le public à sortir, pour s'approprier ses espaces verts saisissants et s'imprégner de près de leur beauté.

*Tobi Nussbaum,
premier dirigeant
Commission de la capitale nationale*

Que la Commission de la capitale nationale convie la Première Nation Kitigan Zibi Anishinabeg et les Algonquins de la Première Nation Pikwakanagan à prendre part à la réalisation de ce livre sur les arbres remarquables de la région est un pas dans la bonne direction. *Enhenh!* Oui! De temps immémoriaux, des arbres absolument splendides ont en effet orné le berceau de capitale.

Les Algonquins Anishinabeg doivent leur survie en partie aux arbres vigoureux, sains et solides qui leur ont procuré, des milliers d'années durant, l'écorce ou le bois indispensables à la fabrication de canots, paniers, raquettes, traîneaux, tisanes, remèdes et délicieux sirops.

Divergences d'opinion, différends et questions de droit concernant l'aménagement des terres traditionnelles de la Nation algonquine Anishinabeg : ces arbres extraordinaires ont tout traversé, témoins silencieux des activités humaines.

La région de la capitale du Canada est habitée d'arbres remarquables. Ils vivent parmi nous, et il suffit de lever un peu les yeux pour en admirer toute la grandeur.

*Anita Tenasco,
directrice de l'éducation
Première Nation Kitigan Zibi Anishinabeg*

L'identité canadienne est intimement liée à la présence des arbres, ces éléments essentiels de la vitalité de nos collectivités. Les arbres purifient l'air que nous respirons. Ils étouffent la rumeur de nos rues, apportent de la fraîcheur à nos villes et apaisent les esprits. Ils commémorent parfois une date importante de notre histoire ou rendent hommage à un personnage important.

Arbres Canada, le chef de file national en foresterie urbaine, promeut la valeur intrinsèque des espaces verts ; ce sont des lieux où il fait bon vivre, travailler et se divertir. La fierté que ressentent les Canadiens à l'égard de leur capitale est en grande partie attribuable à son réseau d'espaces verts bien gérés. Arbres Canada est heureuse de sa collaboration avec la Commission de la capitale nationale, la société d'État fédérale chargée de la gestion de ces espaces verts, et d'avoir ainsi contribué à mettre en relief les arbres remarquables de la région.

Ce recueil, qui rend hommage à la richesse des arbres du Canada, est en accord avec la mission d'Arbres Canada, une organisation engagée dans l'amélioration de la vie des Canadiens en plantant des arbres et en en prenant soin. Il est à espérer que l'exemple d'intendance de la forêt urbaine dont il témoigne sera imité à l'échelle de notre grand pays.

*Michael Rosen,
président
Arbres Canada*



COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE
NATIONAL CAPITAL COMMISSION



ArbresCanada  TreeCanada

À PROPOS DE L'AUTEURE

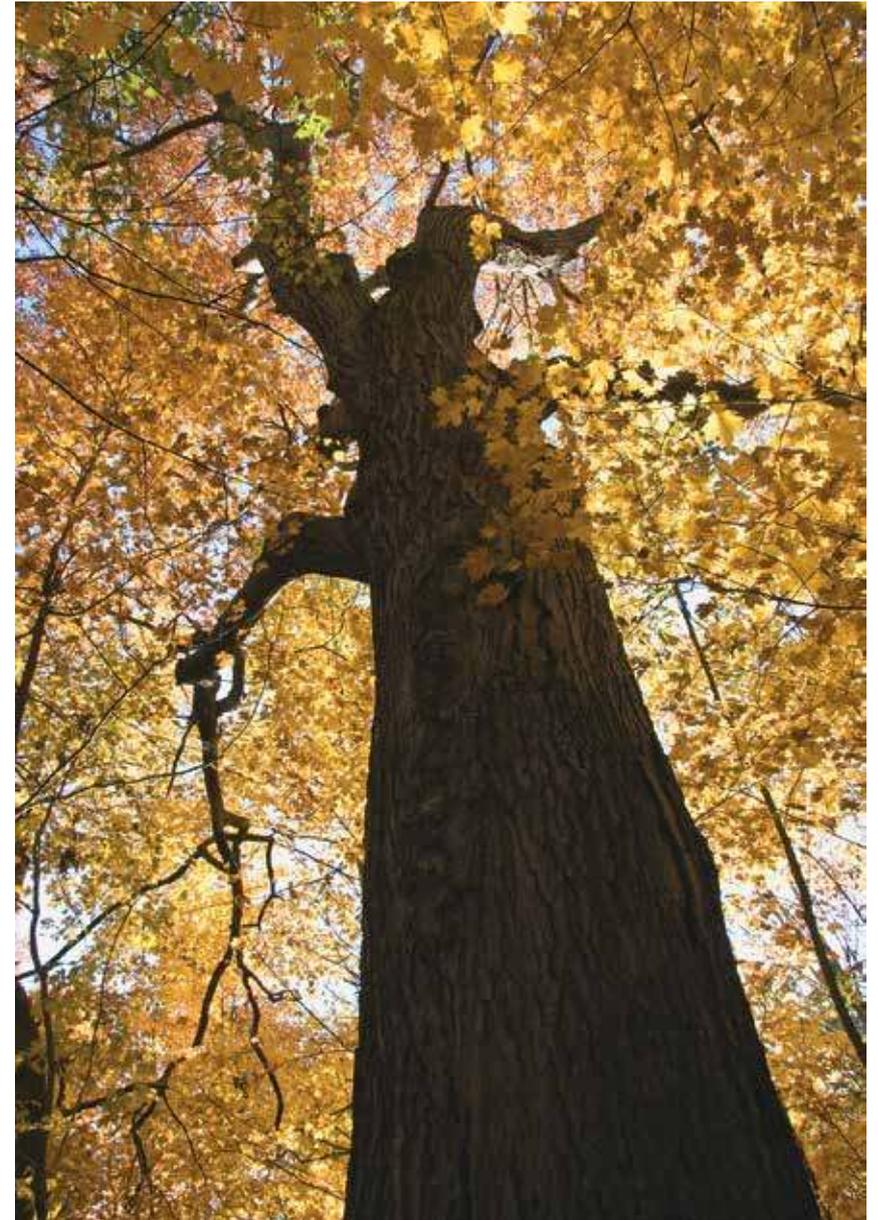
Suzanne Hardy a fait de la botanique la passion de toute sa vie et des arbres remarquables sa spécialité. Elle se voit offrir la flore du frère Marie-Victorin alors qu'elle n'a que 14 ans et arpente deux ans plus tard les platières de l'île d'Anticosti. Son sens de l'observation minutieux et sa profonde connaissance de la botanique, complétés par des études en phytotechnie, lui permettent d'enchaîner les collaborations avec des scientifiques chevronnés — agronomes, botanistes et généticiens — pour qui elle dénicher des spécimens rares.

Très tôt reconnue pour la qualité de ses travaux d'inventaire des plantes vasculaires indigènes ou horticoles et l'identification de spécimens d'arbres rares ou exceptionnels, elle le sera aussi pour ses talents d'illustratrice et de photographe. Ses dessins botaniques font la couverture de numéros de *Provancheria* consacrés à la flore nordique et accompagnent un article dans le *Naturaliste Canadien*. Les mandats qu'elle remplit pour divers organismes publics, privés ou associatifs, dont Hydro-Québec, lui font parcourir l'Amérique du Nord, des îles Saint-Pierre-et-Miquelon à l'Alaska, armée de clés d'identification, cahiers de croquis et équipement photographique.

En 1996, elle fonde Enracinart, un organisme sans but lucratif voué à la diffusion de l'histoire des végétaux indigènes ou horticoles, où elle développe

un riche corpus écrit et visuel sur les aspects botaniques, historiques, culturels et esthétiques des arbres remarquables, bref tout ce qui raconte leur présence vivante à nos côtés. Ces petites histoires sont le cœur de conférences, animations, expositions et tours guidés qui la mènent auprès de centaines de sociétés d'horticulture et d'écologie, de comités d'embellissement, de sociétés d'histoire et d'organismes patrimoniaux. Parmi ses sujets de prédilection, il y a l'évolution de la forêt urbaine, les floraisons somptueuses des érablières riveraines du Saint-Laurent, les floraisons successives de la mosaïque forestière de Québec et la redécouverte des plantes indigènes en aménagement paysager.

Auteure prolifique au verbe savoureux mariant art, culture, histoire et botanique, Suzanne Hardy en est à son troisième livre sur les arbres remarquables : pour la région de la capitale du Québec (2009), la ville de Laval (2016) et la région de la capitale du Canada (2020). Son enthousiasme pour le patrimoine vivant, son influence sur les communautés rurales et urbaines, ses critères de remarquabilité faciles à utiliser font d'elle l'objet de nombreux reportages imprimés, radiophoniques et télévisés. En 2016, elle est honorée par la Société internationale d'arboriculture Québec (SIAQ) pour son immense contribution à la connaissance des plus spectaculaires spécimens arborescents.



AVANT-PROPOS

La Commission de la capitale nationale (CCN) est fière de présenter ce recueil aux résidents et aux visiteurs, afin qu'ils puissent apprécier à leur juste valeur les arbres remarquables qui sont dispersés sur son territoire. Souvenir du passé, ce patrimoine sylvestre d'une valeur inestimable est riche d'une histoire fascinante. Enracinés en des lieux d'importance nationale, ces arbres au port majestueux ne laissent personne indifférent.

Pour ce projet, la CCN a demandé à Suzanne Hardy, spécialiste de la reconnaissance d'arbres d'intérêt, de réaliser un inventaire des spécimens les plus dignes d'attention sur les terrains fédéraux de la région de la capitale nationale. Ce livre est le résultat d'innombrables visites et de recherches s'étalant sur deux années. À la portée de tous, cet ouvrage décrit les particularités de ces arbres. Le texte est aussi parsemé d'anecdotes et de clins d'œil à l'histoire régionale. Cette collection rassemble près de 170 arbres remarquables, témoins de l'évolution de la capitale du Canada.

Les arbres répertoriés dans ce livre sont situés sur des terrains publics fédéraux, lesquels représentent plus de 10 % du territoire de la région de la capitale nationale. La plupart se trouvent dans le parc de la Gatineau, la Ceinture de verdure et les

parcs urbains, y compris l'arboretum Dominion de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Il existe assurément d'autres arbres remarquables à découvrir sur le territoire des villes et sur les propriétés privées de la région.

Les arbres sélectionnés se distinguent entre tous en raison de leur âge, de leur taille ou d'autres caractéristiques. Certains sont des vestiges d'anciennes forêts, tandis que d'autres remontent aux premiers projets d'embellissement de la capitale. Symboles vivants de diverses époques, les arbres sont aujourd'hui, plus que jamais, importants dans le maintien de notre qualité de vie.

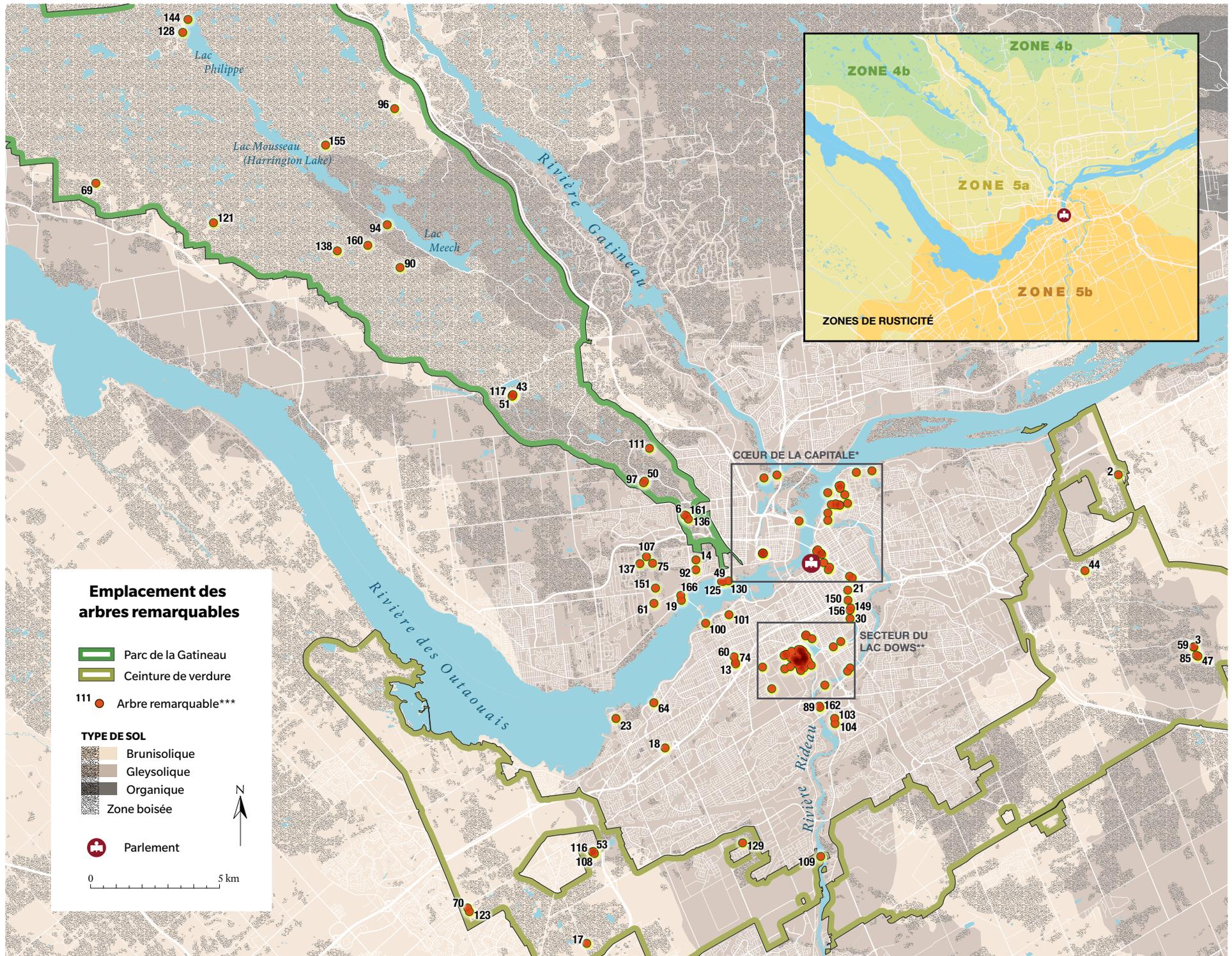
Les arbres et les forêts de la région de la capitale résistent fréquemment à des menaces telles que les maladies et les événements climatiques extrêmes. Désireuse de continuer à soutenir la biodiversité et à en tirer de grands bénéfices environnementaux, la CCN gère de façon durable ces terres et forêts. Elle plante annuellement des milliers d'arbres de plusieurs espèces, contribuant ainsi à la résilience des milieux naturels. Les arbres, les boisés urbains et la forêt régionale forment une infrastructure verte essentielle au mieux-être et à la santé de tous. La CCN s'acquitte de son mandat d'intendance en veillant à protéger ce patrimoine naturel et culturel.

Cette collection à découvrir se divise selon ce que les arbres choisis ont en commun. Certains sont regroupés en raison de leur relation physique avec le sol; d'autres, parce qu'ils ont partagé leurs fruits avec les Premières Nations ou contribué à l'essor de l'industrie forestière. Plusieurs se côtoient simplement parce qu'ils procurent un pur bonheur aux promeneurs. Ajoutons que les différentes thématiques recèlent de belles découvertes sur l'histoire régionale, de la formation géologique jusqu'aux défis d'une capitale au XXI^e siècle.

Ce recueil est agrémenté de photos et donne la localisation précise de chaque arbre. Une carte interactive est également en ligne, sur le site Web de la CCN. Les sujets sélectionnés sont facilement accessibles, car ils sont situés sur des terrains publics. Il ne reste plus qu'à tracer son propre circuit pour les découvrir à son rythme, au gré des saisons, que ce soit à pied, à vélo ou autrement.

Je vous souhaite beaucoup de plaisir à admirer ces arbres remarquables et à lire ce recueil. Puisse-t-il vous conseiller dans la préparation de magnifiques randonnées ou l'aménagement d'espaces boisés innovants.

Mario Fournier, responsable du projet



* Cœur de la capitale, page 202 | ** Secteur du lac Dows, page 211 | *** Voir les détails à l'index de la page 203

COMPRENDRE LA REMARQUABILITÉ

Inutile de chercher le terme «remarquabilité» dans les dictionnaires : il n'a pas encore été consacré par l'usage même s'il a tout naturellement été retenu pour parler des arbres. Les premiers arbres remarquables identifiés l'ont été en France en 1899 par le directeur général des Eaux et forêts. Il avait remarqué l'attachement des populations à ces arbres «soit par les souvenirs historiques ou légendaires qui s'y rattachent, soit par l'admiration qu'inspirent la majesté de leur port, leurs dimensions exceptionnelles ou leur âge vénérable».

Après 120 ans, ces deux grandes catégories de remarquabilité sont toujours opérationnelles : il y a les critères biologiques et les critères socioculturels. L'âge, la taille ou la forme d'un arbre font partie des critères biologiques, alors que ses liens avec un lieu, une communauté, un personnage ou un événement historique constituent des critères socioculturels. Toutefois, la remarquabilité dépend essentiellement de la réalité du «terrain». Tel spécimen de telle essence sur ce territoire est-il vraiment remarquable ? Par exemple, à Toronto, un chêne de 300 ans s'approche du record de longévité, mais en France, à 600 ans, le chêne est au faite de son existence !

Les spécialistes déterminent la remarquabilité d'un arbre à partir d'une profonde connaissance de la biologie des espèces indigènes et introduites d'une région et de données provenant d'écosystèmes comparables compilées à partir d'observations terrain. Par exemple, les montagnes Blanches de Californie abritent des pins de 4 500 ans, la Grèce et la Sicile des oliviers de 2 500 ans. Quand une longévité est-elle exceptionnelle sous nos climats nordiques ? Un arbre qui réussit à croître à l'extérieur de sa zone de rusticité habituelle et qui se distingue par ses dimensions est assurément remarquable.

Bien que l'âge et la taille soient souvent reliés, détenir le record de l'un ne mérite pas automatiquement à un spécimen le qualificatif de remarquable : il peut avoir poussé dans des conditions qui ont nui à son développement ou avoir été défiguré par une taille excessive. Parfois un seul critère suffit, tel ce «cèdre» de l'escarpement du Niagara âgé de 1 316 ans ! De même, la rareté semble un critère plus indiscutable, mais ce n'est pas toujours le cas. Tout arbre d'une espèce indigène en situation précaire mérite d'être répertorié et protégé, mais une espèce exotique récemment introduite est rare sans être remarquable. En revanche, les arbres issus d'écosystèmes aujourd'hui disparus sont particulièrement précieux, car leur disparition entraîne la perte irrémédiable de leur bagage génétique.

Les mesures objectives peuvent s'enrichir d'autres valeurs de nature esthétique ou historique. Certains spécimens sont remarquables parce qu'ils représentent la forme idéale qu'a l'espèce quand elle grandit dans des conditions optimales ; d'autres adoptent des formes excentriques ; d'autres encore se prêtent à des ressemblances inusitées avec des êtres ou des choses. Même si le sentiment qu'inspire un arbre a son importance, les attachements

personnels ou familiaux ne sauraient à eux seuls établir la remarquabilité d'un spécimen. C'est pourquoi on procède par signalements à des experts qui statuent sur la remarquabilité en fonction de l'ensemble des critères.

Il n'y a pas de limite aux associations socioculturelles ; l'essentiel est de les documenter avec des sources fiables. Même une mode horticole typique d'une époque peut conférer un caractère remarquable. À témoin cette carte postale montrant un segment de la première promenade panoramique d'Ottawa, The Driveway, en 1905. Les deux voies sont séparées par des espaces verts parcourus de sentiers sinueux, de plates-bandes, de monticules artificiels surmontés de chênes rouges, de bouleaux jaunes, d'érables à sucre et d'érables noirs, et de petits bâtiments d'allure champêtre. En fond de scène, on peut observer de nombreux pins blancs qui grandissent sur la rive opposée du canal Rideau. Cet aménagement paysager, dans le plus pur style «jardinesque» en vogue à l'époque victorienne, conserve encore de nos jours l'apparence naturelle de nos forêts avec ses spécimens indigènes désormais plus que centenaires.

▼ Cette carte postale fait partie d'une série de six illustrant des scènes de la ville d'Ottawa mise sur le marché en septembre 1905 par Raphael Tuck & Sons (Londres), au plus fort de la vogue des cartes postales. Elle appartient à la collection de cartes *Oilette* produites d'après des peintures d'artistes reconnus selon un procédé d'impression breveté en 1903.

Source : Archives de la ville d'Ottawa, MG344, fonds Peter D. K. Hessel, n° CA021523



CONCEPT DE REMARQUABILITÉ

Un concept développé expressément pour les arbres et réservé aux arbres.*

Icônes de remarquabilité

Les icônes représentant les divers critères de remarquabilité signalent tous les aspects exceptionnels des spécimens présentés. Les critères relatifs à l'âge, à la taille et à la rareté sont déterminants ; les autres critères biologiques et socioculturels raffinent et ajoutent à la valeur du spécimen.



Âge et dimensions

Tout arbre d'âge et de dimensions exceptionnels, mesuré selon les règles internationales reconnues : à partir de comparatifs ou par carottage, et diamètre à hauteur de poitrine (1,30 m). Les champions peuvent être nationaux, régionaux ou locaux.



Rareté et vulnérabilité

Tout arbre d'une espèce en situation précaire désignée légalement en vertu de la *Loi sur les espèces en péril* du Canada, la *Loi sur les espèces en voie de disparition* de l'Ontario et de la *Loi sur les espèces végétales menacées ou vulnérables* du Québec. Les vieux arbres s'associent souvent aux espèces en situation précaire dans la protection de la biodiversité.



Vestige d'écosystème ancien

Tout arbre issu d'un écosystème ancien aujourd'hui disparu. Les conditions qui ont présidé à son existence ne se reproduiront plus, et sa mort entraînera la disparition définitive d'un bagage génétique.



Feuillu noble

Tout arbre à feuilles caduques dont le bois durable et la grande polyvalence revêtent une importante valeur commerciale, d'où sa rareté.



Taxon rare

Tout arbre d'une famille, d'un genre ou d'une espèce botanique, indigène ou introduit, rarement répertorié sur un territoire donné.



Excentrique Nord

Tout arbre se développant à la limite boréale de la distribution naturelle de l'espèce à laquelle il appartient.



Rare en ville

Tout arbre devenu rare en milieu urbain, souvent d'une espèce indigène normalement incapable de surmonter le stress urbain.



À petit développement

Tout arbre atteignant rarement une grande hauteur ou largeur, souvent recommandé en milieux urbains et péri-urbains pour les espaces restreints.



Patrimoine paysager

Tout arbre qui constitue un élément structural contribuant à la valeur d'un paysage, seul, en duo ou en groupe (voûte, allée), souvent lié à une localité à forte tradition horticole.



Patrimoine horticole

Tout arbre témoignant de pratiques horticoles révolues, souvent d'une espèce appartenant à de vieilles variétés botaniques cultivées à une certaine époque.



Pittoresque

Tout arbre ayant une silhouette hors de l'ordinaire comparé aux individus de la même espèce ; souvent bien connu « des gens de la place ».



Couleur locale

Tout arbre ou groupe d'arbres, indigène ou introduit, qui a été conservé ou planté de façon particulière dans un ou plusieurs secteurs de la région et où il se retrouve typiquement.



Patrimoine historique

Tout arbre qui revêt une valeur de par son appartenance à l'histoire d'une communauté locale et de sa colonisation, qu'il témoigne des coutumes d'un groupe culturel donné, qu'il relève d'une mode horticole désuète, ou rappelle un événement ou un personnage ayant marqué la région ou le pays.



Quartier historique

Tout arbre, implanté spontanément ou planté, qui croît dans un quartier historique et contribue à sa valeur patrimoniale ou esthétique.

* Les explications, critères, définitions, icônes sur la remarquabilité et la photo de chêne rouge à la page 7 utilisés dans le présent ouvrage sont tirés des pages 11 à 14 du livre de Suzanne Hardy, *Nos champions : les arbres remarquables de la capitale*, Austin, 2009, et sont reproduits avec la permission des coéditeurs, la Commission de la capitale nationale du Québec et les Éditions BERGER. © 2017 Icônes créées spécifiquement pour la CCN.



HISTOIRE GÉOLOGIQUE RÉGIONALE ET PALÉOBOTANIQUE

Il ne faut pas se surprendre de la très grande variété des paysages de la région de la capitale nationale du Canada. Tantôt fracturés, tantôt plats, tantôt humides, tantôt secs, tantôt riches, tantôt pauvres, ces milieux ont donné naissance à un couvert arborescent des plus diversifié. Sise entre fleuve Saint-Laurent (*Kichi-gami Sibi*), Bouclier canadien, rivière des Outaouais (*Kitchissippi*) et Grands Lacs, cette région a subi les bouleversements de la Terre au fil de ses 4,56 milliards d'années et en a conservé partout des vestiges comme pour les exposer aux regards curieux, tel un atlas géologique vivant.

◀ Vue de la chute de Luskville du haut de l'escarpement d'Eardley, parc de la Gatineau.

Source: CCN

On peut observer à ciel ouvert des roches ignées formées pendant les trois premiers milliards d'années par la solidification du magma. Ces affleurements précambriens sont formés de roches cristallines très dures parmi les plus anciennes du monde. Pendant le milliard d'années suivant, des plaques continentales s'entrechoquent et créent de gigantesques montagnes qui se sont ensuite érodées pour former le chapelet des Laurentides. L'élévation de la température et de la pression dans les profondeurs de la terre contribuent alors à la formation de roches métamorphiques, le gneiss, le quartzite et le marbre, ainsi que les minéraux industriels exploités plus tard par les travailleurs miniers de la région.

C'est peu avant le Cambrien que se façonnent les aspects les plus dramatiques du relief de la capitale nationale. Des failles s'activent dans le Bouclier canadien, provoquent l'affaissement de l'écorce terrestre et font apparaître le graben d'Ottawa-Bonnechère, une fracture qui dessine la ligne de démarcation entre le Bouclier canadien et la province naturelle des basses terres du Saint-Laurent. En plus d'offrir les vues panoramiques les plus mémorables de la région, le graben a un impact déterminant sur ses sols, en ouvrant la voie à un océan qui recouvre le continent de sédiments et accueille les premières formes de vie. Ces riches strates sédimentaires formeront les plateaux de grès, de calcaire, de dolomie et de schiste argileux qui constituent les assises des basses terres de l'Outaouais; ces sols principalement calcaires, bien visibles sur la falaise de la colline parlementaire (*Pasabikahigan*) à Ottawa, sont des niches écologiques uniques.

Les sols qui supportent les systèmes forestiers du territoire actuel relèvent de l'histoire géologique récente. Après la dernière glaciation, la fonte des glaciers forme la mer de Champlain, qui ennoie les basses terres du Saint-Laurent jusqu'aux États-Unis pendant 2 500 ans. Une fois libéré du poids des glaces, le Bouclier



canadien s'élève et la mer de Champlain et ses affluents se retirent en laissant derrière une mosaïque de dépôts qui ont conduit à la diversité des sols d'aujourd'hui: sables fins transformés en dunes de la forêt Pinhey dans la Ceinture de verdure, argiles marines de la vallée de l'Outaouais (*Anishinabe Aki*), matière organique à l'origine de la tourbière Mer Bleue.

Le climat postglaciaire favorise l'implantation d'une végétation herbacée qui stabilise et enrichit ces minces couches de sols. Bientôt viendront des arbustaies rapidement colonisées par l'épinette noire, le saule et le pin et d'autres espèces pionnières comme le tremble, le mélèze et le bouleau. Les érablières, les sapinières et les pessières finiront par s'établir du sud au nord. Au plan bioclimatique, l'écosystème forestier de la région se caractérise aujourd'hui par ses peuplements de pins, d'érables, de bouleaux jaunes, de chênes, de caryers et d'essences à la limite septentrionale de leur aire de distribution.

L'escarpement d'Eardley illustre à la fois le contraste entre graben et plateau et l'appartenance à cet écosystème. Exposée au sud, sa falaise jouit d'un microclimat chaud et sec où des espèces rares réussissent à se développer comme nulle part ailleurs; c'est le cas de conifères comme le genévrier de Virginie et le pin gris.

▲ Vue sur la tourbière Mer Bleue, Ceinture de verdure de la capitale du Canada. Source: CCN

▼ Le belvédère Champlain, au sommet de l'escarpement d'Eardley, offre le point de vue le plus populaire du parc de la Gatineau. Source: CCN





GENÉVRIER DE VIRGINIE

JUNIPERUS VIRGINIANA LINNAEUS

AKAWANJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le genévrier de Virginie fait partie des végétaux qui tirent parti de la précieuse niche écologique qu'est l'escarpement d'Eardley. Ce petit arbre occupe souvent les stations les plus arides de la falaise, sur la roche-mère calcaire, où il pousse avec les chênes rouges et les chênes blancs rabougris. Fait à souligner : 80 % de la population québécoise de cette espèce pousserait sur l'escarpement d'Eardley. Sa présence au pied de l'escarpement est probablement attribuable aux oiseaux, car nombre d'espèces de volatiles sont friandes de ses fausses baies ; d'ailleurs, son nom vernaculaire « cèdre rouge » est à l'origine du nom du jaseur des cèdres.

Les *Juniperus* sont parfois surnommés « chameaux du monde des arbres » parce qu'ils croissent dans des conditions écologiques d'une grande diversité, de l'extrême aridité des steppes désertiques à l'extrême rigueur climatique de la toundra arctique. L'espèce *virginiana* est caractéristique de la vallée de l'Outaouais, qui abrite une florule dont l'étonnante individualité proviendrait de migrations biologiques datant du début des temps postglaciaires, à la période du lac Algonquin. Le lac déversait alors une partie de ses eaux dans la mer de Champlain par une dépression qui réunit encore de nos jours la rivière des Outaouais à la baie Georgienne par la rivière Mattawa, le lac Nipissing et la rivière des Français. Aussi n'est-il pas étonnant que l'aire de répartition du genévrier de Virginie chevauche précisément cette région de l'est de l'Ontario, le long des rives des lacs Huron et Érié et aussi loin au nord que la rivière des Français.

◀ Ce genévrier de Virginie géant, accessible depuis le chemin Pilon et le sentier d'équitation, accompagne d'autres individus de son espèce au pied de l'escarpement d'Eardley. Ils poussent dans cet ancien pâturage plutôt que de croître agrippés à la falaise comme la plupart des genévriers du parc de la Gatineau.

▶ Le genévrier de Virginie est une espèce dioïque, ce qui veut dire que ses populations comprennent des individus distincts qui portent des cônes unisexués, soit uniquement mâles, soit uniquement femelles.



GENÉVRIER DE VIRGINIE

JUNIPERUS VIRGINIANA LINNAEUS

AKAWANJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le genévrier de Virginie est l'une des 52 espèces de *Juniperus* de la famille des Cupressacées apparue à l'époque du Jurassique supérieur. Comme c'est souvent le cas avec les espèces qui ont traversé de nombreuses périodes géologiques, leurs stratégies d'adaptation sont particulièrement efficaces. Bien qu'il soit petit, cet arbre est abondant sur le bord des routes et dans les champs abandonnés, et peut vivre très longtemps; le plus vieux recensé dans le parc de la Gatineau avait plus de 300 ans. Sans doute ce succès vient-il de ses petits cônes tout ronds, recouverts d'une pruine cireuse, qui produisent une résine odoriférante et ressemblent à de jolies baies bleues. Grâce à ces faux fruits exceptionnellement charnus qui abondent parmi ses feuilles écailleuses, le genévrier de Virginie s'est gagné la collaboration des oiseaux pour sa reproduction.

Quelques spécimens sont accessibles depuis le sentier de la Vieille-Carrière, notamment dans les clairières calcaires du marécage Rocailleux. L'assise rocheuse de ce secteur de la Ceinture de verdure date de l'époque précambrienne, et le sentier de la Vieille-Carrière permet de bien documenter l'histoire géologique de la région. Le marécage est sillonné par des kilomètres de sentiers grâce auxquels on peut découvrir une grande diversité d'habitats naturels et d'écosystèmes, de la forêt d'érables à sucre au réseau d'étangs à castors en passant par divers milieux humides. Avec son millier d'espèces végétales et animales dont plusieurs sont rares ou en péril, le marécage est la zone protégée la plus diversifiée de toute la vallée de l'Outaouais.

► Parmi les habitats naturels d'intérêt du marécage Rocailleux que traverse le sentier de la Vieille-Carrière, figurent de petites clairières calcaires, également appelées alvars; la composition de leurs sols favorise tout particulièrement l'établissement de peuplements du genévrier de Virginie, dont ce spécimen tout à fait exceptionnel et accessible.





PIN GRIS

PINUS BANKSIANA LAMBERT
OKIKENS (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Une des populations québécoises de pin gris les plus méridionales pousse sur l'escarpement d'Eardley. Certains des spécimens sont les vestiges d'un petit peuplement ayant vu le jour par suite des nombreux incendies qui ont ravagé les collines de la Gatineau par le passé. Ce peuplement se situe non loin du belvédère de la tour à feu érigée vers 1930 ou 1940 pour la surveillance des feux de forêt, non loin du sommet du sentier de la Chute-de-Luskville. La chute porte le même nom que le hameau du canton d'Eardley où le pionnier John Lusk s'était installé en 1832. Ce lieu-dit existe toujours à l'heure actuelle, dans la portion nord de la municipalité de Pontiac, elle-même située à 24 kilomètres à l'ouest de la portion du Vieux-Hull de Gatineau. L'explorateur qui réalise l'ascension du sentier de la Chute-de-Luskville est en mesure d'apprécier la richesse et la fragilité de l'écosystème de l'escarpement d'Eardley.

Si le pin gris a pu s'implanter et persister à cet endroit, c'est qu'il entretient une relation privilégiée avec le feu. En effet, sa survie dépend du passage récurrent de flammes qui font fondre la résine scellant les cônes fructifères, ce qui les entrebâille et permet aux semences de s'échapper. Le feu crée aussi des conditions favorables à leur germination en éliminant la compétition d'autres végétaux. On rencontre parfois, parmi de jeunes pins gris, de vieux pins à l'allure saisissante, dont les troncs dénudés, trapus et tortueux sont devenus ignifuges depuis leur mort ancienne!

◀ Chez le pin gris, les paires d'aiguilles divergentes, rigides et légèrement tordues, voisinent souvent des générations différentes d'organes reproducteurs. C'est ainsi que de jeunes cônes asymétriques et recourbés côtoient des cônes gris décolorés qui persistent 10 à 20 ans et des cônelets mâles agglutinés à la base de nouvelles pousses.

ÉPINETTE NOIRE

PICEA MARIANA (MILLER) BRITTON, STERNS & POGGENBURG
SESEGANDAG / MAKADE-MINAHIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Il est totalement inattendu de trouver, dans la Ceinture de verdure de la capitale du Canada, une forêt d'épinettes noires qui ressemble à celle de la toundra! Cette apparence nordique d'une forêt méridionale est attribuable à la nature du substrat tourbeux dans lequel s'enracinent les arbres. On doit la singularité de cette forêt à la tourbière Mer Bleue. Or, toutes les grandes tourbières du Canada ont commencé à se former après la dernière glaciation, il y a environ 10 000 ans.

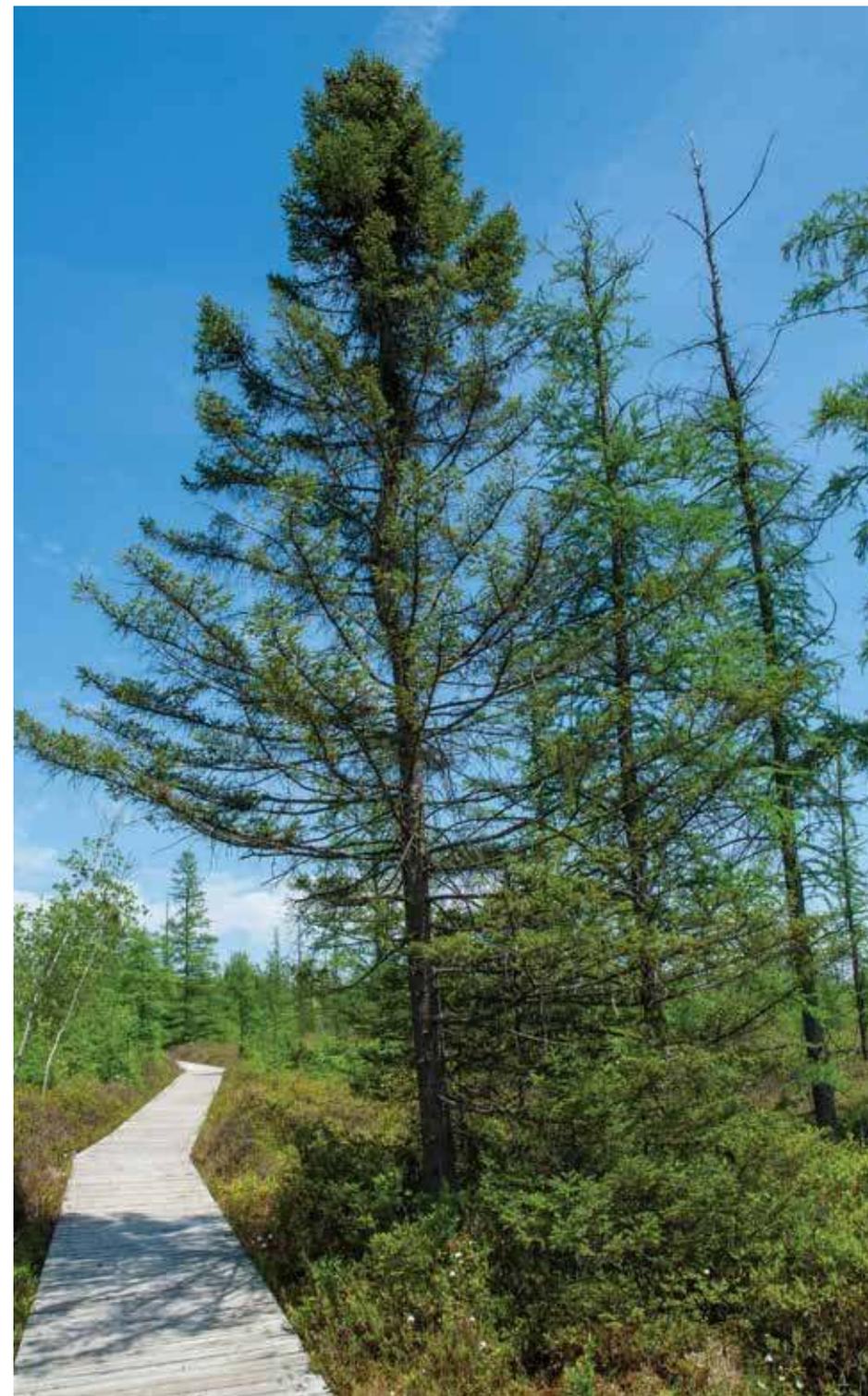
Pour le comprendre, revenons au Pléistocène, marqué par une alternance d'épisodes glaciaires et d'épisodes interglaciaires. Lors de la dernière glaciation, celle du Wisconsin, la région de l'Outaouais est recouverte d'un glacier continental de deux kilomètres d'épaisseur qui s'étend jusqu'à la région de New York. Sous le poids de la glace, le continent s'affaisse de plusieurs mètres, puis un réchauffement climatique provoque la fonte du glacier et la hausse du niveau des océans. La pénétration de l'Atlantique jusque dans la vallée de l'Outaouais crée alors la mer de Champlain, une mer semi-ouverte qui recouvre la région jusqu'à 200 mètres d'altitude.

La rivière des Outaouais est alors un fleuve gigantesque et boueux qui charrie des quantités monstres de débris de toutes sortes ; il se retirera graduellement et l'un de ses chenaux deviendra un lac peu profond au fond argileux où l'eau est emprisonnée. La transformation progressive de ce lac est à l'origine de la tourbière Mer Bleue où se profilent aujourd'hui les silhouettes élancées de l'épinette noire.



► L'épinette noire est un arbre de milieux humides dont la longévité est d'au moins 200 ans. Ce spécimen fait partie de la forêt d'épinettes noires de la tourbière Mer Bleue qui abrite également quelques mélèzes laricins, des peupliers faux-trembles, des bouleaux gris et des bouleaux à papier.

◄ Les cônes femelles de l'épinette noire mûrissent dès septembre chaque année, mais ils peuvent demeurer accrochés à l'arbre durant 20 à 30 ans, tout en conservant précieusement en leur sein des graines viables qui se libéreront graduellement, à moins qu'un feu de forêt ne vienne précipiter l'éclatement des cônes.





THUYA OCCIDENTAL

THUYA OCCIDENTALIS LINNAEUS
WABINO-KIJIK / KIJIK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Partout sur le territoire de la capitale nationale d'aujourd'hui, le retrait de l'océan Iapétus, qui s'est achevé il y a environ 420 millions d'années, a laissé des sédiments composés de débris divers qui se sont accumulés et agglutinés, sous forme de couches superposées, pour constituer des roches dites sédimentaires. Ces roches calcaires affleurent à ciel ouvert sur les corniches et les flancs de la falaise qui longe l'Outaouais, depuis le parc Major's Hill jusqu'à l'extrémité est du parc de Rockcliffe. C'est là que sont apparus, vers 1735, les premiers individus d'une forêt ancienne de cèdres du Canada.

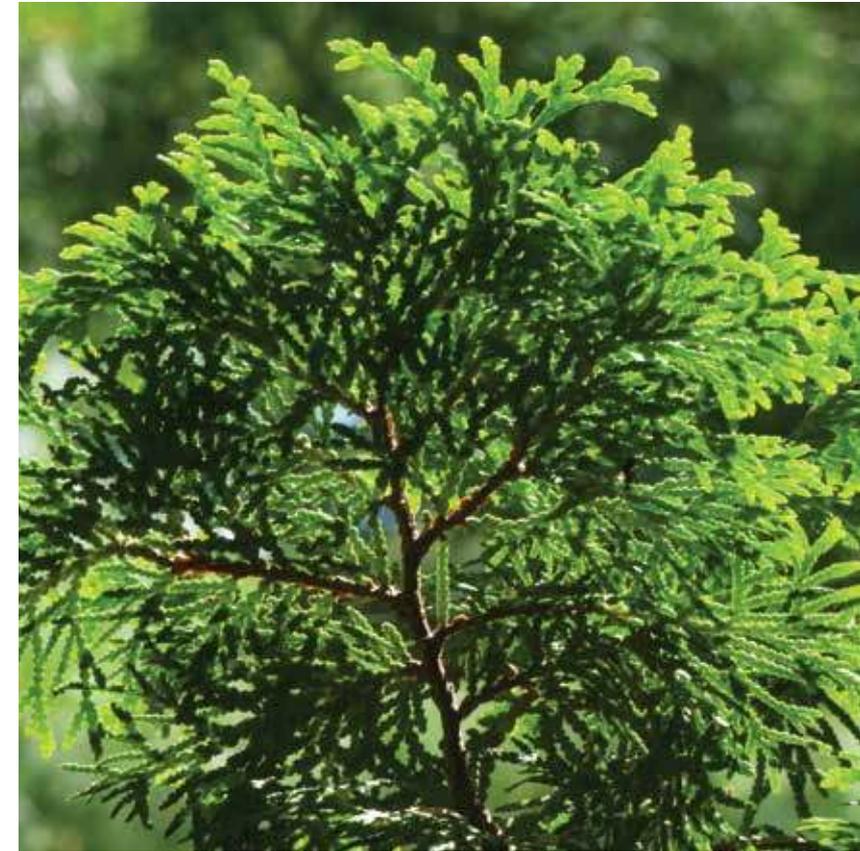
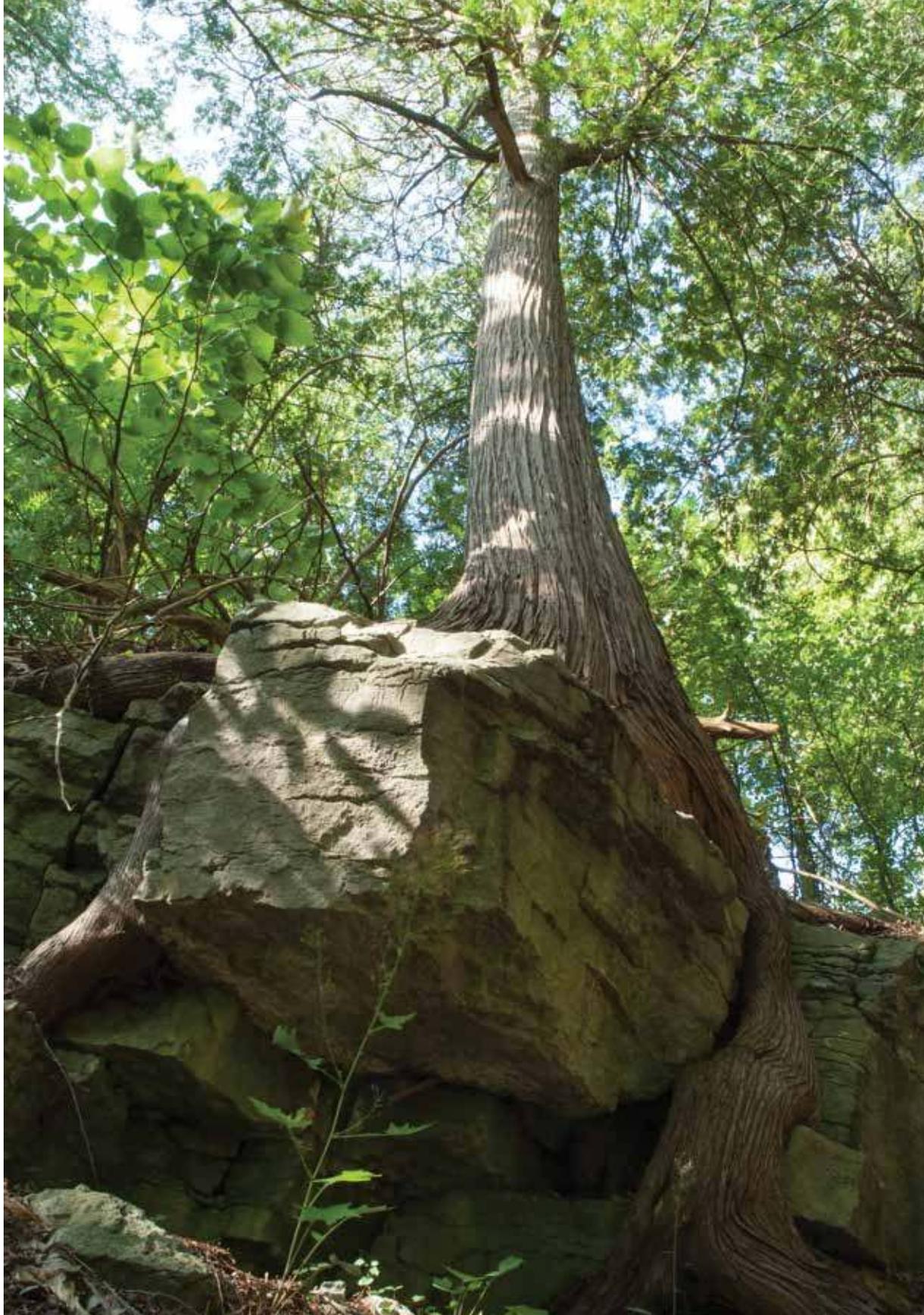
Cette cédrière a pu se développer et se densifier pendant une centaine d'années avant que ne s'implante l'agglomération de Bytown, fondée en 1826, qui deviendra la ville d'Ottawa en 1855. C'est ainsi que la capitale du Canada, l'une des rares au monde à le faire, héberge et préserve les vestiges d'une forêt ancienne! La population particulière du parc de Rockcliffe, composée d'arbres d'âges variés et de leurs plantes compagnes, présente certaines similitudes avec celle de petits cèdres rabougris atteignant jusqu'à 1300 ans qui occupent les falaises calcaires de l'escarpement du Niagara, dans le sud de l'Ontario.

On dit cédrière et forêt de cèdres, mais on devrait plutôt parler de thuya, car les arbres appartenant au genre botanique *Cedrus* sont de très grands arbres aux feuilles aciculaires d'origine himalayenne et méditerranéenne. Puisque notre cèdre du Canada, le *Thuja occidentalis*, était totalement inconnu des premiers colons européens, ces derniers lui ont donné le nom d'un conifère odorant qui leur était familier, et ce nom vernaculaire inapproprié lui colle à la peau depuis les débuts de la Nouvelle-France! Pourtant, le nom thuya est fort à propos, surtout si l'on prend en compte certains usages qu'on lui réserve dans l'habitation, car sa racine grecque ancienne (θύια) fait référence à son bois parfumé.

Les thuyas forment un tout petit genre botanique qui, comme les genévriers et les métaséquoias, sont apparus à l'ère jurassique. Ils comprennent tout au plus six espèces bien adaptées aux climats froids et réparties dans les forêts de la Chine, de Taiwan, de la Corée, du Japon, de la Californie (*Thuja plicata*) et du Canada (*Thuja occidentalis*). Bien que l'espèce indigène de nos forêts canadiennes soit originaire de l'est du continent nord-américain, on l'a tout de même qualifiée d'occidentale au moment de sa découverte, pour la différencier des espèces orientales.

Notre thuya est un résineux fortement aromatique dont le bois, l'écorce, les branches, les rameaux et les racines revêtent une belle coloration rouge sombre. De petite taille et à croissance lente, il s'établit de préférence à l'état naturel dans les endroits où il ne souffre pas de la compétition d'arbres de grande taille ou à croissance rapide. C'est pourquoi on le retrouve souvent en grand nombre dans les sols marécageux, où il s'ancre grâce à ses racines imputrescibles, et sur des parois rocheuses calcaires où il peut vivre accroché très longtemps en s'appuyant sur les contreforts à la base de son tronc massif. Étrangement, son bois réfractaire à la pourriture et d'une très grande durabilité contraste avec la fragilité de ses individus, qui sont cassants et sensibles aux grands vents. Pas étonnant qu'on rencontre des spécimens tordus, dont les anneaux de croissance sont discontinus, et ce, même chez des arbres encore vivants!

Bien que les huiles inflammables que contient son écorce filamenteuse le fragilisent face aux feux de forêt, le thuya occidental est capable d'une grande longévité qu'il doit à sa résistance élevée aux champignons et au faible nombre d'insectes qui l'attaquent. Même le redoutable scarabée japonais n'arrive pas à lui nuire, car le thuya n'est pas l'un de ses hôtes préférés.



▲ Le feuillage fortement parfumé des thuyas est constitué de feuilles en forme d'écailles, dites squamiformes, disposées sur quatre rangées fortement imbriquées et intimement superposées les unes aux autres. Elles couvrent si parfaitement les ramilles aplaties déployées en éventail qu'elles ressemblent à des tresses.

◀ Ce bon vieux cèdre du parc de Rockcliffe, un formidable spécimen de thuya occidental, appartient à une cédrière qui remonte à près de trois cents ans, alors que la capitale n'était pas encore née. Rares sont les capitales qui peuvent s'enorgueillir d'abriter de tels vestiges d'une forêt ancienne sur leur territoire!



MÉLÈZE LARICIN

LARIX LARICINA (DU ROI) K. KOCH

MASHKIGWATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Les rives du lac peu profond qui a donné naissance à la Mer Bleue étaient parsemées de presqu'îles résultant de dépôts de sable laissés par la rivière des Outaouais et constellées de marécages. Le lac a progressivement été infesté par des algues et d'autres plantes aquatiques, puis envahi par la mousse de sphaigne depuis sa périphérie vers son centre. Sans alimentation en eau courante, les conditions asphyxiantes et l'acidité ont grandi au fur et à mesure que s'accumulaient les couches de tourbe dont la décomposition était impossible. Ces conditions perdurent de nos jours : la sphaigne continue de s'accumuler et la tourbière, alimentée par les seules eaux de pluie, présente maintenant un profil bombé.

À cause de ses couches de sphaigne rendues très acides et pauvres en minéraux par les conditions anaérobies à l'origine de la tourbière et du froid qui y persiste très longtemps après la fonte des neiges, seules les plantes spécialement adaptées aux rigueurs des climats nordiques réussissent à croître dans cette niche écologique. Aussi n'est-il pas étonnant que la tourbière Mer Bleue abrite une forêt boréale où l'on trouve des épinettes noires et des mélèzes, des espèces très rares sous nos latitudes. À elle seule, cette tourbière, pénétrée par ses langues de sable et entourée de marécages, constitue 50 % de la superficie totale de la zone de conservation de la Mer Bleue, un habitat de 3 500 hectares protégé depuis 1995 en vertu de la Convention de Ramsar sur les zones humides d'importance internationale.

◀ Tout comme l'épinette noire précédente, ce mélèze laricin est affublé d'un balai de sorcière, un syndrome longtemps inconnu maintenant attribué à un parasite, le faux-gui (*Arceuthobium pusillum* Peck), qui prolifère aux abords d'étendues d'eau. Le développement anormal et effréné de courtes pousses confère aux branches affectées l'allure buissonnante d'un balai.

▶ Chez le mélèze laricin, la renaissance annuelle des rameaux est un phénomène tout à fait attendrissant ! Des bouquets d'aiguilles douces et souples attachées à des rameaux nains se développent et s'entremêlent aux cônelets femelles d'un beau rouge violacé qui se dressent en attente de la fécondation !



GINKGO BILOBÉ

GINKGO BILOBA LINNAEUS

La paléobotanique, qui examine minutieusement l’empreinte de structures végétales fossilisées dans des substrats d’origines diverses, comme la mousse de tourbe, établit en quelque sorte la genèse des espèces actuelles. En ce sens, les tourbières constituent de merveilleux terrains de jeu pour cette science.

Parmi les végétaux fossiles les plus connus, il y a le genre *Ginkgo*, dernier représentant de la famille des ginkgoacées, apparue sous la forme *primigenia* aux temps du continent unique appelé Pangée, il y a 250 millions d’années. L’espèce *biloba* remonte à 150 millions d’années, à l’ère des dinosaures ; elle vivait non seulement en Asie, mais également en Europe et en Amérique. Le ginkgo bilobé est la seule espèce de son genre botanique à avoir survécu aux glaciations successives. Ramené d’Asie orientale en Europe au XVIII^e siècle, il est documenté pour la première fois au XIX^e siècle à la Ferme expérimentale d’Ottawa, où il fait partie des premiers arbres étudiés.

C’est en 1896 qu’il y a été planté et il a très tôt fait preuve de rusticité. Moins de trente ans plus tard, en 1924, William Terrill Macoun, alors horticulteur en chef du Dominion, recommandait chaudement la culture de cette « curieuse et magnifique espèce ». Comme aucun prédateur n’est parvenu à lui tenir compagnie au fil des millénaires, le ginkgo demeure encore maintenant parfaitement immunisé contre les attaques des maladies et des insectes d’ici. Il doit également sa grande résistance à une autre caractéristique défensive : ses feuilles sont enveloppées d’une cuticule contenant un alcool repoussant qui dissuade tout prédateur.

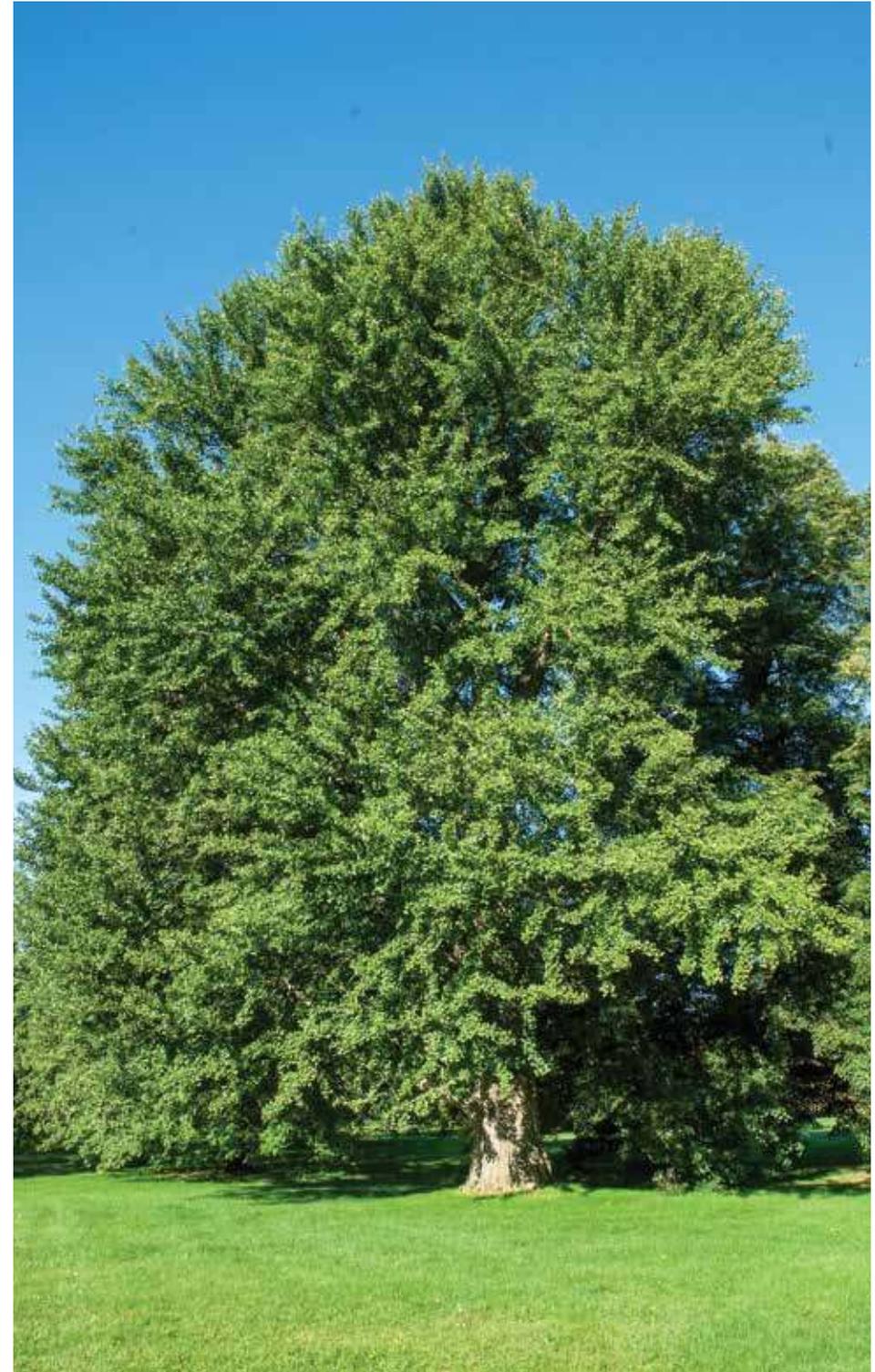


► Voici le plus spectaculaire et le plus âgé de tous les ginkgos bilobés du territoire de la capitale ! On doit la présence de ce véritable fossile vivant au travail visionnaire de la Ferme expérimentale qui, dès le XIX^e siècle, en a démontré la grande rusticité et encouragé la plantation.

◄ Ce spécimen de ginkgo bilobé a été planté à Rideau Hall, la résidence officielle du gouverneur général du Canada, le 15 juillet 1985 par Li Xiannian, le président de la République populaire de Chine, ce qui lui confère une valeur historique certaine.



◄ Les feuilles en apparence coriaces du ginkgo sont polymorphes. Sur les pousses de l’année, les feuilles en forme d’éventail et peu échancrées au milieu sont disposées en spirale. Elles diffèrent nettement des feuilles bilobées typiques, attachées par bouquets au sommet de rameaux nains, appelés dards, sur les rameaux plus anciens.





MÉTASÉQUOIA DE CHINE

METASEQUOIA GLYPTOSTROBOIDES HU & CHENG

La redécouverte du métaséquoia de Chine dans la province du Sichuan, à l'est de la Chine, dans les années 1940, alors qu'on le croyait définitivement éteint, est l'une des plus grandes découvertes botaniques du XX^e siècle! Cet arbre fossile vivant très particulier, dont le tronc est recouvert d'une écorce rouge qui s'effiloche, est membre du club sélect des conifères qui perdent leur feuillage à l'automne, comme le cyprès chauve et le mélèze. Étrangement, ses aiguilles chutent au sol une à une depuis les rameaux persistants, ou tout d'un bloc, entraînées par les rameaux caducs auxquels elles demeurent accrochées. Chaque année, au printemps, le métaséquoia doit donc revêtir un nouveau feuillage : ses branches persistantes se couvrent d'aiguilles planes plutôt longues, pendant que ses ramilles développent de courtes aiguilles aplaties, légèrement recourbées à leur extrémité.

En 1947, le docteur Elmer Drew Merrill de l'arboretum Arnold de l'Université Harvard a financé une expédition chinoise destinée à parfaire les connaissances sur le métaséquoia. Fruits de cette quête, les premières livraisons de graines de métaséquoia lui sont parvenues le 5 janvier 1948. L'arboretum s'est aussitôt empressé de les redistribuer à d'autres parcs et jardins botaniques, dont celui de Montréal où l'on procède aussitôt à la réalisation des premiers semis. C'est ainsi qu'en 1954, l'arboretum Dominion d'Ottawa accueillera des plants donnés par le Jardin botanique de Montréal, issus des semis de 1948. Depuis, l'espèce a été introduite dans 50 autres pays d'Asie, d'Afrique, d'Europe ou d'Amérique, où elle s'adapte à une vaste gamme de conditions climatiques.

◀ Ce spécimen d'arbre fossile, un métaséquoia de Chine, est l'un des rares conifères à perdre ses aiguilles à l'automne. Ce grand arbre, qui peut atteindre 35 mètres de haut et 3 de diamètre là où les conditions lui sont favorables, peut être admiré à l'arboretum Dominion d'Ottawa.

▶ Les aiguilles planes et longues des branches et les aiguilles aplaties et courtes des ramilles se disposent toutes deux sur deux rangées. D'un tendre vert pomme à la naissance, elles se colorent richement à l'automne de teintes diverses variant du jaune, à l'abricot, au bronze et au rouge.



CERCIDIPHYLLUM DU JAPON

CERCIDIPHYLLUM JAPONICUM SIEBOLD & ZUCC.

Depuis près de 125 ans déjà, les chercheurs observent le comportement du cercidiphyllum du Japon, ou katsura, une espèce d'arbre à petit développement d'origine asiatique, qui s'est valu le surnom d'arbre à caramel à cause du léger parfum qui se dégage de ses feuilles lorsqu'elles sont froissées. Comme il arrive souvent chez les végétaux aux origines très lointaines, cet arbre fossile vivant appartient à une famille botanique dite monogénérique consacrée à l'unique genre *Cercidiphyllum*. À son tour, ce genre botanique est monospécifique, car il ne contient qu'une seule et unique espèce, *japonicum*. Les autres espèces de *Cercidiphyllum* qui ont présumément existé dans tout l'hémisphère Nord de la planète, incluant l'Europe et l'Amérique, se sont éteintes au cours d'une période évolutive entamée il y a une quinzaine de millions d'années, pour ne subsister qu'en Asie.

En 1896, alors adjoint au directeur du Réseau des fermes expérimentales, William Terrill Macoun, appréciait déjà la belle silhouette pyramidale du katsura et la légèreté de sa frondaison tissée de très nombreuses feuilles en forme de cœur. En 1980, alors qu'il était surintendant de l'arboretum Dominion, Arthur R. Buckley publie ses observations à propos du cercidiphyllum du Japon, affirmant qu'il s'agit du plus joli et du plus vigoureux des arbres à cultiver dans les jardins de ville. Non seulement est-il résistant aux parasites, mais qui pourrait résister à ses discrètes fleurs rouges du printemps auxquelles succèdent des feuilles en forme de cœur, qui passent du rose au jaune à l'automne, avant de tomber en répandant dans l'air des odeurs appétissantes ?...



◀ Les fleurs rouges apétales et nues, qui apparaissent très tôt au printemps au moment du débourrement foliaire, cohabitent avec les petites gousses fructifères en forme de griffes produites l'année précédente ; les rameaux nains supportent chacun une seule feuille en forme de cœur.

▶ Le cercidiphyllum du Japon appartient à ces arbres chéris par les peuples asiatiques, car ses populations sont le reflet des principes du yin et du yang qui se complètent dans la nature. En effet, les individus ne portent à l'état naturel que des fleurs mâles ou des fleurs femelles.





PREMIERS PEUPLES ET RICHESSE DE LA NATURE

Il aura fallu attendre que la mer de Champlain se retire pour que les groupes nomades de la période archéologique du paléo-indien ancien commencent à migrer très progressivement vers l'actuelle vallée de l'Outaouais, soit les quelques milliers d'années pendant lesquelles émergent les rives du fleuve Saint-Laurent et de la rivière des Outaouais. Les berges de la mer de Champlain qu'ils occupaient forment maintenant un territoire parsemé de collines, de terrasses et de monticules laissés par les glaciers. Ces paléo-Indiens étaient bien adaptés aux environnements avoisinant les glaciers et leur culture matérielle était centrée sur la chasse aux grands mammifères terrestres et la cueillette des végétaux disponibles. Il est intéressant de noter qu'ils fabriquaient leurs pointes de flèches et autres outils, comme les grattoirs à peau, avec les roches dures aux propriétés cristallines qui affleurent dans la région de l'Outaouais.

◀ Campement autochtone en bordure du lac aux Allumettes sur la rivière des Outaouais, en Ontario, 1870, aquarelle d'Alfred Worsley Holdstock (1820-1901).

Source : Bibliothèque et Archives Canada, Collection W.H. Coverdale de Canadiana
[En ligne] MIKAN 2836424

Il y a 8 000 ans, lorsque le relief adopte sensiblement la configuration que l'on connaît de nos jours, les basses terres laurentiennes qui longeaient la rivière des Outaouais sur 280 kilomètres étaient alors fraîchement exondées, c'est-à-dire qu'elles venaient à peine de sortir la tête de l'eau, littéralement. Elles ne sont pas encore propices à l'occupation ; les peuples autochtones occupent alors davantage des hauteurs et des replats sablonneux ou bien drainés. Les sols devront s'assécher, la végétation s'implanter et les forêts se développer avant qu'un riche habitat permette que s'établissent les ancêtres des groupes autochtones actuels. Au moment où ils s'implantent dans l'ouest du Québec et l'est de l'Ontario, il y a plus de 7 000 ans, ces groupes se sont adaptés aux ressources des environnements lacustres et riverains et en font une exploitation généralisée, y compris de la pêche. Ils appartiennent au grand groupe des Algonquiens, des chasseurs-cueilleurs nomades de langues et cultures apparentées, qui se distingue du groupe des Iroquoiens situé plus à l'est et au sud, des semi-sédentaires de langues iroquoiennes qui pratiquent une agriculture de subsistance.

Vers 1500, les membres de la nation qui vit sur les deux rives de la rivière des Outaouais se désignent eux-mêmes sous le vocable *Anishinabeg* qui signifie simplement « être humain issu de cette terre ». Lorsqu'en 1603, Samuel de Champlain les rencontre pour la première fois à Tadoussac, il leur attribue le nom d'Algonquins, qu'il transcrit « Algoumekins » dans ses carnets de voyage. Présents depuis au moins six millénaires sur le territoire du bassin hydrographique de l'Outaouais, les Anishnabés avaient développé une connaissance intuitive des plantes médicinales et des arbres « qui soignent » ainsi qu'un savoir-faire unique dans les façons de les utiliser ; ces savoirs et technologies sont largement documentés grâce aux observations ethnobotaniques colligées par les premiers explorateurs européens.



Au XVII^e siècle, la région de la capitale nationale était un océan d'arbres. Des peuplements d'immenses pins blancs, de pins rouges et de pins gris se développaient sur les sables profonds et bien drainés des berges de l'Outaouais ainsi que sur les pentes et les crêtes sèches. Ailleurs sur le territoire, on pouvait également observer des pins matures disséminés dans les forêts mixtes de feuillus. Les Algonquins circulaient dans ces denses forêts en empruntant des voies de circulation bien établies. Ils pratiquaient un nomadisme à station étendue : ils se déplaçaient au gré des pics d'abondance des gibiers, poissons et fruits sauvages qui constituaient leur régime alimentaire et exploitaient alternativement deux territoires : le leur et un secteur qu'ils partageaient avec d'autres communautés certaines saisons. Selon Champlain et Sagard, trois groupes algonquins se déplaçaient en Huronie pour y hiverner : les Kinouchipirinis, les Mataoueskari-nis et les Onontcharonons.

▲ Famille autochtone, probablement algonquienne, voyageant en canot sur la rivière des Outaouais, aquarelle, encre brune sur crayon de Sir William Henry Wentworth Acland, 31 août-3 septembre 1860.

Source : Bibliothèque et Archives Canada /Acc. No. 1986-7-258 [En ligne] MIKAN 2859736



PRUCHE DU CANADA

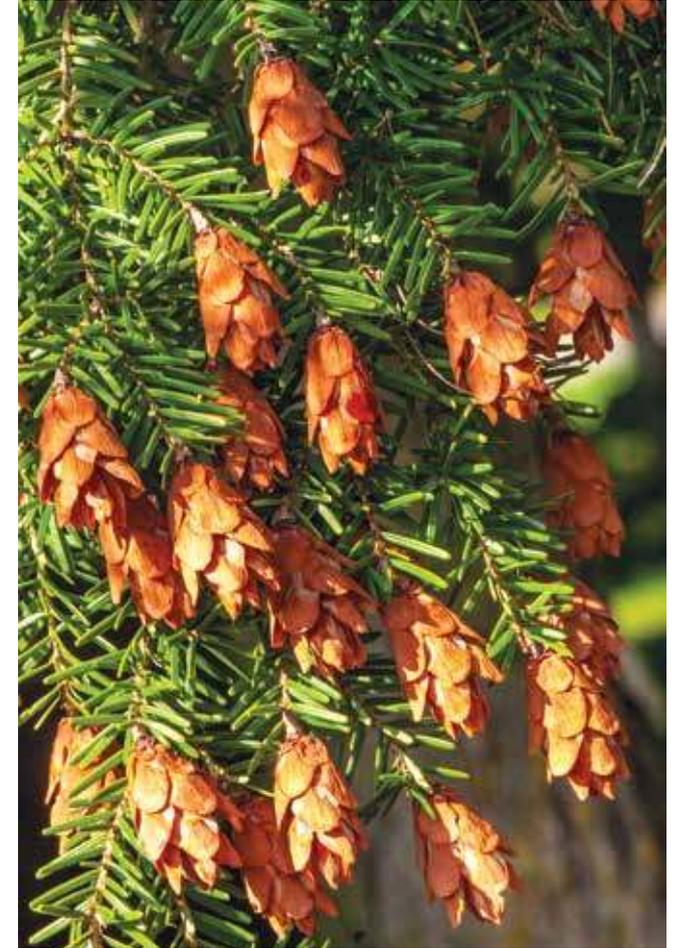
TSUGA CANADENSIS (LINNAEUS) CARRIÈRE
KAGAGIMIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Pendant les milliers d'années qui précèdent l'arrivée des Européens dans la vallée de l'Outaouais, les premiers peuples autochtones n'ont cessé d'exploiter les richesses de ce territoire sauvage et diversifié. Les forêts d'alors ne sont pas que des forêts anciennes non perturbées. Au contraire. Les Algonquins circulent dans une mosaïque de milieux à divers stades de croissance : les prés et les prairies alternent avec les forêts, les clairières et les savanes, les jeunes peuplements côtoient des forêts matures et des milieux humides. Les essences d'arbres et d'arbustes, les habitats et les espèces animales s'organisent en peuplements plus nombreux, plus denses et plus diversifiés qu'actuellement ; on y rencontre même de nombreuses espèces maintenant rares ou en voie de disparition. Plusieurs arbres présents aujourd'hui dans la région de la capitale, tels les chênes, les frênes, les tilleuls, les pins, les bouleaux et les thuyas, y étaient fort bien représentés. Ceux qui dominaient les forêts matures, fournissaient l'ombre aux espèces de plus petite taille et hébergeaient la faune ailée et les petits mammifères à fourrure étaient incontestablement les érables à sucre, les hêtres et les pruches.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'aux débuts de la colonie, on recense la pruche du Canada parmi les essences d'arbres à feuillage persistant et à feuilles caduques qui foisonnent dans les forêts mixtes de la Nouvelle-France. À ce moment, depuis longtemps déjà, les Autochtones exploitaient et vénéraient ce conifère géant aux puissantes propriétés médicinales. Les formidables vertus antiscorbutiques de la pruche faisaient d'elle un élément indispensable de l'arsenal thérapeutique nécessaire pour affronter les hivers rigoureux. Les Algonquins fabriquaient également, à partir des pousses bouillies, un sirop épais ou une pâte dont ils se servaient sous forme de cataplasme pour combattre les rhumatismes. Confiant des propriétés antiseptiques de la pruche, ils recouraient

même à des applications topiques de bouillies de jeunes pousses pour enrober tendrement les nombrils infectés de leurs bébés. Mais ce n'est pas tout. Ils avaient découvert que son écorce interne aidait à la cicatrisation naturelle des blessures. Fortement concentrée en tanins polyphénoliques, cette écorce rougeâtre permettait de diminuer l'inflammation et d'encourager la réparation des tissus ; elle était plus particulièrement prélevée à la fin du printemps au plus fort de la montée de sève.

Comparativement à ses propriétés médicinales, la pruche du Canada présente des caractéristiques botaniques apparemment sans grand intérêt, mais elle nous réserve quelques surprises. Comme tous les conifères, ses feuilles sont de type aciculaire, c'est-à-dire qu'elles sont linéaires, rigides et pointues, bref en forme d'aiguilles. Chez elle, ce sont de délicates aiguilles aplaties aux sommets émoussés et à la moitié supérieure très finement dentée. Ces feuilles aciculaires semblent distribuées de part et d'autre du rameau, mais la réalité est tout autre : en fait, les aiguilles sont arrangées en une spirale qui entoure les rameaux, et comme leurs pétioles filiformes, ou petites queues, se replient sur eux-mêmes, les aiguilles se tordent et paraissent toutes disposées sur un même plan horizontal. C'est pour cela d'ailleurs que certaines d'entre elles se retrouvent couchées à l'envers sur les rameaux, exposant ainsi les bandes de points blancs situées de part et d'autre de leur nervure médiane. Lorsque les aiguilles finissent par tomber — après s'être accrochées à leurs rameaux durant trois à dix ans —, les rameaux nouvellement dénudés paraissent avoir la chair de poule ! Ils sont couverts de petits coussinets distribués en spirale là où s'inséraient, il n'y a pas si longtemps, les pétioles des aiguilles... La pruche peut aussi faire le délice de l'observateur : comment ne pas se délecter au printemps du turquoise de ses cônes femelles fraîchement fécondés qui virent au violacé à l'automne !



▲ La pruche du Canada fait partie des espèces qui caractérisent la région forestière des Grands Lacs et du Saint-Laurent, dont fait partie la région de la capitale nationale. On peut se réjouir d'avoir, ici, parmi les plus beaux spécimens du sud-est de l'Ontario.

◀ Cette remarquable pruche du Canada, qu'on peut admirer dans le corridor Champlain, partage l'ancienne terre à bois d'une ferme avec des érables à sucre et des représentants épars de son arbre compagnon de prédilection, le hêtre à grandes feuilles.



PRUCHE DU CANADA

TSUGA CANADENSIS (LINNAEUS) CARRIÈRE
KAGAGIMIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

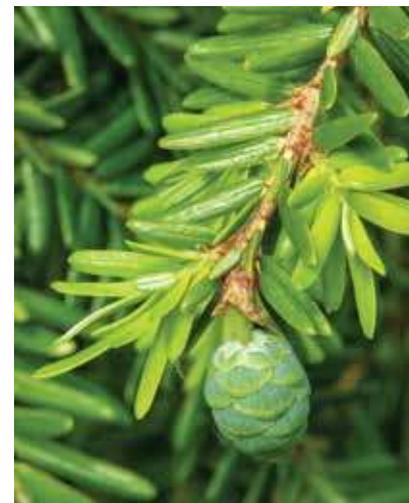
Les pruches les plus âgées du parc de la Gatineau se trouvent dans les secteurs du lac Meech et du sentier Skyline. Imaginez, l'une d'entre elles, âgée de 270 ans, a germé vers 1744... et pourrait facilement vivre et même fructifier encore des centaines d'années! Les forêts mixtes du nord-est de l'Amérique du Nord ne sont-elles pas réputées abriter des spécimens de 800 ans, dont certains ont produit des cônes jusqu'à 450 ans?

Au plan écologique, la pruche est tout le contraire d'une espèce pionnière. Elle est incapable de coloniser des sites exposés au soleil, car ses semis sont très sensibles à la lumière et redoutent la sécheresse. Pour germer, ses semences ont besoin de la litière humide de feuilles en décomposition d'une forêt déjà bien établie, par exemple une pinède blanche ou une bétulaie jaune. Les jeunes pruches se développent ensuite très lentement à l'ombre des grands arbres, soutenus par leurs compagnons favoris, les hêtres à grandes feuilles, ce qu'on observe dans certains boisés du parc de la Gatineau.

Un jour, après 50, 100 voire 200 ans de pousse au ralenti, ces patientes pruches s'activent à la faveur de percées de lumières créées par la mort de grands arbres pionniers et adoptent une vitesse de croissance plus soutenue. Bientôt, elles transperceront littéralement la canopée et en certains endroits leurs cimes formeront de magnifiques forêts cathédrales. Curieusement, elles transmettront leur bagage génétique et leur formidable longévité par des semences contenues dans des cônes gros comme des dés à coudre!

◀ On aperçoit ce magnifique spécimen de pruche du Canada en se promenant dans le secteur du sentier des Loups et du sentier Ridge du parc de la Gatineau. Hormis sa taille et son diamètre, la remarquable patte d'éléphant qu'il arbore est de loin sa caractéristique la plus distinctive.

▶ La pruche du Canada a une espérance de vie moyenne de 600 ans, ce qui peut sembler impossible à atteindre de nos jours, mais des inventaires à l'intérieur de forêts anciennes considérées comme des écosystèmes forestiers exceptionnels ont permis de répertorier des pruches de cet âge.



BOULEAU JAUNE

BETULA ALLEGHANIENSIS BRITTON

WINISIK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

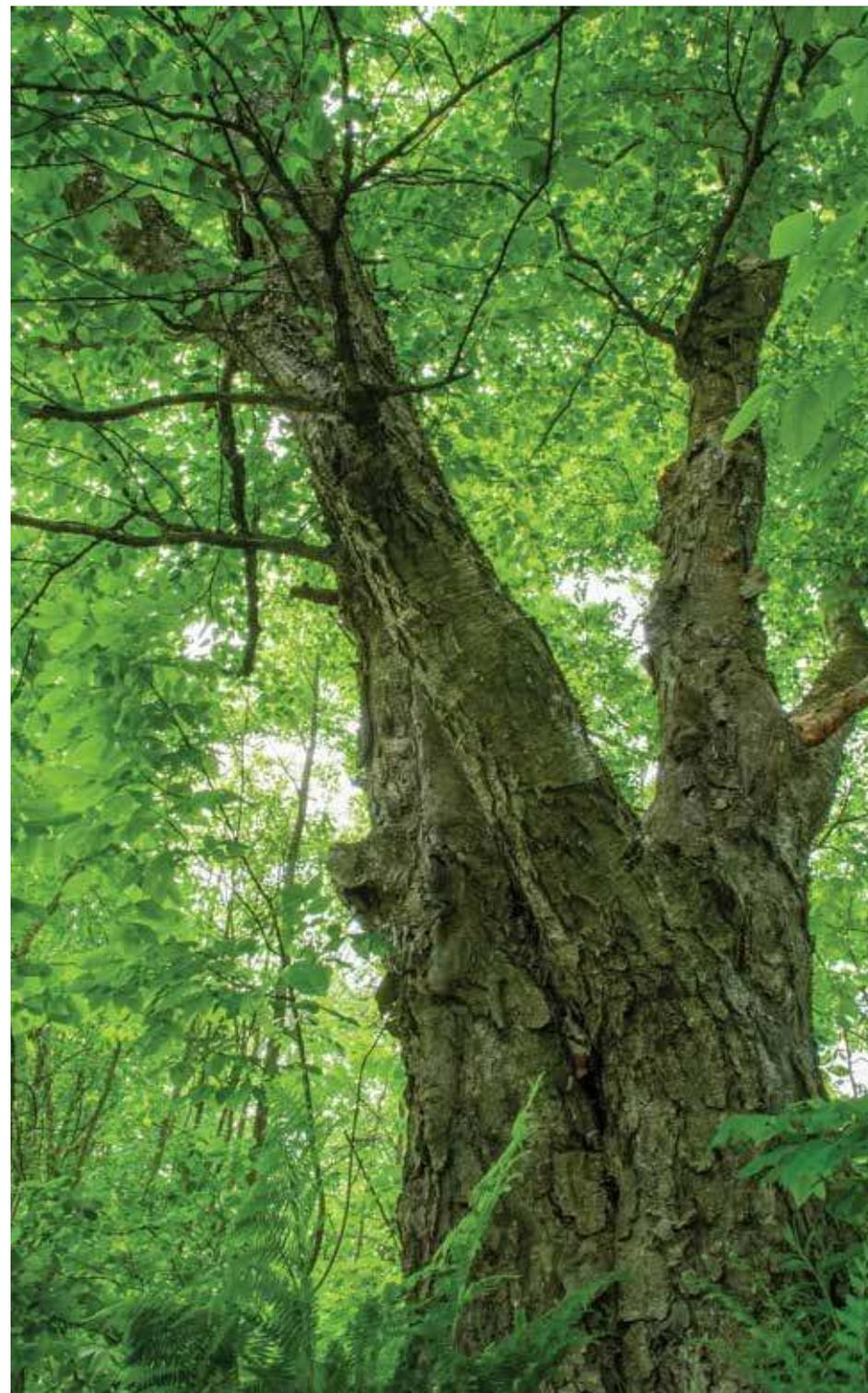
Le bouleau jaune grandit le plus souvent en association avec l'érable à sucre pour former un écosystème forestier connu sous le nom d'érablière à bouleau jaune. Toutefois, il n'est pas rare de le rencontrer dans la tourbière Mer Bleue, un milieu humide protégé d'une importance exceptionnelle au sein de la Ceinture de verdure. L'environnement de la tourbière avait tout autant de valeur pour les générations successives d'Anishnabés qui l'ont occupé pendant des milliers d'années. En effet, ces derniers installaient des campements sur ce vaste site où ils se nourrissaient de la grande diversité des petits fruits de la tourbière et entaillaient diverses essences pour fabriquer des édulcorants.

Les groupes algonquiens savaient comment tirer parti du duo du tonnerre que forme le bouleau jaune avec l'érable rouge. Lorsque les érablières se faisaient rares à proximité, ils soutiraient la sève de ces deux essences, la congelaient pour isoler le sucre sirupeux de l'eau glacée ou y plongeaient des pierres chaudes pour la transformer en sirop. Le sirop de bouleau, au goût prononcé amalgamant la saveur du miel, du caramel et de la mélasse, est aujourd'hui utilisé en haute gastronomie. Un raffinement immémorial de la diète autochtone !

Le bouleau jaune se prêtait aussi à un usage moins connu. De très vieux individus demeurent parfois debout, tels des somnambules, pendant que se décompose leur bois. L'écorce liégeuse et rigide qui les soutient durant ce processus est aussi inflammable que l'amadou, si bien que les Autochtones s'en servaient pour allumer leurs feux.



◀ Les troncs de ces deux mastodontes, un bouleau jaune à l'avant-plan et un érable rouge à l'arrière, illustrent à merveille certaines de nos espèces indigènes qui poussent, en compagnie de l'érable à sucre, en périphérie de la zone de conservation de la Mer Bleue.





CARYER CORDIFORME

CARYA CORDIFORMIS (WANGENHEIM) K. KOCH

MITIGWABAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Avant que ne débute la plus récente ère glaciaire, de nombreuses espèces de caryers existaient sur la Terre. Plusieurs d'entre elles se sont éteintes si bien que de nos jours, on ne recense plus qu'une quinzaine d'espèces, dont douze sont indigènes de l'est des États-Unis. Quatre de ces dernières sont également indigènes au Canada. Le caryer cordiforme, qui atteint le sud de l'Ontario et du Québec, est celui qui a la plus vaste et la plus septentrionale distribution naturelle, contrairement au caryer ovale, plus frileux, qui s'aventure un peu moins au nord. On trouve aussi le caryer glabre, souvent mélangé à des chênes, et le caryer lacinié, dont les noix sont comestibles.

Le caryer cordiforme a bénéficié de sols qui se sont créés à partir des matériaux sédimentaires déposés lors du retrait de la mer de Champlain. La mer atteignait alors une portion du parc de la Gatineau actuel située à l'extrême sud et à basse altitude. Les couches sédimentaires de nature calcaire se sont transformées en sols bruns forestiers jeunes et fertiles, dont l'humus est appelé mull. Au fil du temps, ces sols ont favorisé l'établissement d'érablières à caryer. Le caryer cordiforme étant une espèce peu grégaire, il ne forme jamais de peuplement pur comme ses arbres compagnons, l'érable à sucre et le hêtre. C'est pourquoi on le retrouve généralement associé à des érablières dont l'écosystème comprend aussi du tilleul d'Amérique, du frêne d'Amérique, du chêne rouge, plus rarement de l'érable noir, du noyer cendré et de l'ostryer de Virginie.

Le caryer cordiforme fait partie de la famille des Juglandacées, autrement dit, il est un proche parent des noyers. On ne s'étonnera donc pas que les Autochtones aient appris à profiter de ses noix au goût âpre et désagréable, qui lui ont valu le surnom de caryer à noix amère ou simplement noyer amer. À ce propos, l'histoire nous fournit deux chances inespérées. La première, c'est le séjour

prolongé en Nouvelle-France de Louis Nicolas, un missionnaire jésuite qui a non seulement rédigé une grammaire algonquine, mais aussi colligé une foule d'observations sur l'utilisation de centaines de plantes dans un manuscrit intitulé *Histoire naturelle des Indes occidentales*. La deuxième, c'est la découverte de ce manuscrit demeuré inédit pendant 300 ans par Daniel Fortin, un ethnobotaniste québécois qui l'a publié en 2014. Le manuscrit se révèle un véritable trésor d'informations de nature ethnologique et biologique à propos des Premières Nations, des premiers explorateurs et de leurs relations avec les plantes.

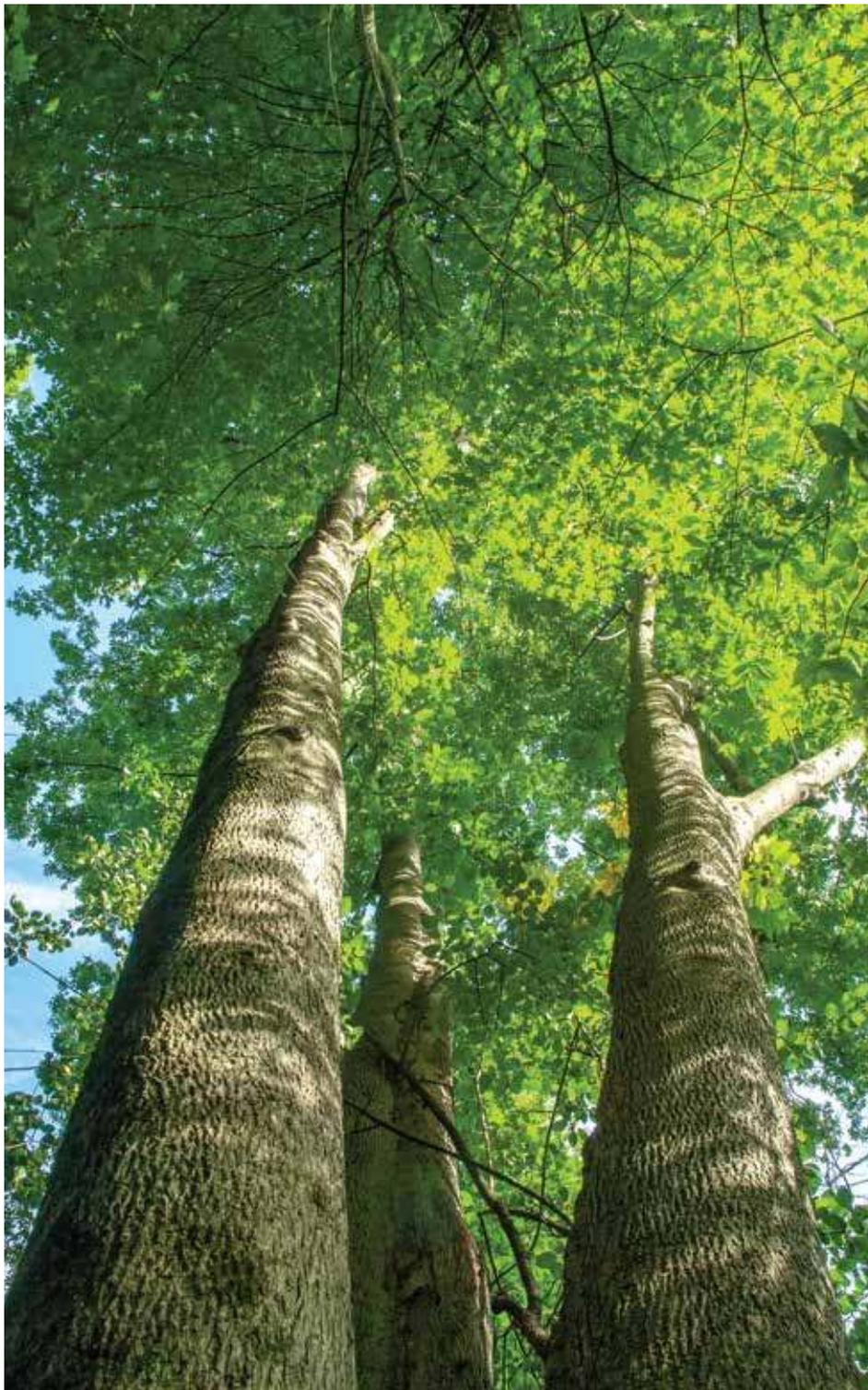
On y décrit le processus d'extraction de l'huile du fruit du caryer cordiforme, dont on se servait pour s'éclairer. La tâche revenait aux femmes autochtones : elles pilaient ces noix, d'une taille comparable à celle des noix de muscade, alors qu'elles étaient encore dans leurs brous, ou comme le dit le père Nicolas, leur « coquillage ». Elles les broyaient dans un mortier de bois ou entre deux pierres jusqu'à ce qu'elles obtiennent une pâte qu'elles immergeaient dans des chaudières d'eau afin de recueillir l'huile qui flotte à la surface. Cette huile était si précieuse qu'elles la protégeaient jalousement. Croyant qu'elle s'évaporerait si des visiteurs inattendus pénétraient dans leur cabane, elles couvraient toujours soigneusement leurs chaudières d'huile en émulsion.

Dans la colonie, le caryer cordiforme était également fort apprécié pour son écorce. On la prélevait pour en recouvrir les toits des cabanes, et comme elle devient à la longue plus dure qu'un bon cuir tanné, elle servait aussi à la fabrication de bateaux à voile ou à rames. Enfin, on en utilisait les fibres pour fabriquer des cordes assez solides pour attacher des bœufs ou encore du fil pour coudre les souliers.



▲ Ce sont les fleurs femelles fécondées du caryer cordiforme qui se transforment en ces fruits très caractéristiques que sont leurs noix. Ses noix à coque ligneuse, enrobées d'un brou rigide verdâtre, présentent quatre crêtes marquant l'endroit où s'ouvrent leurs valves, ce qui le distingue des caryers dits vrais.

◀ Ce caryer cordiforme, un noble feuillu au format géant, pousse à l'état indigène dans la portion boisée de l'arboretum Dominion, conservée précautionneusement intacte depuis son aménagement entre 1886 et 1890. Il pousse ici près de ses espèces compagnes préférées, l'érable à sucre et le hêtre à grandes feuilles.



CARYER CORDIFORME

CARYA CORDIFORMIS (WANGENHEIM) K. KOCH

MITIGWABAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le caryer cordiforme est l'une des essences parfaitement confortables dans la région de la capitale nationale. Les sols forestiers y sont très fertiles et les conditions climatiques plutôt clémentes sont favorables à une flore méridionale, mais ce caryer résiste encore mieux quand il est à l'abri des vents du nord. Sa longévité de 200 ans ou plus, sa tolérance à l'ombre et sa croissance concurrentielle face aux espèces intermédiaires sont des atouts, mais sa lente croissance le désavantage. Ce n'est donc pas une espèce naturellement dominante.

Dans les années précédant la création du parc de la Gatineau, en 1938, les érablières à caryer cordiforme habituellement situées au bas des pentes, se trouvaient fort accessibles de par leur position topographique et elles ont fait l'objet de nombreuses coupes sélectives. Pendant une grande partie du XIX^e siècle, elles ont été bûchées pour laisser place à l'agriculture pendant que les cendres des érables étaient transformées en potasse et en perlasse, deux alcalins industriels alors indispensables au blanchissage du coton et des lainages, au chamoisage des peaux et à la fabrication de savon, de détergent, de verre et d'engrais. Ces perturbations ont permis à des espèces habituellement sous-dominantes, comme le caryer cordiforme et le tilleul d'Amérique, de gagner en importance. C'est une bonne nouvelle. On peut ainsi profiter de ses parentés avec les noyers : ses feuilles odorantes, sa solidité grâce à une racine pivot entourée de denses racines superficielles, ainsi que ses individus tout mâles et tout femelles.

◀ Ce spécimen de caryer cordiforme en bouquet est spectaculaire. Il a trouvé sur le sentier des Pionniers du parc de la Gatineau les conditions idéales pour son développement. Noter non seulement la présence de ses trois troncs, mais aussi les branches qui s'entremêlent entre les troncs principaux.

▶ Les caryers appartiennent à la famille des Juglandacées attribuée aux noyers. On les dit nobles, car leur bois d'une très grande valeur est destiné aux plus beaux ouvrages d'ébénisterie, de lutherie ou de marqueterie. Leur culture commande un très grand raffinement des pratiques sylvicoles du producteur.



CARYER OVALE

CARYA OVATA (MILLER) K. KOCH VAR. OVATA

MITIGWABAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

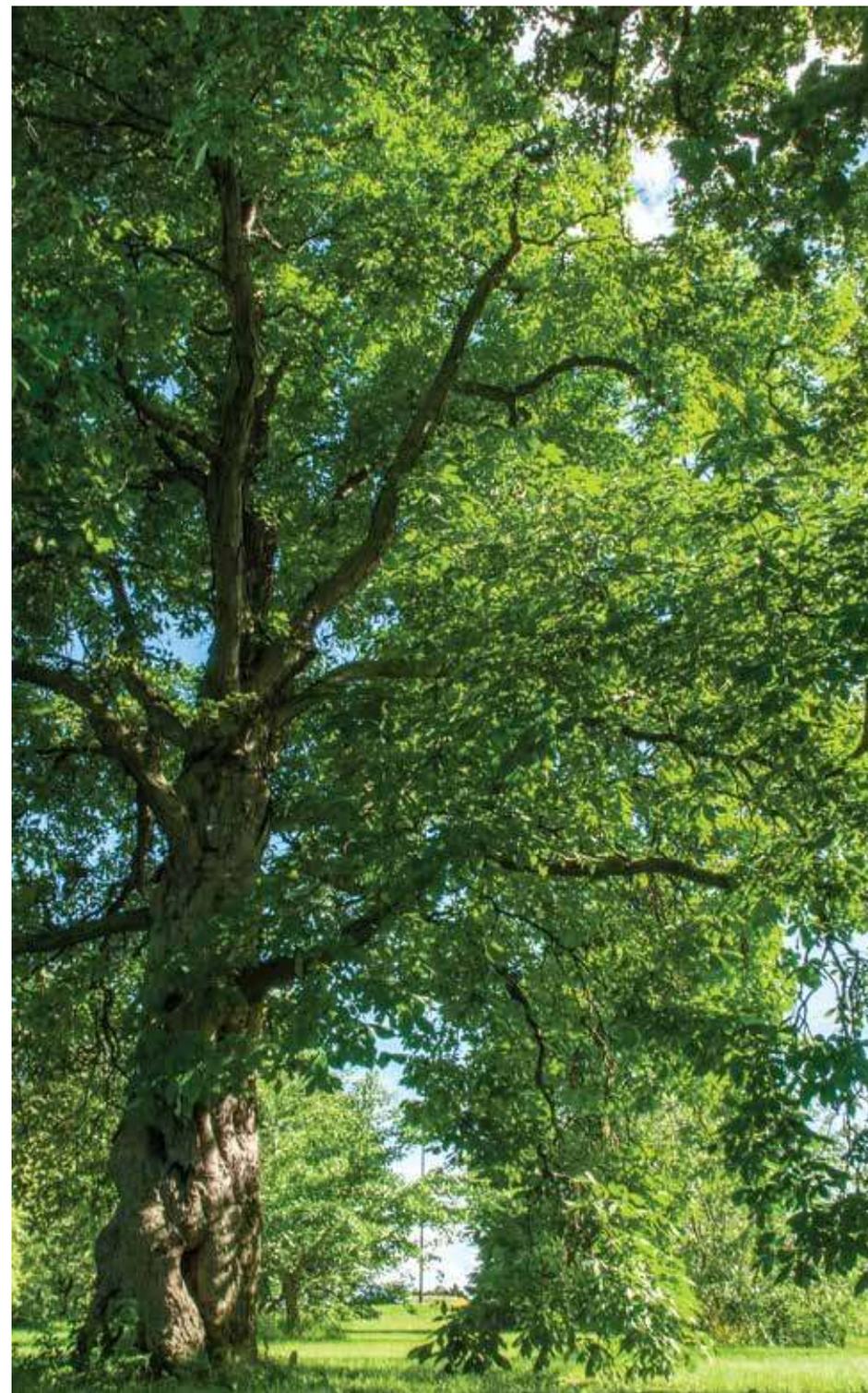
Le caryer ovale honorait plus fréquemment de sa présence les forêts mixtes de la Nouvelle-France que nos forêts actuelles. Ce feuillu noble concentre chez nous sa distribution naturelle en bordure du Saint-Laurent et de ses affluents. Bien qu'il ait prospéré autrefois dans les sols riches et humides des forêts riveraines de l'Outaouais, il y est aujourd'hui fort rare ; c'est le cas de la forêt qui bordait la rivière Rideau. Ces terres fertiles ont été défrichées par les premiers colons pour être cultivées, puis massivement abandonnées à l'urbanisation, si bien qu'à l'état naturel, l'espèce figure désormais parmi les espèces en péril du Québec.

Le caryer ovale occupait une place de choix dans l'alimentation et le mode de vie des Algonquins. Ils en plantaient même de petites colonies autour des campements qu'ils visitaient périodiquement pour assurer leur subsistance. Ses noix sucrées comestibles, qui lui valent d'être surnommé caryer à noix douces ou noyer tendre par les premiers explorateurs, sont consommées à l'état naturel ou incorporées à divers mets. Les Algonquins concoctaient aussi un type de boisson laiteuse fermentée à base de noix de caryer broyées dont ils se servaient dans la préparation du pain de maïs et de la bouillie de farine de maïs. Son bois extrêmement fort servait à la fabrication d'outils, de leurs arcs et de leurs flèches, et son écorce détachable entrait dans la fabrication de solides cordages. Secret bien gardé, on peut entailler le caryer ovale à la façon des noyers et de l'érable à sucre pour en extraire une sève sucrée.



► Ce caryer ovale, d'une très grande élégance, a été planté il y a 80 ans environ à l'arboretum Dominium. Avec ses branches et ses rameaux qui « pleurent » en se tournant vers le sol, sa gracieuse silhouette s'éloigne de la forme naturelle de l'espèce, mais lui confère un port très distinctif!

◄ Le nom anglais des caryers est pratiquement devenu synonyme de viande fumée de qualité (*hickory smoked*) ; on ne sait pas si les Algonquins fumaient leur gibier avec le bois des caryers, mais on sait que *hickory* descend de *pocohicora*, le lait fermenté de noix de caryer ovale broyées qu'ils fabriquaient.





CHÊNE À GROS FRUITS

QUERCUS MACROCARPA MICHAUX
MISHIMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Grâce à sa tolérance élevée aux gels et aux sécheresses, son potentiel de croissance en hauteur et sa prédilection pour les terres argileuses, le chêne à gros fruits abondait autrefois dans la vallée de l'Outaouais. Malheureusement, au XIX^e siècle, le prélèvement de bois pour satisfaire la vague de construction de chemins de fer l'a fait disparaître des forêts aux abords des ruisseaux urbains. Ces habitats naturels ont toutefois quelque peu récupéré grâce à l'aménagement de promenades destinées au transport automobile; prescrits en 1950 par l'urbaniste français Gréber, ces rubans de verdure urbains visaient à mettre la capitale à l'abri d'un envahissement du milieu bâti et de son réseau routier.

À l'instar de notre chêne blanc, l'espèce *macrocarpa* recèle des tannins dans tous ses tissus. Les vertus médicinales de ces tannins étaient exploitées par les Algonquins qui soignaient leurs blessures à l'aide de l'écorce, des racines ou des feuilles de chêne bouillies. Les glands de ces deux chênes constituaient aussi une source appréciable de nourriture. Tous deux produisent, sur leurs pousses annuelles, une abondance de glands qui parviennent à maturité en quelques mois à peine. À l'automne, les noix ne se séparent pas des cupules écailleuses qui enveloppent leur base, et tomberont tout d'une pièce au sol. Les Algonquins les faisaient sécher pour ensuite les moudre afin de produire une farine avec laquelle ils épaississaient leurs soupes ou confectionnaient des crêpes. Ils en consommaient également les amandes au goût sucré en guise de friandise, à l'état nature ou rôties sur des braises.

◀ Bien camouflé, ce chêne à gros fruits champion du boisé du ruisseau Pinecrest a survécu aux bouleversements qui ont affecté les boisés avoisinant la ville d'Ottawa. Dans les années 1980, il aurait bien pu mourir dynamité pour faire place au Transitway, un couloir réservé au transport en commun!

▶ C'est entre 35 et 150 ans que le chêne à gros fruits produit ses meilleures glandées. Ses glands, les plus volumineux de toutes les espèces de chêne canadiennes, contiennent une seule graine, abritée à l'intérieur d'une coque dure et coriace, qui se termine abruptement en pointe.



TILLEUL D'AMÉRIQUE

TILIA AMERICANA LINNAEUS

WIGOBIMIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le tilleul d'Amérique est attachant de mille manières, à la campagne comme à la ville. Disons-le franchement : il est beau ! Ses branches courbées en éventail et sa forme régulière lui donnent l'allure d'un as de pique, imitant ainsi en très grand la forme de ses propres feuilles, une rareté dans le monde arborescent. Certains disent plutôt que son port et sa feuille sont cordiformes, c'est-à-dire en forme de cœur. Eh bien, du cœur, le tilleul d'Amérique en a : c'est le compagnon par excellence des érablières laurentiennes aux sols riches, profonds et bien drainés, sa cime en pointe n'encombre pas le couvert forestier, une fois grand il porte des cavités qui font le bonheur du grand pic et du canard branchu. Ses fleurs odorantes attirent une grande variété de pollinisateurs et son miel à la fois délicat et prononcé est recherché pour ses qualités gustatives et médicinales.

Le tilleul d'Amérique, l'un des plus grands feuillus de la région de la capitale, était tout aussi généreux pour les Autochtones, qui le savaient comestible. Les Algonquins mangeaient les bourgeons délicieux et nutritifs de ses nouvelles pousses au printemps, de même que ses grandes feuilles l'été durant. Ce feuillage, apprêté de façons variées, possédait également de nombreuses vertus médicinales particulièrement en ce qui a trait aux problèmes dermatologiques. Enfin, les Algonquins se servaient de l'écorce des jeunes troncs de tilleul en l'imbibant d'abord d'eau pour ensuite la tresser et en faire de la corde, des vêtements, des lignes et des filets pour la pêche.



► Ce tilleul d'Amérique, qui défie les lois de la gravité, s'entoure au printemps d'un parterre forestier qui regorge de jolies plantes à fleurs indigènes. On dirait qu'elles devinent leur éphémérité, car elles s'empressent de profiter des quelques semaines de grande lumière avant la feuillaison de leur grand compagnon.

◄ Les fleurs jaune crème, odorantes et mellifères du tilleul d'Amérique sont dites parfaites, car leurs cinq sépales extérieurs et leurs cinq pétales intérieurs contiennent les organes reproducteurs femelles et mâles. Elles se regroupent en une multitude de bouquets de cinq à dix fleurs, appelés cymes.



◄ Au moment du débourrement printanier, les nouvelles feuilles pimpantes du tilleul d'Amérique éclosent depuis leurs bourgeons rougeâtres volumineux. Elles dévoilent alors leur pointe allongée, leurs nervures principales se déploient en éventail et leurs nervures latérales rectilignes atteignent leur pourtour délicatement incisé de très fines dents.





CHÊNE BLANC

QUERCUS ALBA LINNAEUS

MISHIMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Disons-le d'entrée de jeu, le chêne blanc n'a pas la robustesse du chêne à gros fruits. Même s'il a une excellente résistance aux froids, ses besoins élevés en éléments nutritifs et en sols fertiles, profonds et bien drainés, sa production de semences irrégulière et espacée et son peu de résistance aux inondations ont largement contribué à limiter son aire de distribution. On dit même que sa limite nordique, dans le sud-ouest du Québec, est davantage liée à la récurrence des feux qu'aux grands froids. Peu compétitif, il a tendance à s'établir dans les hauteurs et sur les sites ensoleillés et secs. On le rencontre davantage en association à d'autres feuillus nobles, et quand les peuplements sont presque purs, ils s'étendent sur de toutes petites superficies. Enfin, il a été exploité commercialement, victime des qualités de son bois. Bref, notre *Quercus alba* est devenu peu commun en sol canadien et sa distribution restreinte.

Aussi faut-il chérir les spécimens survivant dans l'un des habitats naturels les plus importants de la portion urbanisée de la région de la capitale, le lac Mud à Ottawa, que les naturalistes fréquentent depuis plus de 150 ans. La villégiature y atteint son apogée au tournant du XX^e siècle, principalement avec l'avènement du tramway et l'établissement de résidents saisonniers, mais la pression anthropique sur le milieu naturel ne s'accroît qu'avec l'arrivée de résidents permanents.

L'aire de conservation du lac Mud à Britannia a donc été créée afin de protéger non seulement le lac lui-même, mais également les milieux humides et les boisés environnants, les marécages et les rives de l'Outaouais ainsi que les rapides Deschênes. Cette mosaïque de biotopes interconnectés couvre 60 hectares de la ville d'Ottawa et abrite une grande biodiversité floristique et faunique. Les résultats sont à l'avenant : la portion ouest de l'aire de conservation, où les

conditions sont plus sèches, abrite un boisé mature où prédominent le pin blanc, l'érable à sucre et trois espèces de chênes indigènes, soit le chêne rouge, le chêne à gros fruits et notre chêne blanc. Au Québec, on ne rencontre plus le chêne blanc que de façon très sporadique et dans les seules régions de la Montérégie et de l'Outaouais, où il se réfugie, entre autres, sur les terres arides du sommet de l'escarpement d'Eardley, sous forme d'individus rabougris.

Le petit îlot forestier de l'aire de conservation du lac Mud à Britannia est un véritable trésor si l'on considère qu'en 1879, il appartenait au magnat du bois, John Rudolphus Booth, qui avait obtenu le lucratif contrat d'approvisionnement la construction des édifices du Parlement. Il faut dire que les efforts de la Commission de la capitale nationale pour sa conservation s'allient à sa reconnaissance par le gouvernement ontarien, à titre de zone d'intérêt naturel et scientifique. De plus, l'aire de conservation du lac Mud à Britannia est gérée par la Commission comme une aire protégée de catégorie 4 telle que définie par l'Union internationale pour la conservation de la nature.

On a découvert en bordure du lac Deschênes des campements que les Algonquins fréquentaient régulièrement. Tout comme pour le caryer ovale, ils cultivaient le chêne blanc aux alentours de ces sites pour en consommer les fruits. Ils faisaient tremper les glands dans l'eau durant plusieurs heures avant de les faire éclater avec des pierres pour en extraire l'amande. Ils mangeaient les amandes crues, bouillies ou rôties dans les cendres. Parfois aussi, ils les transformaient en farine et les apprêtaient en galettes. Ils les dégustaient même comme des bonbons après les avoir trempées dans le sirop d'érable. Enfin, avec les coques déchiquetées, rôties et moulues, les Algonquins se préparaient une boisson ressemblant au café. Rien n'était perdu !



▲ Le chêne blanc nous en fait voir de toutes les couleurs ! Ses feuilles légèrement veloutées au revers sont rosées au printemps, puis virent au vert clair pour ensuite adopter à l'automne une riche coloration rouge vin avec des accents de rose, de rouge clair et de pourpre.

◀ Bien qu'on ait autrefois répertorié des chênaies blanches sur les pentes sud de la vallée de l'Outaouais et la chênaie sur l'escarpement d'Eardley, l'essence est aujourd'hui rare et disséminée dans la région. Ce chêne blanc volumineux épargné par le chablis est bien représentatif des spécimens du lac Mud.



BOULEAU JAUNE

BETULA ALLEGHANIENSIS BRITTON

WINISIK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Il est facile de comprendre pourquoi le bouleau jaune a été baptisé « merisier » par les premiers colons en terre d'Amérique : son bois brun rougeâtre, lourd, dur et fort lui ressemble et est tout aussi précieux pour l'ébénisterie en Nouvelle-France. C'est le plus grand des bouleaux de l'est du Canada, dont il apprécie la froidure et les longs hivers. En forêt méridionale, comme dans la région de la capitale nationale, il pousse sur les sols riches et humides, parfois même marécageux, d'où son nom anglais alternatif de *swamp birch*. C'est une espèce dominante répandue dans plusieurs zones bioclimatiques de l'Ontario et du Québec. Son principal facteur limitatif, outre certaines conditions extrêmes de sécheresse ou de gel tardif, est le broutage excessif de ses gaules et pousses par le cerf de Virginie et l'orignal, et de ses semis par le lièvre.

Le bouleau jaune appartient à une tribu d'espèces aromatiques dont l'écorce interne, les rameaux, les bourgeons et les feuilles possèdent un arôme et un goût de thé des bois. En Nouvelle-France, il était déjà reconnu pour donner plus d'eau que l'érable pour la production de sucre. Là où l'érable à sucre était absent, les Autochtones tiraient un sirop d'une autre espèce de cette tribu, le bouleau blanc, qui leur fournissait aussi l'écorce imperméable, légère et maniable pour la fabrication d'ustensiles, de contenants et d'embarcations. De nos jours, tablant sur l'originalité de l'appellation historique, on réserve le nom de sirop de merisier au sirop fait exclusivement de la sève du bouleau jaune.

◀ Ce bouleau jaune s'épanouit au cœur d'un merveilleux petit boisé d'arbres matures, accompagné de grands pins blancs et de vieilles pruches, dans le quartier de Chapel Hill Nord, à l'est d'Ottawa dans le secteur d'Orléans. Il s'inscrit dans un étonnant paysage rural à deux pas de la Ceinture de verdure.

▶ Aussitôt fécondées, les fleurs femelles du bouleau jaune se transforment en d'innombrables fruits minuscules, très légers, bi-aillés, appelés nucules. Ces fruits très minces sont fixés aux écailles coiffées de poils blancs qui composent les dodus chatons qui se dressent sur les rameaux : on dirait des cônes miniatures de conifères !



ÉRABLE À SUCRE

ACER SACCHARUM MARSHALL

SIZIBAKWADO-ININATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Les érables à sucre fournissent tant de douceurs à nos vies quotidiennes, que ce soit les bois fins et piqués de nos planchers et de nos meubles, les innombrables gâteries alimentaires ou le bois qui brûle dans nos cheminées, ils sont si intégrés à notre mode de vie qu'on a l'impression qu'ils sont là depuis toujours et pour toujours. Chose certaine, l'exploitation de cette essence dominante est étroitement surveillée, car sa valeur sociale, culturelle et économique est si immense qu'elle fait désormais partie intégrante de notre identité nationale.

Il faut reconnaître que les savoirs et usages de l'érable à sucre ont été d'abord développés et transmis par les Premières Nations. On dit même que les Algonquins avaient tout particulièrement le flair pour repérer sur leur territoire les « sucreries », ces érablières sucrières potentiellement les plus productives, dont l'orientation par rapport au soleil et le dénivelé étaient optimaux. Cela leur importait, car il s'agissait pour eux d'arriver à créer la plus grande quantité possible de sirop d'érable, cet « or liquide » étant leur principale source d'édulcorant naturel.

Les premiers colons, tant francophones qu'anglophones, ont tous appris les rudiments de la fabrication du sucre et du sirop d'érable des Autochtones. Dans un livre publié en 1810, John Lambert observait déjà qu'un sucre d'érable de qualité était produit en grandes quantités aussi bien au Haut-Canada qu'au Bas-Canada et racontait que les Canadiens, croyant fermement à ses propriétés médicinales, en avalaient de gros morceaux.



► Ce magnifique érable à sucre du parc de la Gatineau, est un survivant d'un écosystème ancien. Il y profite de sols où ni l'excès ni le manque d'eau ne viennent contrecarrer sa croissance et d'une canopée qui s'ouvre suffisamment pour faire entrer la lumière.

◄ Tous sont familiers avec les samares, ces fruits secs qui ne s'ouvrent jamais et dont l'unique graine est entourée d'une aile membraneuse. Chez les érables, elles sont soudées par paires et forment deux ailes, d'où leur nom de « disamares » ; chez l'érable à sucre, elles sont écartées et forment un U.





ÉRABLE ROUGE

ACER RUBRUM LINNAEUS

MISKO-ININATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

L'érable rouge a fort bon caractère et sa grande tolérance lui vaut d'être dominant dans nos écosystèmes forestiers. Entre autres caractéristiques, l'érable rouge est le feuillu le moins exigeant de tous en matière de fertilité des sols et son système racinaire s'adapte aisément à divers types de drainage. Cela lui assure une meilleure croissance que ses compagnons habituels en conditions difficiles, en sols très secs comme en sols tourbeux, comme à la Mer Bleue. On le dit volontiers opportuniste, car il parvient facilement à reconquérir les érablières sucrières à la suite de coupes, de chablis et de feux. Heureusement, il contribue tout autant que les érables à sucre à l'esthétisme des paysages avec son feuillage automnal jaune vif qui vire à l'écarlate.

Les Algonquins savaient que la teneur en sucre de l'érable rouge était inférieure à celle de l'érable à sucre. Ils l'entaillaient pour en extraire la sève et produire un sirop édulcorant, mais ils ne s'adonnaient à cette tâche que lorsque les populations d'érable à sucre étaient insuffisantes. Lors d'un voyage d'herborisation au Canada à la demande de Carl von Linné, un certain François Gaultier, médecin du roi, et le botaniste Pehr Kalm distinguaient fort bien les deux érables, sauf qu'ils appelaient « sève de plaine » la sève de l'érable rouge. Le nom de « plaine » est une corruption de l'épithète qui sert à identifier l'érable plane ou érable de Norvège, une espèce très connue en Europe et cultivée en Amérique du Nord, dont le feuillage ressemble à notre érable rouge.



◀ Le respect et la vénération que les Algonquins entretiennent depuis toujours envers les plantes et les arbres nourriciers devraient nous animer à notre tour lorsque nous admirons ce bouleau jaune et cet érable rouge de belle taille qui poussent côte à côte, en retrait du sentier d'interprétation de la tourbière Mer Bleue.

TILLEUL D'AMÉRIQUE

TILIA AMERICANA LINNAEUS

WIGOBIMIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

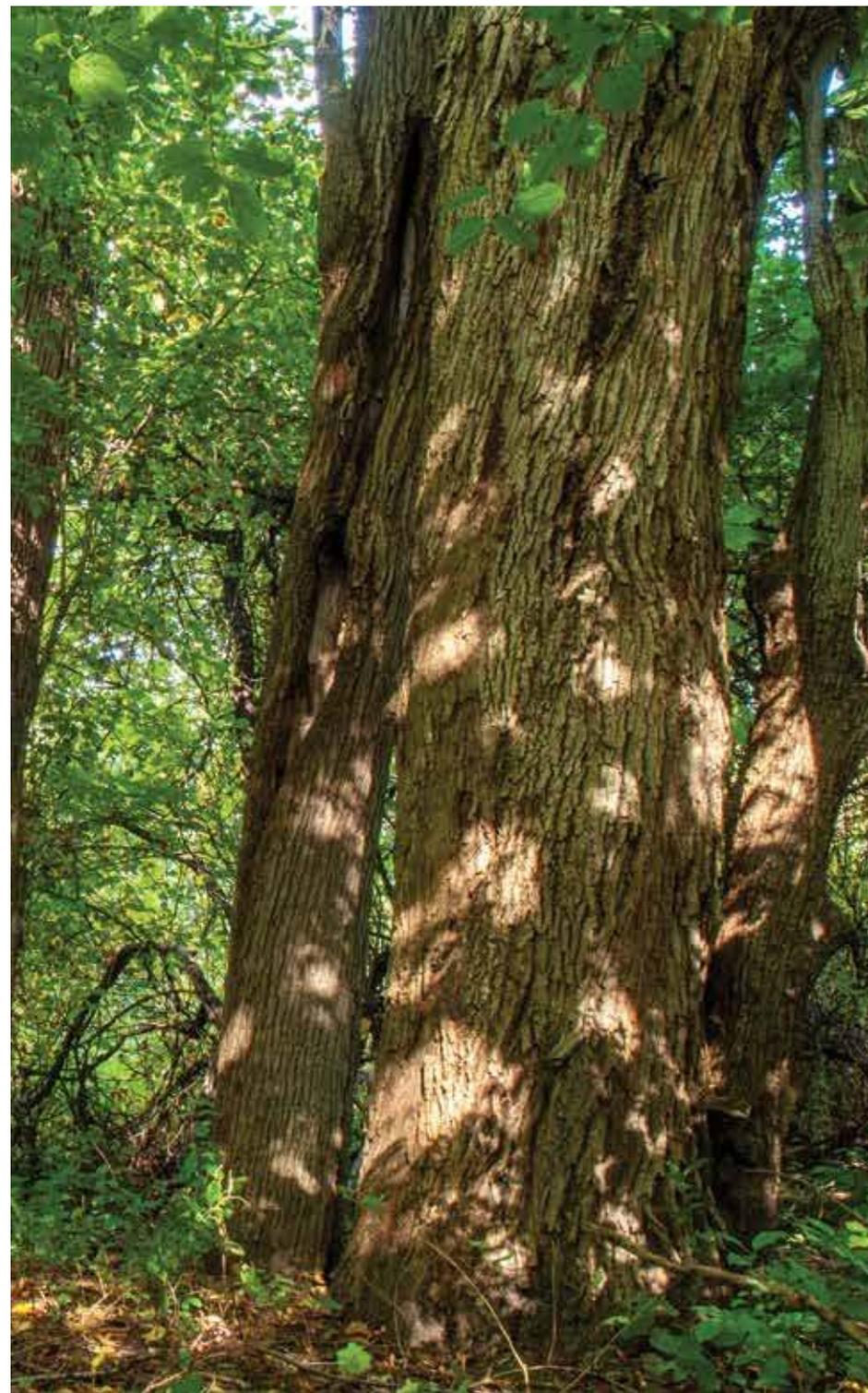
Depuis les débuts de la colonisation, les forêts mixtes de tilleul d'Amérique et d'érable à sucre, qui servaient d'indicateurs des terres les plus fertiles, ont été décimées au profit du développement de l'agriculture. On en aperçoit encore de temps en temps en bordure d'anciennes terres cultivées desquelles on a autrefois extirpé leurs ancêtres ainsi que leurs arbres compagnons. Mais avant la colonisation, la situation était tout autre : le tilleul d'Amérique occupait une place de choix et les Autochtones lui vouaient un culte. Ils sculptaient des masques rituels à même le bois de sève des tilleuls vivants, les détachaient de l'arbre et s'ils survivaient, les masques étaient réputés posséder des propriétés surnaturelles.

Dans son *Histoire naturelle des Indes occidentales*, le missionnaire Louis Nicolas décrit aussi les nombreux usages que l'on faisait de ce qu'il appelle le « bois blanc » du tilleul d'Amérique. Les Autochtones s'en servent notamment dans la confection de jolis sacs fort populaires. Leur fabrication implique de faire d'abord bouillir l'écorce du tilleul et celle de diverses autres essences pour la transformer en un beau chanvre dont ils font du fil, des cordages, des attaches et des sacs à munitions. Une fois séchée, l'écorce ressemble au cuir. Ils tressent également des filets qui servent à la capture massive, tantôt de poissons, tantôt de tourtes. Le bois blanc du tronc entre aussi dans la fabrication de raquettes, de coffres, de très longs bateaux, de pirogues et de cénotaphes indiquant l'emplacement des lieux de sépulture.



► Cet arbre du sentier des Pionniers est un digne représentant du noble feuillu qu'est le tilleul d'Amérique, dont on encourage la culture sur les terres agricoles abandonnées. Parfois, on trouve encore de rarissimes arbres de belle taille appartenant à cette unique espèce indigène de tilleul présente au Canada.

◄ Lors de la floraison du tilleul d'Amérique, certains insectes pollinisateurs butinent exclusivement ses fleurs, et ce, beau temps, mauvais temps. C'est que ses énormes feuilles en cœur distribuées horizontalement sur deux rangées servent parfaitement d'abri aux courageuses abeilles butineuses lors d'intempéries.





UNE RÉGION DE PASSAGE ET DE CONFLUENCE

Kitchissippi! C'est ainsi que les Algonquins nomment la rivière des Outaouais depuis un millénaire maintenant. La rivière des Outaouais coule sur 1 130 kilomètres entre sa source, située à l'est du réservoir Dozois et le lac des Deux Montagnes (*Ka-nijobikwadinawang Sagahigan*), dans lequel elle se jette. La plus grande portion de son bassin hydrographique, soit 65 %, se situe au Québec et le reste en Ontario.

◀ La promenade du sentier des Voyageurs le long de la rivière des Outaouais.

Source : CCN

Pour Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France, il s'agissait tout naturellement de la rivière des Algonquins ou de la Grande Rivière, car c'est effectivement la plus longue rivière de tous les affluents du fleuve Saint-Laurent. En 1613, Champlain avait emprunté cette voie de navigation dans le but d'atteindre ce qu'on appelait alors la mer du Nord, notre actuelle baie d'Hudson; toutefois, il avait dû interrompre son voyage exploratoire à l'île aux Allumettes (*Ishkode Minitig*). Peu découragé par cet échec, il avait tenté à nouveau l'aventure, cette fois en 1615, en empruntant la Grande Rivière pour atteindre la Huronie, ce qu'il fit avec succès en passant par la vaste baie Georgienne du lac Huron.

C'est lors de ce voyage qu'il a apprivoisé la rivière des Algonquins, la principale voie navigable de la fameuse Route de l'Ouest! En tant qu'explorateur-cartographe, il a pris soin d'illustrer sur ses cartes l'emplacement des chutes que les Algonquins appelaient l'Asticou (*Akiko*). D'une extrême importance en navigation, ce site correspond à l'actuelle chute des Chaudières (*Kishkabikedjiwan*), formée d'une grande et de plus petites chutes. Depuis toujours, ces chutes obligent ceux qui naviguent sur l'Outaouais d'est en ouest à un effort considérable: ils doivent contourner les chutes par voie terrestre en «portageant», et ainsi franchir trois courtes sections du sentier des Voyageurs réparties sur 30 km de berge, avant d'atteindre les eaux calmes du lac Deschênes. Ainsi, durant des millénaires, les Autochtones d'abord, les explorateurs, les coureurs des bois, les marchands de fourrures, les missionnaires et les militaires ensuite ont emprunté ce sentier historique.

Sur la route de l'actuel sentier des Voyageurs, à l'emplacement du deuxième portage des Chaudières, il y a le parc Brébeuf, où s'élève un monument commémorant le décès du prêtre jésuite Jean de Brébeuf survenu à la mission Saint-Ignace (comté de Simcoe, Ontario) par suite de tortures infligées par les Iroquois, en 1649. Certains des arbres qui ont été plantés sur ce site sont également de



grands voyageurs. C'est le cas de deux espèces européennes de pin, le pin sylvestre et le pin noir d'Autriche. À l'image des bâtisseurs de notre pays, ces deux durs à cuire, d'une grande rusticité, peuvent atteindre des âges vénérables en milieu naturel. Ces conifères frugaux ont beaucoup été cultivés en Europe pour reboiser les terres vidées de leur substance. C'est pour cette raison qu'on les a également introduits en Amérique du Nord au milieu du XVIII^e siècle. Malgré leur succès plutôt mitigé dans cet usage, nos deux pins coriaces ont eu tôt fait de séduire les spécialistes de la foresterie urbaine et de l'horticulture ornementale par leur résilience et leur esthétique. Ils sont devenus si populaires qu'aujourd'hui, le pin sylvestre et le pin noir d'Autriche sont les deux espèces d'arbres de Noël préférées des Américains!

Le micocoulier occidental est un autre arbre voyageur. Dès les débuts des temps postglaciaires, cet arbre originaire des États-Unis et de l'extrême sud du Canada est parvenu à envahir de nouvelles terres: il a voyagé vers le nord en accompagnant, dans leur périple annuel printanier, les oiseaux migrateurs qui ont l'habitude d'emprunter les corridors longeant les grands cours d'eau. Le micocoulier occidental est aujourd'hui confortable sur les terres périodiquement inondées en bordure de l'Outaouais et du Saint-Laurent, jusqu'au lac Saint-Pierre.

▲ Chute des Chaudières sur la rivière des Outaouais, Haut-Canada, 1826. Lithographie tirée d'un croquis d'un officier du Corps d'infanterie royal réalisé avant la construction, en 1827, de ponts au-dessus des chutes par le lieutenant-colonel John By, canal Rideau, Haut-Canada.

Source: Bibliothèque et Archives Canada, Collection Colonel John By / 0330-A221-02 / e999923116-u [En ligne] MIKAN 2928483



PIN SYLVESTRE

PINUS SYLVESTRIS LINNAEUS

Le pin sylvestre a beaucoup voyagé dans le temps et dans l'espace ! Si l'on recule des millénaires, on constate que sa distribution naturelle était circumboréale. En effet, bien avant les plus récents épisodes glaciaires, son espèce s'associait aux sapins, aux épicéas et aux épinettes pour former un unique et interminable peuplement qui ceinturait la Terre entière dans la zone boréale de l'hémisphère Nord. En Amérique du Nord, le pin sylvestre était alors l'arbre indigène le plus vastement distribué sur le territoire. Après les glaciations, ses populations ne sont parvenues à se maintenir que sur le supercontinent de l'Eurasie ; on le trouve le plus souvent en régions montagneuses jusqu'à 2 000 mètres d'altitude, depuis la Sierra Nevada espagnole et la Scandinavie jusqu'en Sibérie orientale ainsi que dans la région du fleuve Amour, au nord de la Chine. En Norvège, c'est même le seul pin qui survit à l'état naturel.

Cela témoigne de sa grande adaptabilité à des conditions de sol et de climat extrêmement variées et explique aussi ses nombreux noms vernaculaires. En effet, on le rencontre aussi sous les vocables « pin d'Auvergne », « pin de Genève » et « pin d'Écosse », ce dernier remontant à sa réintroduction au nord de l'Europe où il s'est réfugié un temps dans les hautes montagnes d'Écosse.

Le pin sylvestre est reconnu comme le plus cosmopolite de tous les pins. Sa capacité d'affronter tout autant les étés caniculaires que les froids sibériens couplée à son fabuleux pouvoir de se nourrir à même les sols les plus pauvres séduisent. Comme il est de surcroît reconnu pour grandir rapidement, il devient une espèce de choix pour la restauration de sols épuisés par des décennies d'agriculture intensive. Dès 1752, peut-être même avant, on l'introduit en Amérique du Nord, où on le plante dans les aménagements paysagers, les haies protectrices, pour

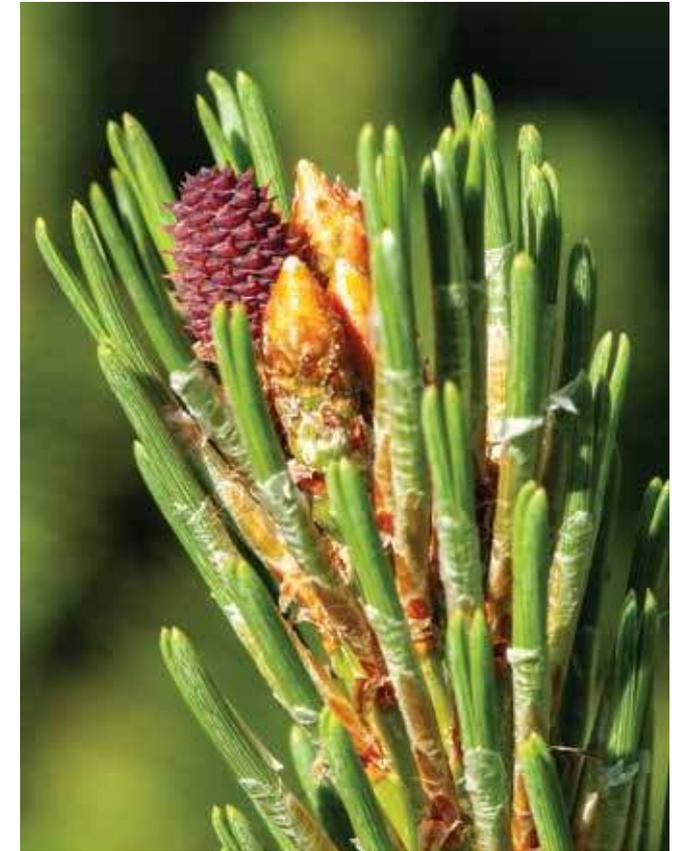
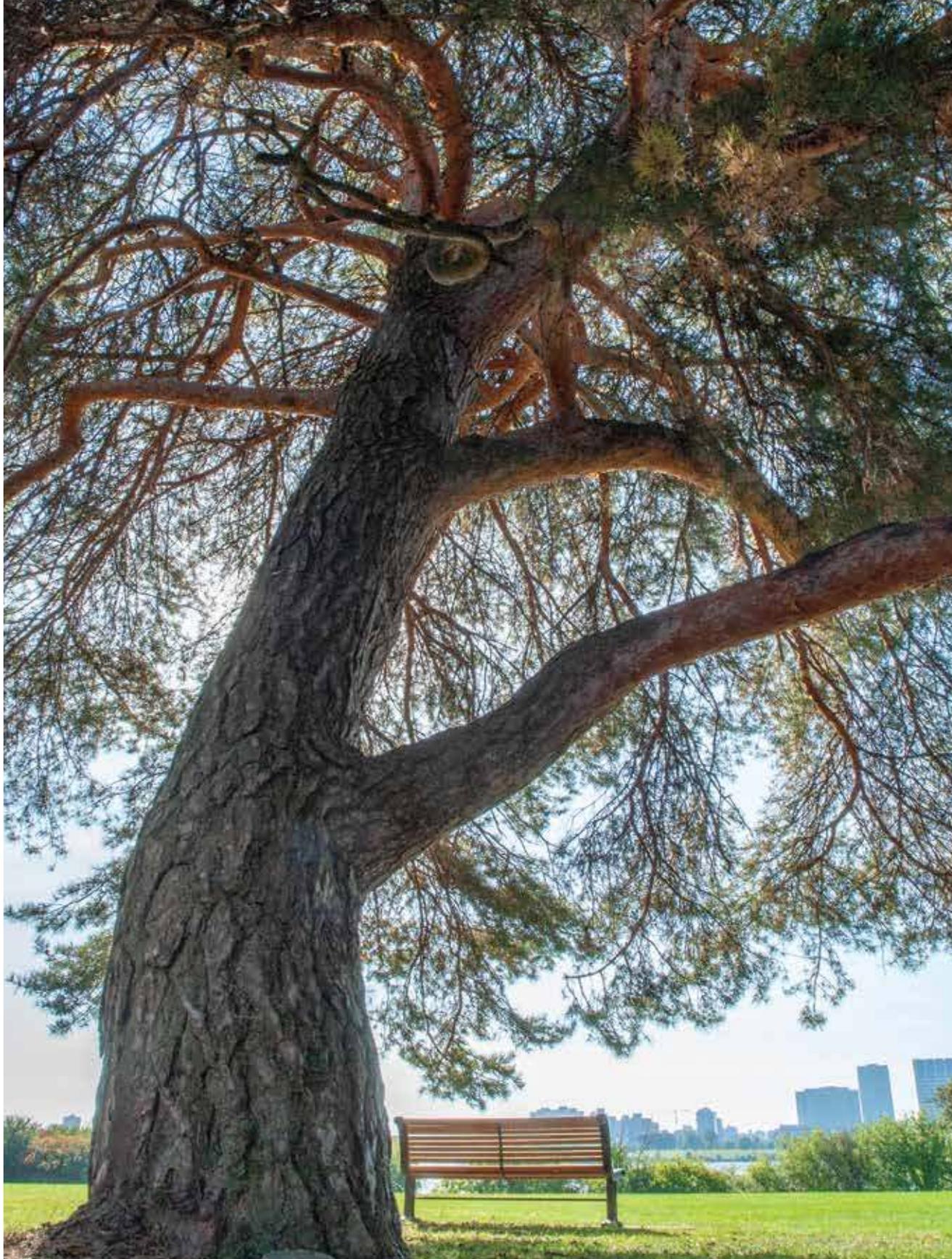
reboiser et pour lutter contre l'érosion. Voilà donc le pin sylvestre de retour à la maison, mais son voyage autour du globe lui a fait perdre son statut d'espèce indigène !

D'une certaine manière, le pin sylvestre voyage aussi de l'intérieur. Son polymorphisme a de quoi intriguer : on dirait que sa faculté d'adaptation se répercute aussitôt sur sa morphologie. En Europe, c'est un grand arbre qui atteint jusqu'à 50 mètres, au tronc rectiligne et à bois d'excellente qualité. En Amérique du Nord, il se rend au mieux à 30 mètres, son tronc est rarement rectiligne, et son bois est de piètre qualité... en raison du bagage génétique des graines importées par les premiers colons. Bref, il fait volontiers dans l'asymétrie. À l'état naturel, il adopte tantôt des silhouettes tortueuses, tantôt élancées, tantôt trapues et parfois totalement fantaisistes ! Plus il est court et tordu, plus il possède de grosses branches. La cime revêt parfois des branches courtes, fines et obliques, et parfois de grosses branches étalées, pendant que les vieux sujets présentent une cime aplatie avec de longues branches aux aiguilles clairsemées. Enfin, le pin sylvestre s'hybride naturellement avec deux espèces apparentées : le pin mugo (*Pinus mugo*) et le pin noir (*Pinus nigra*).

Cette grande plasticité inspire plus d'un généticien et pépiniériste. On développe des variétés aux teintes différentes, on réalise des cultivars résistants à des maladies, on exploite même leurs mutations spontanées de type « balai de sorcière » pour créer plus d'une centaine de variétés naines dont les formes varient à l'infini et enchantent les paysagistes.

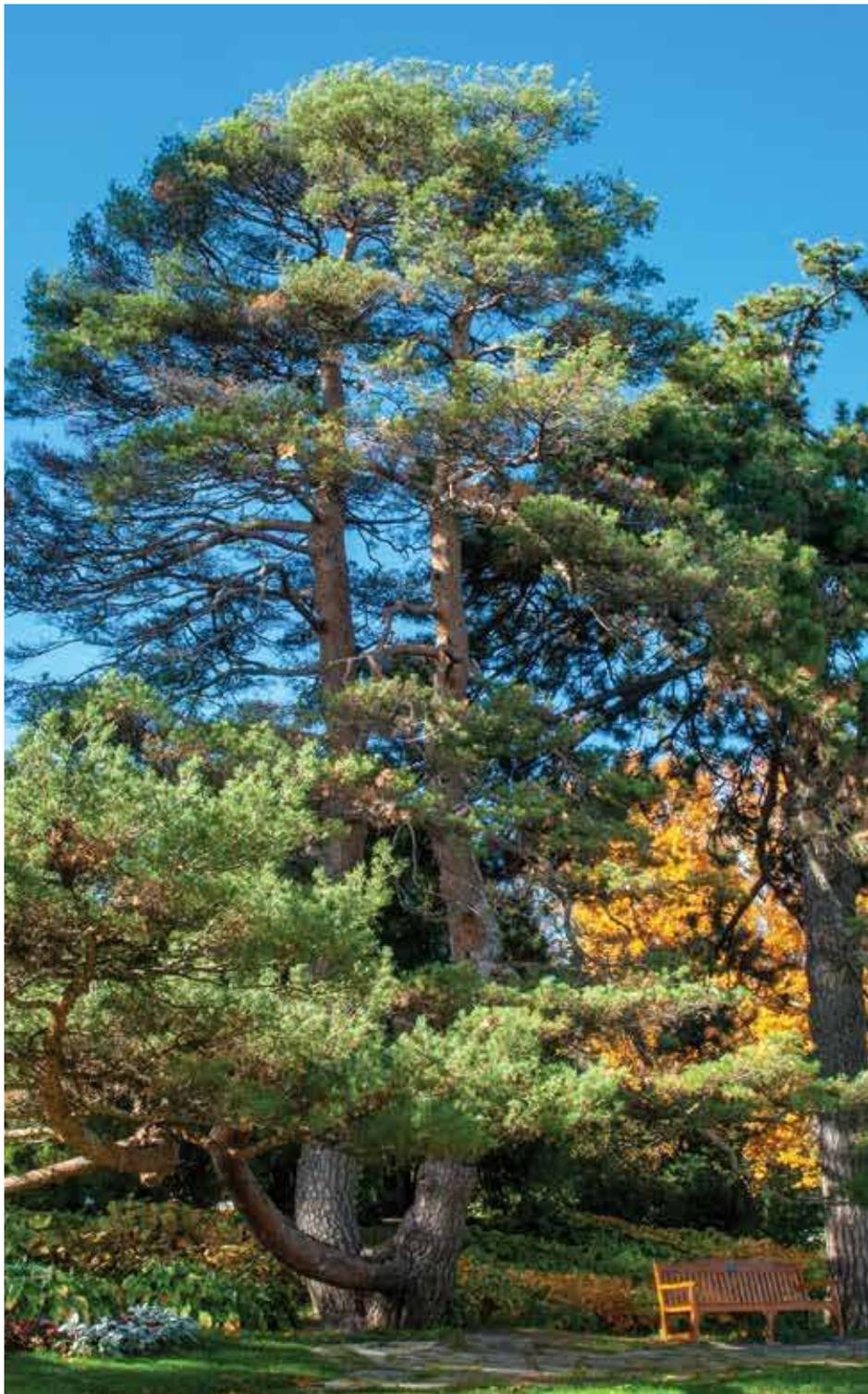
La seule faiblesse du pin sylvestre est son goût pour la lumière. La résilience qui lui a fait traverser les millénaires et faire le tour du monde n'arrive pas toujours à surmonter l'ombre, et il en meurt parfois très jeune.

▲ À l'instar de certaines espèces européennes et nord-américaines, tels le pin rigide, le pin rouge et le pin gris, le pin sylvestre appartient à la tribu des pins durs. Ces pins se distinguent par leur caractère fortement résinifère et une gaine persistante à la base des fascicules de leurs aiguilles.



▲ Le pin sylvestre, qu'on admire pour la beauté de son écorce rousse sur lequel se découpe un feuillage bleuté, est l'un des trois pins à partir duquel on fabrique la térébenthine.

◀ Le pin sylvestre est un curieux conifère. Ce spécimen ne manquera pas d'étonner le flâneur qui s'est aventuré dans le sentier des Voyageurs jusqu'au parc Brébeuf. Ses racines, ses branches et la portion supérieure de son tronc sont revêtues d'une brillante écorce orangée.



PIN SYLVESTRE

PINUS SYLVESTRIS LINNAEUS

Le pin sylvestre faisait partie des larges ceintures d'arbres que William Saunders, un scientifique canadien d'origine britannique, avait fait planter en 1889, en bordure des frontières ouest et nord des terrains de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Non seulement cette plantation embellissait-elle les abords de la ferme, mais elle avait également été réalisée aux fins de recherche. Saunders souhaitait recueillir le maximum d'informations à propos de la vitesse de croissance, sous nos conditions climatiques, de certaines essences potentiellement utilisables pour la production de bois de sciage et l'édification de brise-vent. D'ailleurs, en 1895, un brise-vent dans lequel figurait une bonne quantité de pins sylvestres a été planté à l'est de l'arboretum Dominion. Certains de ces spécimens sont toujours vivants plus d'un siècle plus tard !

William Terrill Macoun a amorcé sa vie professionnelle à la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa en 1887 à l'âge de 18 ans. Bien qu'il n'ait aucune formation spécialisée, il est embauché par Saunders à titre de journalier grâce à l'influence de son père, le célèbre botaniste John Macoun. Un an plus tard, ayant décelé les immenses aptitudes de Macoun fils, Saunders en fait son bras droit. En 1893, il lui confie la responsabilité des plantations et lui offre le poste de « contremaître des travaux de foresterie » ; il ne regrettera jamais d'avoir placé en lui son indéfectible confiance. En 1898, Macoun fils devient chef de la Division de l'horticulture de la Ferme expérimentale centrale, puis horticulteur en chef du Dominion, poste qu'il conservera de 1910 jusqu'à sa mort.

◀ Ce pin sylvestre enlacé à un vieux pin noir d'Autriche est facile à repérer. Enflammée de tout son être, son écorce floconneuse orangée couvre la portion supérieure de son tronc et ses branches. En vieillissant, les branches se contorsionnent, forment des loupes, et laissent pénétrer des ronds de lumière !

▶ Ce remarquable pin sylvestre de la Ferme expérimentale d'Ottawa se trouve au cœur du Macoun Memorial Garden, le jardin commémoratif conçu entre 1934 et 1936 par R. Warren Oliver et dédié à William Terrill Macoun, qui a consacré les 46 années de sa vie professionnelle à la Ferme centrale d'Ottawa.



PIN NOIR D'AUTRICHE

PINUS NIGRA F. J. ARNOLD

À l'instar du pin sylvestre, le pin noir d'Autriche est une essence de lumière. Au fil des millions d'années, il se naturalise sur la côte septentrionale de la Méditerranée, de l'Espagne à l'Asie Mineure. C'est un arbre qui croît jusqu'à 55 mètres, dont la vie peut se prolonger jusqu'à 500 ans et qui s'accommode fort bien d'un habitat commun avec plusieurs autres espèces de résineux. On reconnaît le tronc du pin noir d'Autriche à ses larges écailles jaune-brun à rougeâtre séparées par de profondes fissures qui s'élargissent avec l'âge. Elles contrastent avec l'apparence plutôt sombre de l'arbre, structuré par des branches épaisses qui supportent, à leur tour, des rameaux foncés où ses plumeaux d'aiguilles vert foncé, épaisses et recourbées interceptent la lumière.

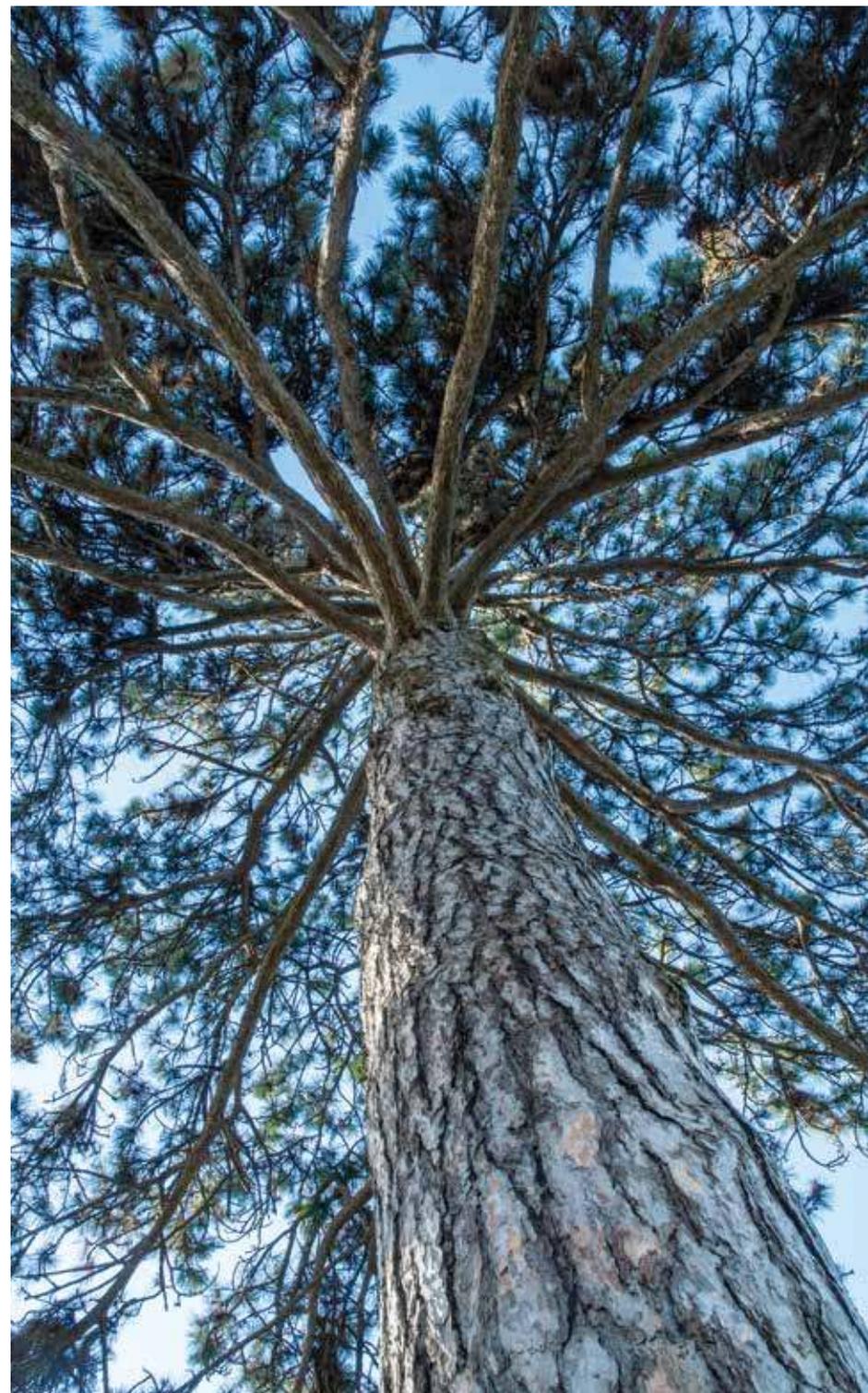
Grâce à sa résistance aux dommages occasionnés par la neige et la glace, le pin noir d'Autriche s'adapte aisément au climat de la Nouvelle-Angleterre et du sud de l'Ontario lors de son introduction. Il fait partie des tout premiers arbres cultivés sur les terrains de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Lorsqu'on a créé le brise-vent à l'est de l'arboretum Dominion, en 1895, on l'a judicieusement planté en mélange avec des pins ponderosa, des pins sylvestres et des épinettes de Norvège.

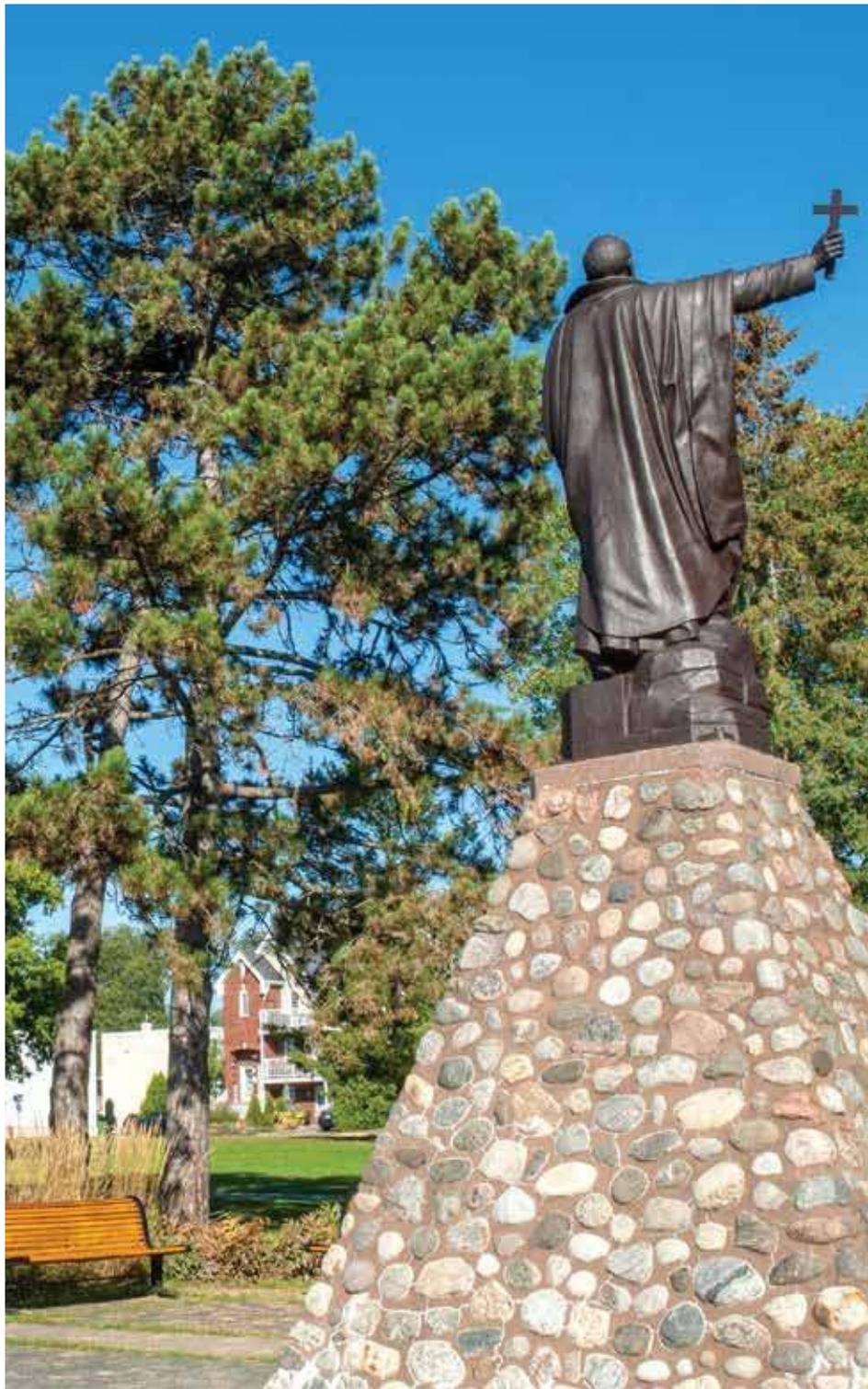
D'où vient le qualificatif de « *nigra* » pour cette espèce de pin ? Comparativement aux autres pins, tout est foncé chez le pin noir d'Autriche : les branches, les rameaux, les aiguilles, sans compter que son dense feuillage et sa large canopée jettent une ombre épaisse qui amplifie son air sombre et ténébreux.



► Ce vieux spécimen de pin noir d'Autriche enlacé à un magnifique pin sylvestre est planté depuis fort longtemps déjà quand on décide de transformer l'endroit en jardin commémoratif, le Macoun Memorial Garden. Son écorce est dessinée par une mosaïque d'épaisses plaques rouge violacé entremêlées de fissures noires.

◄ Chez ce pin, les générations se côtoient sur les pousses de l'année, surnommées « chandelles » : près du sommet, il y a les cônelets femelles charnus et pourpres, au bas les cônes fructifères de l'année précédente, et entre les deux, des duos d'aiguilles qui prendront éventuellement un aspect caoutchouteux.





PIN NOIR D'AUTRICHE

PINUS NIGRA F. J. ARNOLD

À sa façon, le pin noir d'Autriche a lui aussi parcouru une longue route pour parvenir jusqu'à nous. Originaire de l'est de l'Autriche, du nord-est de l'Italie, de l'ex-Yougoslavie, de l'ouest de la Roumanie, de l'Albanie, de la Bulgarie et du nord de la Grèce, ce pin a reçu son nom de baptême officiel en 1785. Sa culture s'est répandue depuis les Pays-Bas, entre 1750 et 1780. Il est arrivé en France en 1834, aux îles Britanniques en 1835, par la pépinière Lawson d'Édimbourg, puis en Amérique du Nord. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il s'adapte à pratiquement tous les types de sols, même s'il préfère les sols profonds et bien drainés, ou secs et sablonneux.

De nos jours, ce sont d'autres caractéristiques fort prisées qui valent au pin d'Autriche sa popularité. Étant de loin le pin le plus résistant à la pollution et le plus tolérant à la sécheresse et au calcium, il est devenu le conifère le plus fréquemment cultivé en milieu urbain où il est capable de survivre aux pires supplices : les sols contaminés, les vents desséchants, les sels de déglacage l'hiver, les sécheresses extrêmes, les îlots de chaleur, et sans doute pire encore... Pour mieux exploiter ce conifère « magique », les Pays-Bas avaient développé de nombreuses variétés horticoles avant de l'exporter partout en Occident. Aussi rencontre-t-on aujourd'hui une vaste gamme de silhouettes de pin noir d'Autriche, du couvre-sol et des variétés naines pour la rocaille à l'arbre en forme de « crayon » spécialement conçu pour les emplacements exigus.

◀ Tout comme le pin sylvestre, ce pin noir d'Autriche du parc Brébeuf fait partie des rares espèces de conifères européennes à avoir survécu aux vagues successives de glaciations à l'extérieur du bassin méditerranéen. Ce sont des arbres miraculés !

▶ Chez le pin noir d'Autriche, les cônes fructifères, appelés strobiles, sont attachés au rameau isolément ou par groupes contenant jusqu'à six cônes. Particulièrement têtus, ces cônes demeurent attachés à leur rameau et « refermés sur eux-mêmes » pour ne s'ouvrir qu'au bout de trois ans.



MICOCOULIER OCCIDENTAL

CELTIS OCCIDENTALIS LINNAEUS

Reconnu comme un grand voyageur, le micocoulier occidental n'était autrefois présent que très sporadiquement au Canada, et ce, exclusivement dans son aire de distribution originale qui se résumait à la portion méridionale du pays, notamment dans la minuscule enclave canadienne de la forêt carolinienne nord-américaine. C'est après la plus récente période postglaciaire que le micocoulier est parvenu à migrer vers le nord pour atteindre la limite boréale de sa distribution naturelle. Aujourd'hui, on le rencontre le long de l'Outaouais et du Saint-Laurent, du cœur de la capitale nationale jusqu'au lac Saint-Pierre. Il serait intéressant d'étudier cette migration pour approfondir les mécanismes d'acquisition de rusticité chez les essences méridionales.

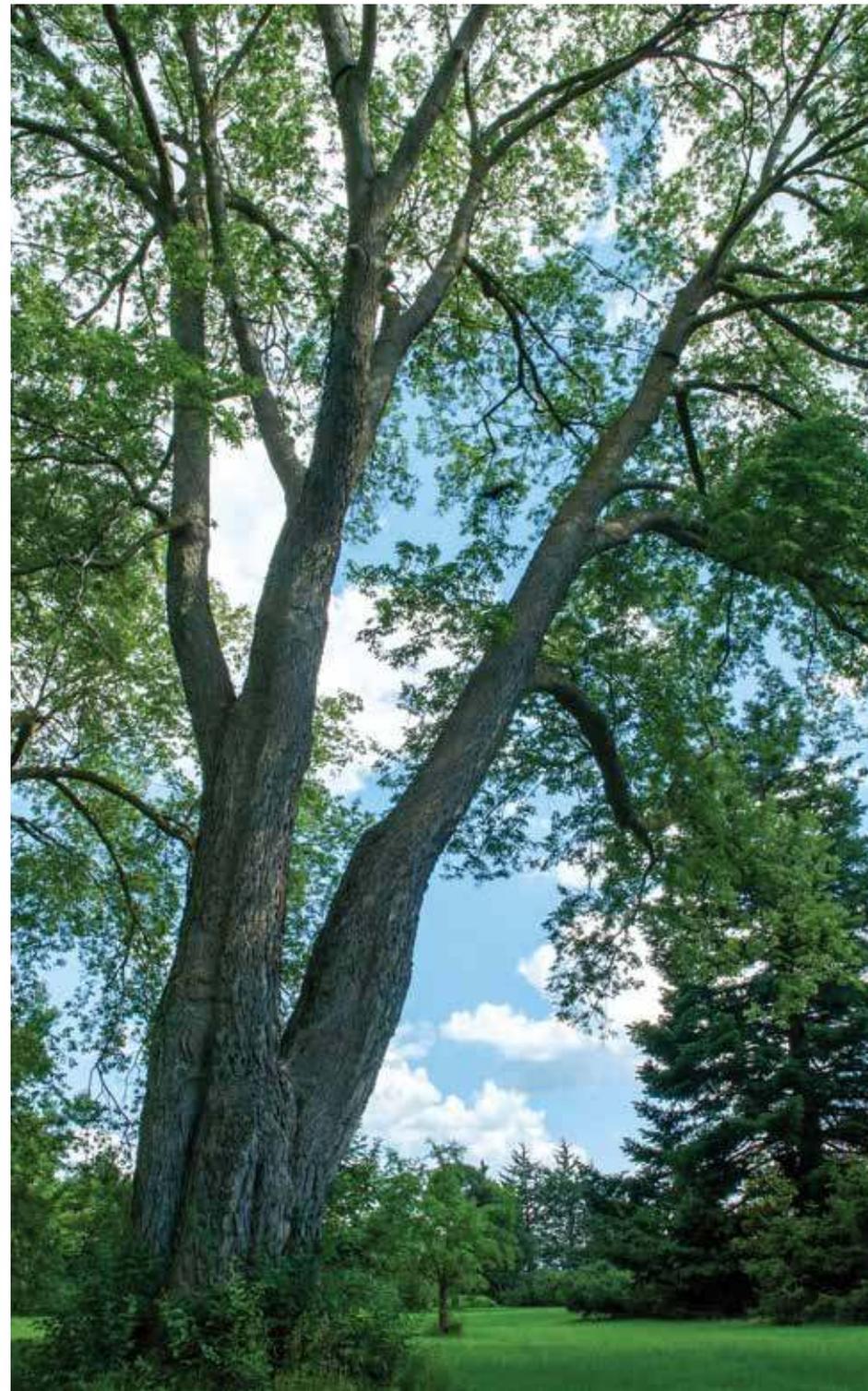
Dans la forêt carolinienne, d'une extraordinaire luxuriance, le micocoulier se fond aux 70 espèces d'arbres feuillus qui s'y réfugient encore de nos jours. Il pousse le plus souvent avec le chicot févier ou le noyer noir, avec lequel il partage des caractéristiques physiologiques, notamment une forte allélopathie. Comme d'autres arbres « frileux », il se concentre plus particulièrement à Pointe-Pelée où il jouit des effets modérateurs du lac Érié.

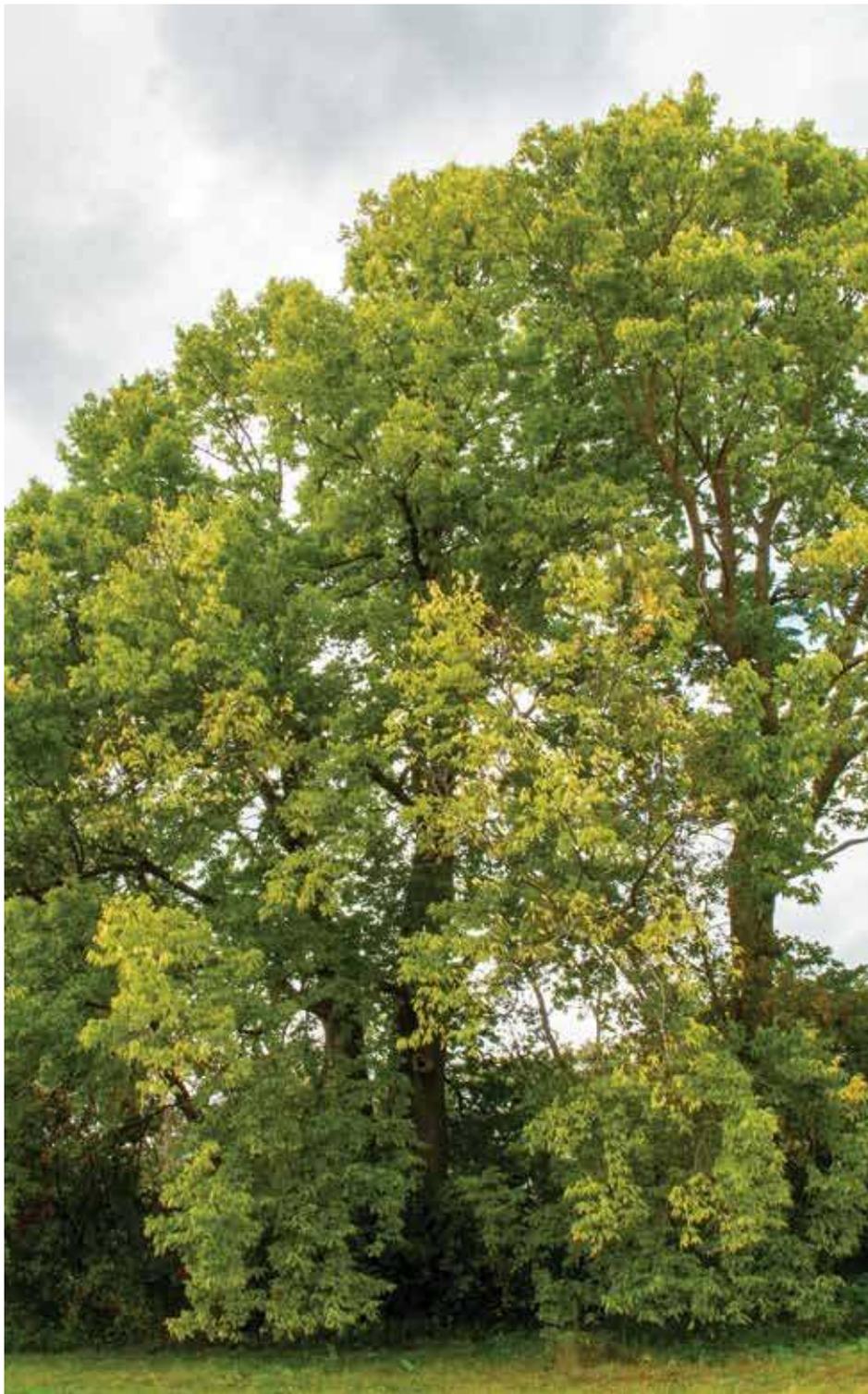
Dans les villes nord-américaines, on le cultive pour sa merveilleuse adaptabilité aux pressions engendrées par les activités humaines : les canicules de plus en plus fréquentes et longues, la pollution atmosphérique, la compaction du sol et les sels de déglacage. Apparenté à l'orme d'Amérique sans être tout à fait aussi gracieux, on le cultive aussi depuis des décennies en bordure des avenues en remplacement des grands ormes qui ont succombé à la maladie hollandaise de l'orme.



► Ce micocoulier occidental discrètement haubané, de l'arboretum Dominion, a été planté en 1900, en continuité avec les travaux d'étude et d'évaluation de la rusticité d'espèces indigènes et exotiques d'arbres et d'arbustes, amorcés dès 1889, à la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa.

◄ Le micocoulier occidental constituait au tournant du XX^e siècle et constitue toujours un excellent sujet pour l'étude de l'adaptabilité au climat de l'est de l'Ontario et de l'ouest du Québec. Comme le genévrier de Virginie, le chêne blanc et l'orme liège, c'est une espèce caractéristique de la vallée de l'Outaouais.





MICOCOULIER OCCIDENTAL

CELTIS OCCIDENTALIS LINNAEUS

Le site du parc Nordic Circle, où l'on peut admirer de beaux spécimens de micocoulier occidental, est tristement réputé pour subir les inondations printanières de la rivière Rideau. Dès le tout début du XIX^e siècle, il accueille des vagues successives de colons et d'immigrants qui s'obstinent à l'occuper malgré les destructions successives... À compter de 1943, de très nombreuses familles, dont le chef est un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, s'installent dans le village, alors appelé Billings Bridge. Comble de malheur, les embâcles d'avril 1947 formés au niveau des ponts Billings et Cummings entraînent une crue dévastatrice... La jeune communauté de Nordic Circle en a énormément souffert et la très grande majorité des anciens combattants qui avaient investi leur rente pour « se bâtir » à Nordic Circle ont été ruinés.

Déterminée à achever son réseau de promenades, la Commission du district fédéral, l'ancêtre de l'actuelle Commission de la capitale nationale, décide alors d'exproprier les familles demeurées sur place. En 1956, au moment où la ville d'Ottawa entreprend son programme annuel de dynamitage d'embâcles, pratiquement plus personne n'y vit. La Commission, qui voit le jour en 1958, entreprend la réalisation de ce qui est maintenant la promenade Riverside et le parc Nordic Circle.

Il n'est pas étonnant que grandissent des spécimens de belle envergure du micocoulier occidental sur les abords de la rivière Rideau, au sein du parc Nordic Circle. Tout comme l'érable argenté et l'orme d'Amérique, le micocoulier est une espèce indigène naturellement bien adaptée aux terres périodiquement inondées.

◀ Ce duo de micocouliers tout de jaune vêtus fait partie des quelques individus de son espèce qui poussent ici, isolé ou en petits groupes, à l'emplacement du parc Nordic Circle en bordure de la rivière Rideau.

▶ En toutes saisons, l'écorce qui habille le tronc, les branches, les rameaux et les racines du micocoulier a tout ce qu'il faut pour intriguer, séduire le promeneur, ou l'allumer ! Cette écorce liégeuse hautement inflammable est tissée de côtes étroites distribuées de façon irrégulière et recouvertes d'excroissances verruqueuses distinctes.



NERPRUN CATHARTIQUE

RHAMNUS CATHARTICUS LINNAEUS

Le spécimen de nerprun cathartique au tronc géant du parc Hog's Back (*Makwa Obikwan*) détonne par ses dimensions, car l'espèce adopte le plus souvent une silhouette arbustive ou celle d'un petit arbre. Il n'est pas rare d'ailleurs qu'on le confonde avec nos arbustes fruitiers indigènes, et leurs jolies baies noires sont fortement laxatives.

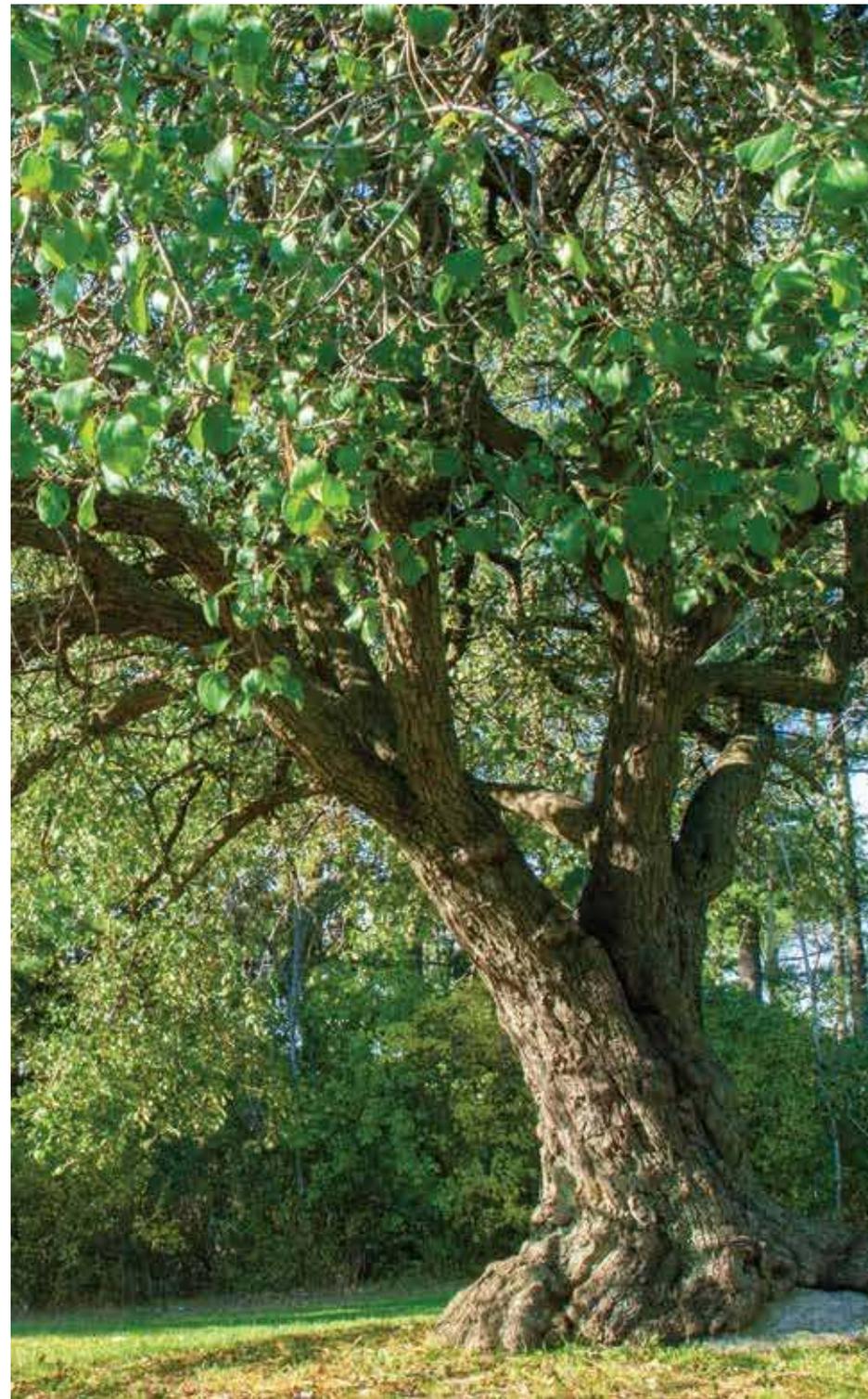
Comme la majorité des espèces exotiques envahissantes, cette plante agressive vient d'Europe et de l'ouest de l'Asie. Vers 1850, on l'introduit en Amérique du Nord afin de confectionner d'impenétrables haies et des brise-vent parce qu'elle est très rustique, épargnée par les insectes et les maladies, et qu'elle sait s'adapter à diverses conditions de sol et de climat.

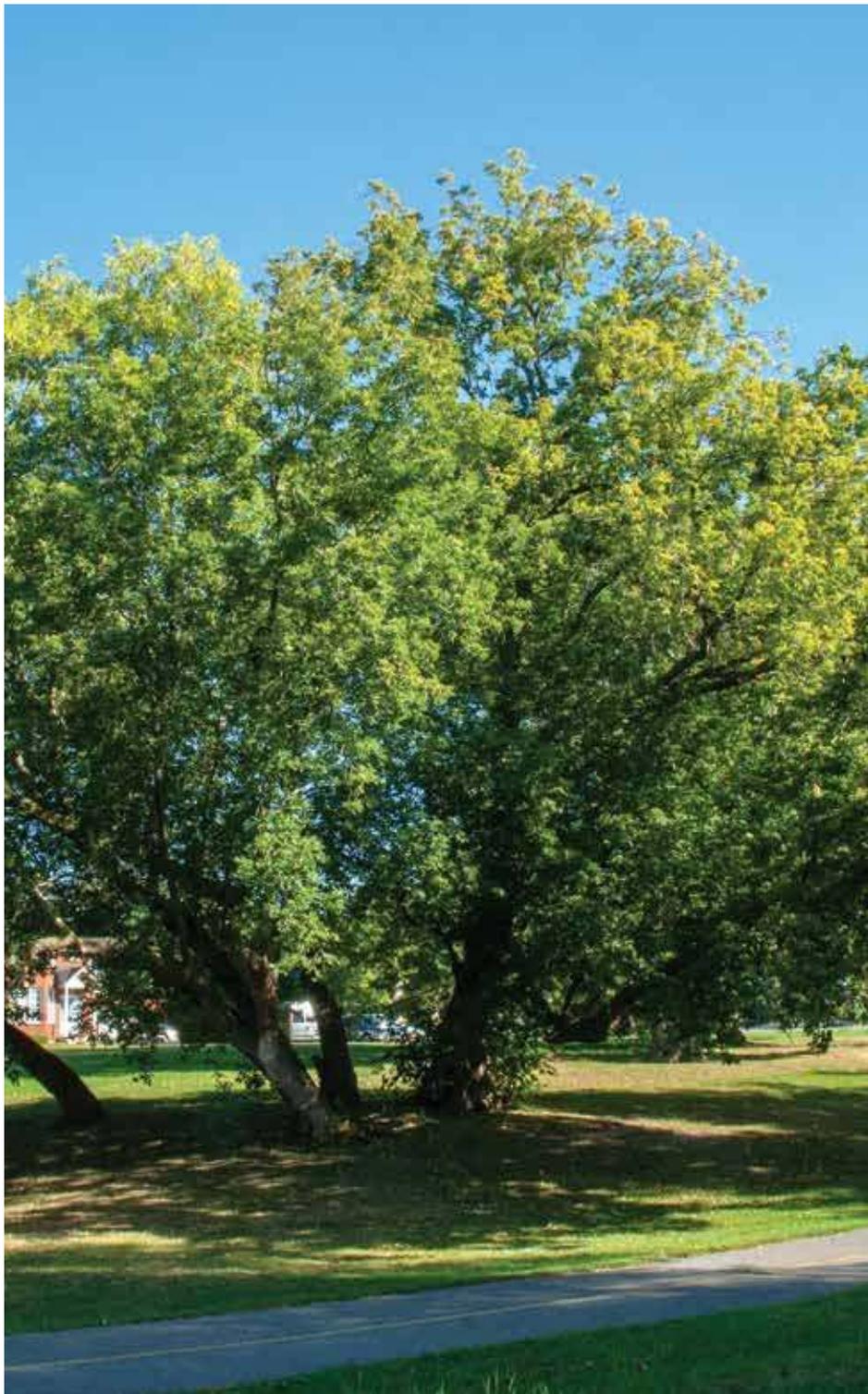
Toutefois, dès 1915, on a constaté qu'on récoltait de plus en plus souvent du nerprun cathartique « échappé de culture » dans les secteurs urbanisés du sud-est du pays, et tout particulièrement dans la région de la capitale nationale. Le nerprun s'y était répandu à un rythme inquiétant! Les caractéristiques désirables qui nous avaient par le passé incités à entreprendre la culture étaient soudainement devenues des armes abominables: le nerprun cathartique avait développé la capacité de s'établir dans les milieux naturels et de concurrencer efficacement nos espèces indigènes, leur nuisant sérieusement et allant jusqu'à les éliminer parfois. Pire encore, la propension du nerprun à envahir nos habitats naturels est alimentée par les oiseaux indigènes et les étourneaux sansonnets, eux aussi d'origine exotique: en se nourrissant de ses fruits, ils contribuent à la dissémination de l'espèce.



► Ce nerprun cathartique au tronc géant est l'illustration parfaite d'une plante exotique envahissante « à succès ». Avec son espèce voisine, le nerprun bourdain, il compte parmi les espèces les plus agressives et les plus répandues de tout le territoire de la Commission de la capitale nationale!

◄ L'écorce brun grisâtre du nerprun cathartique est ponctuée de rangées de lenticelles tandis que ses extrémités libres s'enroulent comme l'écorce de bouleau. Ses rameaux gris rougeâtre foncé ou pourpres supportent parfois des rameaux nains spécialisés au bout desquels pointe une épine terminale. Tout comme ses fruits, son écorce contient des glycosides aux effets purgatifs.





ÉRABLE À GIGUÈRE

ACER NEGUNDO LINNAEUS

On dit généralement que l'érable à Giguère est originaire des Prairies nord-américaines où il pousse principalement en bordure des cours d'eau, mais il existait peut-être également autrefois dans l'extrême sud-ouest de l'Ontario. On l'a cultivé sous forme de haie et en spécimen dès 1890 sur la Ferme expérimentale, où sa vitesse de croissance était appréciée. Une multitude de semences et de jeunes plants sont rapidement distribués aux agriculteurs des Prairies canadiennes pour abriter les cultures et les animaux d'élevage au pâturage.

L'érable à Giguère a cette particularité qu'il peut se reproduire spontanément par les semences ailées de ses arbres femelles. Aussi a-t-on, dès le début des années 1880, observé que l'espèce se propageait à l'extérieur de son aire de répartition naturelle. Aujourd'hui, il pousse un peu partout dans les centres urbains et les régions boisées avoisinant tout le nord-est des États-Unis et le sud-est du Canada. C'est pourquoi il est considéré comme une espèce exotique envahissante.

Un immense bosquet d'érables à Giguère, composé de tiges mâles et de tiges femelles, se dresse au cœur du parc Moussette à Gatineau, au sud du domaine de la Ferme-Moore. Baptisé Luna Park lors de son inauguration, en 1925, ce parc se voulait une version miniature du fameux parc d'attractions du même nom créé en 1903 à Coney Island, New York. Son promoteur, H. F. Blackwell, confia à la pépinière ontarienne Vineland l'aménagement des plates-bandes de fleurs, des bosquets et des promenades. En plus de pistes de danse et de patin à roulettes, d'un pavillon et de manèges, il y aménagea une piscine bordée de sable et des montagnes russes géantes !

◀ La petite colonie d'érable à Giguère qui se trouve au parc Moussette est un vestige soit des plantations réalisées au moment de la création du parc, au cours des années 1920, soit des travaux de réaménagement de 1938, lorsque l'Association municipale l'a rendu à la population du secteur Val-Tétreau.

▶ La très grande majorité des érables indigènes d'Amérique du Nord produisent trois types de fleurs. L'érable à Giguère fait bande à part, car il est dioïque : certains sujets portent des fleurs qui sont toutes unisexuées femelles alors que d'autres arbres portent des fleurs qui sont exclusivement unisexuées mâles.



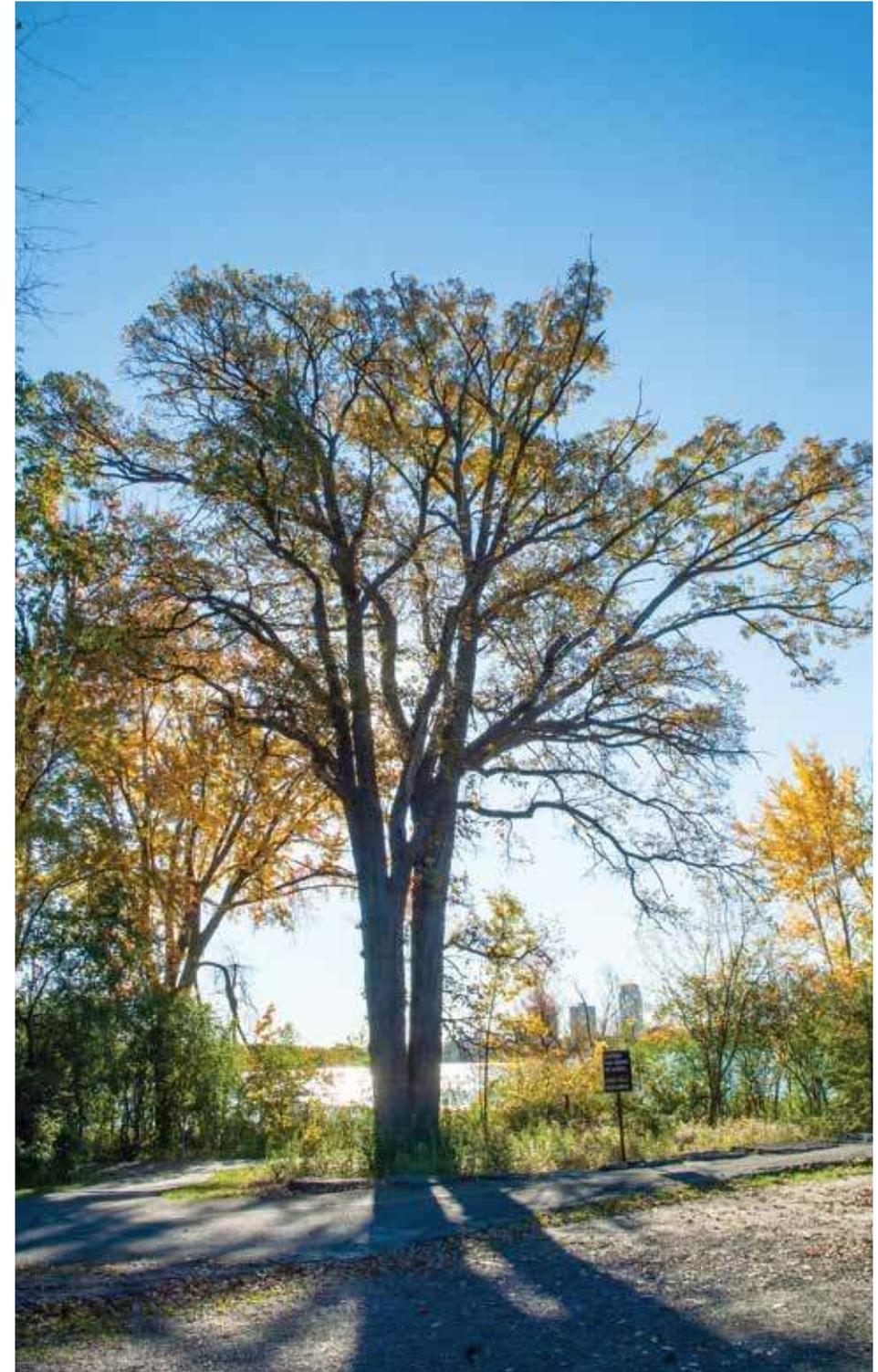
CHÊNE À GROS FRUITS

QUERCUS MACROCARPA MICHAUX
MISHIMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Les chênes à gros fruits sont nombreux à occuper les rives de l'Outaouais, particulièrement à la hauteur du quartier Deschênes, à Gatineau, où ils profitent des sols riches et humides de nature calcaire. On observe partout dans le quartier, notamment en bordure de l'Outaouais, les roches héritées de la consolidation de très anciennes couches sédimentaires que les géologues ont convenu d'assigner à la formation de Rockcliffé. Les quelques spécimens visibles à l'est du quartier, à la hauteur des rapides Deschênes (*Ka-babikwakwadjiwang*), se développent plutôt sur des tills, des dépôts glaciaires de surface. Ces nobles chênes sont munis d'une racine pivot centrale et de racines latérales tentaculaires grâce auxquelles ils se cramponnent à leur terre natale pour y vivre de 200 à 400 ans.

Les eaux tumultueuses des Rapides ont très tôt attiré les industriels qui cherchaient à tirer parti de leur potentiel énergétique. Au milieu du XIX^e siècle, le marchand de bois Robert Conroy, d'Aylmer, y a construit un moulin à farine et à scie, plus tard détruit par un incendie et dont les ruines sont encore visibles. Après l'incendie, en 1896, les fils Robert et William Conroy y ont construit la première centrale hydroélectrique en Outaouais, qui a alimenté la ville d'Aylmer et les tramways de la Hull Electric Railway. Dans le dense tissu urbain actuel, il est heureux que les chênes à gros fruits ne craignent pas les feux. En effet, leur écorce rugueuse structurée de profondes cannelures et d'écailles, parmi les plus épaisses chez les feuillus, leur confère des propriétés ignifuges.

► Ce chêne à gros fruits, qui présente un bouquet de troncs digne de notre admiration, grandit sur la route du sentier des Voyageurs, à proximité du pont Champlain. Il s'y déploie avec d'autant plus d'aisance qu'il ne craint pas les inondations saisonnières.





EXPLOITATION FORESTIÈRE ET DÉVELOPPEMENT DE LA CAPITALE

La colonisation du canton de Hull, à compter de 1806, et la création des villes de Bytown et Hull, en 1826 et 1875, reposent en grande partie sur le potentiel et le développement de l'industrie forestière qui, il faut le dire, a largement profité du *Plan des Cantons* mis en place par l'Angleterre en 1796. Ce système de privatisation des terres publiques, en vigueur au Québec jusqu'en 1809, a fait en sorte qu'en Outaouais 37 000 acres de forêt ont été consacrées à l'agriculture et au développement de noyaux villageois, au profit d'une poignée d'individus !

◀ Glissoir à bois pour contourner la chute des Chaudières, 1880-1900, photographie argentique de William James Topley (1845-1930).

Source : Famille Bronson / Bibliothèque et Archives Canada / PA-147886 [En ligne] MIKAN 3211182

Philemon Wright (1760-1839), un agriculteur né à Woburn dans l'État du Massachusetts, a été l'un des premiers Américains à en tirer parti. En 1797, à la tête d'un groupe d'associés, il demande à la Couronne britannique que leur soient allouées toutes les terres non encore arpentées de ce qui deviendra le canton de Hull, dont il connaissait la richesse des forêts pour les avoir explorées quelque temps auparavant.

Bien qu'il soit arrivé durant l'hiver 1800 avec son épouse, leurs six enfants et les familles de ses associés, ce n'est que six ans plus tard qu'il a pu s'établir, après s'être vu accorder le quart des terres les plus fertiles du canton. En tant que chef du groupe, il reçoit de ses associés 1 000 des 1 200 acres qu'allouait à chacun la Couronne britannique. Wright devient propriétaire de 9 000 acres de terres réparties aux quatre coins du canton, s'établit près de la chute des Chaudières où, entouré de ses associés, il fonde le village de Wrightsville.

Wright, qui croyait fermement à l'avenir de l'agriculture, s'est pourtant immédiatement lancé dans l'exploitation forestière. L'occasion était trop belle! En guerre avec la France depuis 1802, l'Angleterre avait un immense besoin de bois pour la réparation de ses navires de guerre et s'était tournée vers ses colonies pour son approvisionnement. Les pinèdes à pin blanc et à pin rouge des basses terres de l'Outaouais et de ses affluents sont une mine d'or pour Wright. Le pin blanc, dont les très longs fûts cylindriques sont constitués d'un bois très peu résineux, était tout particulièrement apprécié pour la construction de navires. Wright a donc entrepris son exploitation, d'abord sur le territoire du Bas-Canada, au nord-est de l'Outaouais, là où les rivières étaient moins tumultueuses qu'au Haut-Canada, puis le long de la rivière Rideau et dans le



canton de Montague. Cette activité se voulait complémentaire à celle du défrichement des terres et devait financer l'établissement des nouveaux colons, mais exigeait d'exporter vers le port de Québec, donc de contourner de dangereux rapides le long du parcours. S'inspirant des techniques utilisées le long du Richelieu et du Saint-Laurent, il crée un prototype d'immenses radeaux articulés, appelés cages, que l'on démontait pour franchir les rapides pour ensuite les réassembler. Colombo, le premier train de bois construit par Wright, dirigé par quatre intrépides surnommés « cageux », quitte l'embouchure de la rivière Gatineau (*Tenagadino Sibi*) le 11 juin 1806. Sa cargaison comprend 700 pièces de bois équarri de pin blanc et de chêne, 900 planches et madriers et autres produits forestiers. Elle n'arrivera à bon port que le 12 août, non sans avoir été en partie vendue en cours de route.

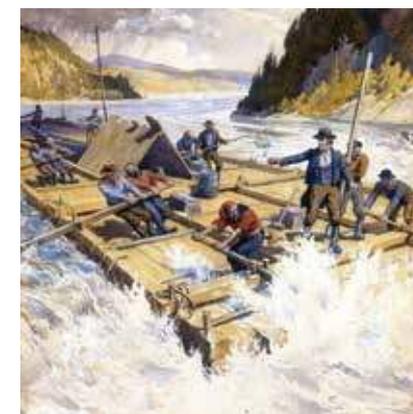
Cette douloureuse, mais fructueuse expérience d'exportation fera école. Des entrepreneurs adopteront ces « cages » et expédieront vers Québec non seulement du bois, mais également de la potasse et de la perlasse produites à partir de cendres de bois, très en demande sur le marché britannique, et d'autres denrées.

▲ Un baron de l'industrie forestière, J.R. Booth, de la Canada Atlantic Railway, 1920-1925. Photographe inconnu.

Source : Bibliothèque et Archives Canada / C-046480 [En ligne] MIKAN 3193653

▼ Le premier train de bois sur la rivière des Outaouais en 1806, aquarelle sur crayon avec blanc opaque sur planche commerciale, 1930, Charles William Jeffreys (1896-1951).

Source : Bibliothèque et Archives Canada, Collection Imperial Oil Collection series (R4956-0-7-E) / Acc. n° 1972-26-792 [En ligne] MIKAN 2897203





PIN BLANC

PINUS STROBUS LINNAEUS

SHINGWAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Les premiers explorateurs en Nouvelle-France décrivent des pinèdes blanches où les arbres, blottis les uns contre les autres, mesurent parfois plus de 45 mètres, avec des fûts volumineux fréquemment libres de branches sur la moitié de leur hauteur à cause du manque de lumière ; au Québec, on a même recensé des pins blancs aux dimensions époustouflantes qui pointaient à 72 mètres de haut ! Le pin blanc, ce colosse aux pieds d'argile, est le plus grand conifère de l'est du Canada, notre séquoia à nous ! C'est sans doute pour honorer ce noble conifère, qui a joué le plus grand rôle économique de toute l'histoire canadienne, que l'Ontario en a fait son arbre emblématique en 1984.

Notre pin blanc champion est la vedette d'un petit boisé du secteur Bells Corners, qui abrite une belle diversité d'arbres indigènes. Il doit sans doute ses dimensions au fait que ce coin de la ville est longtemps demeuré rural avant son développement vers 1950. Cent ans plus tôt, une bourgade appelée Bells Corners y était située, à mi-chemin entre Bytown et les installations militaires de Richmond. Hugh Bell y opérait depuis 1834 une taverne située au carrefour d'importantes voies de circulation. Quelques années après, l'agriculteur et marchand de bois William Byers y habite au moment où elle est intégrée au canton de Nepean. Malheureusement, en 1870, quand Robert Moodie y tenait un hôtel et John Robertson un magasin général, un incendie détruit en grande partie ce noyau villageois qui se reconstitue ensuite lentement.

◀ Accessible depuis le stationnement P13, dans la Ceinture de verdure de la capitale du Canada, ce pin blanc n'a certes pas les dimensions de ses ancêtres, mais il impressionne tout de même, car ses 35 mètres en font un des sujets les plus élevés de tout le territoire géré par la Commission de la capitale nationale.

▶ À voir ces cônelets gorgés de pollen blottis les uns contre les autres, on imagine l'effet que produisait l'épanouissement des fleurs mâles des pins blancs qui couvraient jadis des kilomètres et des kilomètres de forêt : de véritables tempêtes de pollen s'abattaient sur les pinèdes et les balayaient d'une poussière d'or !



DOUGLAS VERT

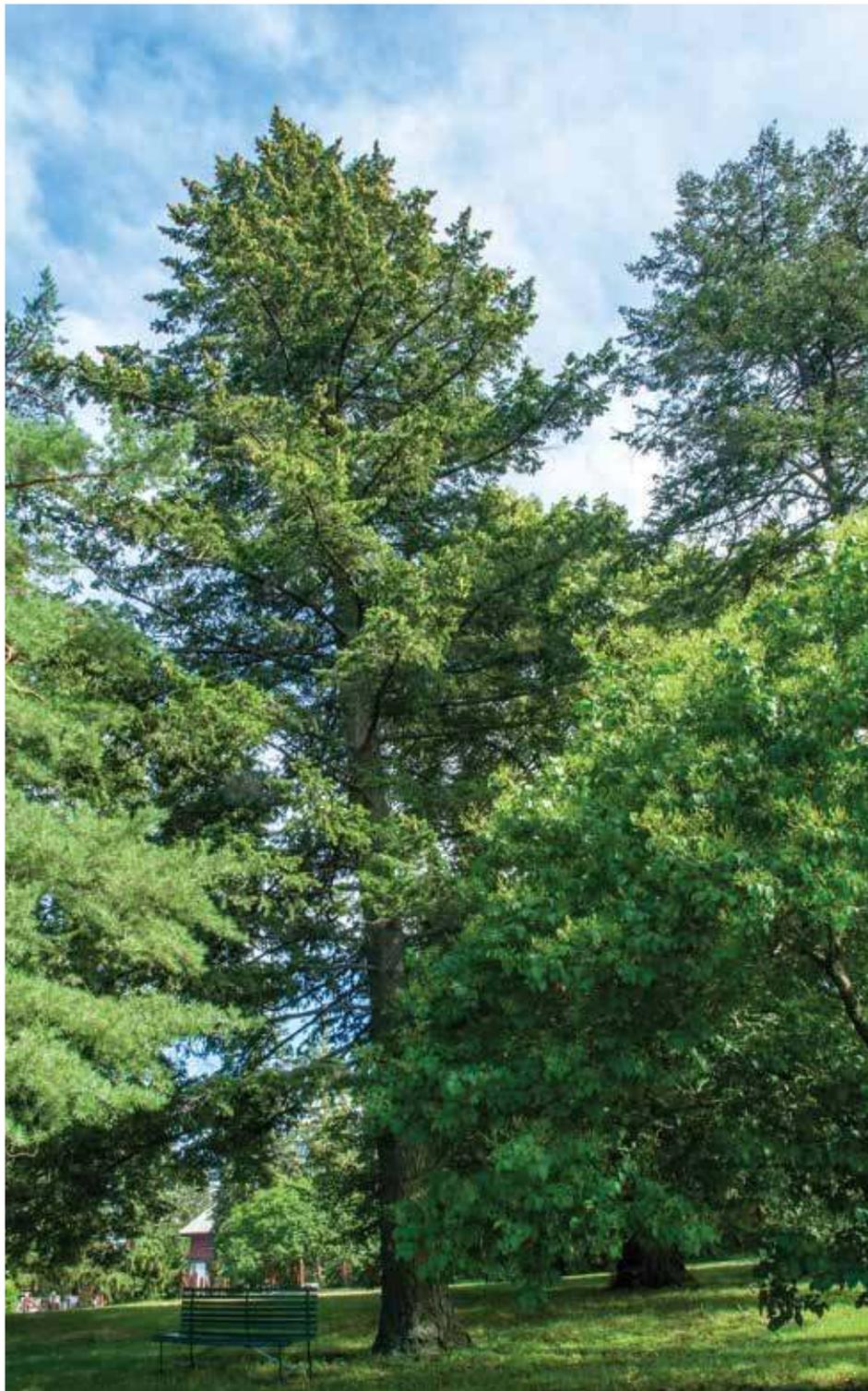
PSEUDOTSUGA MENZIESII (MIRBEL) FRANCO VAR. *MENZIESII*

Le douglas vert est indigène au Canada. Sa taille n'est supplantée en Amérique du Nord que par celle du séquoia toujours vert de la côte du Pacifique américaine. En Europe, sa culture s'amorce d'abord à Londres vers 1827, grâce à David Douglas (1799-1834), le célèbre botaniste écossais qui, à 23 ans, reçoit de la Horticultural Society of London le mandat de collectionner des espèces végétales nord-américaines et de les introduire en Angleterre. Avec son bois d'œuvre aux mille usages, le douglas vert constitue de nos jours la plus importante essence commerciale des États-Unis et la deuxième en France. Il est cultivé en France depuis plus de 150 ans où il participe aussi à près du quart de l'effort de reboisement ; à l'évidence, il s'y plaît, car il est en voie de naturalisation !

La présence d'un remarquable douglas vert près du ruisseau de la Brasserie est un véritable clin d'œil aux origines britanniques plus ou moins lointaines des pionniers et entrepreneurs de l'Outaouais du XIX^e siècle, tels Philemon Wright, Ezra Butler Eddy et George Edward Hanson, qui ont installé leurs industries forestières au point de rencontre de la chute des Chaudières et du ruisseau. À ce moment-là, on exportait surtout le bois non transformé vers l'Angleterre, mais à compter de 1850, on exporte surtout du bois de sciage vers les États-Unis. Wright, qui n'a jamais cessé de diversifier ses activités, construit une brasserie sur les berges du ruisseau qui porte aujourd'hui son nom, une distillerie de whisky, une briqueterie, une cimenterie et une tannerie.

► À deux pas du centre-ville de Gatineau, ce douglas vert a été planté au cœur du circuit pédestre du ruisseau de la Brasserie, un chenal de la rivière des Outaouais qui enserre l'île de Hull. Il appartient au site patrimonial Hanson-Taylor-Wright, dont les principales artères sont bordées d'arbres centenaires.





DOUGLAS VERT

PSEUDOTSUGA MENZIESII (MIRBEL) FRANCO VAR. *MENZIESII*

À l'état indigène, le douglas vert pousse dans des environnements beaucoup moins rudes que sa variante montagnarde, le douglas bleu. Il longe la côte du Pacifique de la Colombie-Britannique à la Californie, à moins de 1 000 mètres d'altitude, où il jouit de conditions climatiques dites tempérées humides. Les douglas verts donnent leur pleine mesure sous une généreuse pluviométrie annuelle. On récoltait des spécimens de 100 mètres de haut au début du XX^e siècle. Ce sont encore et toujours les plus grands arbres indigènes au Canada, où ils ont une longévité moyenne de 500 à 600 ans, comparativement aux 300 ans de leur pendant montagnard.

C'est à Nootka Sound, sur l'île de Vancouver, que le douglas vert a été découvert en 1792 par le médecin naturaliste écossais Archibald Menzies (1754-1842), dont l'identité se dissimule derrière le nom scientifique de l'espèce. Son nom français commémore un autre Écossais, David Douglas, qui a rapporté des graines de l'Oregon à Londres en 1826. Sa valeur économique est vite reconnue : l'arbre aux longues branches imparfaitement étagées, tout friand de lumière qu'il soit, pousse rapidement même sous un léger abri et supporte bien les élagages et les éclaircies.

Nos spécimens permettent d'illustrer quelques spécificités de l'espèce. La jeune écorce gris vert parsemée de pustules résinifères fait place à une épaisse écorce crevassée brun rouge avec l'âge. Les cônes fructifères, suspendus tête-bêche au haut de l'arbre, couvrent leurs écailles de bractées en forme de trident qui leur donnent un air barbu ou hérissé.



◀ Le douglas vert ainsi que le douglas bleu sont deux variétés distinctes de la même et unique espèce indigène canadienne de leur genre botanique : *Pseudotsuga*. Ces deux variétés font partie des premières essences cultivées dès 1889 sur le territoire de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa.

▶ Surnommés « trappes à souris » à cause de la ressemblance de leurs bractées aux pattes arrière et à la queue d'une souris, les cônes du douglas vert, gommés de résine, sont d'abord vert clair teinté de turquoise, puis se lignifient avant de disperser leurs semences et de tomber entiers au sol.

DOUGLAS VERT

PSEUDOTSUGA MENZIESII (MIRBEL) FRANCO VAR. *MENZIESII*

John Rudolphus Booth (1827-1925) est associé de près à l'industrie forestière de l'Outaouais et au douglas vert. Originaire des environs de Waterloo, au Bas-Canada, Booth a travaillé à Sherbrooke à la construction d'une usine de papier avant de venir à Hull construire une scierie pour un immigrant irlandais, Andrew Leamy, époux d'Erexina Wright, petite-fille du fondateur de Hull. Peu après son mariage avec Rosalinda Cooke en 1853, il s'installe sur la rive sud de la rivière des Outaouais à Bytown, qui devient ville en 1854, prend le nom d'Ottawa l'année suivante, et est élevée par la reine Victoria au rang de capitale deux ans après !

Booth loue alors la scierie de Philip Thompson de l'île Chaudière pour y parfaire ses connaissances sur l'énergie hydraulique nécessaire à l'exploitation commerciale du bois, puis décroche, en 1859, le lucratif contrat d'approvisionnement en bois pour la construction des édifices du Parlement. Il acquiert ensuite de vastes terres destinées à l'exploitation forestière et au pâturage, car il faisait aussi l'élevage de chevaux pour la manipulation des billots de bois. Vers 1892, il possède 640 000 acres dans de nombreux comtés de part et d'autre de la rivière des Outaouais. Son entreprise forestière est alors la plus importante du genre au monde !

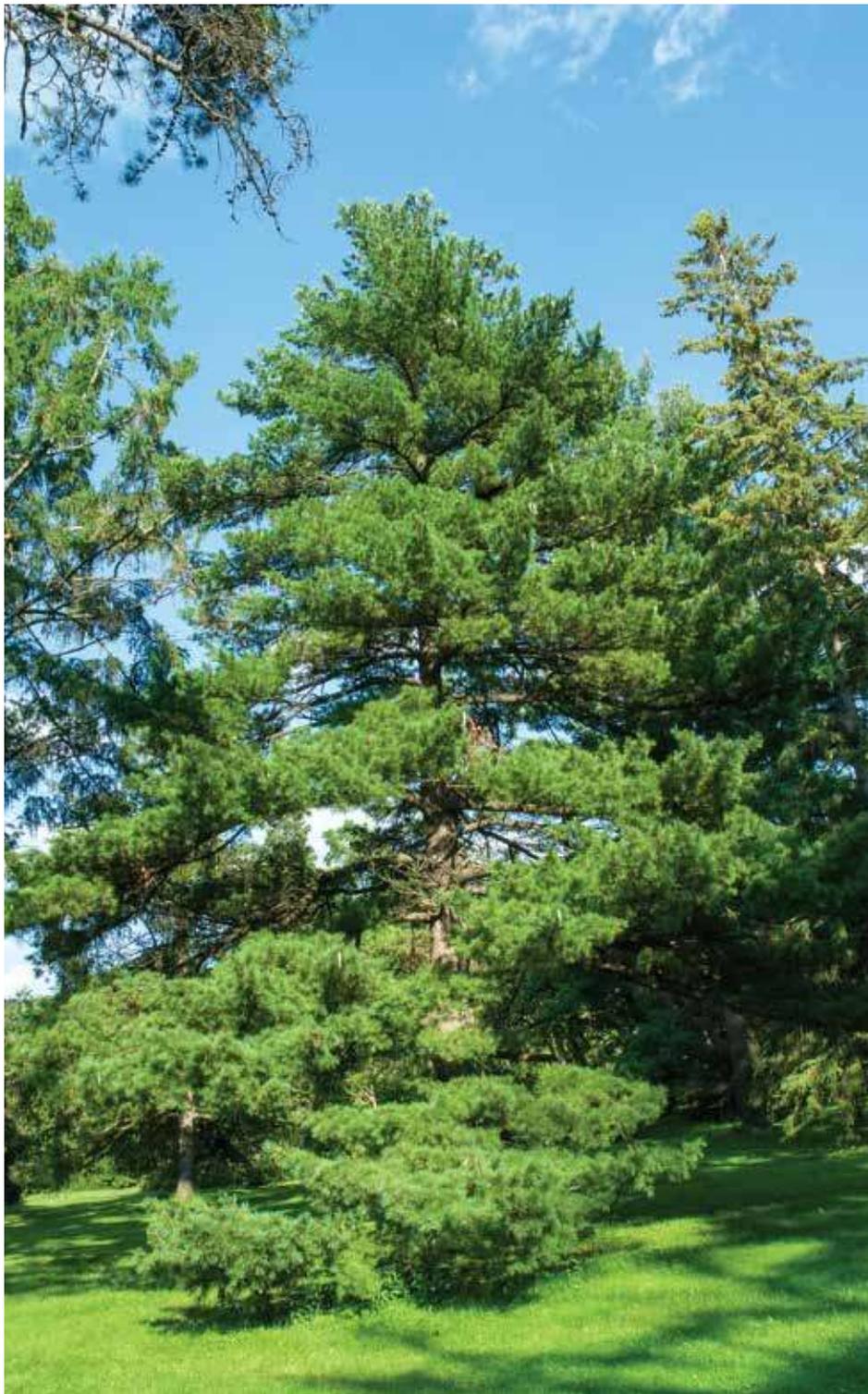
C'est une propriété de ce légendaire magnat du bois qui sera achetée pour l'établissement de la Ferme expérimentale centrale du Dominion, vers 1886. De plus, la Commission du district fédéral aménagera le parc des Commissaires entre 1920 et 1950 sur une autre de ses propriétés, à l'emplacement d'un ancien dépôt de bois !



► Ce magnifique douglas vert du parc des Commissaires sert d'introduction à la présentation d'une célébrité de l'histoire forestière de l'Outaouais, John Rudolphus Booth, qui a notamment profité de la dépression de 1874-1876 pour acheter au rabais des concessions forestières et accroître ses superficies d'exploitation de façon spectaculaire.

◄ Le douglas vert a d'abord été classé comme une pruche (*Tsuga*) pour sa forte taille et sa silhouette pyramidale. Découvrant qu'il n'était ni pruche ni sapin, les taxonomistes s'en sont inspiré pour lui créer un genre distinct dans la grande famille des pinacées, le genre *Pseudotsuga*, qui signifie « fausse pruche ».





PIN ARGENTÉ

PINUS MONTICOLA DOUGLAS EX. D. DON

C'est sur les pentes du mont Saint Helens que David Douglas a identifié pour la première fois le pin argenté et choisi de lui donner ce nom à cause de la couleur blanc crémeux de son bois. Son nom latin, *monticola*, signifie qu'il habite en terrain montagneux. En fait, on le rencontre dans une grande variété d'environnements, des tourbières aux sols rocaillieux, mais il prospère davantage dans les vallées humides et sur les pentes douces.

Originaire de l'ouest de l'Amérique du Nord, le pin argenté est pour ainsi dire le pendant occidental de notre pin blanc indigène, caractéristique des régions de l'est. Ils appartiennent tous deux à la tribu des pins tendres. Peu résinifères, leurs feuilles aciculaires sont regroupées en faisceaux de cinq aiguilles. Ce sont tous deux des arbres assoiffés de soleil qui atteignent de très grandes tailles, généralement entre 30 et 50 mètres, mais des spécimens se rendent exceptionnellement à 70 mètres. Tous deux peuvent également vivre des centaines d'années.

Le pin argenté se distingue toutefois par son port plus dense, plus étroit et plus symétrique que celui du pin blanc, reconnu pour son allure bancroche. Ses cônes longs et minces sont un peu plus larges, et son feuillage persiste plus longtemps, parfois jusqu'à trois ans.

Distants compagnons d'infortune, le pin argenté et le pin blanc partagent de bien sombres statistiques : leurs peuplements en milieu naturel ont été dévastés pendant des lunes pour la production de bois, notamment d'un bien pourtant parfaitement éphémère : les allumettes de bois !



◀ Le pin argenté, que l'on surnomme pin de montagne ou pin blanc de l'Ouest, est par définition une espèce des régions occidentales de l'Amérique du Nord et il est rarement cultivé. Il fait pourtant partie de l'arboetum Dominion depuis 1899, où il coule de beaux jours.

▶ Le pin argenté croît rarement en peuplement pur. Ses branches poussent en spires régulières, un étage par année, qui est plus ou moins long selon l'espace disponible. Les fleurs mâles regroupées sur les rameaux inférieurs produisent au printemps d'énormes quantités de pollen prêt à s'envoler à la moindre brise.

CHÊNE PÉDONCULÉ

QUERCUS ROBUR LINNAEUS

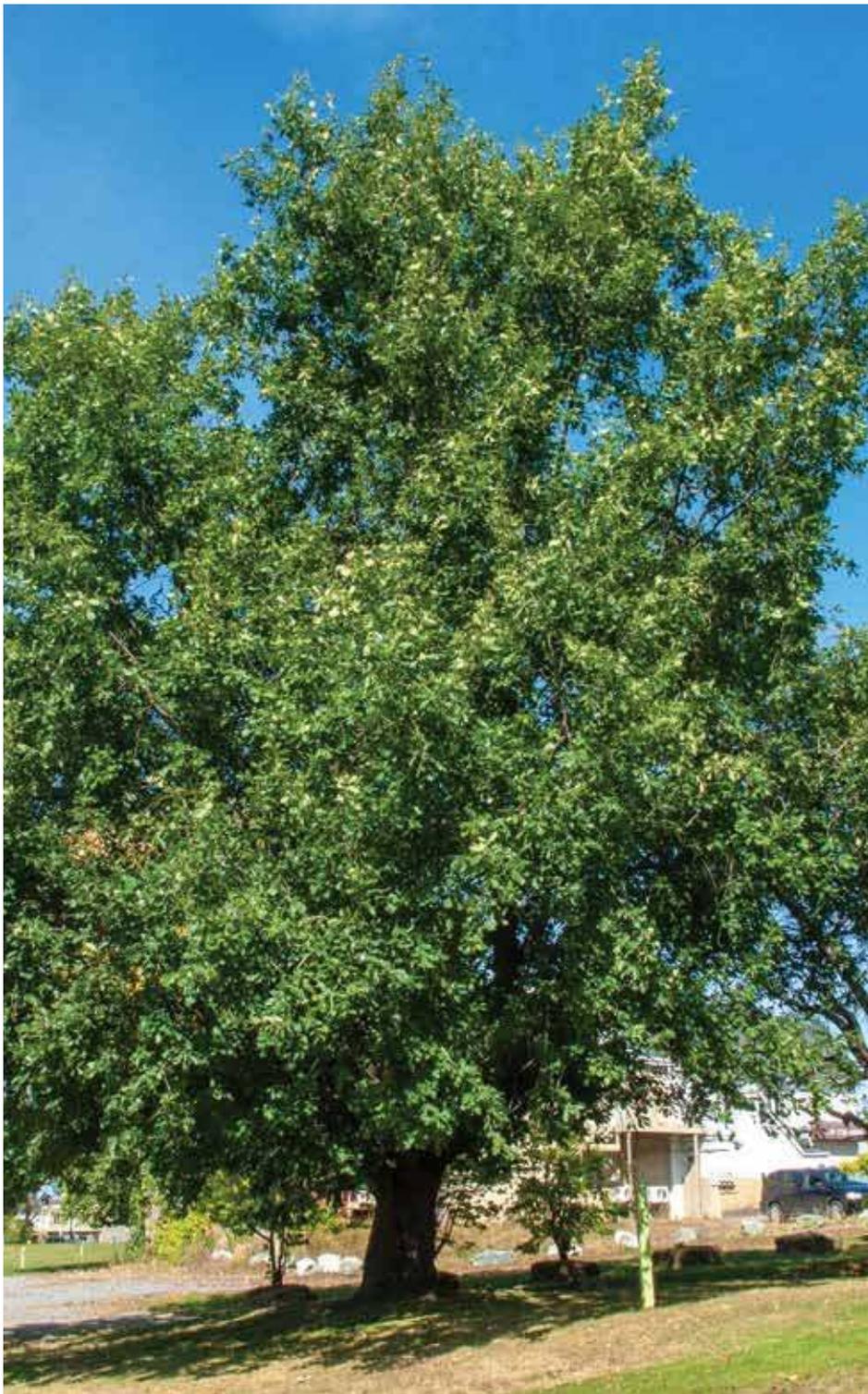
Le nom scientifique du chêne pédonculé, *Quercus robur*, annonce déjà sa vocation économique. En effet, les bois durs au grain serré sont depuis toujours extrêmement prisés par les chantiers navals du monde. L'espèce porte divers noms vernaculaires, tels chêne commun ou chêne européen. Bien que sa répartition couvre presque toute l'Europe tempérée, la portion occidentale de l'Asie et la Russie jusque dans les régions du fleuve Oural et de la Volga, les Anglais n'ont pas hésité à en faire l'arbre-emblème de leur pays où on le désigne des noms *English oak* et *Royal oak*.

Lorsque les premiers colons en Nouvelle-Angleterre ont aperçu des chênes blancs sur les rives des baies du Massachusetts, ils ont reconnu avec bonheur un proche parent de leur chêne anglais, dont le bois — synonyme d'étanchéité — servait depuis des siècles à la construction des vaisseaux pour les explorations, la marine marchande et la flotte militaire. Leur chêne, qui peuplait originellement la majeure partie de l'Angleterre, avait tant et si bien été abattu qu'une pénurie s'était déclarée dès le règne d'Élisabeth 1^{re} au XVI^e siècle.

La présence de nombreux chênes pédonculés dans la capitale nationale témoigne de l'apport culturel des Britanniques en sol canadien. Dans les communautés où ils se sont installés, partout en Amérique du Nord, ils ont planté leur chêne national. Au Canada, le chêne pédonculé est donc une espèce introduite et largement cultivée depuis les débuts de la colonie, mais elle s'est depuis échappée dans la nature et s'est implantée en maints endroits.

► Les spécimens de chêne pédonculé sont passablement nombreux sur les terrains de la Ferme expérimentale centrale à Ottawa. On y a cultivé cette espèce pour la première fois en 1897, alors qu'un des chênes originaux était né d'un gland récolté en Russie, où ils atteignent parfois l'âge de 400 ans.





CHÊNE PÉDONCULÉ

QUERCUS ROBUR LINNAEUS

La présence de colons natifs de l'Angleterre a contribué à introduire le chêne pédonculé en Outaouais, mais elle a aussi fortement marqué le développement de son industrie forestière dont l'envol, au début des années 1800, est directement lié aux difficultés d'approvisionnement en bois des Britanniques. C'est à cette période que Philemon Wright s'implante avec ses associés à la chute des Chaudières. Visionnaire, il y construit un barrage pour approvisionner ses usines en eau (1820), puis un glissoir à billes de bois pour les descentes en pente (1829) et invente un système de cages pour transporter le bois équarri exporté pour la fabrication de planches et de madriers.

En 1854, le traité de libre-échange avec les États-Unis sur les produits naturels donne un nouveau souffle à cette industrie. Plusieurs entrepreneurs s'établissent dans la région de la chute où ils investissent dans de grandes scieries pour desservir le marché américain. Leurs moulins tournent également à plein régime pour alimenter la construction locale dynamisée par l'arrivée de familles de travailleurs attirées par les nouvelles usines de transformation du bois (tonneaux, portes et fenêtres, meubles), de fabrication d'outils et d'aliments destinés aux chantiers forestiers. C'est là qu'Ezra Butler Eddy entre en scène : après avoir acheté les entreprises Wright, il entreprend, comme il l'avait fait dans son Vermont natal, la fabrication d'allumettes, de planches à laver et d'épingles à linge. Ses initiatives novatrices dans la fabrication de la pâte (1889) et du papier (1890) feront de Hull, dont il sera maire, l'un des principaux centres de l'industrie papetière.

◀ On ne saurait confondre le chêne pédonculé, tel ce spécimen du sentier du Ruisseau-de-la-Brasserie, avec notre chêne rouge indigène. Le chêne pédonculé a une cime biscornue et ajourée s'appuyant sur des branches primaires plusieurs fois coudées, alors que le chêne rouge se coiffe d'une cime globulaire.

▶ On peine à croire que les minuscules fleurs femelles du chêne pédonculé (1 millimètre) donneront naissance à des chapelets de glands durs et lourds. Qu'ils soient solitaires ou en groupes, les glands, de forme cylindrique, croissent toujours au bout d'un long pédoncule distinct qui a donné son nom à l'espèce.



SORBIER INTERMÉDIAIRE

SORBUS INTERMEDIA (EHRHART) PERSOON

Le sorbier intermédiaire est un arbre originaire des forêts et pâtures du sud de la Suède, dont on trouve de petits peuplements en Finlande, en Estonie, en Lettonie, où il mesure jusqu'à 20 mètres de haut.

Ce sorbier est, de façon fort appropriée, nommé et qualifié d'intermédiaire! Il résulte d'une hybridation naturelle présumée entre deux espèces européennes: l'alisier blanc ou alouchier (*Sorbus aria*) d'une part, et le sorbier des oiseleurs (*Sorbus aucuparia*) d'autre part. Alors que ses deux parents sorbiers appartiennent à des tribus qui diffèrent principalement dans l'apparence de leur feuillage, ses feuilles présentent un découpage et une pubescence à mi-chemin entre celles de ses géniteurs. Non découpées dans leur moitié supérieure et couvertes d'un duvet blanc grisâtre au revers, elles évoquent les feuilles de l'alisier, mais comme elles sont lobées de plus en plus profondément au fur et à mesure qu'on se rapproche de leur base, elles tiennent aussi du sorbier des oiseleurs.

Le sorbier intermédiaire appartient à la famille des rosacées. Ses fleurs blanches rappellent celles des aubépines qui font également partie de cette noble famille botanique. Ses lumineux corymbes de fleurs de la fin de mai se transformeront progressivement au cours de l'été en grosses baies rouge orangé, appelées sorbes. Les infrutescences forment alors de voyantes et généreuses grappes de fruits d'une douzaine de centimètres de diamètre, qui se découpent sur le vert foncé du feuillage.

On plante le sorbier intermédiaire comme arbre d'ornement dans les parcs et jardins vu sa tolérance aux conditions urbaines.



► Ce sorbier, qui ajoute une touche décorative au circuit pédestre du ruisseau de la Brasserie, est aussi appelé alisier de Suède ou sorbier de Scandinavie, ce qui trahit ses origines nord-européennes et témoigne de sa grande adaptation aux climats nordiques.

◄ Le compromis morphologique évident dans les feuilles du sorbier intermédiaire constitue un bon critère d'identification pour le distinguer de ses parents. Il faut rester prudent: ses fruits rouge éclatant ne deviendraient comestibles qu'à maturité, mais ils renfermeraient alors, entre autres, de la vitamine C et de l'acide citrique.





CERISIER TARDIF ET BOULEAU JAUNE

PRUNUS SEROTINA EHRHART ET *BETULA ALLEGHANIENSIS* BRITTON

Une alchimie particulière semble s'être développée dans le couple singulier que forment ici un cerisier tardif et un bouleau jaune. Les deux essences, indigènes du nord-est de l'Amérique du Nord, préfèrent les sols riches et humides si bien que leurs aires de répartition se chevauchent principalement dans les peuplements mixtes de la forêt des Grands Lacs et du Saint-Laurent. Toutes deux monoïques, elles produisent leurs fleurs mâles et femelles en des positions différentes sur le même arbre. Là s'arrêtent leurs affinités.

Le premier, le cerisier tardif, est un arbre distingué qui appartient à la famille botanique des roses ! Les rosacées rassemblent de nombreuses espèces d'arbres, arbustes et autres vivaces fruitiers bien connues tels les pommiers, les pruniers, les poiriers, les framboisiers et les fraisiers. Elles produisent toutes des fleurs pétales et des fruits charnus. Bien qu'indigène, le cerisier tardif était autrefois assez souvent intégré aux vergers de certaines fermes pour leurs grappes de fruits dont la chair pourpre foncé est si juteuse qu'elle surpasse celle de toutes les autres espèces sauvages ou horticoles de cerisiers confondues. En sylviculture, on le considère généralement comme une espèce compagne de grande valeur.

Le deuxième, le bouleau jaune, est une espèce dominante de la famille des bétulacées. De toutes les espèces de feuillus, c'est celui qui réunit le plus de qualités, ce qui lui vaut de devenir l'arbre-emblème du Québec en 1993. En plus de ses propriétés aromatiques, il a l'art de se développer dans des conditions toutes plus impossibles les unes que les autres : de grands écarts de températures, des sols de profondeur et d'humidité fort variés, des couverts plus ou moins fermés et des pentes de toutes inclinaisons !

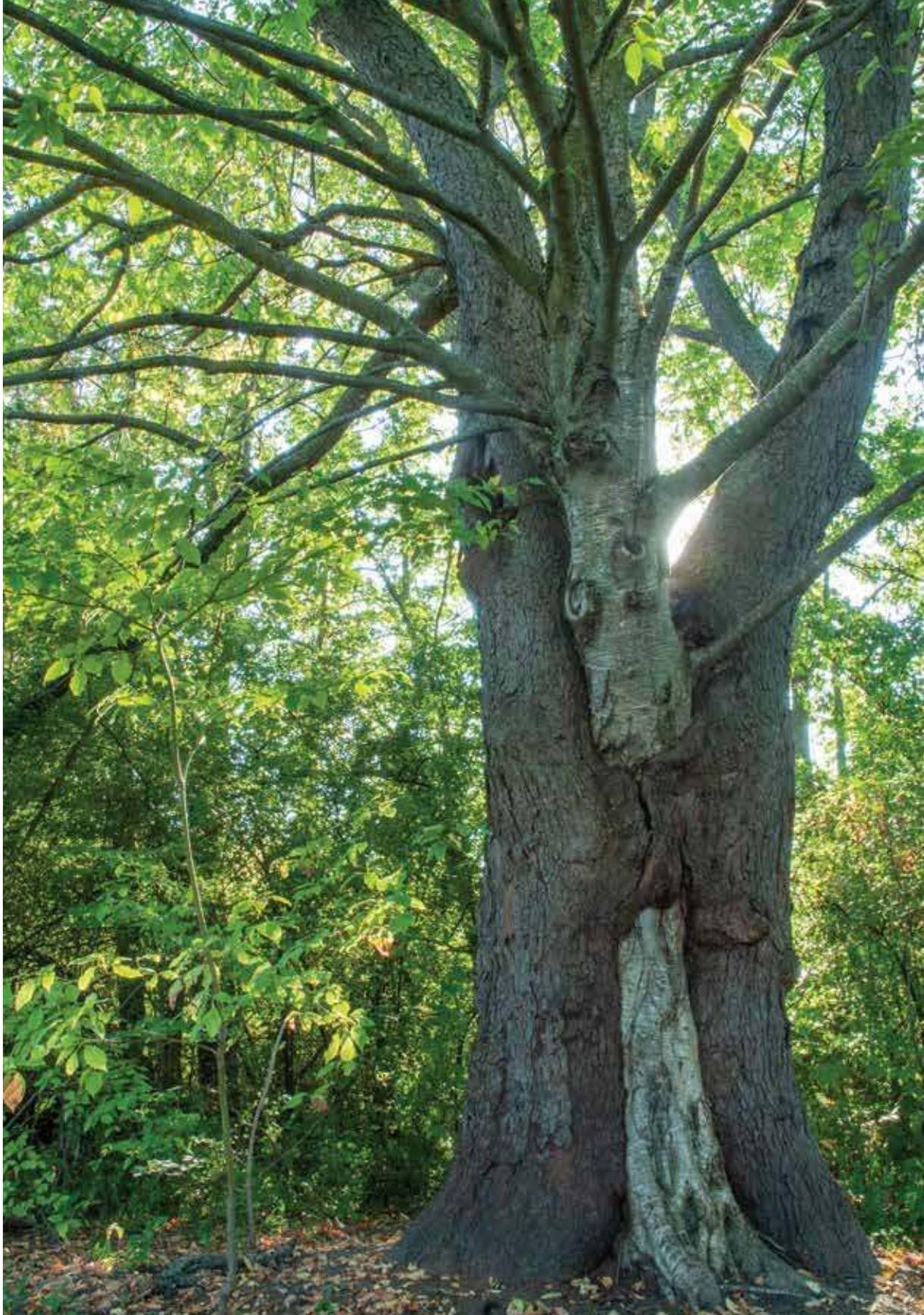
Les deux arbres se distinguent par leur fructification. Le cerisier tardif produit des drupes, alors que le bouleau jaune, dès l'âge

de quinze ans, produit d'innombrables minuscules fruits très légers et bialés, appelés nucules, qui sont charriés par les vents, se nichent dans toutes les anfractuosités sur leur passage et y germent sur le champ. C'est ainsi qu'il y a trente ans, un fruit de bouleau qui virevoltait dans les airs a atterri parmi les fissures entrelacées de l'écorce écaillée soulevée du cerisier et y a trouvé l'humidité nécessaire à sa germination !

Au bout de trente années de vie commune, ces deux arbres symbiotiques se sont non seulement fondus l'un dans l'autre, mais parfois confondus l'un et l'autre. En examinant la vieille écorce aromatique du cerisier tardif, on repère au milieu de ses écailles brun rougeâtre très foncé et plus ou moins brisées, une plaque plus claire dont les bords recourbés adoptent une couleur jaune or mat sillonnée de traits horizontaux saillants, tels des tirets. Ce sont les lenticelles responsables des échanges gazeux entre les tissus internes du cerisier, sous l'écorce, et l'air ambiant. Cette plaque ressemble énormément à des portions de l'écorce aromatique jaune bronzé du bouleau jaune, qui extériorisent les lignes transversales des lenticelles avant de se détacher et de s'enrouler sur elles-mêmes.

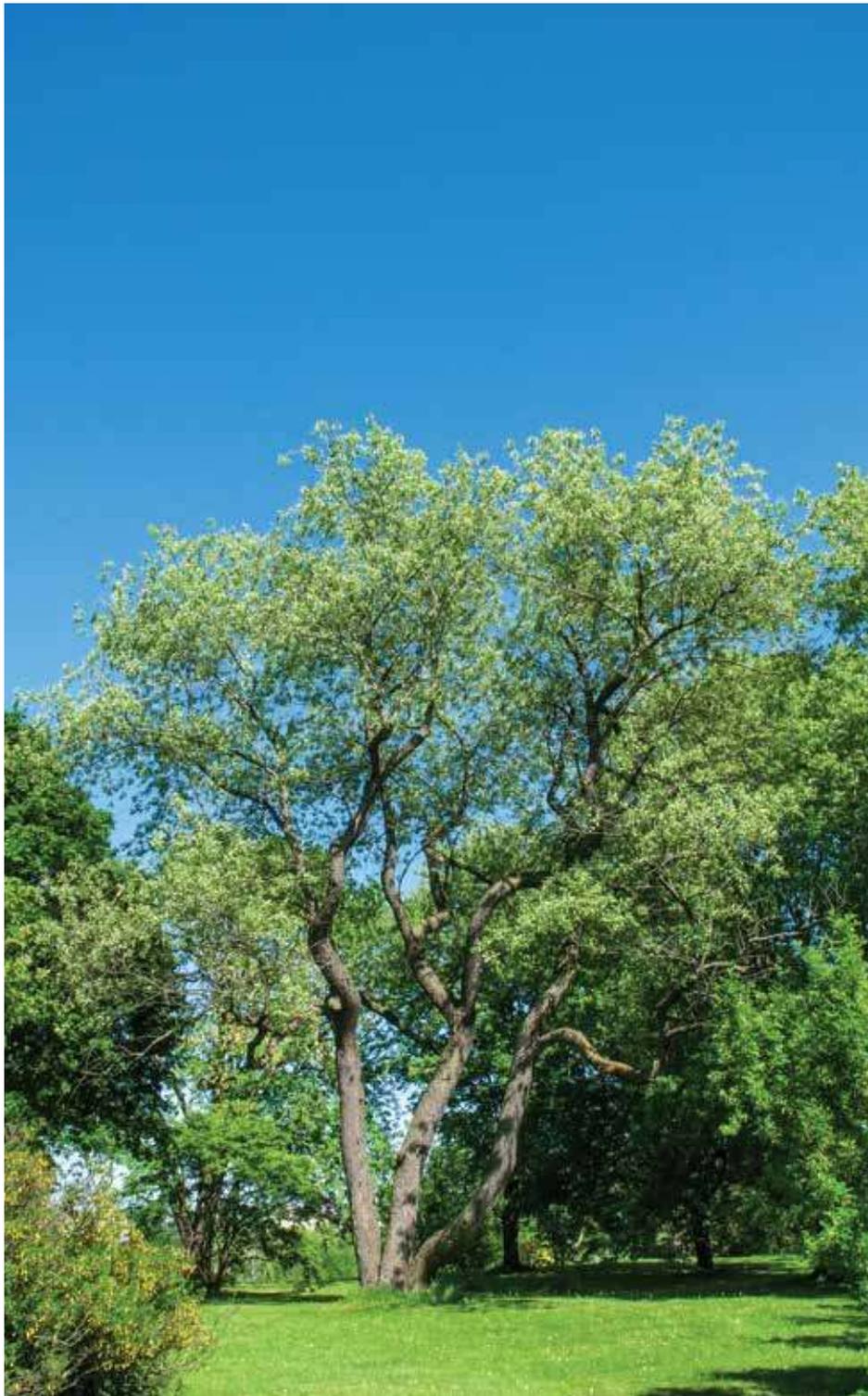
Aujourd'hui, ce couple d'arbres, où le cerisier semble êtreindre le bouleau, est non seulement étrange, mais il appartient à l'histoire des lieux. Le domaine de la Ferme-Moore se trouve à l'emplacement de la ferme Britannia aménagée par Philemon Wright sur des lots dont il avait fait l'acquisition en 1824, plus de 20 ans après avoir créé le village de Wrightsville. Son fils Ruggles y a vécu entre 1825 et 1863 puis Ruggles fils, entre 1863 et 1872. À l'instar de la famille Wright, de confession protestante, les familles de colons vénéraient le cerisier tardif et en aménageaient sur leurs fermes, autour de leurs chapelles et sur leurs lieux de sépulture.

▲ Bien qu'abondante, la fructification du cerisier tardif n'est pas constante chez tous les individus : certains arbres en produisent toujours beaucoup, d'autres toujours peu. Les petites cerises aigres passent du vert à l'orange rosé, puis virent au noir rougeâtre très foncé ; elles demeurent parfois sur l'arbre jusqu'à la mi-octobre.



▲ L'écorce du tronc du cerisier tardif, qui contient de l'acide prussique, faisait partie de l'arsenal thérapeutique des Autochtones au moment du contact avec les premiers Européens. Chez le bouleau jaune, c'est l'écorce des racines qu'ils savaient utiliser pour guérir certaines maladies.

◀ Ce cerisier tardif et ce bouleau jaune cohabitent depuis au moins une trentaine d'années au domaine de la Ferme-Moore... en fait, depuis que le cerisier a vu naître en son sein une plantule de bouleau. Si les deux espèces peuvent atteindre jusqu'à 30 mètres, ils sont loin d'être égaux en longévité.



CERISIER TARDIF

PRUNUS SEROTINA EHRHART

Véritable arbre caméléon, le cerisier tardif peut se développer en milieu forestier sous forme de populations serrées d'individus arborescents élancés, où il peut atteindre sa hauteur maximale de 30 mètres; le tronc est alors libre de branches sur le tiers de sa longueur. Le cerisier tardif peut aussi croître en milieu ouvert, en bordure des champs; il adopte alors une forme plus rabougrie, avec des troncs courts et noueux. L'imposant spécimen «trident» qu'on peut admirer à l'arboretum Dominion semble appartenir à une forme intermédiaire de cerisier tardif.

Le parfum est un autre des traits caractéristiques du cerisier tardif: lorsqu'on brise ses rameaux pleureurs auxquels sont attachées ses longues grappes de fleurs, ils exhalent une odeur prononcée. Son écorce en apparence émiettée, qui se divise en écailles angulaires dont la face interne est brun rougeâtre, est également fortement aromatique. Toutes les parties du cerisier tardif, incluant les feuilles, contiennent de l'acide cyanhydrique, dont le parfum accentué est celui des amandes amères, dont l'espèce appartient aussi d'ailleurs au genre *Prunus*! Ses feuilles lancéolées, épaisses et coriaces, ne font pas exception. Leur pourtour est finement ciselé de dents allongées et incurvées caractéristiques, et leur extrémité aiguë et recourbée évoque un bec d'oiseau. Le pétiole est orné de glandes rouges à la base du limbe, comme cela se voit souvent tant chez les cerisiers cultivés que les espèces sauvages de *Prunus*. La surface des feuilles du cerisier tardif est vert foncé luisant, tandis que leur revers plus pâle et lisse est sillonné d'une nervure médiane proéminente dont le tiers inférieur est bordé, de part et d'autre, d'une bande de poils blancs ou orange clair.



◀ Ce pittoresque cerisier tardif au port en fourchette témoigne de l'ancienneté de la culture de cette essence à l'arboretum Dominion d'Ottawa; c'est heureux, car le cerisier tardif est le plus imposant représentant et l'unique cerisier arborescent de son genre botanique que l'on puisse trouver au Canada.

▶ Lorsque les feuilles du cerisier tardif sont pleinement développées, les grappes denses et allongées de fleurs bisexuées se pointent à l'extrémité des nouvelles pousses.

SAULE FRAGILE HYBRIDE

SALIX X FRAGILIS LINNAEUS

Le parc Nordic Circle, où cet hybride du saule fragile a été planté il y a plus de cent ans, a connu de nombreuses péripéties au cours de son histoire. À l'origine, l'endroit faisait partie de l'exploitation agricole d'un dénommé Braddish Billings, fondée en 1812. Le nom donné au pont construit en 1830 à la hauteur de la rue Bank, Farmers Bridge, témoignait des activités agricoles de ce secteur du canton de Gloucester, mais il devint ensuite Billings Bridge.

Au fur et à mesure de l'arrivée progressive de colons sur les terres aux abords du pont, se développe une petite communauté incluant des amis et des membres de la famille Billings. Dès 1823, un moulin à scie était alimenté par le ruisseau, qui porte encore de nos jours le nom de ruisseau Sawmill. Le village s'agrandit avec le développement de la ville de Bytown et l'aménagement du canal Rideau en 1826. Malheureusement, le village a vite été renommé pour les embâcles qui se formaient à proximité, sur la rivière Rideau, et les inondations qui rendaient impraticable le chemin Bowesville. Le pont Billings Bridge a même été emporté et reconstruit deux fois, en 1847 et 1862, avant sa reconstruction sous sa forme actuelle en 1915. On est à l'orée de la Première Guerre mondiale, des familles de commerçants et d'industriels d'origine étrangère viennent s'installer dans le village, pourtant encore et toujours soumis aux caprices printaniers de Dame nature... C'est à ce moment que notre saule fragile hybride, que l'eau n'effraie pas, choisit de naître !



► Ah ! S'il pouvait parler, ce saule aurait indéniablement mille misères à raconter ! À moitié debout, à moitié couché, cet arbre pousse au cœur d'un petit morceau de terre qui s'avance, telle une péninsule, dans la rivière Rideau. Avant de devenir le parc d'aujourd'hui, ce lieu a connu une riche histoire.

◄ Ce saule fragile hybride qui « plie et ne rompt pas » est l'une des rares essences non indigènes indiquées pour affronter les inondations printanières. Son parent, le saule blanc, dont on cultive la variété « pleureuse », préfère les sols humides et même mouillés !





PIN BLANC

PINUS STROBUS LINNAEUS

SHINGWAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

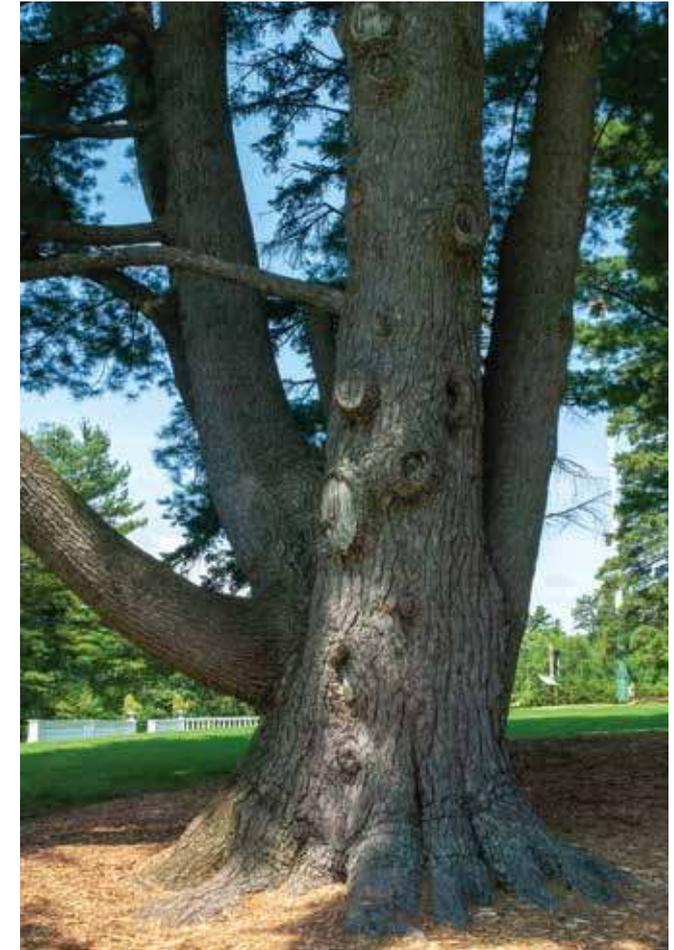
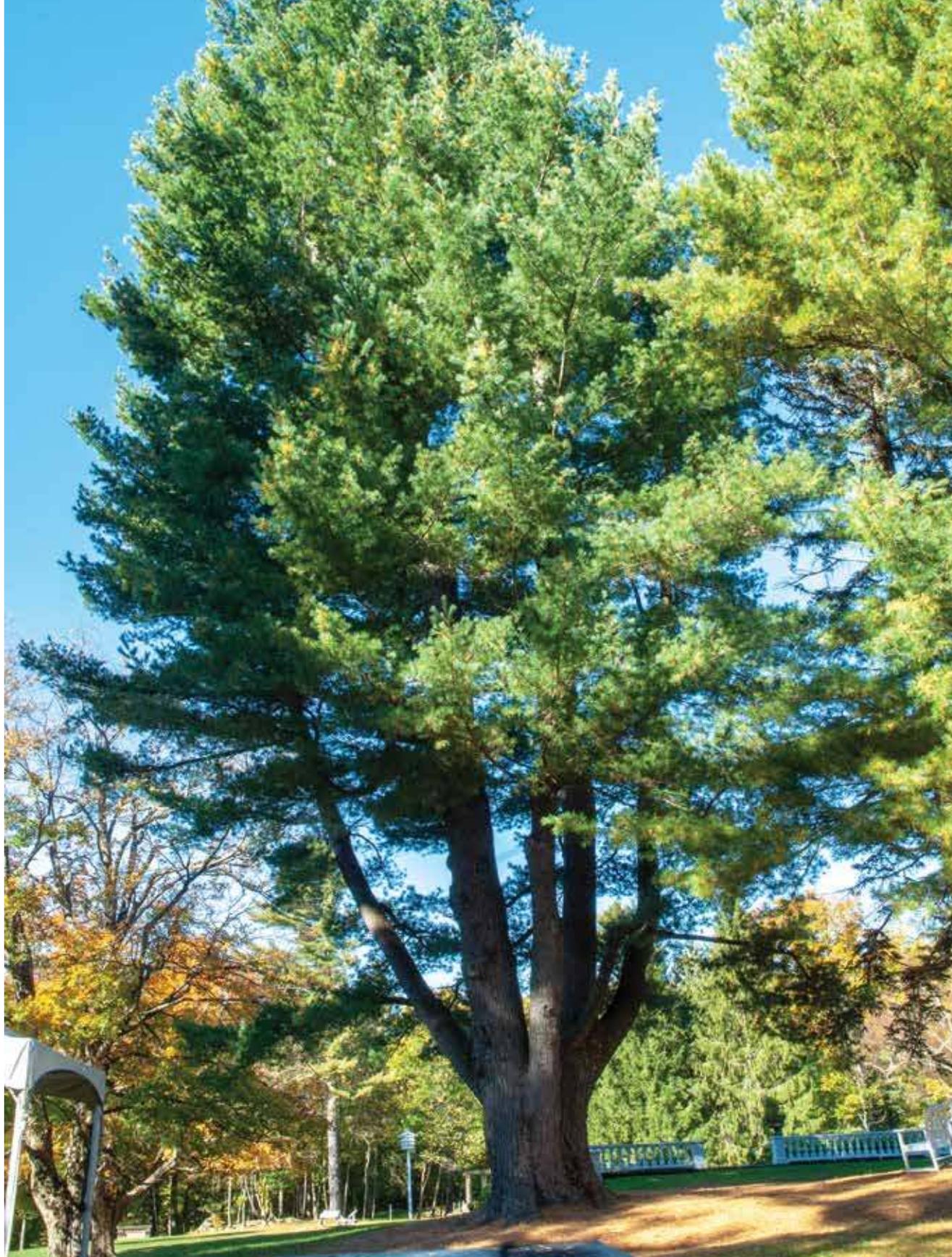
Sur les collines de la Gatineau, l'abattage intensif des forêts s'est échelonné sur une période s'étalant de 1824 à 1904, avec des pics d'exploitation entre 1857 et 1868, puis entre 1880 et 1889. En 1901, vers la fin de cet âge d'or du commerce du bois, William Lyon Mackenzie King, futur premier ministre canadien, commence à développer son domaine de Kingsmere sur ces collines : il y vit jusqu'à sa mort en 1950, entouré des pins blancs de belle taille qu'il affectionnait.

Le 29 décembre 1921, au moment où il est élu premier ministre du Canada pour la première fois, Mackenzie King était déjà bien au fait de l'histoire forestière du pays. Depuis les débuts du XX^e siècle, il était question de sauvegarder les forêts ontariennes et de mettre un terme aux pratiques de défrichement des terres pour la colonisation et aux coupes forestières irrespectueuses. Bien que des forêts entières aient été gaspillées et des déserts de sable créés, peu d'actions avaient été entreprises pour protéger cette fragile ressource naturelle, si ce n'est la mise en place, de 1908 à 1930, de programmes impopulaires de gestion des terres à bois à l'intention des agriculteurs. Cette question a turlupiné Mackenzie King des décades durant ! C'est pourquoi, juste avant d'être reporté au pouvoir pour son troisième et dernier mandat (1935-1948), King est devenu président honoraire de la Federal Woodlands Preservation League, un organisme récemment créé pour combattre les pratiques sauvages d'abattage sur les terres à bois privées, qui avaient considérablement augmenté durant la Dépression. Les propriétaires de boisés privés vendaient alors leur bois de sciage pour une bouchée de pain, si bien que des pans entiers des flancs des collines de la Gatineau se sont retrouvés entièrement dénudés. Farouchement déterminé à arrêter ce massacre, King milite en faveur d'un parc de conservation de la

Gatineau, réussit à justifier les dépenses nécessitées par sa création, à promouvoir son développement et à soutenir son reboisement.

En 1929, Mackenzie King avait fait ses premières tentatives d'acquisition de statues dans le but de les disposer ultimement parmi les grands pins blancs de son domaine de Kingsmere, comme cela se faisait souvent dans les jardins nord-américains à la mode au tournant du XX^e siècle. Au moment où s'amorçait l'aménagement du parc de la Gatineau, en 1934, il y avait déjà plusieurs années qu'il s'employait à collectionner des structures de pierre fabriquées à partir de matériel récupéré dans le but d'ériger certains monuments évoquant des ruines, qu'il disposait savamment dans la pinède blanche de son domaine. Parmi les matériaux ainsi « recyclés » de façon originale, ont figuré au fil du temps des objets aux origines les plus diverses : des pièces provenant du premier édifice du Parlement canadien endommagé par un grand incendie, en 1916 ; des portions du mur décoratif érigé le long de la rue Bank autrefois troué par une arche donnant accès à la promenade des Amoureux, derrière l'édifice du Parlement, démoli au début de la Seconde Guerre mondiale ; enfin, des pierres tirées des débris du palais de Westminster, à Londres, qui avaient été endommagées par les bombes allemandes en 1941.

On sait qu'en 1934, King a fait évaluer l'état de santé de ses pins blancs par le forestier en chef de la province de Québec, car il les soupçonnait d'être menacés par la maladie fongique de la rouille vésiculeuse du pin blanc. Il a également profité de cette visite pour s'informer des démarches à entreprendre afin de bénéficier du programme de reboisement mis sur pied par le gouvernement du Québec. Il y est vraisemblablement parvenu, car dès 1935, il a fait planter mille arbres sur son vaste domaine de Kingsmere.



▲ Sa vie durant, le premier ministre Mackenzie King n'a jamais cessé de militer pour la conservation des arbres. Le legs de l'entièreté de la superficie de son domaine de 240 hectares (près de 600 acres) en 1950 s'est avéré un ajout important au parc de la Gatineau.

◀ La création du parc de la Gatineau a permis de stopper l'exploitation intensive des pins blancs qui durait depuis 80 longues années ! Aujourd'hui, le plus vieux pin blanc encore vivant du parc est bicentenaire !



ÉRABLE À SUCRE

ACER SACCHARUM MARSHALL

SIZIBAKWADO-ININATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le rocher castor, qui reproduit cet animal symbolique pour les Autochtones, a été dessiné en 1937 par G.E. Kruger Gray dans le but d'orner les pièces de cinq sous de la monnaie royale canadienne. L'élégant érable à sucre qui est planté stratégiquement à ses côtés faisait tout probablement partie des mille arbres reçus par William Lyon Mackenzie King, en mai 1935, en provenance de la pépinière provinciale de Berthierville, dans le cadre d'un programme de reboisement mis sur pied par le gouvernement du Québec. À l'époque, King s'était engagé à faire la plantation d'un minimum de 1 000 arbres par acre par année. Pour y arriver, il avait commandé 200 érables durs — c'est-à-dire des érables à sucre —, 400 épinettes blanches, 100 pins rouges, 50 cèdres blancs (*Thuja occidentalis*), 25 mélèzes d'Europe, 25 épinettes d'Engelmann, 25 pins mugo, 100 ormes d'Amérique, 100 chênes blancs — que l'on croit être en fait des chênes à gros fruits — et 25 sorbiers d'Amérique.

King avait une admiration sans bornes pour les arbres, qu'il associait souvent à des personnes chères, et il se réjouissait d'enrichir la forêt de son domaine grâce à ces arbres donnés par le Québec. Il avait supervisé lui-même leur plantation en s'assurant des bons conseils d'Alexander «Sandy» Stewart, le surintendant de la Commission du district fédéral. Il a également veillé à l'installation des mâts de drapeaux sur sa propriété. Sa passion pour la préservation du patrimoine biologique naturel fait de lui l'un des premiers pionniers de la pensée environnementaliste en Outaouais.

◀ Cet érable à sucre, qui s'appuie sur une roche, se trouve dans le domaine Mackenzie-King, auprès du rocher castor qui fait partie de la collection de structures de pierre créées à partir de matériel récupéré par l'ancien premier ministre pour son domaine des collines de la Gatineau.

ÉPINETTE BLANCHE

PICEA GLAUCA (MOENCH) VOSS

MINAHIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Difficile de parler de l'épinette blanche sans la comparer à l'épinette noire, deux grands conifères aux branches retombantes, très communs en sol canadien. Leur allure générale, toutefois, est bien caractéristique. Là où l'épinette noire montre un port étroit coiffé d'une couronne plus dense, l'épinette blanche nous offre une forme conique complétée par une flèche terminale qui lui confère une grâce certaine. La limite nord de leur aire de distribution coïncide approximativement, sauf que l'épinette blanche reste dressée contrairement à l'épinette noire qui rabougrit.

Il arrive que l'épinette blanche forme des peuplements purs, notamment dans les anciens champs abandonnés par l'agriculture, mais on la trouve généralement en mélange avec d'autres espèces de feuillus et de conifères. De plus, sa faible tolérance aux sels de déglacage en fait une essence plus rurale qu'urbaine. Elle a donc bien sa place dans le parc de la Gatineau, qui a vécu il y a plus de 150 ans des défrichements intensifs et qui se transforme progressivement depuis sa création en habitat naturel protégé.

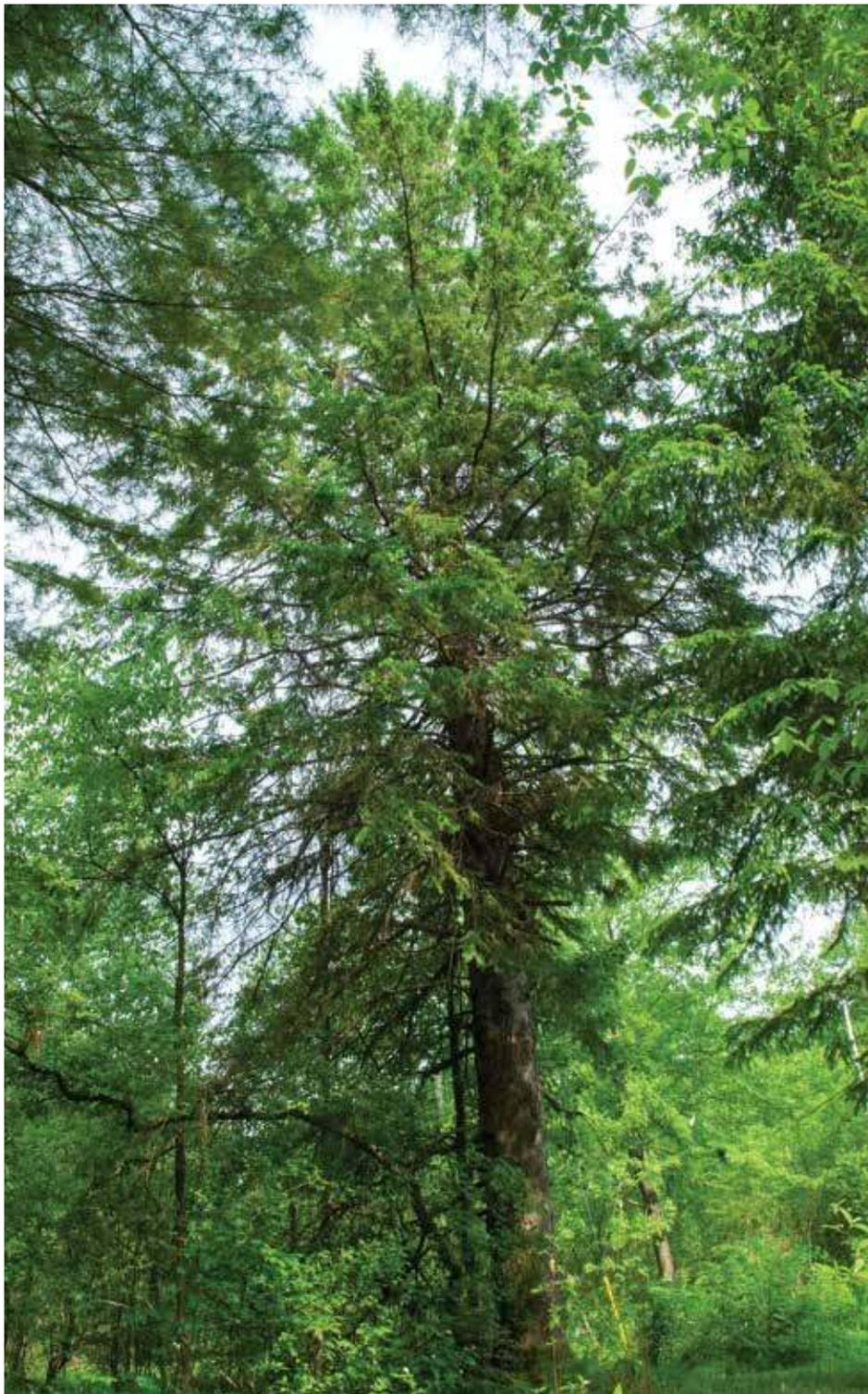
Son bois blanc, qui a donné son nom à l'espèce, est en fait formé d'un aubier de couleur crème et d'un cœur jaunâtre. C'est un bois léger, à grain fin, résistant et élastique, qu'on utilise notamment pour la fabrication de mâts et de longues pièces entrant dans la construction des navires. C'est la résine de cette épinette, qui exsudait des nœuds et des blessures, que les Autochtones récoltaient principalement pour étanchéiser leurs canots d'écorce, après l'avoir chauffée pour la purifier.



► Cette élégante épinette blanche, plantée dans un emplacement stratégique du domaine Mackenzie-King, fait partie des mille arbres reçus de la pépinière provinciale de Berthierville il y a plus de 80 ans et précieusement préservés dans le parc de la Gatineau.

◄ Les conifères sont considérés avoir un feuillage persistant, mais les mélèzes et d'autres perdent annuellement toutes leurs aiguilles ou ont des aiguilles dont la durée varie. Chez les épinettes, les aiguilles persistent sept à dix ans ! Leur chute passe souvent incognito, car elles ne tombent pas toutes en même temps.





ÉPINETTE BLANCHE

PICEA GLAUCA (MOENCH) VOSS

MINAHIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Quoi de mieux pour illustrer l'exploitation forestière et son importance pour le développement de la capitale que de parler de son rayonnement international et de la demande mondiale pour le bois de nos arbres indigènes. Reportons-nous à Paris en 1855. Entre deux expositions universelles, la Ville lumière organise une exposition de produits agricoles et industriels, dont des produits canadiens. Pour faire la sélection des spécimens à exposer, les organisateurs examinent d'abord la liste de ceux qui avaient été envoyés à l'Exposition universelle de 1851, à Londres. C'est ainsi qu'on découvre que parmi les produits d'arbres indigènes ciblés pour l'exposition, il y a bien sûr ceux de feuillus nobles, tels le noyer noir et l'érable à sucre, dont la valeur commerciale est incontournable, mais aussi d'une gamme d'essences fournissant du bois pour une grande variété d'usages. Imaginez : les visiteurs sont invités à comparer les planches de 64 variétés d'essences !

On doit ces informations au *Catalogue raisonné des produits canadiens exposés à Paris en 1855* de Joseph-Charles Taché et Thomas Sterry Hunt. Les auteurs y font un inventaire exhaustif des produits, de leurs usages et de leurs prix. S'agissant de l'épinette blanche, on y apprend que son bois est moins cher que celui du pin, principal article d'exportation de l'époque, et qu'il sert aux mêmes usages, mais seulement à défaut du pin. On note aussi que les gommés de pin, de sapin et d'épinette, et les huiles d'épinette sont des substances précieuses exportées pour la confection de vernis et de préparations officinales.



◀ Cette épinette blanche fait partie d'allées de conifères plantées de part et d'autre d'un chemin qui menait autrefois à une maison aujourd'hui disparue. Elles rassemblent des spécimens matures d'espèces diverses qui ont probablement été produits à des fins de reboisement, tels l'épinette blanche, l'épinette de Norvège et le pin blanc.

▶ Peu après leur fécondation, les cônes femelles de l'épinette blanche perdent graduellement la vive coloration pourpre qui caractérisait les cônelets de fleurs. En forêt naturelle, la plupart des cônes tombent au cours de la même année, après la dispersion des semences, mais une partie persiste parfois plus d'un an.

PIN GRIS

PINUS BANKSIANA LAMBERT

OKIKENS (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le pin gris, un conifère de la forêt boréale canadienne, pousse depuis l'Atlantique jusqu'aux montagnes Rocheuses et sa distribution naturelle s'étend jusqu'à la limite nordique des arbres, au Québec comme en Ontario. On doit le nom scientifique de l'espèce, *banksiana*, à Joseph Banks (1743-1820), un naturaliste anglais qui participe à la première exploration scientifique de James Cook autour du monde et effectue plusieurs voyages au Canada.

Lorsqu'un pin gris, le plus nordique des pins de l'est de l'Amérique du Nord, parvient à devenir centenaire alors que son espèce ne dépasse guère 70 ans à l'état naturel, on peut parler de record! D'allure altière, le remarquable pin gris de l'arboretum Dominion, visiblement dorloté, présente une silhouette tout à fait opposée à celle des pins gris qui poussent en milieu naturel, où ils croissent à peu près n'importe où, sauf dans l'eau, et même dans des endroits où il n'y a pratiquement pas de sol... Ceux-là sont noueux, d'allure chétive ou rabougrie et semblent souffrir de malnutrition, et ces caractères s'accroissent avec la sévérité des conditions.

Le même phénomène se produit avec le pin cembro. Cette espèce indigène européenne pousse à l'état naturel dans des conditions montagneuses difficiles qui produisent des sujets

bancroches et tourmentés. Lorsqu'il est cultivé avec un tant soit peu de soins, il adopte étonnamment une silhouette harmonieuse! Le pin gris et le pin cembro ont tous deux fort probablement été plantés ici afin d'évaluer leur potentiel en culture ornementale ainsi que la possibilité de les utiliser pour le reboisement.



► Ce spécimen de pin gris, planté en 1921 à l'arboretum Dominion d'Ottawa, est aujourd'hui centenaire ou presque. Cela semble bien peu lorsqu'on compare son âge à celui que peuvent atteindre certains pins européens, comme le pin sylvestre, par exemple, dont les individus «aspirent» à vivre six cents ans, voire mille ans!

◄ L'explorateur anglais Banks a prêté son nom à une grande variété de plantes, grâce à un réseau de collaborateurs qui lui fournissent des informations et des spécimens végétaux. C'est ainsi qu'il peut réaliser et publier une compilation des noms et usages de plantes de l'Amérique du Nord.





PIN GRIS

PINUS BANKSIANA LAMBERT

OKIKENS (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le marécage Rocailleux a été protégé dans le but de concrétiser l'existence de la Ceinture de verdure, proposée en 1950 à la Commission du district fédéral par l'urbaniste français Jacques Gréber. La création de ce « collier d'émeraude » — comme Gréber se plaisait à l'appeler —, était une façon de conserver l'environnement naturel de la capitale, en structurant la croissance urbaine tout en protégeant des espaces destinés, éventuellement, à l'exploitation agricole ou à la création de parcs. Situé au sud-ouest de la ville, le secteur du marécage Rocailleux est sillonné d'une quarantaine de kilomètres de sentiers dans lesquels le promeneur découvre une diversité d'habitats naturels et d'écosystèmes. Il s'agit là de la zone la plus diversifiée sur le plan écologique qui soit protégée dans toute la vallée de l'Outaouais.

Le sentier de la Vieille-Carrière célèbre la plantation de pins gris et d'épinettes blanches qui y a été réalisée au cours des années 1960 et 1970, dans le but d'accélérer la régénération naturelle de la forêt originale sur des terres asséchées et appauvries par les activités agricoles du passé. Grâce à la densification de la population arborescente, notamment de pin gris, plantée dans ce secteur à titre d'essence pionnière, le couvert forestier s'épaissit graduellement, le sol retient de mieux en mieux les eaux de pluie et la masse de matière organique augmente : petit à petit la vie se réinstalle ! Les essences qui caractérisaient autrefois la forêt de ce coin de pays, tel le hêtre à grandes feuilles, vont éventuellement se réimplanter !

◀ L'aire de distribution actuelle du pin gris correspond à celle de l'immense calotte glaciaire qui recouvrait le continent nord-américain. L'espèce s'était réfugiée à la fois à l'est et à l'ouest de la portion nordique des Appalaches et aussi, possiblement, sur une bande côtière de l'Atlantique libre de glace.

PIN ROUGE

PINUS RESINOSA AITON

PAKWANAGEMAG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le pin rouge figure parmi les essences de prédilection dont fait usage la Commission de la capitale nationale, depuis ses origines, lors de ses travaux de plantation et de reboisement dans le parc de la Gatineau. Et pour cause ! Ce conifère pousse bien sur les sols sablonneux et secs, les sols peu fertiles abandonnés par l'agriculture et les sols dénudés par suite de feux de forêt ou de perturbations anthropiques comme les coupes forestières. Au moment de leur annexion au parc, à partir de 1938, de nombreuses terres des propriétés aujourd'hui englobées dans le parc de la Gatineau possédaient ces caractéristiques.

Le pin rouge était donc tout désigné pour sa restauration ! Essence totalement allergique à l'ombre, le pin rouge est couramment utilisé parce qu'il est capable de pousser sur des sites exposés, d'affronter sans peur les forts vents grâce à la puissance de son système racinaire qui s'allonge sur une dizaine de mètres de rayon autour de son tronc et pénètre jusqu'à quatre mètres sous la surface du sol.

Espèce reine de la rive nord des Grands Lacs, le pin rouge est l'espèce privilégiée pour le reboisement de la région d'Ottawa, qui appartient à la zone forestière des Grands Lacs et du Saint-Laurent, une vaste forêt de transition entre les conifères et les feuillus. D'autres essences caractéristiques y figurent, tel le pin blanc, son espèce compagne depuis des temps immémoriaux, ainsi que la pruche du Canada, le bouleau jaune, l'érable à sucre, l'érable rouge et le tilleul d'Amérique.



► On cultive le pin rouge à des fins expérimentales dans la région de la capitale nationale depuis plus d'un siècle puisque les premiers pins rouges ont été plantés à l'arboretum de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa, en 1889. Le plus vieux spécimen qui y subsiste encore aujourd'hui a été planté en 1895.

◄ À la fin mai, la floraison du pin rouge bat son plein : les cônes immatures de fleurs mâles s'agglutinent à la base des nouvelles pousses de jeunes aiguilles encore engainées. Au sommet de ces pousses de l'année, ce sont les deux ou trois rutilants cônelets de fleurs femelles qui se dressent au soleil.





PIN ROUGE

PINUS RESINOSA AITON

PAKWANAGEMAG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

On ne devrait pas s'étonner que le pin rouge ait été mis à contribution dans la réhabilitation de la forêt Pinhey, car c'est le pin dont la croissance est la plus rapide dans la région. Tantôt il forme des peuplements purs, tantôt il s'associe à d'autres espèces assoiffées de soleil, tels les peupliers à grandes dents, les peupliers faux-trembles et le pin gris. Ces arbres créent de l'ombre, refroidissent le sol et forment une litière qui se décompose, conserve l'humidité et retourne à la terre des éléments nutritifs. Les sols d'une forêt s'en trouvent ainsi restaurés, ce qui constitue la fondamentale première étape de sa réhabilitation.

Le groupe de spécimens de pins rouges de la forêt Pinhey témoigne éloquemment de la plantation de cette essence qui a été sagement planifiée et réalisée au cours des années 1950 et 1960, dans le but de restaurer l'aspect boisé du site, qui s'était transformé en un désert de sables éoliens. Implantée pour amorcer le processus de rétablissement, cette pinède rouge figure comme l'une des nombreuses forêts de démonstration du Réseau des forêts modèles de l'est de l'Ontario, auquel a adhéré la Commission de la capitale nationale en 1992.

Sur ce site offert par la famille Pinhey, on observe encore de nos jours des dépressions peu profondes en forme de bol, vestiges d'années d'agriculture pratiquée en terrains sablonneux. Appauvris en matière organique, soumis à d'extrêmes sécheresses et dénudés de toute végétation stabilisatrice, les sols balayés par les vents se sont transformés en dunes.

◀ C'est en contre-plongée qu'on apprécie véritablement les longs fûts droits d'une plantation serrée de pins rouges qui se sont libérés, avec le temps, des branches mortes sur les trois quarts de leur longueur. On repère bien aussi les cimes ébouriffées de cette quinzaine de compagnons de la forêt Pinhey.

Barges pour le transport du bois, à Ottawa,
Ontario, 1872, photographie, plaque sèche à la
gélatine, William Notman & Son, avant 1935
Source : © Musée McCord, 1-78911.01



2405. LUMBER BARGES, OTTAWA.
WM. NOTMAN & SON, PHOTO., MONTREAL.



CRÉATION DE LA FERME EXPÉRIMENTALE ET RECHERCHE SCIENTIFIQUE

La planification et la création du réseau des fermes expérimentales du Dominion a été l'un des plus grands projets réalisés tout juste après la naissance de la Confédération canadienne, en mars 1867. Son instigateur, Sir John Carling (1828-1911), est un homme d'affaires et un politicien originaire du canton de London dans le Haut-Canada. Né en milieu agricole, Carling a grandi sur la ferme paternelle avant de déménager, à 11 ans, dans le village de London (Ontario). Peu de temps après, en 1843, son père fonde une brasserie où il fabrique de la bière selon une recette de son Yorkshire natal. L'entreprise prospère tant et si bien qu'il la transfère à ses fils William et John dès 1849. La W. and J. Carling Company est la première grande entreprise de Carling, la base de sa réussite financière et politique.

◀ Arboretum Dominion d'Ottawa aux environs de 1938,
photographie aérienne tirée du Plan Gréber de 1950.

Source : CCN, collection Gréber

Tout au long de sa carrière, John Carling fait la promotion de l'agriculture. En tant que commissaire des Travaux publics et de l'Agriculture dans le gouvernement de John Sandfield Macdonald, le tout premier premier ministre de l'Ontario (1867-1871), il obtient des fonds pour la création d'un collège d'agriculture et d'une ferme expérimentale qui allaient finalement être mis sur pied à Guelph. Il soutient aussi la Fruit Growers' Association, dont les activités sont concentrées dans la région du Niagara. Un membre réputé de cette association, un pharmacien passionné d'agriculture et auteur scientifique, William S. Saunders, vivait aussi à London depuis l'âge de 19 ans et deviendra son proche collaborateur.

Devenu ministre fédéral de l'Agriculture dans le cabinet de John A. Macdonald (1885-1892), Carling est convaincu que la science peut faire progresser l'agriculture canadienne et accélérer le développement du Nord-Ouest. C'est alors qu'il crée un réseau national de fermes expérimentales dont la station centrale est près d'Ottawa. Pour la mise en place de ce réseau, John Carling fait appel à William Saunders, chimiste et pharmacien de métier, botaniste et spécialiste de l'arboriculture fruitière dans l'âme!

Saunders avait fait partie de la Commission ontarienne de l'agriculture en 1880-1881. Il s'intéressait aux maladies des végétaux et avait étudié l'entomologie pour mieux comprendre l'univers des insectes ravageurs: il était donc la personne toute désignée pour assumer la direction d'un réseau national de fermes expérimentales entièrement dédiées à la recherche. Les fermes se destinaient principalement aux essais en champ de diverses cultures et de diverses formes de contrôle des insectes et des maladies, à l'expérimentation de divers types d'élevage et de modes de production des produits laitiers et à la conception de machinerie



agricole à la fine pointe; elles avaient aussi pour mission de diffuser leurs résultats et leurs recommandations.

Aux premiers jours de la mise en place du réseau, en 1887, Saunders s'installe à Ottawa avec son épouse, Sarah Agnes Robinson, également passionnée de botanique, et deux de leurs six enfants, Annie Louisa et Frederick Albert, les deux fils aînés, William Edwin et Henry Scholey, étant demeurés à London afin d'assurer la relève de l'entreprise pharmaceutique familiale, pendant que Charles Edward et Arthur Percy étudiaient à l'Université de Toronto.

Dans les premières années d'existence du réseau, hormis la Ferme centrale d'Ottawa, quatre autres fermes régionales avaient été créées. Elles étaient situées à Nappan en Nouvelle-Écosse, à Brandon au Manitoba, à Indian Head en Saskatchewan et à Agassiz en Colombie-Britannique. Sous le mandat du ministre de l'Agriculture, Sydney Arthur Fisher (1896-1911), sept autres stations expérimentales ont été établies en des lieux allant du nord de l'Alberta à l'Île-du-Prince-Édouard.

Et comme si cela ne suffisait pas, déjà au début des années 1900, le personnel du réseau canadien des fermes expérimentales répondait, chaque année, à 70 000 lettres d'agriculteurs du pays à la recherche d'informations pratiques!

▲ Promenade à la Ferme expérimentale d'Ottawa, Ontario, photographie tirée du Plan Gréber de 1950.

Source: CCN, collection Gréber



DOUGLAS BLEU

PSEUDOTSUGA MENZIESII VAR. *GLAUCA* (BEISSNER) FRANCO

Tout comme les gymnospermes dont ils font partie, les conifères remontent à l'âge du Carbonifère il y a 350 millions d'années et précèdent les arbres feuillus dans l'histoire évolutive de la planète. Malgré le déclin de leur nombre d'espèces depuis cette période géologique, les arbres et arbustes appartenant aux conifères sont considérés comme une réussite du monde végétal, car sauf pour quelques adaptations bénignes, ils ont non seulement survécu aux bouleversements géologiques et aux climats extrêmes, mais aussi et surtout, à l'implacable compétition des angiospermes, c'est-à-dire les plantes à fleurs. Ces survivants, qui forment un peu plus de 600 espèces de par le monde, se sont maintenus sur tous les continents, des plus basses aux plus hautes altitudes.

C'est ainsi qu'en 1856, le douglas bleu a pu être découvert dans la région aride de Las Cruces au Nouveau-Mexique, par Benedikt Roezl, un explorateur, botaniste et horticulteur autrichien né en Bohême. Roezl avait connu la renommée grâce à ses collections d'orchidées, parmi les plus remarquables de son temps. Entre le moment de sa découverte, sa redécouverte au Colorado en 1862, son introduction en Europe en 1876, et son introduction en culture en Amérique du Nord, notre très rustique douglas bleu a gagné très rapidement le cœur des horticulteurs!

Le douglas bleu fait partie des premières essences à être cultivées sur la Ferme expérimentale centrale pour des études de rusticité. Dès 1889, on le plante en spécimen isolé, puis en 1894, en haie.

◀ Accompagné d'un cornouiller à feuillage jaune, ce douglas bleu de l'arboretum Dominion revêt toute son importance historique quand on sait qu'il a très tôt été étudié à la Ferme expérimentale pour sa rusticité, alors qu'on ne savait pas encore qu'Ottawa allait s'avérer la deuxième plus froide capitale au monde.

▶ Les cônes du douglas bleu sont faits de larges écailles arrondies typiquement ornées de bractées retroussées à trois pointes. Alors que les longs cônes mâles vont du jaune au rouge orangé, les petits cônes femelles sont brun jaunâtre à pourpré et libèrent leurs graines de l'automne à l'été suivant.



DOUGLAS BLEU

PSEUDOTSUGA MENZIESII VAR. *GLAUCA* (BEISSNER) FRANCO

L'arrivée du douglas bleu sur la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa n'est pas le fruit du hasard. Son premier directeur, le docteur William Saunders, ainsi que son « fils spirituel », William Terrill Macoun, alors chef de sa Division de l'horticulture, adoraient cet arbre majestueux. Tous deux travaillent dès la première heure au sein de la Commission d'embellissement d'Ottawa, créée en 1899 par Sir Wilfrid Laurier, où ils favorisent la culture du douglas bleu dans le secteur du parc de Rockcliffe, mais aussi en bordure de la première promenade panoramique d'Ottawa. Cette promenade, appelée The Driveway, est aujourd'hui connue sous le nom de promenade de la Reine-Elizabeth.

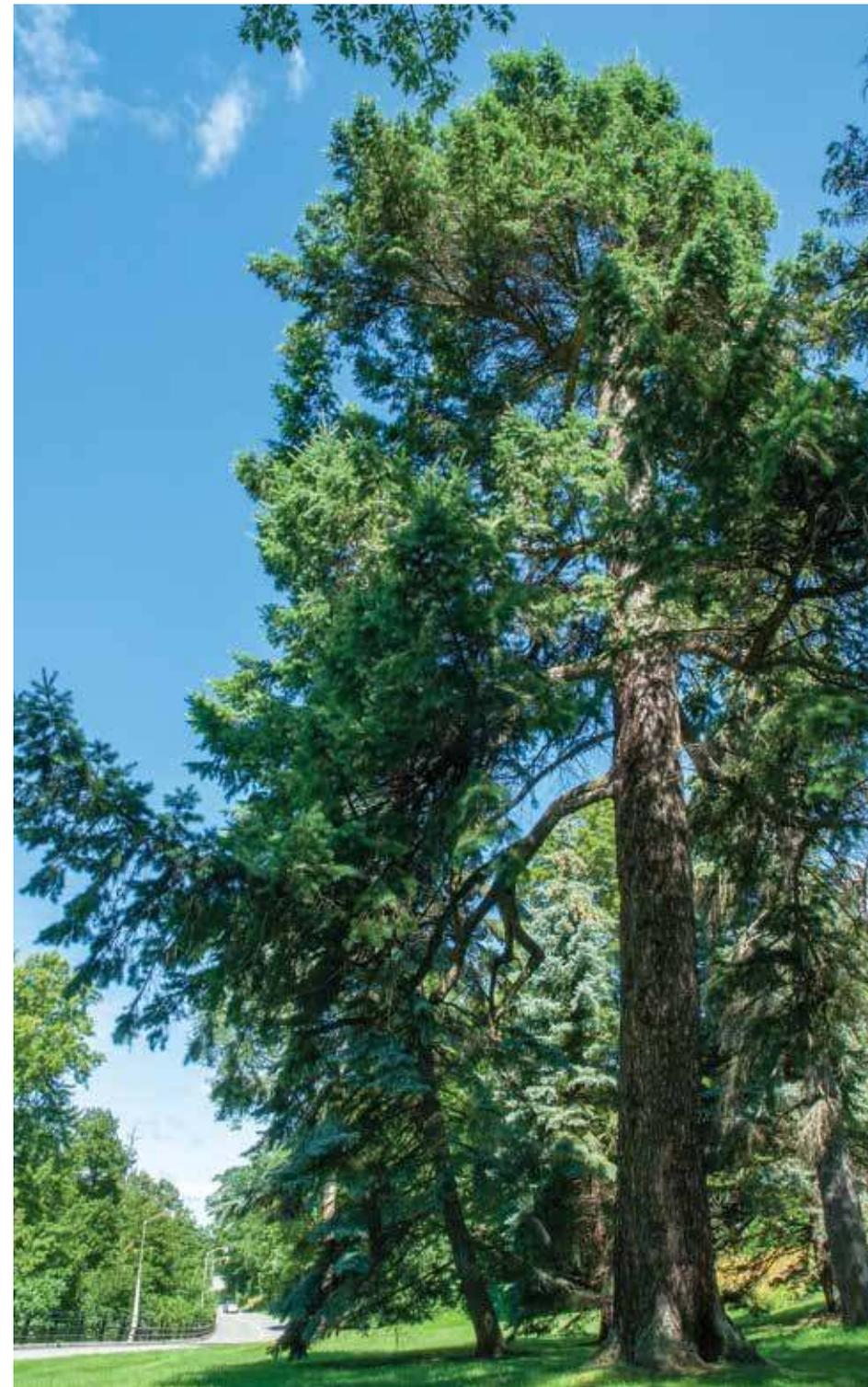
Il faut dire que, selon le plan d'aménagement conçu par Saunders, chez qui l'érudition côtoie l'amour des arts, tous les arbres qui allaient être plantés, que ce soit dans l'arboretum lui-même, à l'est de Prescott Highway, devenu depuis la promenade Prince of Wales, ou sur les principaux terrains de la Ferme expérimentale, à l'ouest, se destinaient à des essais portant non seulement sur leur rusticité, mais également sur leur valeur ornementale. Sa préoccupation était que les arbres, arbustes et autres plantes herbacées performant bien sous les conditions de croissance de la région d'Ottawa et l'embellissent ; aussi a-t-il fait des recherches considérables sur les espèces, variétés et cultivars les plus susceptibles de satisfaire ses objectifs.

Avec le douglas bleu, il pouvait compter sur sa meilleure adaptation à l'intérieur des terres où il croît jusqu'à 40 mètres et vit jusqu'à 300 ans, et sur ses aiguilles bleu verdâtre particulièrement décoratives.



► Quand on admire ce douglas bleu de la promenade Sir-George-Étienne-Cartier pour sa prestance et son port distinctif, on peut lui redonner sa pleine valeur en se rappelant que c'est une essence rare que des connaisseurs du XIX^e siècle ont sélectionnée pour le plaisir de nos sens !

◄ Les douglas bleus ont beau savoir tirer parti d'un maximum de nutriments des sols pauvres des régions froides et d'un maximum d'énergie des pâles luminosités de nos hivers canadiens, leur culture et leur conservation exigent un savoir-faire certain !





ÉPINETTE DE NORVÈGE

PICEA ABIES (LINNAEUS) KARSTEN

L'arbre appelé épicéa commun sur le Vieux Continent porte le nom d'épinette de Norvège dans le Nouveau Monde. Naturellement très plastique, cette espèce introduite à croissance très rapide est capable de s'adapter à une grande diversité d'environnements. C'est la raison pour laquelle on la rencontre depuis cinq siècles sous la forme de nombreuses variétés aux ports et aux usages des plus diversifiés. Dans l'arboretum Dominion, on la cultive depuis la fin du XIX^e siècle sous la forme de cultivars nains ou pleureurs décoratifs et pour l'édification de brise-vent devenus centenaires. Le pittoresque spécimen à deux troncs situé au nord de la Ferme expérimentale est plutôt le vestige d'une ancienne haie expérimentale dont on a abandonné la culture depuis longtemps, laissant cet individu se développer en solo. C'est ainsi qu'il a pu regagner peu à peu sa forme naturelle, avec ses rameaux brun orangé qui retombent vers le sol et l'effleurent délicatement.

◀ L'épinette de Norvège a actuellement une longévité moyenne de 400 à 700 ans, mais grâce à son extraordinaire capacité de se cloner naturellement, c'est-à-dire de produire de nouvelles tiges à partir des racines du plant mère, elle a en fait le potentiel de se régénérer sur des millénaires.



ÉPINETTE DE NORVÈGE REGINÆ AMELIA

PICEA ABIES (LINNAEUS) KARSTEN

En 1909, à l'époque où Albert Henry George Grey était gouverneur général, un spécimen d'épinette de Norvège a été planté dans l'arboretum et tout spécialement dédié à la princesse Marie Amélie Louise Hélène d'Orléans, la dernière reine consort du Portugal. On avait alors joint son nom, *reginæ Amelia*, à ce spécimen qui n'a jamais officiellement obtenu le statut de cultivar. Sans doute voulait-on commémorer les événements tragiques entourant le régicide de Lisbonne dont avaient été victimes son mari, le roi Charles 1^{er} du Portugal, et son fils, Louis-Philippe, le 1^{er} février 1908.

◀ Les cônes de l'épinette de Norvège sont un plaisir pour les yeux. Les cônelets mâles passent de violacés à jaunâtres lors de la pollinisation. Les cônelets femelles, d'abord charnus et rouge carmin, virent au vert après leur fécondation, puis au brun luisant au fur et à mesure de leur lignification.

MÉLÈZE D'EUROPE

LARIX DECIDUA MILLER

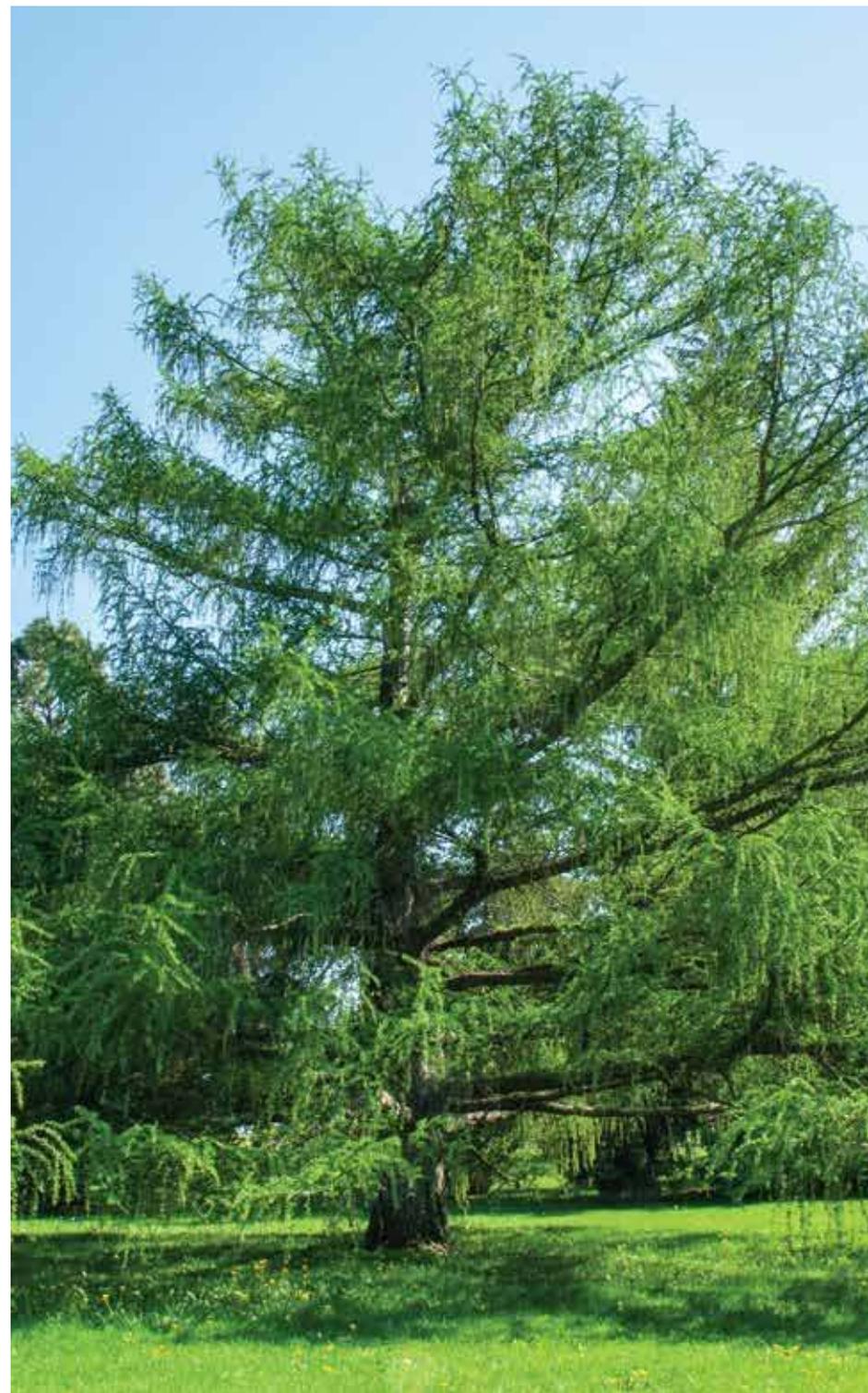
Le mélèze d'Europe est des plus résilient ! De toutes les espèces européennes de conifères ayant traversé les vagues successives de glaciations à l'extérieur du bassin méditerranéen, il est le seul à perdre ses aiguilles en hiver. Certains de ces survivants figurent au nombre des espèces chéries de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa : l'épinette de Norvège, le pin cembro, le pin noir d'Autriche et le pin sylvestre. Mais on peut presque dire que le mélèze d'Europe est l'une des « marques de commerce » de la Ferme et de son arboretum, où il a été planté dès les premiers jours de leur création, en 1889.

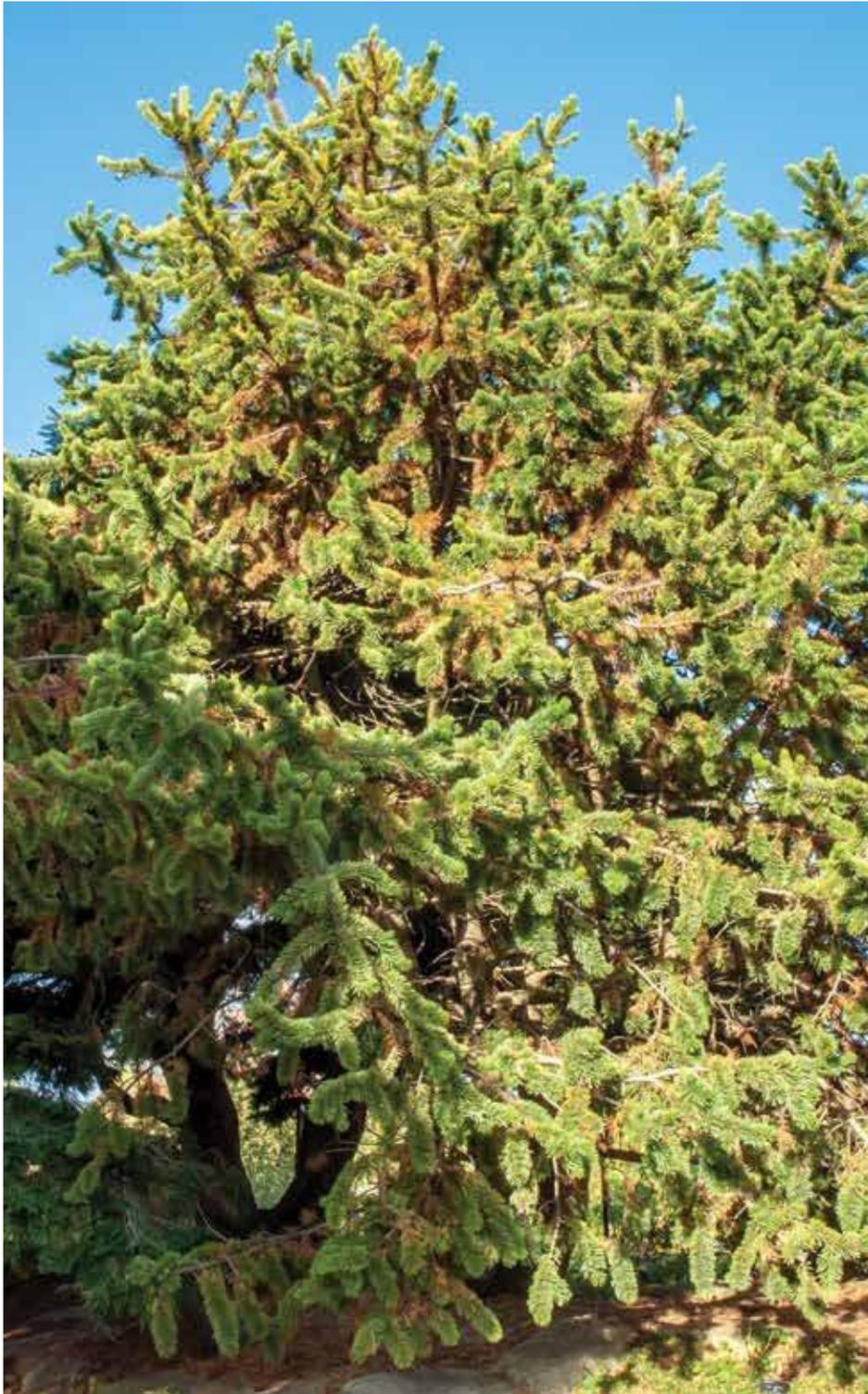
Le mélèze d'Europe se distingue des autres mélèzes par une silhouette fort caractéristique : son tronc bien droit, résolument dirigé vers le ciel, traverse depuis sa base des étages successifs constitués de branches disposées à l'horizontale et légèrement recourbées vers le haut. Les rameaux, eux, sont délicieusement pleureurs et parsemés de dards ressemblant à de gros boutons ; ce sont en fait des petites pousses auxquelles s'attachent des bouquets d'aiguilles vert pâle, flexibles et douces au toucher. On peut retracer l'histoire de la croissance d'un mélèze en observant ses dards, car s'y dessinent des cicatrices annelées indiquant les points d'attache des aiguilles des années précédentes. On peut aussi identifier facilement le genre des cônes, car les cônelets femelles, de couleur éclatante, sont gros, dressés et beaucoup plus nombreux dans la portion supérieure de l'arbre, tandis que les cônelets mâles sont jaune pâle, petits et se regroupent aux étages inférieurs.



► Quelques spécimens remarquables de mélèze d'Europe, comme celui-ci, ont été plantés à la fin du XIX^e siècle sur le territoire de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa, et prospèrent encore aujourd'hui non pas dans l'arboretum Dominion, mais plutôt sur le campus.

◄ On dit que les mélèzes fleurissent, et on récolte les « fleurs de mélèze » pour fabriquer divers produits alimentaires. Ce sont les cônes femelles qui ont reçu cet honneur : sans doute leur coloration, du rose framboise au rubis, offre-t-elle un spectacle équivalent à la floraison chez les plantes à fleurs.





PIN ARISTÉ

PINUS ARISTATA ENGELMANN VAR. *ARISTATA*

Bien qu'il soit cultivé à la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa depuis une cinquantaine d'années, le pin aristé se présente littéralement comme un nain parmi les ligneux de la famille des pinacées. C'est que son espèce, originaire des régions arides et inhospitalières des hautes montagnes de l'ouest du Colorado, du nord du Nouveau-Mexique et du nord de l'Arizona, pousse excessivement lentement. En revanche, des spécimens peuvent atteindre l'âge vénérable de 5 000 ans, ce qui paraît inconcevable étant donné leur allure si tordue et rabougrie qu'on les croirait plus souffreteux qu'en bonne santé. Cette stupéfiante longévité n'est pas étrangère à son lent métabolisme, parfaitement adapté aux sols pauvres. Ces caractéristiques physiologiques uniques ne sont pas non plus étrangères à son intérêt pour les études de la Ferme expérimentale.

Après avoir été découvert au Colorado en 1861, le pin aristé, qui appartient au groupe des pins tendres, a immédiatement été introduit en culture par le docteur C. Parry de l'arboretum Arnold de Boston. Depuis lors, ce tout petit pin haut comme trois pommes, au port pittoresque, est très prisé pour la création d'aménagements paysagers de nature désertique.

La contribution du pin aristé à la science revêt aussi une grande importance. Sa longévité exceptionnelle le destine souvent à des travaux de dendrochronologie. En effet, en analysant les anneaux de croissance de troncs d'arbres du pin aristé morts à diverses époques, il est possible de reconstituer des phénomènes de nature géomorphologique et climatologique, tels certains épisodes de sécheresse, et ce, sur une très longue période.

◀ Il ne faut jamais s'attendre à ce qu'un pin aristé, même de dimensions et d'âge vénérable pour son espèce, soit spectaculaire. Contrairement aux autres conifères qui grandissent rapidement et dépassent régulièrement leurs congénères feuillus, l'apparence du pin aristé se savoure par les connaissances qu'on a de ses spécificités.

▶ Les aiguilles vert clair du pin aristé, souvent entremêlées de résine, sont attachées isolément ou par fascicules à ses rameaux de couleur orange pâle. Très rapprochées les unes des autres, elles donnent une apparence de brosse aux rameaux, où elles persistent une quinzaine d'années. Un record pour un conifère !



PIN CEMBRO

PINUS CEMBRA LINNAEUS

Pendant que les périodes interglaciaires décimaient littéralement les espèces de conifères en Europe, le pin cembro se réfugiait en régions montagneuses, dans les Alpes et les Carpates, en Europe centrale jusqu'en Sibérie et en Asie. Caractéristique de la haute montagne, ce pin occupe aujourd'hui encore de vastes forêts où son port, sa hauteur et sa longévité varient selon les régions. On le trouve en cembraies pures et en peuplements mixtes, souvent en association avec des épicéas, des pins et des sapins, mais c'est au mélèze d'Europe qu'il s'associe le plus naturellement. C'est aussi avec ce compagnon champion des sommets qu'il se rend jusqu'à une altitude de près de 3000 mètres pour former la dernière frange d'arbres, à la limite du supportable! Cette association est si productive qu'on en fait la plantation intensive sur les massifs et plateaux en hautes altitudes pour reconstituer les pinèdes disparues.

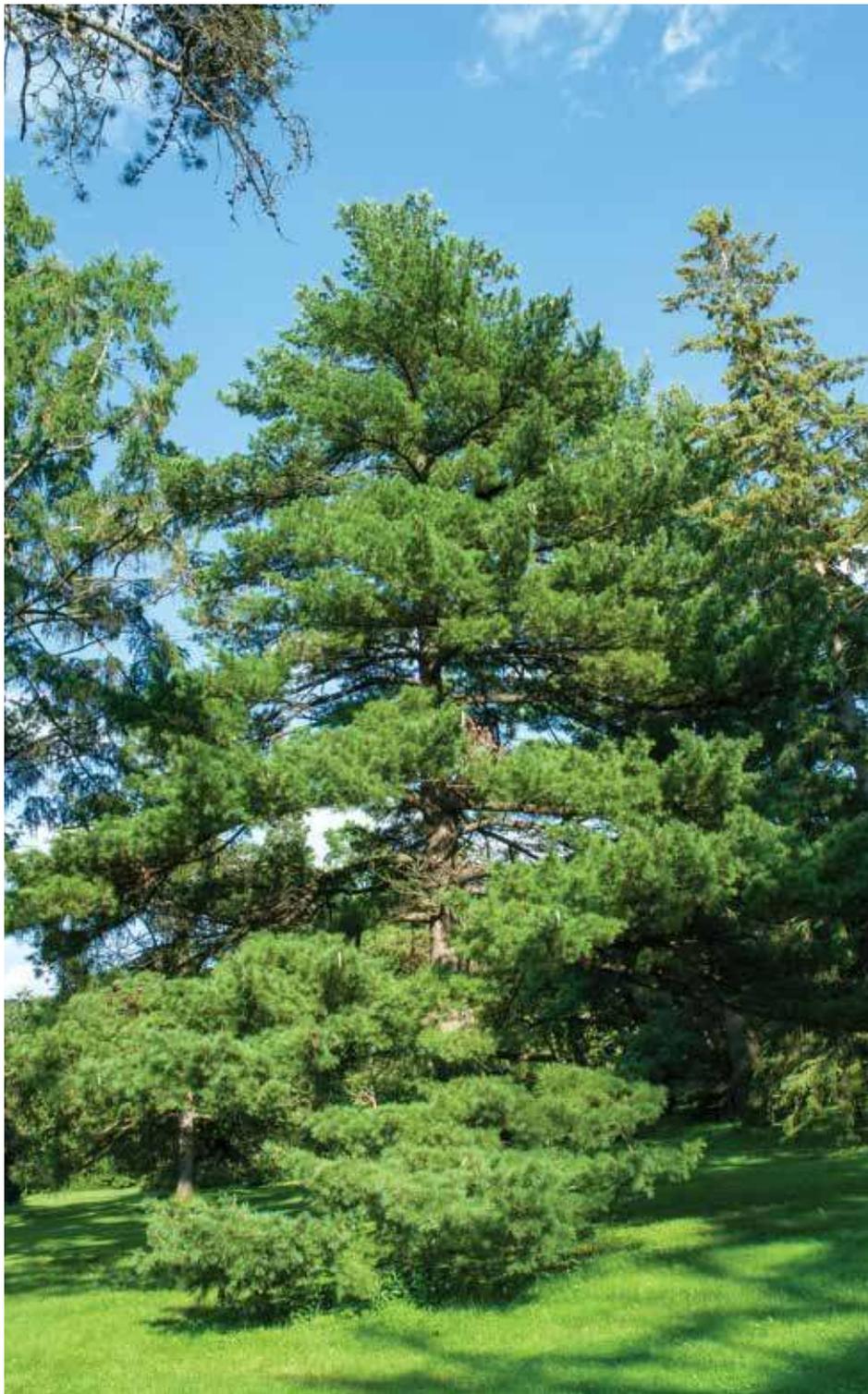
Sachant la robustesse et la frugalité exceptionnelles du pin cembro, on comprend pourquoi sa culture en haie a été jugée fort pertinente à étudier par les conservateurs qui se sont succédé à l'arboretum Dominion de la Ferme expérimentale. Il est vrai que sa très lente vitesse de croissance rendait cette espèce facile d'entretien, mais sa valeur esthétique et son efficacité comme brise-vent n'ont pu qu'être accrues par le fait que ses branches se déploient jusqu'au sol. Fait peu connu : le pin cembro fait partie de la vingtaine d'espèces de pin qui produisent des pignons d'une taille suffisamment grande pour être récoltés et introduits en gastronomie.



► Ce spécimen de pin cembro est un vestige d'une haie qui avait été plantée sur la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa en 1894, parmi la collection de haies expérimentales. Sans doute cette espèce avait-elle été choisie en tenant compte de sa très grande robustesse et de son extrême frugalité.

◄ Les cônes du pin cembro, tout imprégnés de résine, ne s'ouvrent pas au cours des trois ans où ils s'accrochent aux jupes de leur pin mère ; ils finissent ensuite par tomber tout d'une pièce au sol où ils se désagrègent petit à petit, dévoilant leurs grosses graines anguleuses appelées pignons.





PIN DE MACÉDOINE

PINUS PEUCE GRISEBACH

Originaire des régions montagneuses des Balkans, de l'ex-Yougoslavie, d'Albanie, de Bulgarie et de Grèce, le pin de Macédoine a été découvert en 1839 par le botaniste allemand H.R.A. Grisebach (1814-1879) sur le mont Peristeri, en Macédoine. Après avoir été cultivée en Allemagne, l'espèce n'avait pas sitôt fait son entrée en Amérique du Nord, vers 1894, qu'on l'introduisait à l'arboretum Dominion d'Ottawa, en 1895. Il s'agissait d'un autre excellent choix, car au fil du temps le pin de Macédoine a démontré une rusticité à toute épreuve et une grande adaptabilité à diverses conditions de croissance sous le climat de l'est de l'Ontario et de l'ouest du Québec. Il n'est pas étonnant que ce pin, peu frileux, soit également devenu très populaire en Scandinavie !

Le pin de Macédoine pourrait être considéré comme une version montagnarde du pin blanc indigène nord-américain, tant les deux espèces se ressemblent. Ils appartiennent tous deux à la tribu des pins tendres, qui contiennent passablement moins de résine que les pins durs auxquels appartiennent nos autres pins indigènes, le pin gris et le pin rouge, ainsi que de nombreux pins européens. De même, leurs feuilles aciculaires ont toutes deux des marges très finement dentées et sont regroupées par faisceaux de cinq aiguilles enveloppées d'une gaine caduque. Ces grandes affinités expliquent pourquoi le conservateur émérite de l'arboretum Dominion, Arthur R. Buckley, a découvert en 1972 que les deux espèces s'hybridaient : le généreux pollen du pin de Macédoine fécondait les cônelets femelles du pin blanc, tous deux voisins dans l'arboretum !



◀ Le pin de Macédoine que l'on peut admirer à l'arboretum Dominion est une espèce rare que l'on y a plantée dès la première année de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa.

▶ Après leur fécondation, les cônelets femelles rougeâtres du pin de Macédoine, principalement logés dans la portion supérieure de l'arbre, prennent du volume et verdissent, puis libèrent une importante quantité de résine blanchâtre. Ils se lignifient dans leur seconde année de croissance pour enfin laisser s'échapper leurs semences.

PIN PONDEROSA

PINUS PONDEROSA DOUGLAS EX P. & C. LAWS

Le pin ponderosa est le plus célèbre des pins de l'ouest de l'Amérique du Nord. Il a été introduit en Angleterre en 1826 par l'Écossais David Douglas qui en avait récolté des graines en Oregon. On cultive le pin ponderosa à l'arboretum Dominion depuis 1890, principalement sous forme de brise-vent dans lesquels on l'a judicieusement mélangé à d'autres espèces de pins et d'épinettes. Le pin ponderosa constituait un choix fort approprié pour l'aménagement d'un tel ouvrage : il s'ancre profondément dans le sol grâce à sa vigoureuse racine pivotante pendant que ses racines latérales très étalées le rendent apte à supporter de grands vents et à puiser l'eau en profondeur en période de sécheresse. De plus, c'est une essence qui profite de la pleine lumière et qui tolère bien les gels.

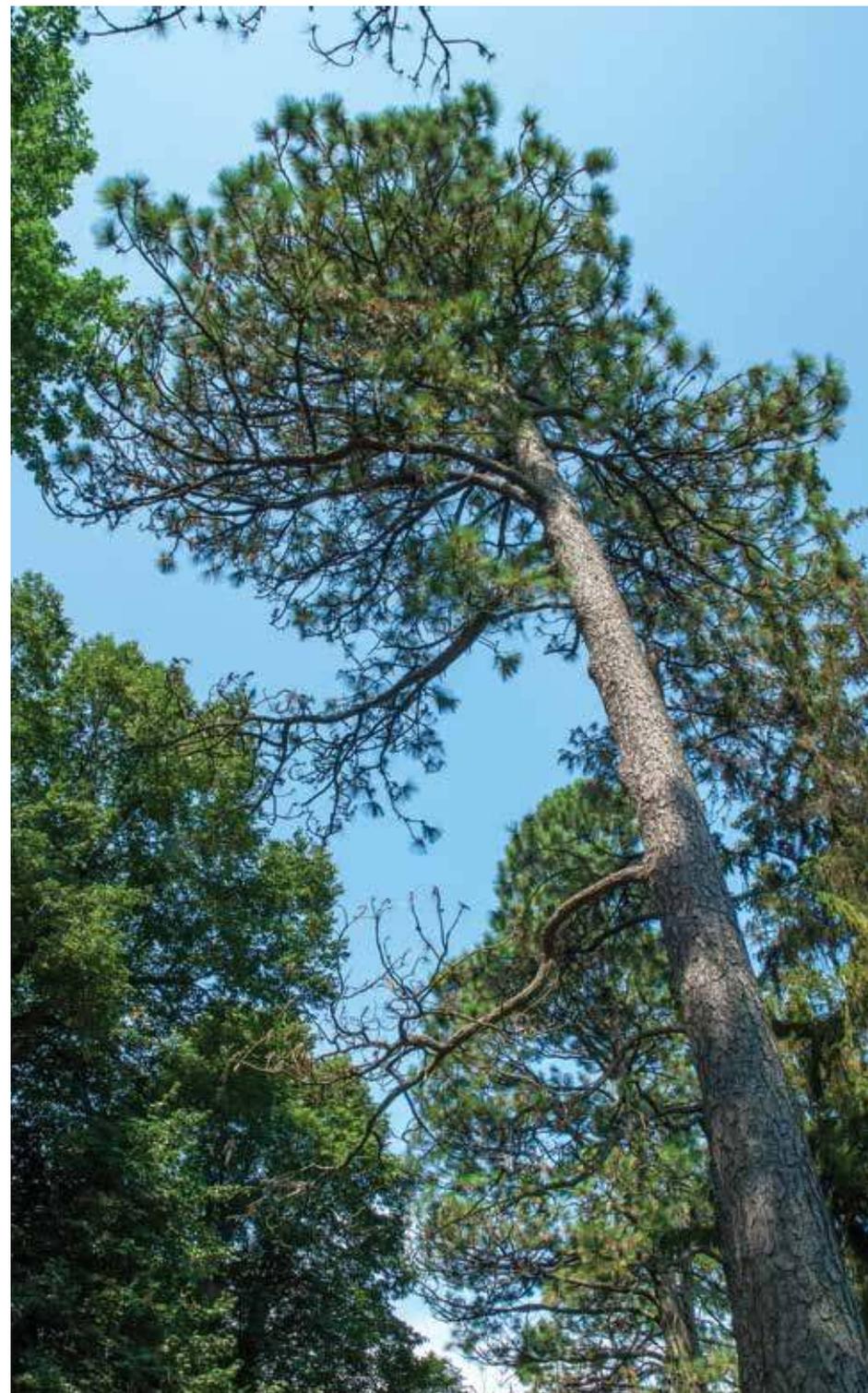
Cette force tranquille a été mise à profit à l'arboretum pour abriter le mieux possible les arbres et les arbustes à fleurs, tels les pommetiers décoratifs et les magnolias, qui ont en commun d'avoir des bourgeons très sensibles aux gelées tardives printanières ou hâtives automnales.

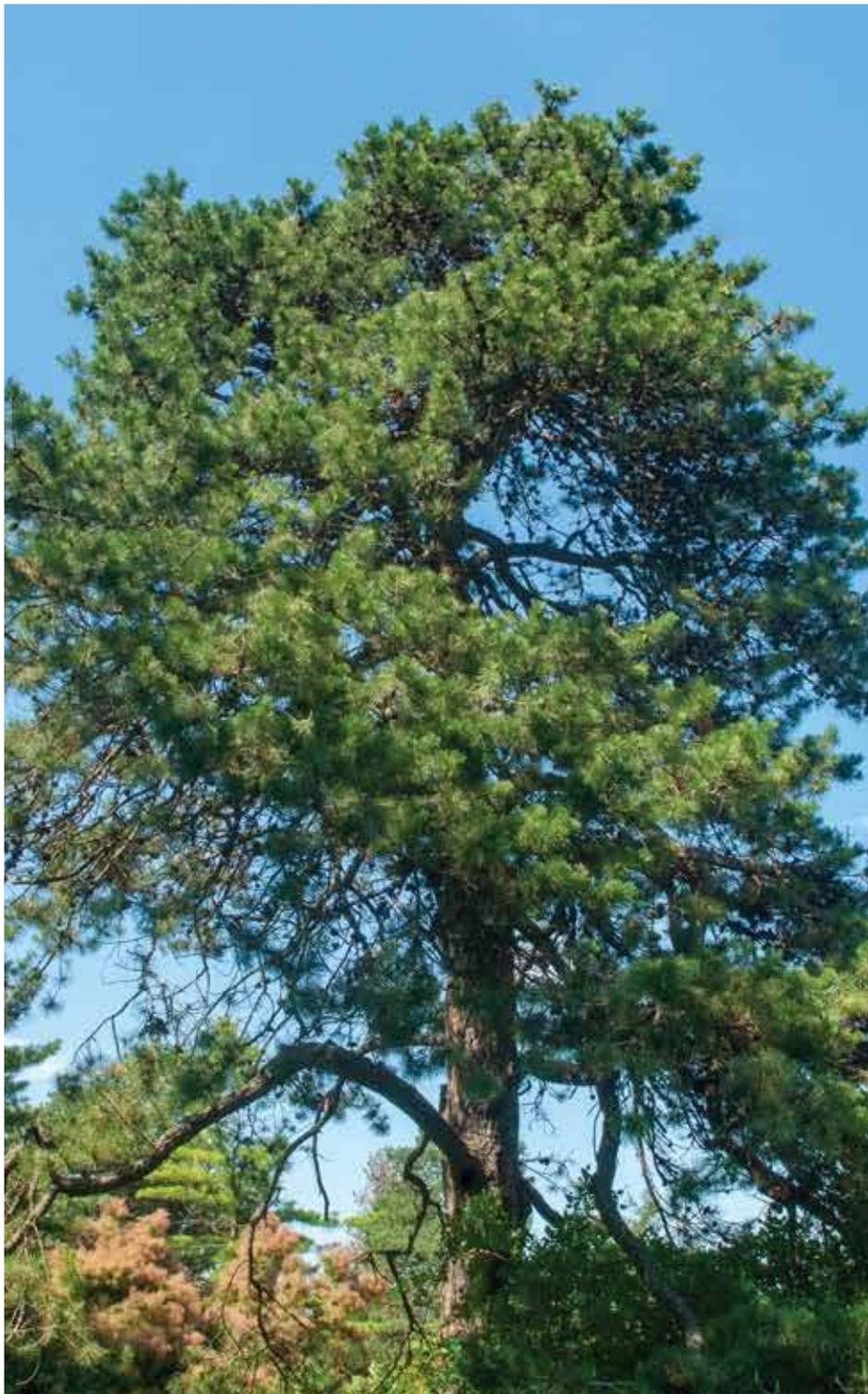
Il n'existe aucune autre espèce de pin dans l'ouest du continent nord-américain qui possède une écorce aussi jolie et qui habille avec autant de noblesse les fûts des individus d'âge mûr. Cette écorce brillamment colorée est constituée de grandes plaques écailleuses de couleur brun orangé qui s'entremêlent à des sillons noirs et mesurent de 1,20 à 1,50 mètre de longueur et jusqu'à 45 centimètres de largeur. Ses écailles très épaisses lui confèrent des propriétés ignifuges.



► Dès 1890, James Fletcher avait pris soin d'ériger des haies brise-vent de conifères et de les placer en des endroits stratégiques de manière à « envelopper l'arboretum ». Ce pin ponderosa fait partie d'un de ces brise-vent aux aspects architecturaux si intéressants qu'il pourrait en entier se qualifier de remarquable.

◄ Les longues aiguilles vert foncé, droites, rigides, mais flexibles du pin ponderosa, sont regroupées le plus souvent en faisceaux de trois aiguilles. Elles sont engainées à la base par une membrane papyracée persistante, typique chez les pins durs. Lorsqu'on brise les rameaux, ils exhalent une odeur d'écorce d'orange.





PIN RIGIDE

PINUS RIGIDA MILLER

L'arboretum Dominion est le plus ancien arboretum au Canada. L'importance des arboretums nationaux pour la culture des espèces à statut précaire prend ici tout son sens. Deux spécimens de pin rigide de l'arboretum Dominion, plantés en 1908, sont aujourd'hui plus que centenaires et représentent fièrement leur espèce, aujourd'hui en péril au Québec. Ce pin, réputé pour son allure pittoresque, a une cime et un port de forme irrégulière, et est structuré de nombreuses branches noueuses en pagaille, réclinées vers le sol.

Le pin rigide est à l'origine du nom de la vaste région américaine des Pine Barrens qui recouvre de grands pans du territoire de Cape Cod, de Long Island et du New Jersey. Au Canada, sa distribution naturelle se limite à l'est du pays, soit à la rive nord-est du lac Ontario et en bordure du Saint-Laurent, tout particulièrement dans l'archipel des Mille-Îles. Au Québec, sinon quelques occurrences en Montérégie, quelque 3 000 à 4 000 individus se trouvent protégés dans la réserve écologique du Pin-Rigide, située à Saint-Antoine-Abbé, dans le sud de la province.

Ce pin très coriace, l'un des rares conifères à pouvoir rejeter de souche après un cataclysme naturel, se distingue par son bois généreusement imbibé de résine, d'où son nom anglais *pitch pine*, et par son tronc qui se pare très souvent de bouquets d'aiguilles. Faits plutôt rares chez les pins, les bouquets sont regroupés par faisceaux de trois aiguilles, et les cônes fructifères persistants, très symétriques, sont constitués d'écaillés dont l'extrémité est armée d'un gros mucon piquant et recourbé.

◀ Le pin rigide est une espèce pionnière indigène, de petite taille et de faible longévité, qui pousse bien là où d'autres espèces peinent à s'établir, par exemple dans des terres sablonneuses acides, pauvres et sèches. Son bois noueux a limité son exploitation, mais probablement aussi sa conservation.

▶ Les cônes du pin rigide ont tendance à persister sur leur arbre bien après avoir libéré leurs graines et à y noircir pendant des années. À la vue d'une colonie de pins rigides recouverts de ces cônes, on croirait qu'il s'agit de centaines d'oiseaux noirs perchés sur les branches.



SAPIN DE CÉPHALONIE

ABIES CEPHALONICA LOUDON

Le sapin de Céphalonie est un immense sapin, dont la grande élégance tient à son port parfaitement conique, et qui s'habille de pied en cap de branches étagées, attachées de proche en proche depuis la base de son tronc jusqu'à son sommet. Lorsqu'on a commencé à le cultiver à l'arboretum Dominion, en 1899, celui qui en était responsable, William Terrill Macoun, doutait de la rusticité de ce sapin originaire des montagnes de la Grèce, du sud de l'Albanie et des îles de la mer Égée, dont l'île de Céphalonie. En effet, il avait observé que la moitié de la longueur de sa pousse annuelle pouvait mourir au cours de l'hiver suivant s'il était le moins rigoureux. Pourtant, plusieurs dizaines d'années plus tard, ce spécimen rondouillard semble plutôt bien portant!

C'était compter sans les résiliences particulières de ce sapin. Il possède notamment une très grande résistance à l'ombre; on a vu des individus, dominés pendant 20 ou 30 ans, repartir vigoureusement et produire une cime dense. Ses aiguilles persistent en moyenne sept années sur les rameaux où elles parviennent à se dresser vers le ciel par une torsion sévère, leur donnant ainsi une apparence de brosse!

Curieusement, la très grande vigueur de ce sapin, qui porte de nombreuses branches de forts diamètres, est à la source même des inconvénients qu'il représente lorsqu'on désire le cultiver: il peut devenir si énorme que le commun des mortels ne peut généralement pas lui offrir tout l'espace dont il aurait besoin pour se développer à son meilleur!



► En tant qu'espèce ligneuse méditerranéenne de type montagnoux, le sapin de Céphalonie tolère bien la sécheresse, les gelées longues et précoces ainsi que les abondantes chutes de neige, même celles qui restent longtemps au sol; aussi peut-il atteindre une taille de 25 mètres, ce qui est exceptionnel chez les sapins.

◄ En Grèce, dans son territoire d'origine, le sapin de Céphalonie pousse sur des sols issus de roches-mères très diverses, des gneiss, des schistes, des argiles, des calcaires cristallins ou dolomitiques, entre autres, une diversité qui n'est pas sans rappeler celle du territoire de la capitale nationale.





SAPIN DE SIBÉRIE

ABIES SIBIRICA LEDEB.

Le sapin de Sibérie se classe parmi les plus rustiques de la planète! Son aire de distribution naturelle comprend les zones tempérées et septentrionales d'Asie, du nord de la Russie au nord-est de la Chine, en passant par la Sibérie, la Mongolie et le Kazakhstan. C'est une des espèces typiques de la taïga : elle supporte des froids extrêmes allant jusqu'à -50°C , croît dans des forêts mixtes situées à des altitudes allant de 1900 à 2400 mètres, et même dans ces conditions difficiles, elle arrive à atteindre entre 30 et 35 mètres. On rapporte qu'elle pousse même sur des terres gelées en permanence.

Il n'est donc pas étonnant que l'on ait choisi de cultiver le sapin de Sibérie à l'arboretum Dominion, où il convenait à merveille à la mission première assignée au réseau canadien des fermes expérimentales lors de sa mise en place en 1886, à savoir l'étude de la rusticité des espèces ligneuses. Il fallait non seulement valider sa capacité à supporter des hivers glaciaux, ce pour quoi il avait grande réputation, mais également examiner son comportement et évaluer son adaptabilité aux conditions bioclimatiques de l'est de l'Ontario et de l'ouest du Québec, particulièrement en période de canicule. Dans son livre *Trees and Shrubs of the Dominion Arboretum* publié en 1980, l'ancien conservateur Arthur R. Buckley, alors à la retraite, affirmait être plutôt satisfait des performances du sapin de Sibérie, dont il vantait notamment l'impressionnante vitesse de croissance. D'ailleurs, il ne mentionnait pas l'avoir vu souffrir lors d'épisodes caniculaires.

◀ Il y a un seul exemplaire de sapin de Sibérie sur la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Il a été planté, en 1952, en face d'Heritage House, un des plus anciens bâtiments de la ferme, dont la construction originale remonte à 1889.

▶ Le sapin de Sibérie n'est pas sans intérêt esthétique. Avec son tronc cylindrique de près d'un mètre de diamètre à maturité, des branches horizontales inférieures qui affleurent le sol et une couronne conique, ce sapin peu résineux adopte une allure très légèrement pyramidale de la base au sommet.



CHAMAECYPARIS DE SAWARA FILIFÈRE

CHAMAECYPARIS PISIFERA (SIEBOLD & ZUCC.)
ENDLICHER 'FILIFERA'

Le *Chamaecyparis pisifera* 'Filifera' est un conifère à croissance lente originaire du Japon, où son bois parfumé, réputé ne jamais pourrir, est utilisé dans l'industrie de la construction. Bien qu'utilisés en horticulture sous la forme de cultivars nains ou de petites dimensions créés pour leur valeur ornementale, les chamaecyparis sont à l'origine des conifères arborescents de tailles conséquentes. À l'état naturel, leur taille peut varier de 35 à 50 mètres, et leur tronc atteindre deux mètres de diamètre. Les quelque cinq ou six espèces connues partagent avec les cyprès la famille des cupressacées, d'où leur surnom « faux cyprès ». La variété particulièrement gracieuse du chamaecyparis de Sawara filifère, cultivée depuis 1890 à l'arboretum Dominion, est appréciée pour la confection de haies.

► Le feuillage d'écaillés imbriquées des chamaecyparis de Sawara ressemble à s'y méprendre à celui du thuya. En revanche, les fruits sont fort différents. Ces faux cyprès portent des cônes sphériques ou ovoïdes, tandis que les thuyas ont des cônes en forme de tulipe.



CHAMAECYPARIS DU JAPON

CHAMAECYPARIS OBTUSA (SIEBOLD & ZUCC.) ENDLICHER

Le chamaecyparis du Japon subit couramment des mutations spontanées qui altèrent certains traits morphologiques, comme la couleur du feuillage, le port et plus particulièrement la vitesse de croissance. L'art de l'aménagement nippon requérant des spécimens aux caractères clairement définis, des cultivars de toutes dimensions, formes et couleurs imaginables ont été créés pendant des siècles. L'espèce est devenue si populaire après sa découverte par le botaniste écossais Robert Fortune en 1860 et son introduction en Angleterre en 1861 que chaque pépinière renommée travaillait à développer son propre « cultivar maison ». L'un de ces cultivars, le 'Aurea', a fait son entrée à l'arboretum Dominion en 1903. Sans doute le plus vieux spécimen canadien, ce chamaecyparis au port conique se distingue par ses nouvelles pousses qui sont dorées avant de verdier plus tard en saison.

► Planté depuis 1909 à l'arboretum Dominion, ce magnifique chamaecyparis du Japon, de l'avis même de l'ancien conservateur des lieux, Arthur R. Buckley, se pare de rameaux souples et légèrement retombants « qui évoquent les frondes des fougères ». Il porte également le nom de faux cyprès hinoki.





THUYA OCCIDENTAL

THUYA OCCIDENTALIS LINNAEUS

WABINO-KIJIK / KIJIK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

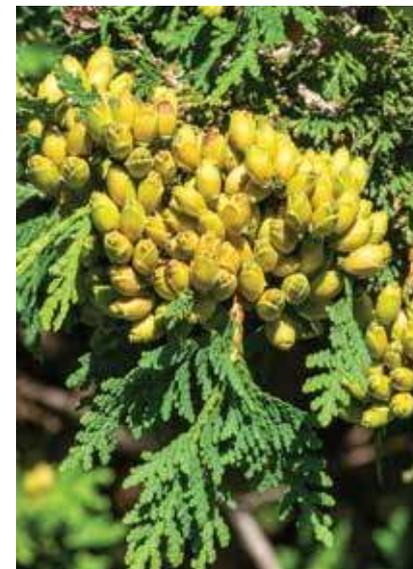
En 1712, l'ingénieur français Gédéon de Catalogne (1662-1729) a rédigé un mémoire sur les seigneuries coloniales, dont il décrit avec soin les ressources végétales. À propos du thuya, il raconte que son bois imputrescible et léger servait à « clore les villes de Montréal et des Trois-Rivières, à palissader des terrasses à Québec et généralement à clore tous les forts du pays et la plupart des clôtures des champs et des jardins ». Aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait découvert en 2016 lors de fouilles contrôlées extensives dans le Vieux-Québec, tout comme précédemment au palais de l'intendant et près du monastère des Ursulines, des pièces de bois vestiges de la construction des remparts de 1693. Constituée d'un coffrage en pièces massives de thuya taillées à la hache, la palissade se conformait aux plans de l'ingénieur militaire Josué Dubois Berthelot de Beaujours.

Cultivé en France depuis 1560, au plus tard, le genre *Thuja* a longtemps été considéré par les pépiniéristes comme une seule et unique espèce, de sorte que l'histoire presque deux fois centenaire de la création de cultivars issus de « notre cèdre bien à nous » est extrêmement difficile à retracer.

Le thuya occidental a toujours eu la cote auprès des chercheurs de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Ils cherchaient à retracer et à créer les variétés les plus appropriées pour une intégration, soit en solo dans les aménagements paysagers, soit en groupe dans les haies. Les horticulteurs en chef du Dominion attestaient que déjà, en 1894, des haies de cèdre s'étiraient sur plus d'un kilomètre, aux frontières de la Ferme ainsi qu'aux abords de certains édifices et parmi la collection de haies expérimentales.

◀ Les nombreuses qualités et propriétés du thuya occidental ont été exploitées depuis les tout débuts de la Nouvelle-France, puis largement étudiées à l'arboretum de la Ferme expérimentale à partir du XIX^e siècle. En 2005, l'arboretum comptait encore quelque 45 variétés différentes de thuya occidental.

▶ Si, au fil des siècles, les palissades sont tombées en désuétude, l'utilisation du thuya occidental dans les clôtures de perche ceinturant les pâturages et dans les haies délimitant les propriétés a très longtemps perduré.



MAGNOLIA PARASOL

MAGNOLIA TRIPETALA LINNAEUS

À l'origine, il semblait bien osé d'espérer réussir la culture d'un magnolia parasol dans la région d'Ottawa. L'espèce est indigène du sud-est des États-Unis, de la Pennsylvanie à l'Alabama, et préfère nettement les climats tempérés plus chauds. Au cours des 50 premières années qui ont suivi la plantation du spécimen de l'arboretum en 1907, les cinq tiges feuillées qu'il avait réussi à développer, de peine et de misère, ont tour à tour été détruites à un moment ou un autre par suite d'hivers particulièrement rigoureux. Un jour, une sixième tige est apparue, a survécu et a formé un petit arbre qui fleurit et produit désormais chaque année de curieux fruits ressemblant à des cornichons rosés. Ce magnolia parasol, qui est parvenu à développer sa rusticité, est un extraordinaire exemple de la résilience chez les plantes ligneuses.

Le magnolia parasol est une espèce d'une grande beauté que l'on a introduite dans les jardins d'Europe au XVIII^e siècle, à l'époque où les magnolias nord-américains faisaient fureur, principalement pour l'apparence exotique que lui confère son opulent feuillage d'un vert très vif. Par la suite, on en a délaissé petit à petit la culture à cause de l'odeur nauséabonde de ses fleurs, et ce, à la faveur d'espèces très florifères de parfum agréable en provenance d'Asie. Ce petit arbre est supporté le plus souvent par un tronc multiple couronné d'une cime ouverte dont l'aspect parasol est accentué par l'effet spectaculaire de ses énormes feuilles verticillées, c'est-à-dire disposées en cercle autour d'un même nœud.



► À l'instar de tous les magnolias indigènes de l'Amérique du Nord, les fleurs du magnolia parasol sont de grandes fleurs qui apparaissent bien après la pousse de ses feuilles. Chez certains spécimens, ces grandes fleurs peuvent aller jusqu'à mesurer 25 centimètres de diamètre.

◄ On reconnaît volontiers la valeur ornementale du feuillage et des fleurs du magnolia parasol. Or ses fruits, qui adoptent la forme d'un cône charnu plus ou moins allongé, ressemblent à de petits épis de blé d'Inde rose ou rouge à maturité et ajoutent sans contredit à l'effet décoratif en fin d'été.





PLATANE OCCIDENTAL

PLATANUS OCCIDENTALIS LINNAEUS

CHIKIMEMINIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Notre platane, l'essence feuillue à bois dur la plus volumineuse d'Amérique du Nord, a été cultivé pour la première fois vers 1636, à South Lambeth non loin de Londres, dans le jardin des curiosités botaniques venues du monde entier créé par les jardiniers, horticulteurs et explorateurs Tradescant, père et fils. Curieusement, en 1896, ce sont les jardins botaniques royaux de Kew, à Londres, et non une source nord-américaine qui ont fourni à la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa des semences de cet arbre «enfant du pays», originaire de l'extrême sud de l'Ontario, du centre et de l'est des États-Unis et du Mexique. C'est l'arbre le plus massif à pousser à l'est des montagnes Rocheuses.

Le platane du jardin Macoun, conçu par Warren Oliver en 1934, est probablement devenu l'arbre le plus «excentrique» de son espèce à croître en Amérique du Nord. Il y est bien au-delà de l'aire de distribution naturelle de sa «race», mais ce n'est pas tout à fait étonnant. Les sylviculteurs experts affirment que le platane occidental fait partie de ces très rares espèces d'arbres qui réussissent à se développer à leur plein potentiel lorsqu'on les cultive juste un petit peu plus au nord de l'endroit où ils poussent à l'état naturel. Ces «excentriques» deviennent généralement plus vigoureux et offrent une meilleure résistance aux maladies. Dans le cas du platane occidental, l'ennemi à abattre, la maladie la plus sérieusement invalidante, est l'antracnose printanière. Le champignon phytopathogène responsable sévit année après année, détruisant les nouvelles feuilles et attaquant même des rameaux chez les individus les plus sensibles. Notre platane vedette du jardin commémoratif Macoun n'y échappe pas: chaque année, ses nouvelles feuilles brunissent comme si elles avaient été surprises et brûlées par une gelée tardive printanière. En réaction, notre patriarche doit se rhabiller. Il renouvelle son feuillage en

développant des pousses secondaires afin de demeurer apte à faire de la photosynthèse, et ainsi de se sauver la vie!

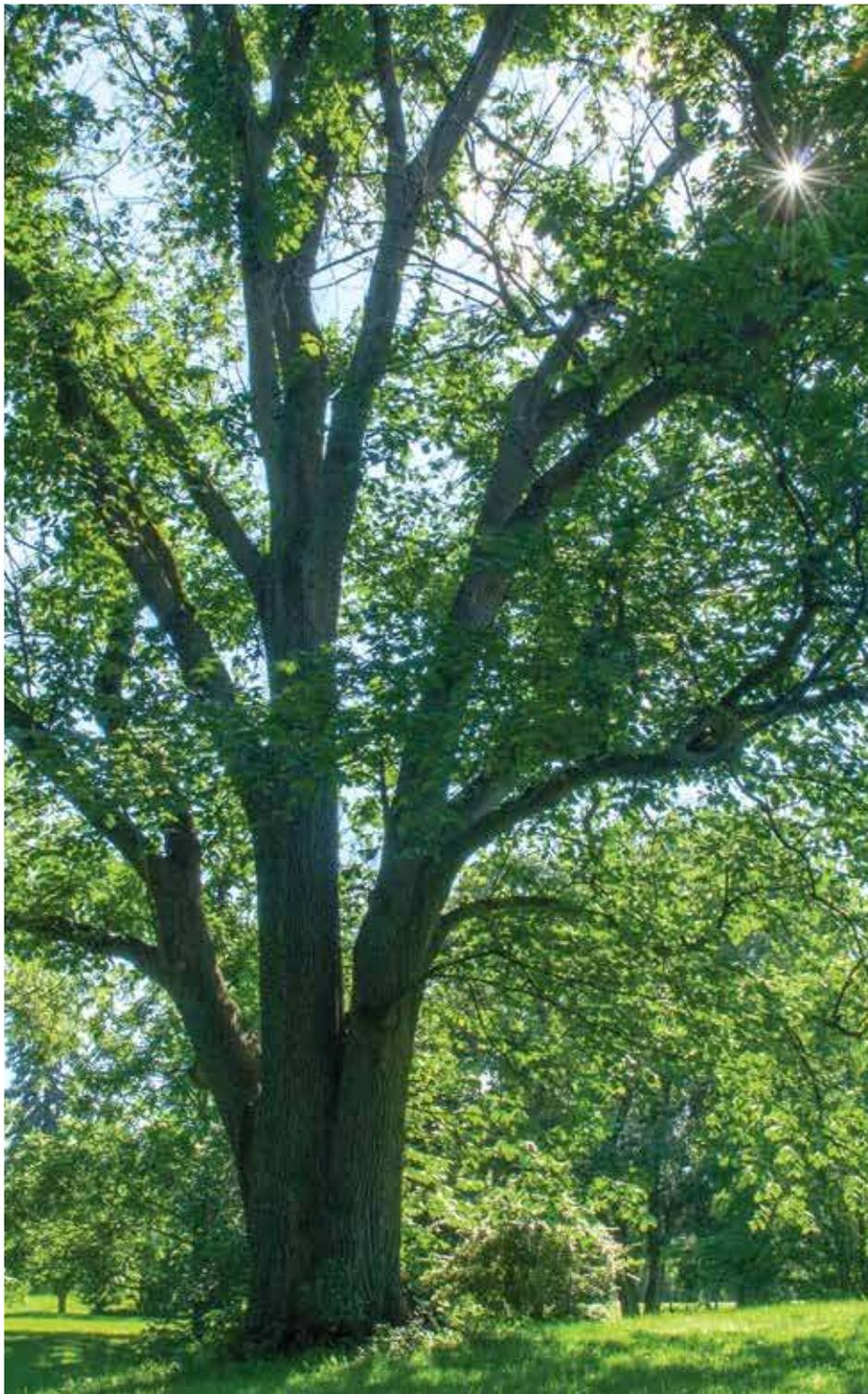
Mais les platanes sont des durs à cuir. Apparus sur Terre il y a environ 100 millions d'années, ils constituent l'unique genre botanique de leur famille à survivre au Crétacé supérieur. Dans le vaste clan des arbres, ce sont de véritables patriarches! Une dizaine d'espèces de platanes existent encore de nos jours en Inde, au sud-est de l'Europe et en Amérique du Nord. Du nombre, ce sont les trois espèces originaires de notre continent, incluant le Mexique, que l'on considère comme les plus évoluées de leur genre botanique. L'une d'entre elles, notre platane occidental, pourrait de surcroît être qualifiée d'arbre futuriste! Certains spécimens, âgés de près de 50 ans aujourd'hui, occupent différents sites d'importance aux États-Unis et partagent la même fantastique provenance: des semences apportées sur la Lune en 1971 par l'astronaute Stuart Roosa, ancien pompier du Service des forêts des États-Unis et membre de l'équipage d'Apollo 11, qui sont ensuite revenues sur Terre pour être semées par le Service des forêts. Le plus célèbre de ces platanes du troisième millénaire est celui qui pousse aux abords de l'Independence Hall, à Philadelphie, l'édifice où la Déclaration d'indépendance américaine a été signée en 1776 et où fut adoptée la Constitution américaine en 1786.

Les premiers colons débarqués en terre d'Amérique sont toujours particulièrement ravis lorsqu'ils repèrent sur un terrain des platanes et encore plus s'ils sont de belle taille. La présence de ces arbres gigantesques leur confirme que la terre est très riche et indéniablement fertile, et qu'ils peuvent sans crainte y aménager une ferme et élever leur famille. Leur imposance se double de plus de l'apparence exotique de leur écorce en trois tons délicieusement mouchetée de vert et de jaune clair.



▲ Les feuilles du platane et de l'érable sont similaires par leur contour découpé de lobes divergents et leurs nervures irradiant à partir d'un point à la base du limbe. Toutefois, les feuilles d'érable s'opposent par paires à chaque nœud, tandis que les feuilles de platane sont distribuées de façon alterne.

◀ Ce platane occidental géant de la plate-bande centrale de la Ferme expérimentale, pourtant indigène au continent nord-américain, a été semé en 1897 à partir de graines venues d'Angleterre et intégré au jardin dédié à William Terrill Macoun, assistant de William S. Saunders dès 1888, chef de la Division de l'horticulture de la Ferme expérimentale centrale de 1898 à 1910, puis horticulteur en chef du Dominion de 1910 à sa mort, en 1933.



ORME DE MONTAGNE 'CORNUTA'

ULMUS GLABRA HUDSON 'CORNUTA'

L'orme de montagne porte bel et bien son nom. Son espèce, véritablement montagnarde, constitue des forêts peu denses en situation de basses montagnes, jusqu'à 1 600 mètres d'altitude, au nord et au centre de l'Europe et à l'ouest de l'Asie. On la retrouve à sa limite nordique, jusqu'en Écosse, en Finlande, au sud de la Scandinavie et en Russie. Depuis l'Antiquité, cet orme décore les parcs et les cimetières.

La variété 'Cornuta' de l'arboretum Dominion illustre à merveille la richesse des nombreux cultivars que l'on a sélectionnés : on choisissait d'abord des pousses dont les caractéristiques sont les plus esthétiques et singulières pour ensuite les greffer sur des troncs d'arbres porte-greffe compatibles. En observant de plus près ce spécimen remarquable, c'est d'abord et avant tout son feuillage qui se révèle distinctif. Ses feuilles asymétriques à la base sont attachées à des rameaux velus par de courts pétioles camouflés par une oreillette ; elles ont une surface rude comme du papier de verre, mais elles sont duveteuses au revers. On dit qu'elles sont « en épaule », car elles atteignent leur largeur maximale dans leur tiers supérieur, et elles sont de surcroît coiffées de trois à cinq pointes inégales.

Chez les principales espèces d'ormes présents en sol canadien, la floraison est très hâtive au printemps et survient bien avant que la feuillaison ne se produise. Très rapidement ensuite, se développent les fruits aplatis et secs typiques des ormes, appelés samares. Chez l'orme de montagne, les samares largement ovales, presque circulaires, sont glabres et de grandes dimensions.

◀ Le magnifique spécimen d'orme de montagne de l'arboretum Dominion nous révèle d'abord son port évasé, « encouragé » par un tronc qui développe souvent deux ou trois fourches dès sa base. La variété 'Cornuta' est l'une des nombreuses créations spécifiquement conçues et élaborées pour embellir les jardins et les parcs.

▶ Si la floraison printanière de l'orme de montagne offre peu d'intérêt, en revanche sa production de samares est marquante : nombreuses, grandes et distinctement encochées à leur sommet par une petite échancrure, les samares se groupent en denses fascicules, puis se séparent pour être dispersées par le vent et la pluie.



CHÊNE BICOLORE

QUERCUS BICOLOR WILLDENOW

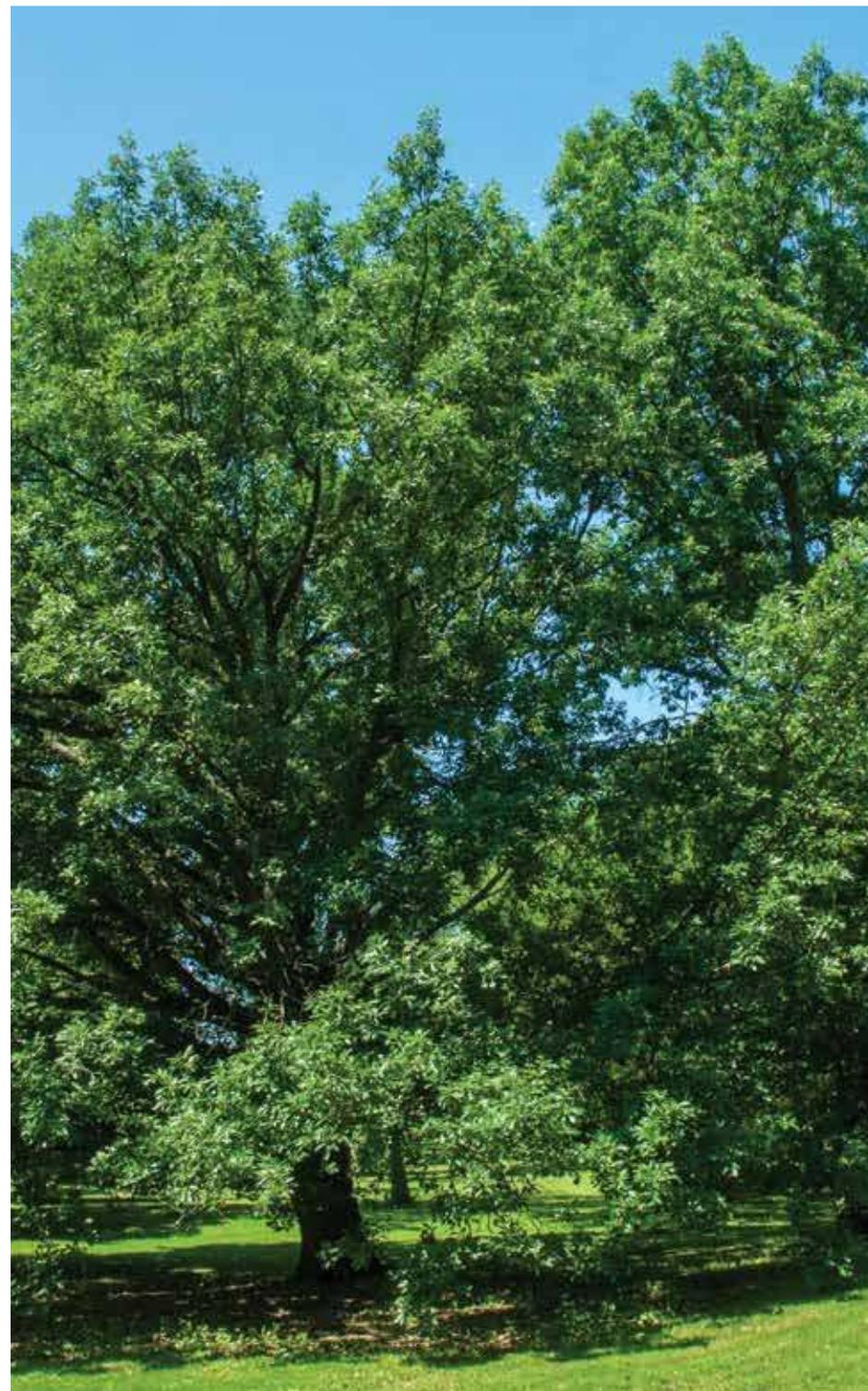
Voici un témoignage éloquent de la contribution des arboretums nationaux à la conservation et la reproduction du patrimoine génétique d'espèces végétales à statut précaire. À l'arboretum de la Ferme centrale expérimentale d'Ottawa, on cultive depuis 1939 un duo de chênes bicolores, une espèce non seulement très rare au Canada, mais aussi sur l'ensemble de son aire de distribution. À l'état naturel, le chêne bicolor se concentre dans les marécages boisés peu nombreux à subsister dans le sud de l'Ontario et le sud-ouest du Québec. En mai 1987, on a d'ailleurs créé à Henryville, en bordure de la rivière Richelieu, la réserve écologique Marcel-Raymond en vue de protéger une chênaie bleue, l'écosystème rare qui abrite le chêne bicolor.

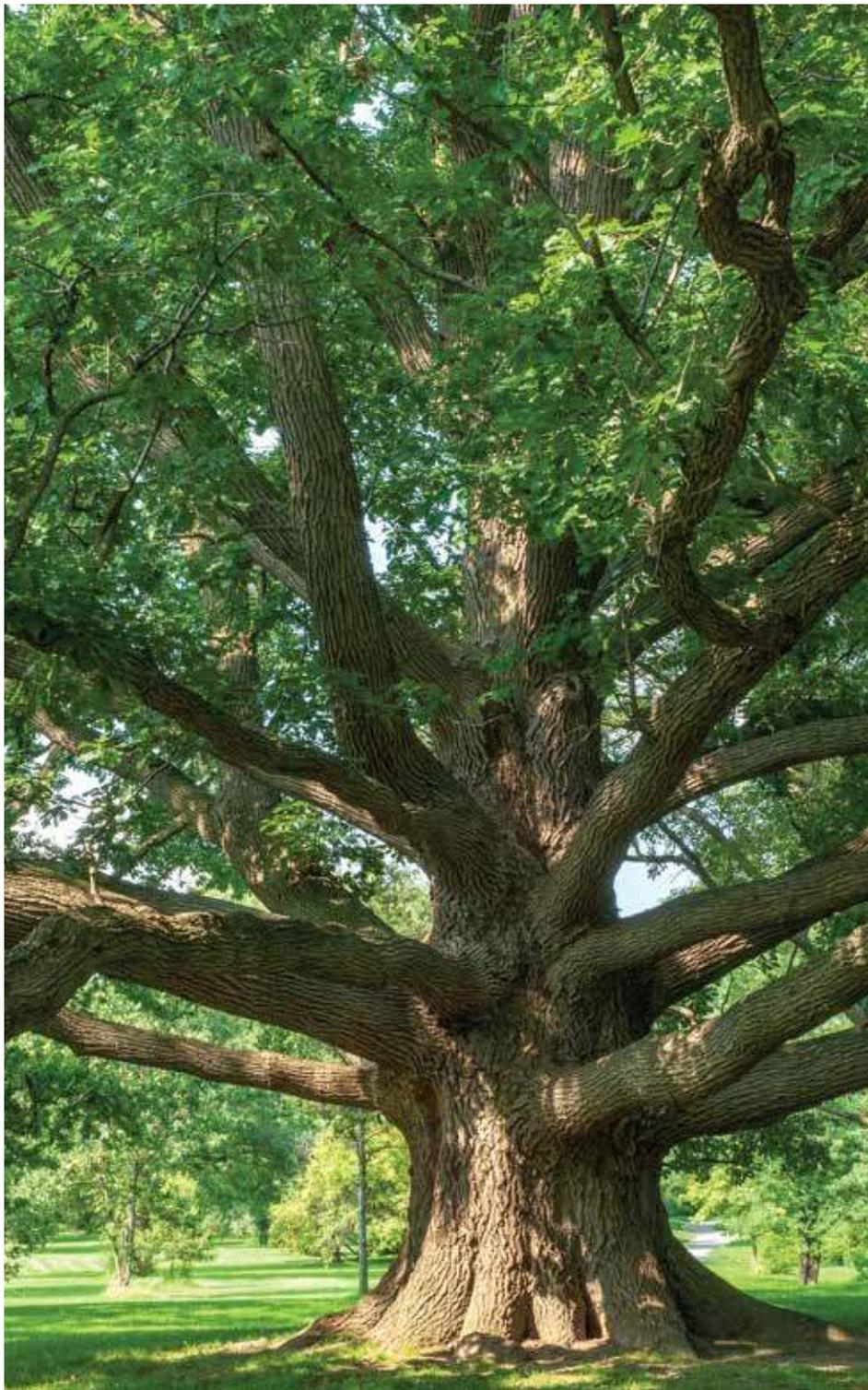
La valeur esthétique du chêne bicolor mérite également tous les efforts de conservation qui lui sont consentis. Tout d'abord, comment ne pas apprécier l'originalité de son port ? De la base du tronc au sommet, ses branches s'orientent différemment et confèrent à la cime une forme arrondie presque joufflue : les branches inférieures pendent vers le sol et les branches intermédiaires se relèvent à l'horizontale pendant que les branches supérieures ascendantes vont jusqu'à se dresser au sommet. Et puis il y a son bois, dont la beauté et la dureté le classent parmi les bois précieux. C'est un bois à grain fin, très lourd, tenace et résistant. Si l'aubier est si pâle qu'il confine au blanc, le bois de cœur est, lui, brun vif à brun chocolat, imperméable et très résistant à la carie.



► Le chêne bicolor ressemble au chêne à gros fruits par la diversité de ses conditions de croissance, mais aussi par la qualité de son bois. Comme ses populations représentent une infime fraction de celles du chêne à gros fruits, l'exploitation sans discernement des deux essences a contribué à le raréfier.

◄ Le chêne bicolor a beau être rare, il a tout pour prospérer s'il est protégé. Sa tolérance élevée aux grands froids et aux inondations, sa capacité à se relever de bris, sa résistance à la pollution, sa fructification abondante et sa très grande longévité devraient nous encourager à le planter.





CHÊNE DE BEBB

QUERCUS X BEBBIANA C.K. SCHNEIDER

La collection de chênes de l'arboretum Dominion d'Ottawa a toujours été la plus importante entre toutes, et ce, depuis sa création en 1889. En 1904, on disait qu'elle comptait 98 espèces et variétés de chênes à raison d'un à de multiples exemplaires chacune. Le chêne de Bebb est tout à fait unique! C'est certainement le roi de la collection. Arthur R. Buckley, conservateur de l'arboretum durant 35 ans, avant de prendre sa retraite en 1973, racontait que ce majestueux et noble chêne avait vu le jour dans les forêts marécageuses des environs de la Ferme expérimentale, avant d'être planté ici, en 1898. Le chêne de Bebb, indigène au Canada, est un hybride naturel du chêne blanc (*Quercus alba*) et du chêne à gros fruits (*Quercus macrocarpa*). La présence du spectaculaire spécimen de l'arboretum est en soi exceptionnelle, car le chêne blanc est une espèce plutôt rare dans la vallée de l'Outaouais.

Fort de cette vigueur hybride, l'unique chêne de Bebb est devenu, au fil des ans, le chêne le plus volumineux de toute la collection, et ce, non seulement par le diamètre de son tronc, mais également par l'envergure latérale de sa cime. Grâce à sa transplantation dans l'arboretum, au lieu de compétitionner en hauteur à la recherche de la lumière comme il l'aurait fait s'il était resté en forêt, notre chêne de Bebb étire à n'en plus finir à l'horizontale ses tiges co-dominantes, et sa canopée à couper le souffle domine toujours tous les autres chênes de la collection.



◀ Ce magnifique chêne de Bebb centenaire a été déchiré par un tourbillon de vent qui a fait, le même jour, 22 victimes parmi les arbres de l'arboretum Dominion. Il a survécu, mais il a été défiguré... Un arboriculteur verra à le restructurer progressivement au fil des ans, sans le brusquer.

▶ Soulignons la grande valeur sociologique de ce chêne de Bebb. Il est bien connu qu'on ressent un réel bien-être en présence de grands arbres, et que cette sensation augmente exponentiellement plus les arbres sont volumineux. Les innombrables photos de gens étreignant ce chêne de Bebb en témoignent éloquentement!

CHÊNE IMBRIQUÉ

QUERCUS IMBRICARIA MICHAUX

On cultive le chêne imbriqué dans la région d'Ottawa et sur les terrains de la Ferme expérimentale centrale depuis un peu plus de 75 ans. Dans un livre qu'il a publié en 1980, le conservateur de l'arboretum Arthur R. Buckley écrivait que la haie de chêne imbriqué qui se trouvait parmi la collection de haies expérimentales de la Ferme expérimentale était connue dans le monde entier. Il mentionnait que cette haie avait été maintes fois photographiée pour illustrer divers ouvrages de référence en matière d'horticulture et de dendrologie publiés en diverses langues et plusieurs pays. Il remarquait en outre qu'un écran ou une haie confectionnée avec ce chêne produisait tout un effet, particulièrement en hiver lorsque les arbres sont chargés des feuilles attachées à l'extrémité des rameaux, et dont la belle teinte cuivrée contraste merveilleusement avec la neige!

Aujourd'hui, il ne subsiste plus de ce chêne que des spécimens isolés de faible taille. Il offrait pourtant des caractéristiques singulières, ne serait-ce que ses feuilles qui n'ont rien à voir avec la forme classique qu'on associe généralement aux chênes. Entières, non découpées, elles ont davantage la forme de feuilles de laurier et la texture de lanières de cuir. Lorsqu'elles s'agitent le moins au soleil, leurs surfaces vert foncé brillantes s'entremêlent et contrastent avec leurs revers blanchâtres et velus. Comme c'est le cas lorsqu'il s'agit d'espèces de la tribu des

chênes rouges, les glands du chêne imbriqué n'ont pas encore atteint leur pleine maturité au début de la seconde saison de végétation.



► Le milieu d'origine du chêne imbriqué est le centre et l'est des États-Unis, de la Caroline à la Nouvelle-Angleterre, où il pousse jusqu'à 25 mètres. C'est un arbre rustique, capable de s'adapter à tous types de sols, et on lui connaît peu d'ennemis, mais son bois est de piètre qualité.

◄ Le chêne imbriqué est une essence marcescente, c'est-à-dire qu'au lieu de tomber à la saison morte, ses feuilles attendent la repousse des nouvelles feuilles pour le faire. Autre trait caractéristique : chez les glands de ce chêne, la cupule embrasse presque entièrement la noix.





TILLEUL DENTELÉ DE HOLLANDE

TILIA PLATYPHYLLOS SCOPOLI 'LACINIATA'

Le tilleul dentelé de Hollande est une variété horticole issue d'une forme spontanée de tilleul à grandes feuilles, une espèce naturellement très variable, cultivée depuis des siècles en Europe. On croit que cette variété existe depuis 1835, et peut-être depuis plus longtemps encore, car les fils de Joseph-Bernard Baumann, descendants d'une célèbre famille d'horticulteurs-pépiniéristes alsaciens, la proposaient dans le catalogue de leur pépinière de Bollwiller, en 1838. On la cultive en Amérique du Nord depuis au moins 160 ans.

Le tilleul à grandes feuilles est un grand arbre à feuilles cordées obliques. Ses feuilles caduques, alternes et translucides, qui adoptent le plus souvent la forme d'un cœur au sommet brusquement fuselé, ont une base asymétrique qui donne l'impression qu'elles sont de travers ; on dit aussi « de guingois ». Leurs nervures principales se déploient en éventail depuis la base du limbe, et leurs nervures latérales rectilignes se rendent jusqu'à la bordure de la feuille ; ce sont des feuilles raides. Les feuilles du tilleul dentelé de Hollande s'en distinguent nettement par leur délicatesse, leur souplesse, leur étroite forme conique, et surtout, les échancrures et dentelures profondément et diversement découpées.

Le tilleul dentelé de Hollande fleurit au moment du solstice d'été et compte, avec son espèce mère, parmi les tout premiers tilleuls à fleurir. Il produit alors une profusion de fleurs de couleur crème qui s'attachent à ses jolis rameaux rouges. Ces fleurs comestibles aux propriétés médicinales composent des inflorescences lâches pendantes très odoriférantes dans lesquelles trois à six fleurs sont suspendues par de délicats pédoncules.

◀ Ce spécimen de tilleul dentelé de Hollande de l'arboretum Dominion, dont le tronc se dédouble, appartient à une variété rare du tilleul à grandes feuilles. Comme tous les tilleuls, il peut s'épanouir en milieux urbains, car il supporte très bien la taille et les élagages, et résiste à la pollution.

▶ Les fleurs mellifères du tilleul dentelé de Hollande attirent une multitude d'insectes pollinisateurs. Elles doivent leur parfum prononcé à la présence des glandes nectarifères dont un exemplaire unique se trouve à la base de chacun de leurs pétales.



AUBÉPINE DUVETEUSE

CRATAEGUS MOLLIS (TORREY & A. GRAY) SCHEELE VAR. *MOLLIS*

L'aubépine duveteuse est une plante indigène de l'est de l'Amérique du Nord où les terres agricoles abandonnées, les clairières, les abords de ruisseaux constituent ses habitats de prédilection. Elle a été intégrée à l'arboretum de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa au tout début du XX^e siècle.

Cette aubépine, que l'on trouve à l'état sauvage parmi les régions les plus méridionales de l'est du Canada jusqu'en Nouvelle-Écosse, est également présente chez notre voisin du Sud. Comme chez de nombreuses espèces du genre, que l'on appelle affectueusement cenelliers, elle porte des épines et son écorce gris clair s'exfolie sous forme de longues lanières rapprochées. Ses feuilles épaisses, d'une texture ferme et d'un vert herbe mat en surface, sont au revers couvertes d'une fine pubescence soyeuse à l'aisselle des nervures. Presque aussi larges que longues, ces feuilles atteignent leur largeur maximale au-dessus de leur milieu puis s'atténuent brusquement à la base. Enfin, elles présentent un pourtour grossièrement et doublement denté.

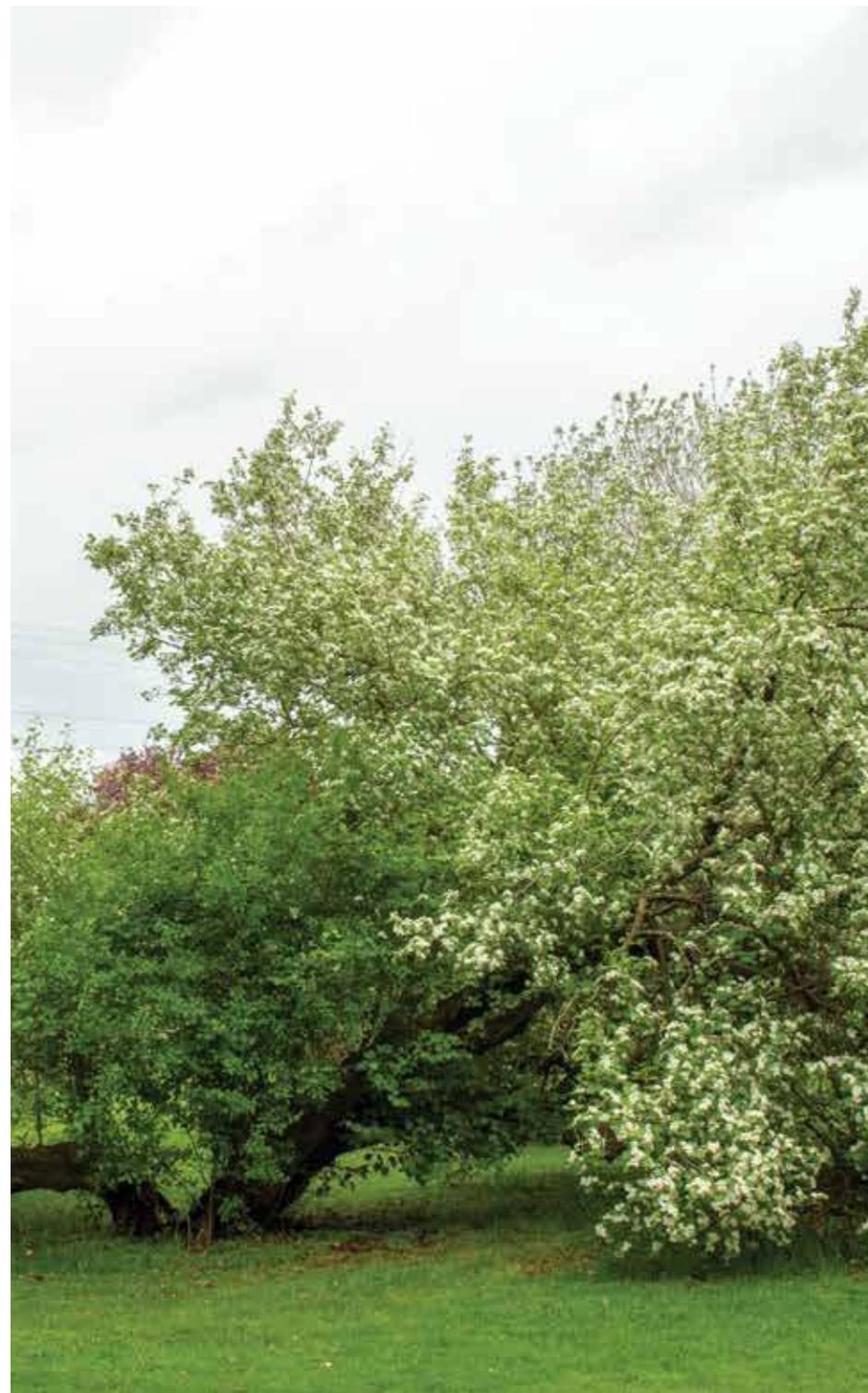
La floraison de l'aubépine duveteuse est profuse, ce qui est à la source de son charme. Elle se présente sous la forme de nombreuses inflorescences aplaties, appelées corymbes, qui sont attachées à des rameaux nains, comme chez les arbres fruitiers. Cela n'est pas étonnant puisque comme de nombreux arbres fruitiers, les aubépines appartiennent à la famille des roses. Leurs

fleurs blanches très voyantes évoquant les fleurs de pommiers s'ouvrent quelques semaines plus tard que ces dernières. Elles produiront des fruits comestibles presque sphériques, de couleur écarlate ou cramoisie, affectueusement surnommés cenelles.



► Arthur R. Buckley, conservateur de la précieuse collection de végétaux ligneux de l'arboretum entre 1938 et 1973, révélait dans son livre *Trees and Shrubs of the Dominion Arboretum* que selon lui, cette espèce d'aubépine, au port très étalé, était la plus belle de son genre botanique, *Crataegus*.

◄ Il semble que ce spécimen d'aubépine appartienne à une forme inhabituelle de l'espèce *mollis* compte tenu de la présence, au cœur des fleurs, non pas de vingt mais plutôt de dix étamines dont les anthères sont de couleur crème.





POMMETIER DE SIBÉRIE PLEUREUR

MALUS BACCATA BORKHAUSEN 'GRACILIS'

Environ 250 pommetiers décoratifs représentant une centaine de cultivars ont été plantés sur les terrains de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Plusieurs de ces variétés y ont été développées à compter des années 1920, principalement par l'hybrideure Isabella Preston sous la direction de l'horticulteur en chef du Dominion, William Terrill Macoun. L'arbre à fleurs de collection qu'est le pommetier de Sibérie illustré ici est si unique qu'on pourrait sans craindre d'exagérer le déclarer emblématique de l'ère d'implantation et de développement de pommetiers rustiques à la Ferme. Ses autorités l'avaient reçu en cadeau de l'arboretum Arnold de Boston, qui cultivait ce clone depuis 1913, après avoir reçu des spécimens en provenance de la pépinière James Veitch & Sons de Chelsea, en Angleterre. Cette célèbre pépinière britannique avait confié à William Purdom, un chasseur de plantes, la recherche de végétaux rustiques chinois ; c'est ainsi qu'il a récolté des semences de ce pommetier dans la province de Shaanxi, au nord-ouest de la Chine.

Avec ce pommetier de Sibérie pleureur ajouté à sa collection, la Ferme expérimentale enrichissait son programme de développement et de création de variétés rustiques de pommiers et de pommetiers. L'objectif était de développer des cultivars dont les bourgeons à fleurs et à fruits supporteraient le rude climat des prairies canadiennes sans compromettre leur floraison et leur rendement. Ce programme remontait au commencement de la Ferme, quand en 1887, le premier directeur William Saunders, lui-même arboriculteur fruitier chevronné, s'est procuré des semences de pommetier de Sibérie auprès des jardins botaniques royaux de Saint-Petersbourg, en Russie, pour s'en servir comme matériel d'hybridation.

◀ Ce pommetier de Sibérie au port pleureur présente, entre autres caractéristiques originales, des feuilles qui s'éloignent de la consistance de cuir typique du pommetier de Sibérie. Sa provenance historique et son bagage génétique spécial en font un véritable trésor de la collection d'arbres à fleurs de l'arboretum Dominion.

FUSAIN DE L'HIMALAYA

EUONYMUS HAMILTONIANUS WALL

Les fusains forment une grande famille de près de 180 espèces, toutes réputées toxiques. Le fusain de l'Himalaya, d'origine japonaise, est cultivé en Amérique du Nord depuis les années 1930 pour son feuillage automnal et ses fruits décoratifs. Le spécimen de l'arboretum Dominion, fort probablement âgé de 75 ans, s'est développé en un solide petit arbre à tronc unique. En début d'été, ses petites fleurs verdâtres découpées en quatre parties égales se manifestent fort discrètement. L'automne venu, ses fruits secs en forme de capsules présenteront quatre lobes distincts d'un beau rose soutenu qui s'ouvriront par quatre valves dévoilant chacune une grosse graine enrobée d'un sac charnu vivement coloré de rouge orangé, appelé arille.

► En plus d'être très parfumé, le fusain de l'Himalaya en met plein la vue. Tout comme le fusain Yeddo, ses grosses graines revêtent des couleurs aussi éclatantes que ses fruits, sinon davantage, si bien qu'il déploie une profusion de tons flamboyants lorsque ses capsules s'ouvrent à maturité.



FUSAIN YEDDO

EUONYMUS HAMILTONIANUS WALL SSP. SIEBOLDIANUS (BLUME) H. HARA

La plupart des fusains sont cultivés soit pour les superbes couleurs des feuilles et des fruits chez les variétés caduques à l'automne, soit pour le vibrant feuillage panaché des variétés persistantes en hiver. Le fusain Yeddo, originaire de l'Extrême-Orient, est une variété caduque qui offre en outre une touche décorative inattendue en morte-saison. Il a été introduit en Occident en 1865 et a reçu, en 1924, une distinction de la Royal Horticultural Society de Londres. Âgé d'environ 75 ans, le spécimen de l'arboretum Dominion est un arbuste de grande dimension. Tout comme le fusain de l'Himalaya, ses fleurs sans éclat passent inaperçues. En revanche, il produit une importante quantité de capsules fructifères très colorées qui dévoileront des arilles orangés, parfois longtemps suspendus aux pousses de l'année, même après la chute des feuilles. L'effet est spectaculaire !

► On cultive habituellement le fusain Yeddo pour son abondance de fruits rose pâle. L'arbre pousse mieux dans des lieux ensoleillés ou partiellement ombragés et s'adapte à tous types de sols. Bien qu'il grandisse lentement, il peut finir par atteindre plus de 3 mètres et une largeur équivalente.





ÉRABLE À FEUILLES TRONQUÉES

ACER TRUNCATUM BUNGE

L'érable à feuilles tronquées est originaire de la Corée et des régions septentrionales de la Chine. Il a été découvert dans la province de Shandong en 1830 par un médecin letton, Emil Bretschneider, qui faisait alors partie d'une délégation russe à Pékin. Également amateur de botanique, Bretschneider en fait parvenir des semences aux jardins botaniques royaux de Kew, à Londres, ainsi qu'à l'arboretum Arnold de Boston, en 1881. Sans doute grâce aux échanges que la Ferme expérimentale centrale entretenait depuis ses débuts avec le célèbre arboretum américain, elle a pu commencer à le cultiver dès 1897, parmi une imposante collection d'érables qui allait, dès 1904, contenir 122 espèces et variétés différentes. Le spécimen original n'existe plus, mais on peut tout de même admirer un individu remarquable de cette espèce qui a été planté à l'arboretum il y a plus de 80 ans.

Au moment de leur débourrement, les feuilles de l'érable à feuilles tronquées, qui se font face deux à deux de part et d'autre des rameaux, sont de couleur cuivrée ou pourpre. Leur vie durant, elles communiqueront par leurs pétioles qui contiennent une sève laiteuse. Elles partagent ce trait caractéristique avec les feuilles de l'érable de Norvège, une espèce abondamment cultivée de par le monde. Les érables produisent des fruits secs ailés soudés par paires, appelés disamares. L'angle de divergence des samares varie nettement selon les espèces et constitue un précieux indice d'identification. Chez l'érable à feuilles tronquées, l'angle presque plan des paires rappelle aussi son espèce cousine, l'érable de Norvège.

◀ L'érable à feuilles tronquées est un érable de taille moyenne et de couronne arrondie qui offre des coloris et des formes à la fois étonnantes et attirantes visuellement. Son nom vient de la morphologie de ses feuilles, qui semblent s'arrêter abruptement, comme si elles étaient coupées transversalement à leur base.

▶ Caractéristique des *Acer*, les feuilles de l'érable à feuilles tronquées sont palmatilobées, autrement dit, elles sont découpées en cinq ou sept lobes dont le pourtour est entier et parcourues du même nombre de nervures principales qui rayonnent depuis le point de rencontre de leur limbe foliaire et de leur pétiole.



ÉRABLE ARGENTÉ

ACER SACCHARINUM LINNAEUS

WABISHONIYA-ININATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

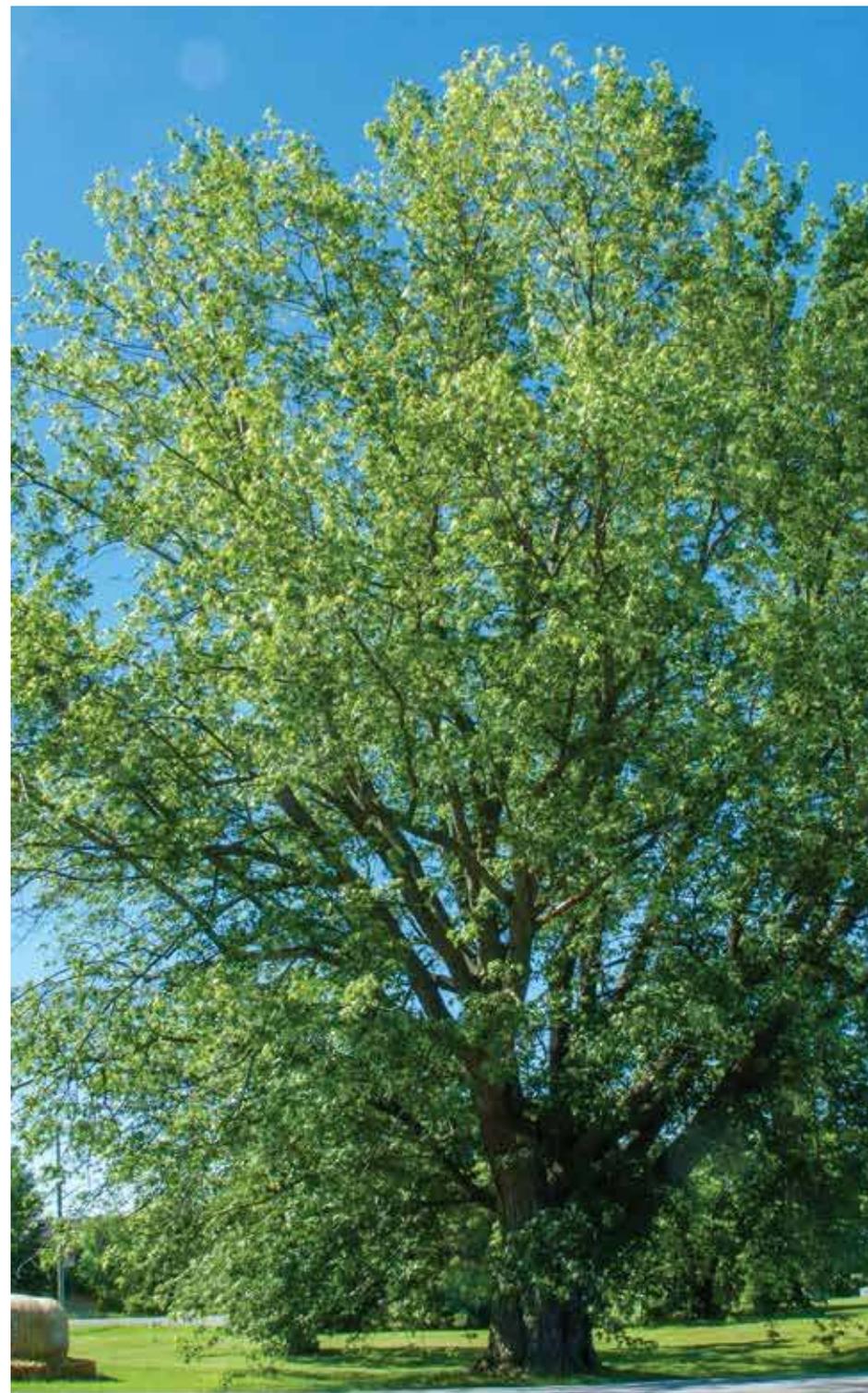
Indigène de l'est de l'Amérique du Nord, l'érable argenté a tendance à dominer dans les milieux riverains où on le rencontre en peuplements purs. À l'état naturel, il forme des forêts marécageuses dans les endroits exposés aux inondations printanières, en bordure des grands cours d'eau et de leurs affluents, dont la rivière des Outaouais. Ses peuplements purs se raréfient toutefois sous la pression du développement agricole, de l'étalement urbain et de la villégiature. En revanche, on apprécie cet érable depuis fort longtemps en foresterie urbaine et en culture ornementale pour sa rapidité de croissance, sa grande rusticité et surtout sa grande capacité d'adaptation aux divers types de stress inhérents aux grandes villes. L'érable argenté, comme certaines autres espèces qu'il côtoie en milieu naturel, tels l'orme d'Amérique et le frêne rouge, est «particulièrement doué» pour croître dans les conditions asphyxiantes des sols compactés des terrains bétonnés et macadamisés de nos agglomérations: ses racines plutôt superficielles, s'étalent sur de grandes surfaces et réussissent à capturer un maximum d'oxygène nécessaire à la respiration!

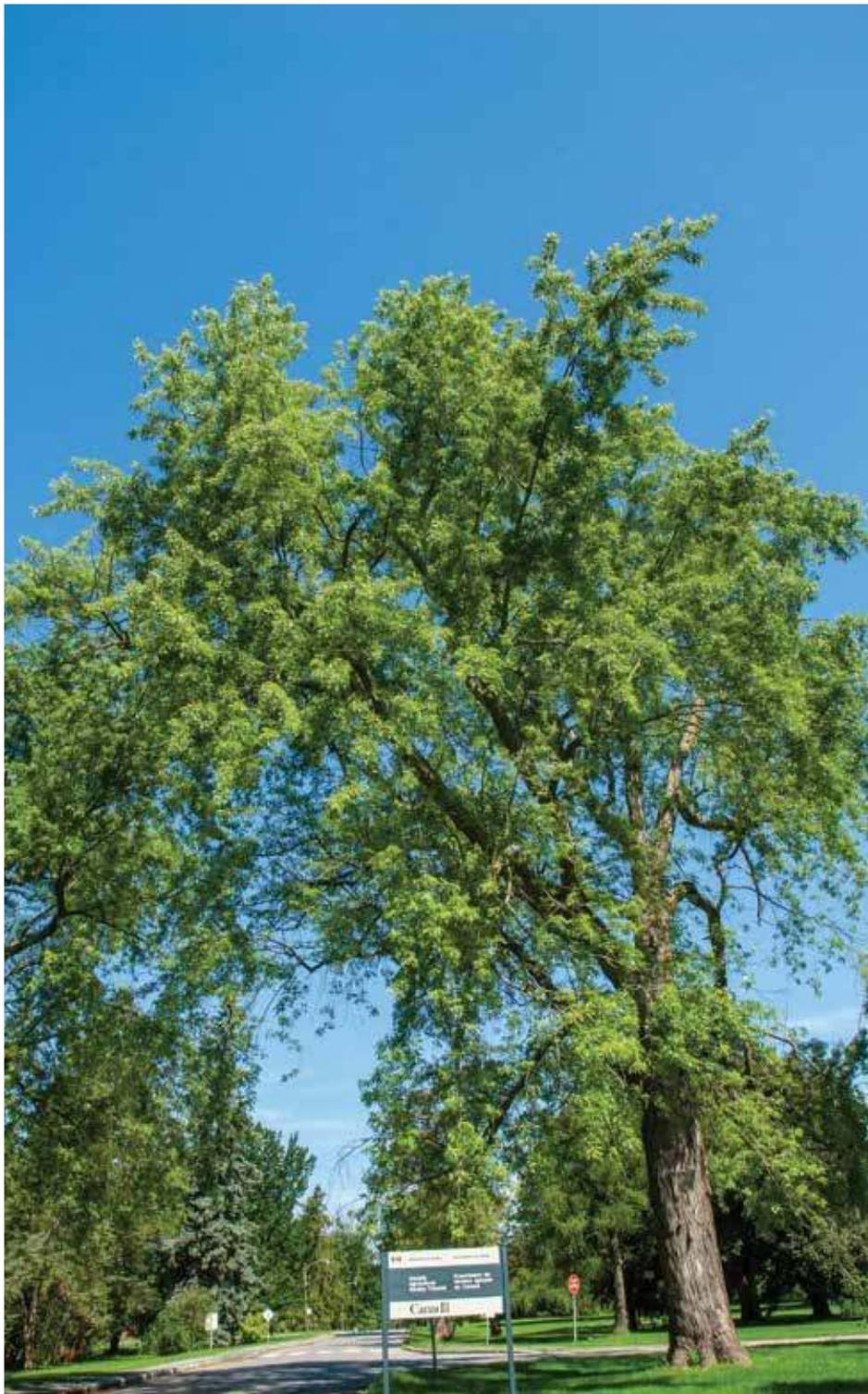
L'érable argenté est toutefois beaucoup plus qu'un arbre rustique et performant. Il représente l'unique espèce de son genre botanique *Acer* qui soit aussi gracieuse! Ses solides branches charpentières ascendantes supportent des branches et des rameaux qui retombent d'abord pour se retrousser ensuite à l'extrémité avec une grande élégance. Quant à ses feuilles, elles font dans la dentelle! Profondément découpées en trois à sept lobes carrés ou rectangulaires, elles adoptent une couleur vert clair sur le dessus et blanchâtre au revers.



► Cet érable argenté de la Ferme expérimentale, au majestueux port arrondi caractéristique, se déploie dans toute sa grâce. C'est une espèce qui s'associe volontiers à d'autres feuillus de stations humides, tels les ormes et les saules, mais aussi l'érable rouge avec lequel on l'hybride pour former *Acer x fremanii*.

◄ L'érable argenté est un arbre de contrastes. On prévoit qu'il sera de moins en moins présent en zones urbaines avec le réchauffement planétaire vu sa sensibilité aux bris causés par le verglas, entre autres; en même temps, on le sait capable de revitaliser les sites contaminés par les résidus miniers.





ÉRABLE ARGENTÉ À FEUILLES LACINIÉES

ACER SACCHARINUM LINNAEUS 'LACINIATUM WIERI'

L'érable argenté à feuilles laciniées, dont les feuilles ciselées sont attachées à des rameaux fortement pleureurs, atteint le paroxysme de la grâce! Depuis longtemps reconnus pour leur vitalité et leur croissance rapide, de nombreux cultivars de l'érable argenté font partie des premiers arbres que l'on a plantés sur les terrains de la Ferme expérimentale centrale où ils sont rapidement devenus des spécimens dominants, pour ne pas dire géants. Notre 'Laciniatum Wieri' était du nombre. Ce cultivar, qui a été découvert par un certain D. B. Wier de Lacon, en Illinois, a été mis en marché très tôt après, en 1873, par la célèbre pépinière Ellwanger & Barry de Rochester, dans l'État de New York. Grâce à son caractère hautement ornemental, sa culture a par la suite rapidement gagné en popularité dans tout l'est du continent.

L'érable argenté est une essence qui a aussi des qualités autres qu'ornementales. Il s'est fait connaître, notamment, pour la fabrication de colorants bleus et noirs et pour sa sève, dont on tire divers produits alimentaires certes moins sucrés que l'érable à sucre, mais comparables à ceux de l'érable rouge.

Aujourd'hui, le cultivar superbement décoratif qu'est le 'Laciniatum Wieri' se fait de plus en plus rare au sein des collections des arboretums et des jardins botaniques. Les spécimens qui meurent sont sans cesse plus difficiles à remplacer. C'est pourquoi les responsables de la reproduction des arbres à l'arboretum Dominion d'Ottawa reçoivent très souvent, de partout dans le monde, des demandes de boutures d'érable argenté à feuilles laciniées!



◀ Ce spécimen d'érable, dont le feuillage en dentelle est admirable, est un cultivar de l'érable argenté planté dès les premiers jours de l'arboretum de la Ferme expérimentale, le fameux 'Laciniatum Wieri' ! Les cultivars de l'érable argenté retiennent tous de leur espèce mère la capacité de croître très rapidement.

ÉRABLE SYCOMORE

ACER PSEUDOPLATANUS LINNAEUS

On a longtemps considéré l'érable sycomore comme une espèce semi-rustique dans la région d'Ottawa, car les sujets que l'on tentait de cultiver mouraient tous gelés, jusqu'au niveau du sol, à la suite de certains hivers rigoureux. Certes, le seul spécimen encore vivant à l'arboretum présente une curieuse silhouette, différente de celle qu'on rencontre naturellement chez cet érable européen. Son allure se distingue par l'imposant empatement bosselé situé à sa base : il résulte de la cicatrisation de blessures attribuables à la mort de nombreuses tiges tout au long de sa vie ! Les grosses tiges, bien solides, qui émanent de ce renflement semblent s'être blotties les unes contre les autres pour se tenir au chaud le reste de leur vie !

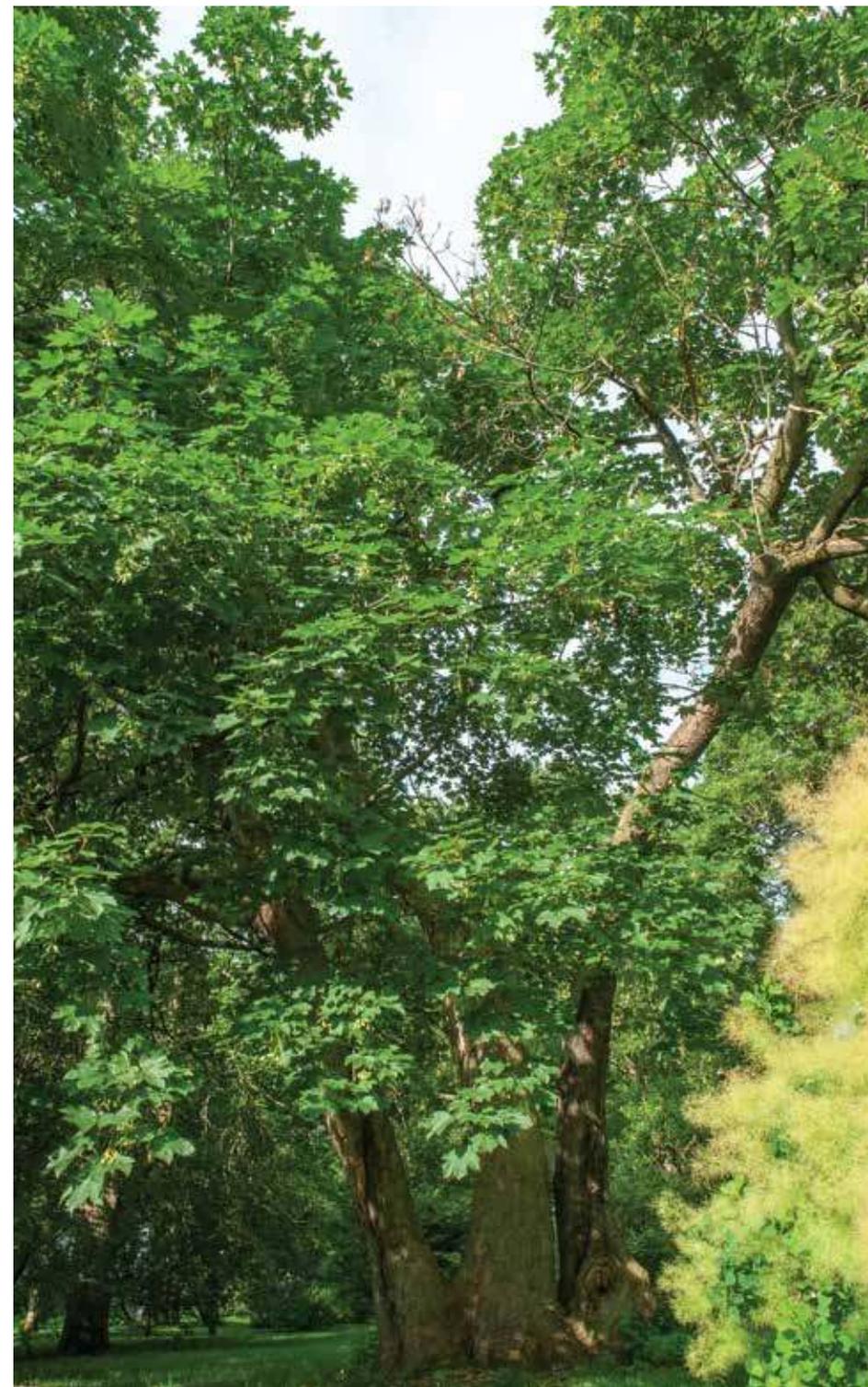
Assez tard au printemps, après la floraison de nos érables indigènes, l'érable sycomore entreprend son réveil printanier en même temps que sa feuillaison. Puis, ses bourgeons verts dodus libèrent de longues grappes ramifiées et retombantes, constituées de centaines de minuscules fleurs jaunes. Bientôt, ces inflorescences se transformeront en chapelets de graines ailées qui demeureront accrochés aux rameaux de l'arbre jusqu'à la fin de l'été. L'érable sycomore n'est assurément pas cultivé pour son coloris automnal, car celui-ci est beaucoup moins éclatant que chez de nombreux autres érables, dont l'érable à sucre. En revanche,

son feuillage nous offre l'occasion d'une merveilleuse découverte de nature graphique. Ses feuilles épaisses, plissées et ridées sont presque aussi longues que larges, ont une base en forme de cœur et un revers teinté de vert violacé.



► Ce spécimen d'érable sycomore est le seul survivant parmi tous les sujets de cette espèce européenne d'érable à avoir été plantés à différentes époques à l'arboretum, à compter de 1890. Alors qu'ils mouraient tous gelés lors des hivers rigoureux, celui-ci a tenu bon !

◄ Les feuilles de l'érable sycomore produisent naturellement un pigment rouge pourpre. Les hybrideurs sont parvenus à tirer parti de cette propriété en créant des cultivars dont le feuillage est teinté de rouge violacé, dont certains spécimens ont été récemment plantés sur le campus de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa.





MARRONNIER À FLEURS JAUNES

AESCULUS FLAVA AITON

Le marronnier à fleurs jaunes appartient au groupe des marronniers indigènes nord-américains affectueusement baptisés *buckeyes*. L'histoire de ce surnom nous permet ici un petit tour de botanique. Toutes les espèces de marronniers produisent des grappes de fruits qui semblent avoir été fabriqués en cuir, appelés bogues, et qui accouchent de grosses graines, appelées marrons, dont le nombre varie avec les espèces. Chez notre marronnier à fleurs jaunes, les bogues vertes mouchetées de brun, sans épines, accouchent de deux graines; or ces deux marrons bruns et luisants sont marqués d'une grosse cicatrice pâle, appelée hile, qui les font ressembler aux yeux d'un chevreuil. Un autre marronnier d'origine nord-américaine de la tribu des « buckeyes », le marronnier de l'Ohio, est lui aussi implanté depuis longtemps dans la région d'Ottawa. Ces deux espèces voisines sont cultivées sur le campus de la Ferme expérimentale et à l'arboretum Dominion, au sein de la collection d'arbres de la famille des sapindacées qui, dans la classification phylogénétique, comprend les érables et les marronniers. Qu'ils aient été cultivés à l'un ou l'autre site, les sujets marronniers de la ferme ont atteint des dimensions appréciables. Ils partagent aussi d'autres caractéristiques anatomiques, qu'ils soient d'une tribu ou d'une autre : l'écorce de leur tronc devient écailleuse avec l'âge et celle de leurs rameaux robustes dégage une odeur nauséabonde lorsqu'elle est blessée. Leurs énormes feuilles issues de bourgeons plantureux s'opposent de part et d'autre de leurs rameaux.

◀ Depuis 1908, on cultive à l'arboretum Dominion d'Ottawa ce marronnier à fleurs jaunes, qui a également été introduit à la même époque à Québec, à l'occasion des Fêtes de son tricentenaire. Comme pour tous les spécimens d'*Aesculus* sur la Ferme expérimentale, ce spécimen a atteint des dimensions dignes de mention.

▶ Comme chez les autres marronniers, des inflorescences coniques issues de très gros bourgeons apicaux se dressent à l'extrémité des rameaux du marronnier à fleurs jaunes vers la fin du printemps, alors que les feuilles sont à moitié développées. Leurs fleurs aux pétales de couleurs vives sont réputées attirer les oiseaux-mouches.

▶ Année après année s'allongent les rameaux et s'étirent les cicatrices laissées par la chute des feuilles et gravées à jamais dans leur chair. Il en va de même chez tous les feuillus, mais les empreintes du temps sont plus importantes chez les marronniers, vu le fort diamètre de leurs pétioles.



MARRONNIER À PETITES FLEURS

AESCULUS PARVIFLORA WALTER

Le marronnier à petites fleurs, dont le nom vernaculaire européen est pavier blanc, est originaire du sud-est des États-Unis. Bien qu'il soit indigène aux forêts claires de l'Alabama, de la Géorgie et du nord de la Floride, il présente une bonne résistance au froid, surtout en sols loameux, riches et bien drainés.

Ce marronnier se distingue par sa silhouette plus large que haute. C'est une espèce de croissance relativement rapide, mais comme il excède rarement quatre mètres de hauteur, sa largeur atteint souvent deux fois sa hauteur. Il se développe ainsi grâce à la multitude de drageons qui prolifèrent depuis sa base et facilitent son gain en envergure.

À l'instar des autres espèces de marronnier, le marronnier à petites fleurs produit des feuilles composées dites palmées. C'est que ses folioles, au pourtour crénelé denté, rayonnent tels les doigts d'une main autour de leur point d'attache au pétiole; longues et dodues, elles mesurent de 8 à 20 centimètres de longueur et se terminent par une pointe allongée et effilée. Les nouvelles feuilles, teintées de bronze lors du débourrement foliaire, deviennent pubescentes et grisâtres au revers une fois à maturité, puis se colorent d'un riche jaune beurre à l'automne.

Chaque été, au moment où les autres arbres semblent sommeiller, ce marronnier se transforme en un immense candélabre. Sa silhouette compacte au feuillage vert foncé se pare de panicules cylindriques allongées et dressées, de 20 à 30 centimètres, dont l'apparence est très originale. L'agréable parfum qui émane alors du buisson attire les papillons.



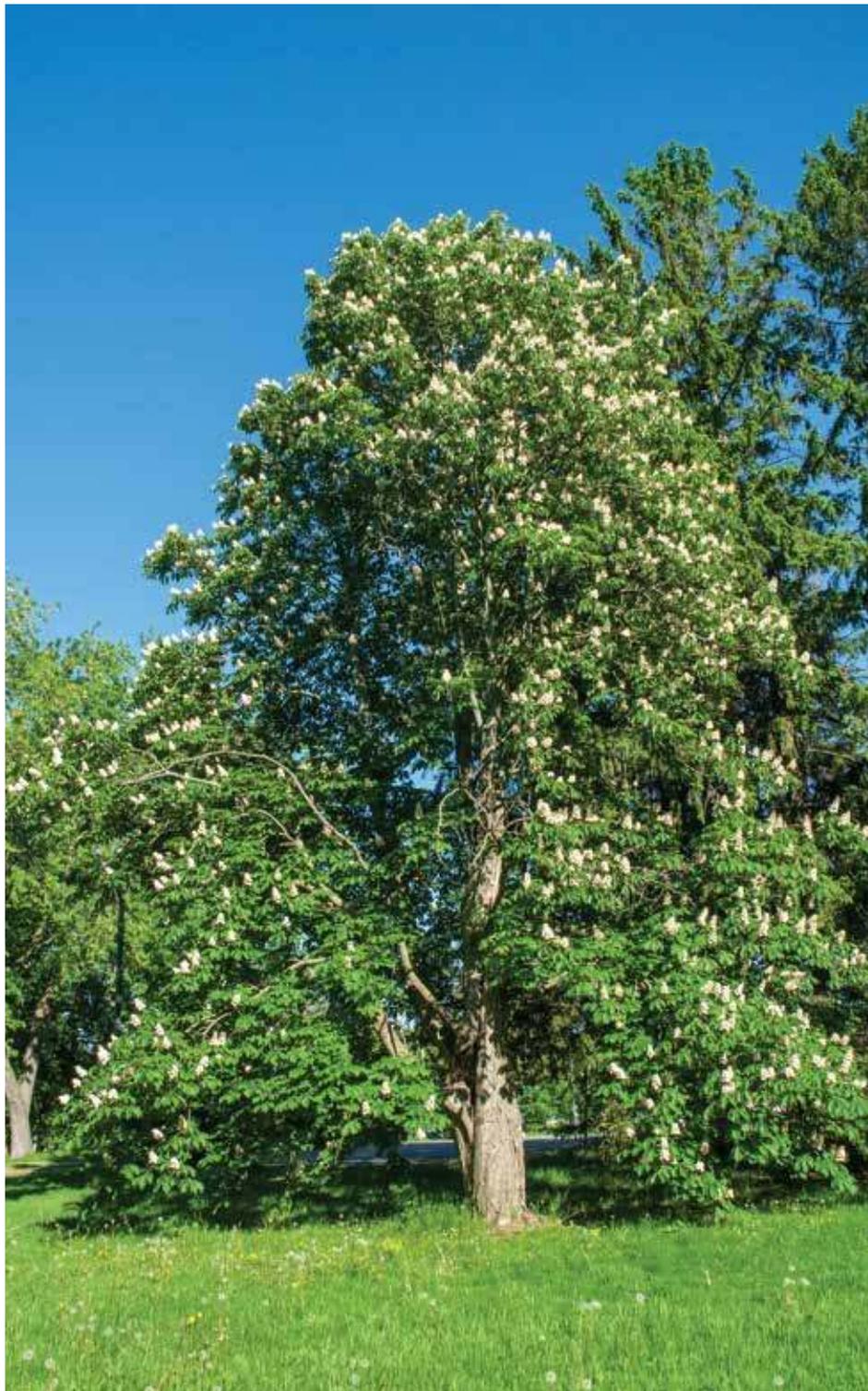
► Planté en 1908, au cœur de la collection des érables et des marronniers de l'arboretum Dominion, ce très gros marronnier à petites fleurs forme un buisson d'une dizaine de mètres de diamètre. Il mérite notre attention ici en tant qu'« arbre à petit développement qui pousse à l'horizontale ».

◄ Le marronnier à petites fleurs est parfois surnommé marronnier nain, en référence aux autres espèces de marronniers de dimensions beaucoup plus imposantes, et ce, bien qu'il forme des bosquets volumineux de grande valeur décorative.



◄ Prises isolément, les délicates fleurs blanches aux reflets rosés du marronnier à petites fleurs n'attireraient pas l'attention, si ce n'était qu'elles forment de gros épis d'aspect plumeux. Mouchetées de leurs très longues et gracieuses étamines rouges ou rosées, quelques rares fleurs femelles fécondées produiront des semences en forme de poire.





MARRONNIER D'INDE 'BAUMANNII'

AESCULUS HIPPOCASTANUM LINNAEUS 'BAUMANNII'

Malgré ce que nous porterait à croire son nom, le marronnier d'Inde est en fait originaire de la péninsule des Balkans, au sud-est de l'Europe, où il croît à l'état sauvage, surtout au nord de la Grèce, en Albanie et en Bulgarie. Il a été répertorié et décrit il y a très longtemps déjà pour la magnificence de ses fleurs. On le cultive en Europe depuis le dernier quart du XV^e siècle, particulièrement en bordure des grands boulevards et dans les grands espaces que sont les parcs, les campus et les cimetières.

C'est en 1819 que Constantin Auguste Napoléon Baumann (1804-1884) a découvert ce marronnier d'Inde dans le jardin d'un certain monsieur Duval, situé non loin de Genève, en Suisse. Il s'agissait d'une mutation spontanée sur un marronnier d'Inde qui, si ce n'était de ses curieuses fleurs doubles, avait l'air tout à fait normal. Il a donc prélevé un greffon sur cet arbre et l'a fait parvenir à son père qui était propriétaire de la pépinière Bollwiller, en Alsace. Très rapidement, dès 1822, la pépinière a mis des spécimens de ce cultivar sur le marché sous le nom de marronnier de Baumann.

Le marronnier d'Inde 'Baumannii' a commencé à être commercialisé en Amérique du Nord autour des années 1850. On le proposait régulièrement dans les catalogues de vente des pépinières au début du XX^e siècle. Outre ses fleurs doubles caractéristiques, il se distingue du marronnier d'Inde type par sa floraison plus tardive et sa silhouette plus grande et plus étroite.

► Le marronnier d'Inde 'Baumannii' planté à la Ferme expérimentale présente les bourgeons glutineux typiques du marronnier d'Inde dont il est issu. Il s'en distinguera plus tard, au moment de la floraison, où il arborera ses fleurs doubles caractéristiques, qui ne produiront par ailleurs que très peu ou pas de fruits.

◄ Le marronnier d'Inde 'Baumannii' est un cultivar de croissance rapide. Ses fleurs blanches se teintent de nuances jaunes ou rouges et durent plus longtemps que chez l'espèce pure. À maturité, ce marronnier adopte un port ovoïde et peut atteindre jusqu'à 25 mètres.



MARRONNIER GLABRE

AESCULUS GLABRA WILLDENOW

Le marronnier glabre appartient au groupe des marronniers indigènes nord-américains surnommés *buckeyes*, à cause de la ressemblance de leurs marrons bruns luisants aux yeux d'un chevreuil. On a longtemps cru que ce marronnier était exclusivement originaire du sud-est des États-Unis. Mais, au grand plaisir des chasseurs botanistes, une colonie de marronniers de cette espèce a été découverte en forêt naturelle en 1982, sur l'île Walpole, au sud-ouest de l'Ontario. Depuis, la présence de ce marronnier a également été confirmée dans les Prairies canadiennes.

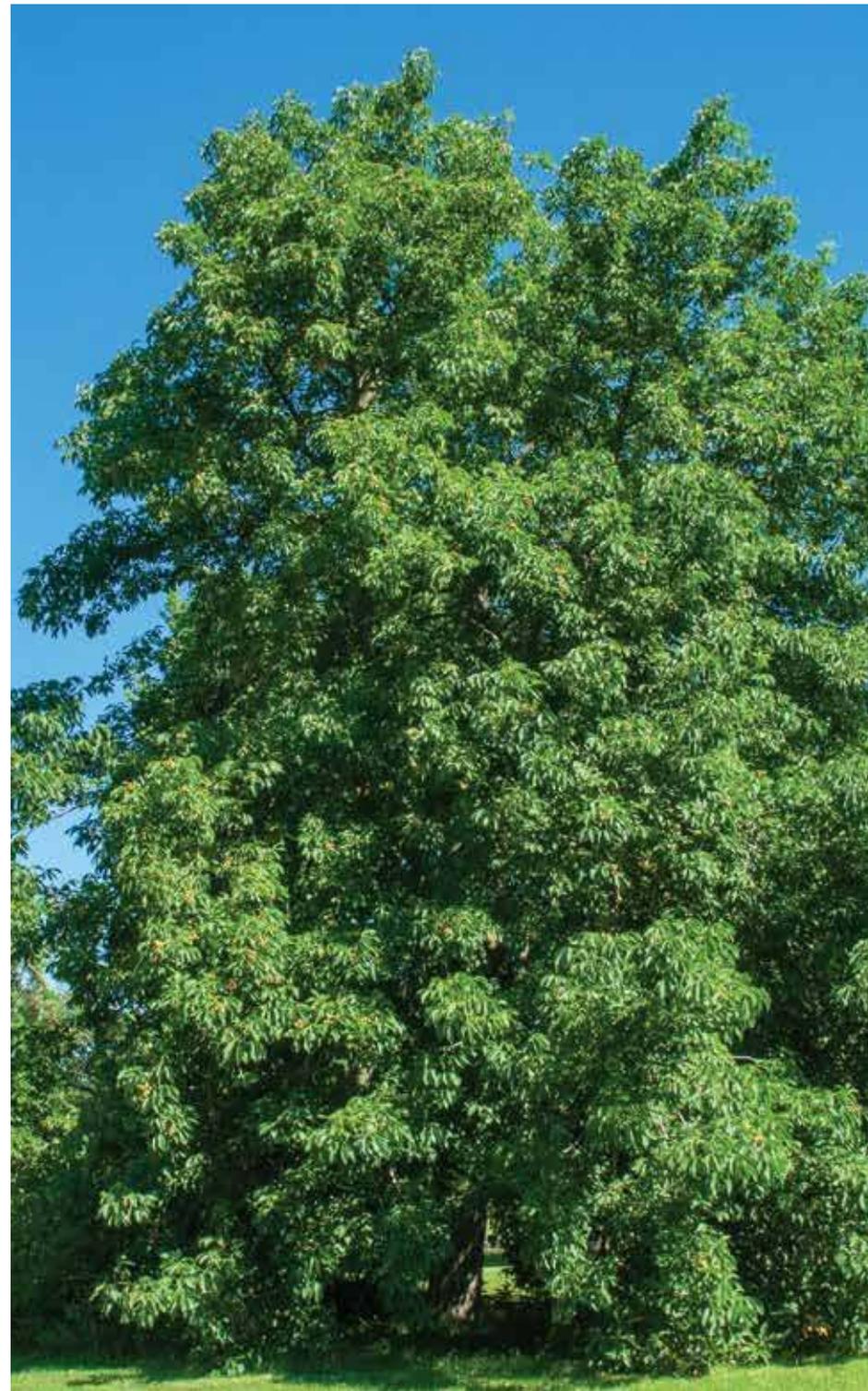
Le marronnier glabre, dont la floraison est plus hâtive que celle du marronnier d'Inde, est aussi passablement plus rustique que ce dernier. Ces caractéristiques étaient sans doute connues de Frederick Gage Todd (1876-1948), un architecte paysagiste d'origine américaine qui s'est installé à Montréal en 1900. En 1903, la Commission d'embellissement d'Ottawa créée par Sir Wilfrid Laurier l'a engagé pour réaliser un plan directeur d'urbanisme pour la ville. En 1908, il est embauché par la Commission des champs de bataille nationaux pour la création du parc des Champs-de-Bataille, un cadeau que le gouvernement fédéral souhaitait offrir aux gens de Québec pour le tricentenaire de la ville. Todd a alors planifié la plantation de six marronniers glabres en bordure de l'avenue George VI, à l'entrée de ce qu'on appelle encore les plaines d'Abraham : deux d'entre eux sont toujours vivants !

Sans être le plus attrayant d'entre tous, ce marronnier a des panicules à l'air échevelé à cause de ses longues étamines, mais surtout de ses feuilles immenses ressemblant au chanvre.



► Le marronnier glabre affiche un port pittoresque attribuable à ses branches arquées qui se dirigent vers le sol et l'effleurent, pour ensuite se retrousser soudainement à l'extrémité. Ses rameaux trapus se terminent par un gros bourgeon pointu qui n'est pas collant contrairement à celui du marronnier d'Inde.

◄ Le marronnier glabre présente des inflorescences dont la majorité sont exclusivement mâles. D'autres, dans la portion basilaire, sont bisexuées et fertiles et produiront dans chacune des bogues deux ou trois marrons de couleur chocolat foncé.





PHELLODENDRON DE L'AMOUR

PHELLODENDRON AMURENSE RUPRECHT

Aussi appelé arbre-liège de Chine, le phellodendron de l'Amour est originaire de l'est de l'Asie où il abonde sous les conditions climatiques très rudes qui prévalent dans la vallée du fleuve Amour, qui sépare la Sibérie et la Mandchourie sur la majeure partie de son cours. Son tronc, ses branches primaires ascendantes et l'ensemble de sa ramure sont recouverts d'une écorce décorative tissée d'épaisses crêtes liégeuses alternant avec de profonds sillons. Cette écorce subéreuse isolante lui permet d'affronter les pires rigueurs de l'hiver et les plus intenses canicules estivales.

Les phellodendrons appartiennent à un tout petit genre botanique faisant partie de l'éminente famille des agrumes, les Rutacées. Ils atteignent 12 mètres de haut et vivent habituellement vieux. Des individus centenaires parfaitement sains sont régulièrement répertoriés dans les communautés naturelles, car ils sont peu touchés par les insectes ou les maladies. Avec leur port globulaire riche d'un dense feuillage de feuilles composées, ils ont fière allure ! Leurs fleurs verdâtres se transforment en petits fruits noirs appréciés de la faune.

Ces phellodendrons se trouvaient parmi les milliers de végétaux que la Ferme expérimentale a soumis à un processus d'évaluation de rusticité, sa mission première à la fin du XIX^e siècle. En 1921, lors d'une conférence devant la Société américaine des Sciences horticoles, William Terrill Macoun énonçait pour la énième fois son credo : « La rusticité pourrait être justement appelée le joyau du Nord... C'est la plus importante caractéristique que doit posséder toute plante pour croître dans les recoins les plus froids de l'Amérique. »

◀ Le phellodendron de l'Amour est une espèce de lumière très rustique sous nos latitudes ; il est également résistant aux maladies et très tolérant aux stress urbains. L'ensemble de ces propriétés le destine tout particulièrement à la fonction d'arbre d'alignement dans nos rues et autres espaces publics.

▶ Le phellodendron de l'Amour est mellifère et nourrissant pour les oiseaux. Ses folioles, qui se terminent en une longue pointe recourbée, exhalent un parfum particulier d'agrumes à travers les points translucides dont elles sont ponctuées.

▶ Les fruits du phellodendron de l'Amour ressemblent à de petites baies et sont aromatiques. Ils se développent en abondance à l'intérieur de panicules, sur les arbres femelles, et passent progressivement du vert au bleu et au noir ; ils demeureront sur l'arbre une bonne partie de l'hiver.



LILAS DU JAPON

SYRINGA RETICULATA (BLUME) H. HARA

Le lilas du Japon, dont les fleurs jaune crème exhalent un parfum de miel à la fin de juin, a été pour la première fois cultivé à l'arboretum de la Ferme expérimentale centrale en 1905 ; d'autres plantations ont aussi été réalisées en 1921. Les lilas provenaient fort probablement de l'arboretum Arnold de Boston, aménagé dès 1872, avec lequel l'arboretum Dominion a toujours entretenu des liens et réalisé des échanges de végétaux. C'est d'ailleurs à partir de cet arboretum de renommée mondiale que le lilas du Japon a entrepris sa conquête des jardins nord-américains. En 1876, le botaniste américain William Smith Clark qui, à la demande du gouvernement japonais, devient le directeur adjoint du collège d'agriculture de Sapporo, en a fait parvenir des semences à Charles Sprague Sargent, alors directeur. Les premiers plants semés ont fleuri une première fois près de dix ans plus tard, en 1885.

Le lilas du Japon a une silhouette d'allure exotique caractérisée par des ramifications étagées. Il se distingue également par l'écorce brun rougeâtre luisant de son tronc et de ses rameaux criblés de lenticelles, ces petits orifices assurant les échanges gazeux avec l'air ambiant. Cette écorce rappelle celle des cerisiers et lui donne une belle apparence, surtout en hiver quand l'effet est relevé par ses infrutescences séchées dorées qui brillent au soleil. Ses grosses inflorescences qui se dressent par paires attirent les chasseurs de nectar. Ce lilas, d'une valeur ornementale certaine et d'une très grande rusticité, appartient aux essences vénérées par les architectes du paysage partout dans le monde.



► Ce magnifique spécimen de lilas du Japon, qui arbore deux énormes troncs, sera bientôt centenaire. On doit sa présence à la Ferme expérimentale à des plantations réalisées en 1921, grâce à la collaboration de l'arboretum Arnold de Boston.

◄ En 1973, J.J. Pokluda, un botaniste d'une pépinière canadienne réputée, a créé à partir du lilas du Japon, un cultivar à tronc unique qu'il a baptisé 'Ivory Silk' ; ce cultivar est encore de nos jours très populaire dans nombre de grandes villes au pays.





PAULOWNIA TOMENTEUX

PAULOWNIA TOMENTOSA (THUNBERG) STEUDEL

On doit à Philipp Franz Balthasar von Siebold (1796-1865), médecin et naturaliste bavarois, la découverte du paulownia tomenteux. Von Siebold faisait alors partie d'une délégation scientifique de la Compagnie hollandaise des Indes orientales au Japon, entre 1823 et 1829. En 1835, alors installé à Leyde au Pays-Bas, Siebold offre le genre botanique *Paulownia* à l'épouse du prince héritier, née Anna Pavlovna de Russie, pour son quarantième anniversaire. Le paulownia tomentueux a ensuite fait son chemin en Europe, de la France à l'Angleterre, avant d'être importé aux États-Unis vers 1840. Il y sera commercialisé en 1844 ou 1845 par la pépinière Prince de Flushing, près de New York ; en 1856, il est déjà très populaire en Californie.

Le paulownia tomentueux est une essence à croissance vigoureuse, qui produit des feuilles immenses et laineuses semblables à celles du tournesol et de gigantesques fleurs parfumées qui vont du bleu ciel au violet pâle et dont la morphologie rappelle celle des fleurs de catalpas. Pas étonnant que les taxinomistes aient longtemps tergiversé sur son appartenance à la famille des catalpas ou des digitales ! Finalement, les plus récentes avancées de la classification phylogénétique ont conduit à lui trouver une famille, la sienne propre, les paulowniacées !

Depuis des années, les conservateurs de l'arboretum Dominion persistent à vouloir développer une variété totalement rustique du paulownia tomenteux, dont les caractéristiques seraient comparables à celui de sa Chine natale. Ce clone canadien aurait alors de très grandes dimensions, une vitesse de croissance folle et une floraison sublime !

◀ La feuille spectaculaire du paulownia tomenteux est l'une des raisons pour lesquelles cette essence a conquis l'horticulture ornementale occidentale. Bien que les tiges ne deviennent jamais tout à fait ligneuses, les feuilles en forme de cœur renaissent toujours plus grandes et le soyeux du revers est si singulier qu'il désigne l'espèce.

CATALPA DE CHINE

CATALPA OVATA G. DON

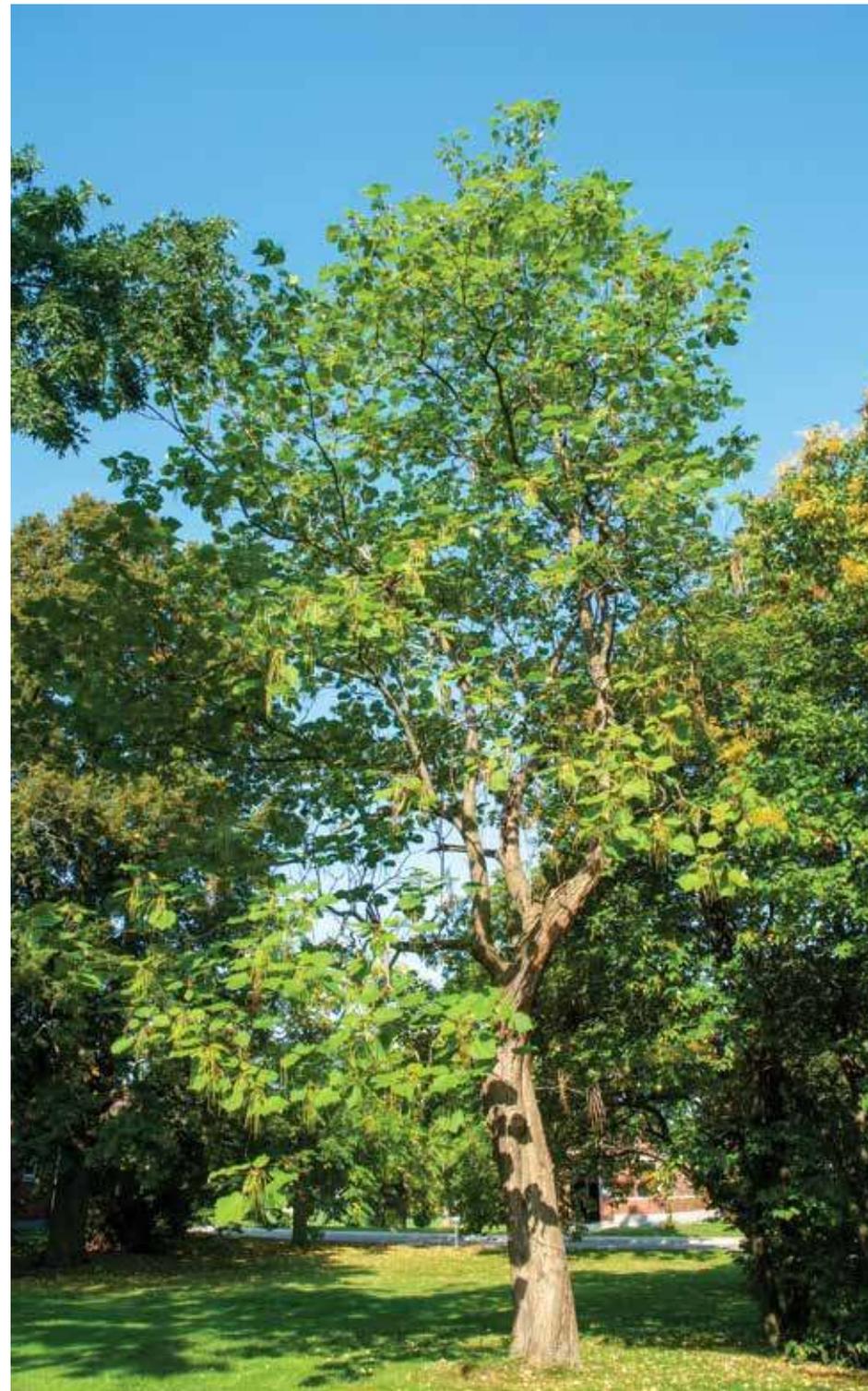
Parmi les quelques espèces, variétés et cultivars de catalpa à l'étude à l'arboretum Dominion depuis ses débuts, le catalpa de Chine est le seul qui se soit avéré tout à fait rustique, et ce, peu importe le site où on le cultive. C'est ce qu'observait Arthur R. Buckley, en fin de carrière, après 35 années au service de la Ferme expérimentale centrale à titre de conservateur de l'arboretum. On estime que les spécimens qui s'y trouvent encore auraient été plantés à la fin des années 1950.

Comme c'est le cas pour de nombreux arbres d'origine exotique, la route vers nos jardins nord-américains a été longue pour ce catalpa chinois. Bien qu'originnaire de la Chine, il était cultivé depuis des centaines d'années au Japon. C'est donc au Japon que le médecin et naturaliste allemand Engelbert Kaempfer (1651-1716) l'a découvert à la fin du XVII^e siècle, soit à la même époque que le ginkgo bilobé. Toutefois, c'est un autre médecin allemand, Philipp Franz Balthasar von Siebold (1796-1865) qui a fait connaître le catalpa de Chine aux Occidentaux après l'avoir d'abord cultivé aux Pays-Bas, dès 1849. On a commencé à le commercialiser en Amérique du Nord vers 1874. On le cultive encore de nos jours en sol canadien, principalement dans les grands parcs urbains où sa rusticité et sa résistance à la pollution atmosphérique sont appréciées. Son abondance de fleurs regroupées en panicules dressées blanc crème, marquées d'orange et de violet, sont un régal pour les yeux et irrésistibles pour les insectes pollinisateurs.



► Les catalpas forment un genre rassemblant près d'une vingtaine d'espèces. L'espèce *ovata*, le catalpa de Chine, est un arbre à fleurs au port étalé, capable d'atteindre 10 mètres de haut, avec de grandes feuilles en forme de cœur au revers bleu vert et un système racinaire robuste.

◄ À toutes les étapes de sa phénologie annuelle, autrement dit de son évolution en fonction des saisons, ce catalpa a résolument un cachet exotique : ses feuilles de couleur pourpre terne à la feuillaison, ses énormes fleurs tachetées de pourpre et de jaune orangé, ses fruits pendants imitant les gousses.





L'AMÉNAGEMENT D'UNE CAPITALE D'ENVERGURE NATIONALE

À l'origine, à l'état naturel, la région de la future capitale canadienne baignait dans un océan d'arbres ! Elle a séduit les peuples autochtones, les premiers explorateurs et les commerçants européens qui s'y sont installés au fil du temps. C'est ainsi que la colonisation du canton de Hull, à compter de 1806, de même que la création des villes de Bytown (future ville d'Ottawa) en 1826 et de Hull, en 1875, reposent en très grande partie sur le potentiel forestier et le développement de l'industrie du bois. Mais afin de profiter de cette ressource inestimable, les colons ont d'abord dû apprivoiser les vastes forêts !

◀ Serres et pépinières du chemin Springfield à Rockcliffe en 1939, photographie tirée du Plan Gréber de 1950.

Source : CCN, collection Gréber

L'aménagement du canal Rideau, entre 1826 et 1832, est un magnifique exemple de la chose. Comme le décrivait Herb Stovel, sommité de réputation internationale dans le domaine de la conservation du patrimoine, ces travaux ont été très pénibles pour les ouvriers qui devaient composer avec la forêt vierge. Les pins blancs, souvent immenses, dont certains mesuraient plus de 100 pieds de hauteur, avaient colonisé les sols les plus acides; les chênes, les caryers, les tilleuls d'Amérique, les érables rouges, les érables à sucre et les hêtres avaient envahi les sols les plus riches; les thuyas étaient omniprésents dans les milieux humides. Figuraient nombreux, également, les ormes, les bouleaux, les peupliers et les impénétrables aulnes. Les travailleurs devaient également se faufiler parmi les forêts denses de conifères géants dont les immenses branches basses les obligeaient à ramper au sol. Ces bâtisseurs qui ont été à l'origine d'une grande partie de la colonisation de Bytown étaient dirigés par le lieutenant-colonel John By. Celui-ci avait également mandaté l'entrepreneur maçon Thomas McKay pour agir à titre de contremaître des travaux de construction du canal Rideau et de ses écluses. À la même époque, McKay avait fait l'acquisition au cours des années 1820 et 1830 de vastes terrains, au confluent des rivières Rideau et des Outaouais, dont il avait entrepris le lotissement en 1834 pour l'éventuelle création du village qu'il avait baptisé New Edinburgh en l'honneur de son Écosse natale. Au cours de cette même période, McKay avait entrepris la construction de sa villa style Regency appelée Rideau Hall (également nommée château MacKay), sur une propriété de 65 acres qui allait devenir en 1864, par l'entremise de son gendre Thomas Coltrin Keefer, son exécutif testamentaire, propriété du gouvernement fédéral et bientôt résidence du gouverneur général. C'est ce même personnage qui avait liquidé la majorité des terres de son beau-père, tout en pré-



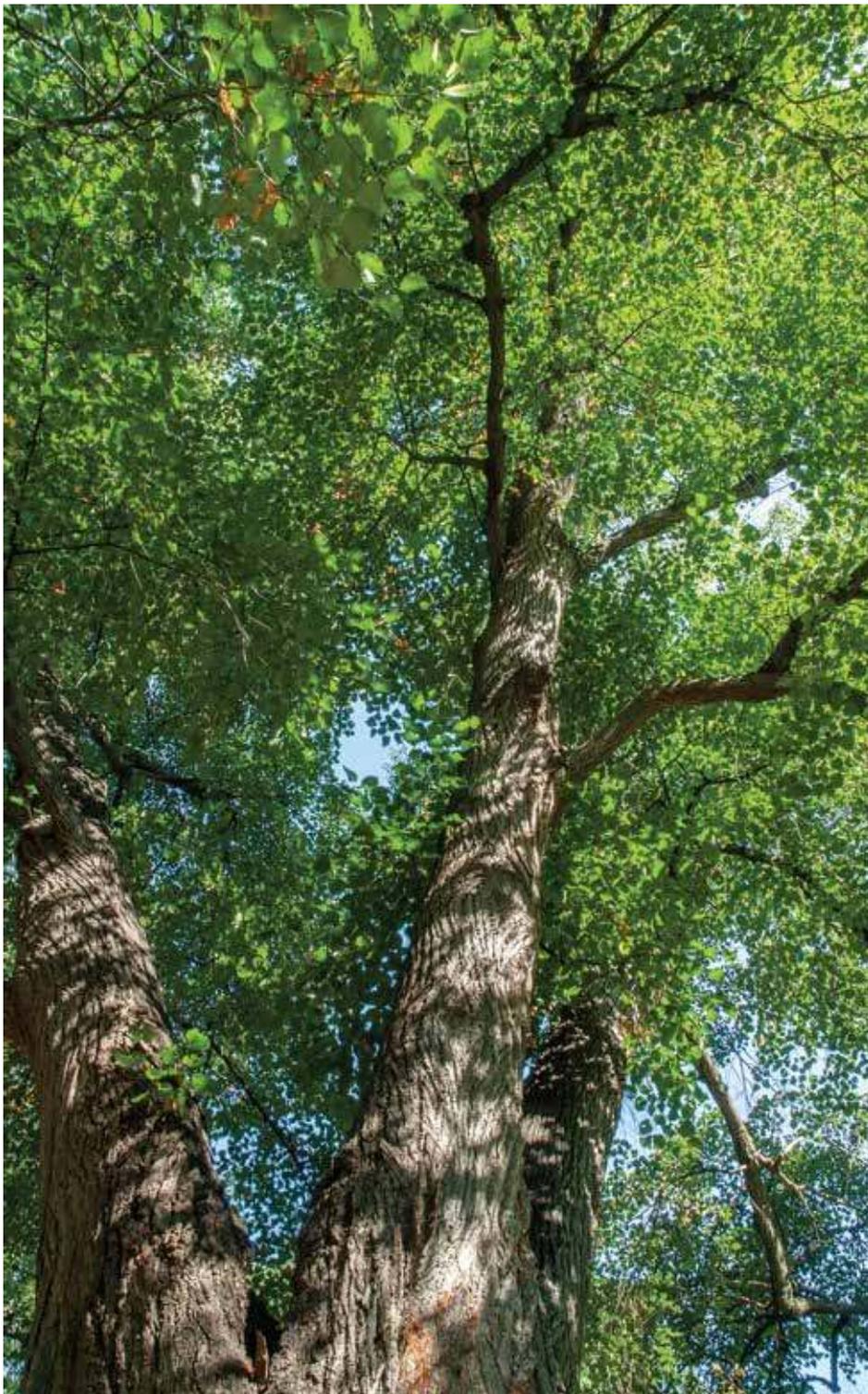
voyant d'y inclure une clause empêchant le développement domiciliaire dans le secteur de Pine Hill, immédiatement au nord de l'emplacement actuel de Rideau Hall, en vue de le protéger et d'en faire éventuellement un parc naturel non officiel.

Ottawa, la petite ville forestière de 14 000 âmes, allait bientôt connaître un vent de changement sans précédent qui allait influencer à jamais son développement et son aménagement paysager. Dès la fin de 1857, la Reine Victoria décidait de l'élever au rang de capitale commune du Haut-Canada et du Bas-Canada, la préférant à Montréal, à Québec et à Toronto. Peu après l'acquisition de Rideau Hall par le gouvernement du Canada, en 1864, le gouverneur général Charles Stanley Monck y déménage ses pénates, en emmenant son jardinier d'origine écossaise, Alpine Grant, déjà reconnu régionalement pour ses réalisations horticoles. Sous la supervision de Grant, 195 arbres ont été plantés, en 1867-1868, dont une dizaine de tilleuls d'Europe. Les arbres avaient été achetés chez Alex Pontey, un fournisseur local. Le gouverneur et son jardinier en chef ont, entre autres initiatives d'intérêt, introduit une toute nouvelle variété horticole, appelée à bientôt devenir l'apanage des jardins royaux d'Angleterre: l'orme de Camperdown!

▲ ▼ Plantation lors de la construction de la place de la Confédération: un arbre de grande dimension attaché à une plateforme d'attelage est livré sur le site de la construction, 24 mars 1939.

Source: Bibliothèque et Archives Canada / Fond de la Commission de la capitale nationale / e999909134, e999909135` [En ligne] MIKAN 5065168, 5065169





TILLEUL D'EUROPE

TILIA X EUROPAEA LINNAEUS

Des tilleuls en provenance de collections de partout sur la planète ont été plantés à l'arboretum Dominion dès sa création, en 1889. Le tilleul d'Europe n'est pas une espèce proprement dite, mais plutôt le résultat d'une hybridation spontanée entre le tilleul à petites feuilles (*Tilia cordata* Mill.) et le tilleul à grandes feuilles (*Tilia platyphyllos* Scop.).

Son existence est depuis toujours attestée en Europe, là où se chevauchent les distributions naturelles des deux espèces parentes. En pépinière, on le confond souvent avec l'un ou l'autre des parents, ce qui ajoute à la difficulté de l'identifier. C'est au XVII^e siècle qu'on l'observe pour la première fois, pour aussitôt l'introduire en culture. Il y a 400 ans, à l'époque où le tilleul d'Europe était utilisé pour confectionner des allées conduisant à de somptueuses résidences ou en bordure d'avenues, il n'y avait pas de technologie pour créer des individus semblables à partir d'un matériel génétique uniforme. Aussi les tilleuls depuis longtemps cultivés dans un même alignement sont-ils souvent de races variées, avec des dimensions et des silhouettes fort diverses. Comme quoi ces allées ne sont pas toutes des chefs-d'œuvre de l'art paysager !

La culture du tilleul d'Europe en Amérique du Nord remonte à 1724, ce qui est relativement tôt à l'échelle de notre histoire horticole. On imitait alors l'usage européen et on le plantait sur les grands domaines, comme Spencer Wood (aujourd'hui Bois de Coulonge, à Québec), la résidence du gouverneur général avant son incendie de 1860 et après sa reconstruction en 1863.

◀ Ce tilleul d'Europe de l'arboretum Dominion est un spécimen monstre par ses dimensions, qui offre par ailleurs des caractéristiques singulières dignes de mention : son tronc se dédouble et l'un de ces doublons se dédouble à son tour, lui conférant une allure pittoresque des plus remarquables.

▶ Les origines en culture du tilleul d'Europe sur la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa sont nébuleuses, des informations s'étant perdues dans un incendie. On soupçonne aussi qu'il y a eu des mélanges d'étiquettes d'identification lors de l'envoi ou la réception de divers spécimens de tilleul très ressemblants.

▶ Chaque année, aux environs de la Saint-Jean-Baptiste, quelque temps avant la fête de la Confédération canadienne, l'arboretum Dominion nous offre l'extraordinaire spectacle de sa collection de tilleuls d'envergure chargés d'une avalanche de tout petits bouquets de fleurs qui embaument l'air de leur parfum sucré plus que prononcé !



CHÊNE ROUGE

QUERCUS RUBRA LINNAEUS
MITIGOMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

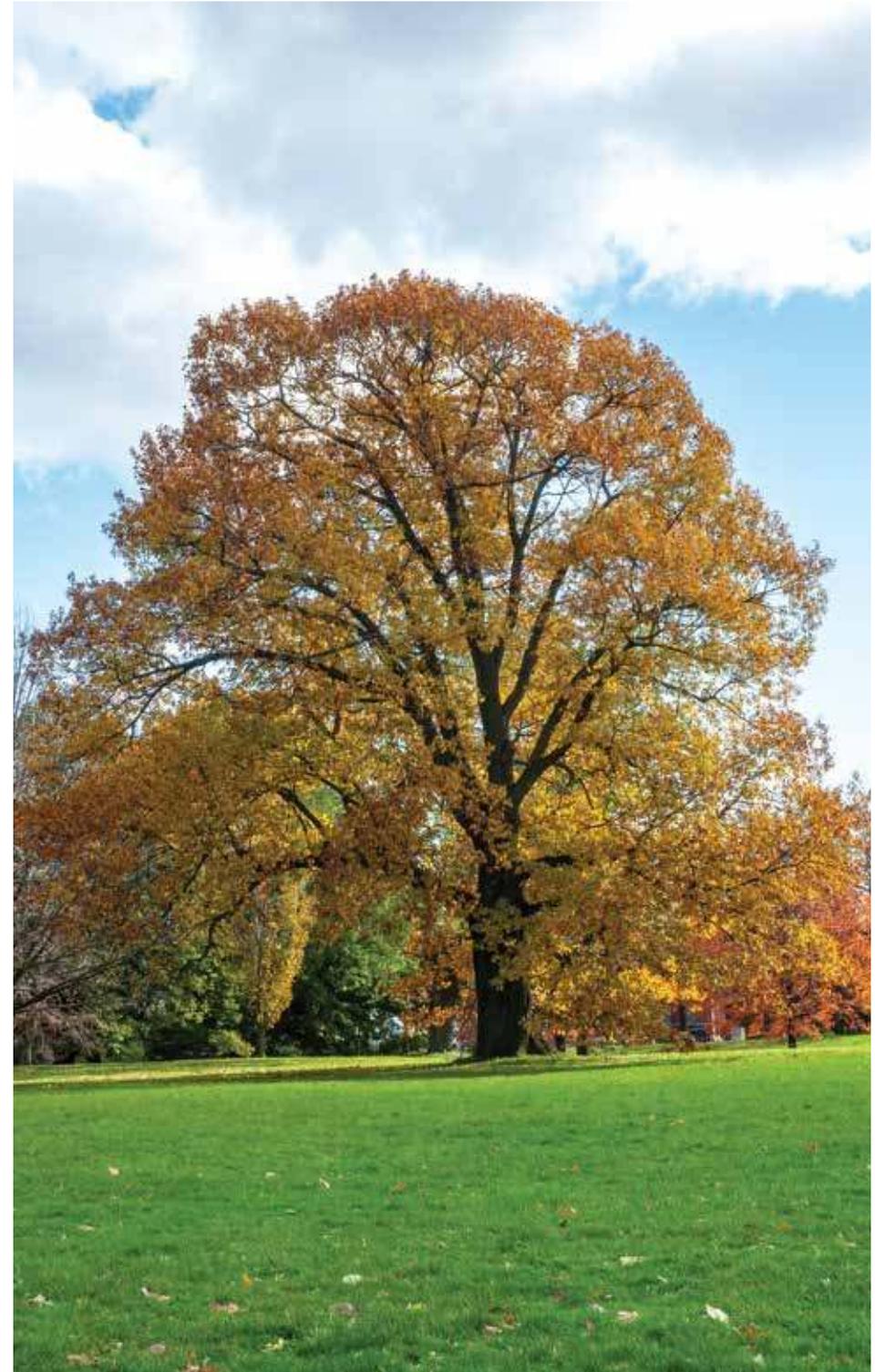
Le noble chêne rouge possède une silhouette tout à fait magnifique! Cette sculpture vivante au fût court, simple ou divisé, échafaude sa cime presque parfaitement globulaire depuis une ossature de grosses et puissantes branches torsées qui sont, de façon caractéristique, disposées à l'horizontale. Cette orientation est d'ailleurs à la source de la forte résistance des branches du chêne rouge aux avaries climatiques. Chaque rameau, non pas terminé d'un bourgeon purement terminal, mais plutôt d'un groupe de bourgeons d'où émanent des nouvelles pousses en tous sens, contribue à la symétrie et à la force du chêne rouge!

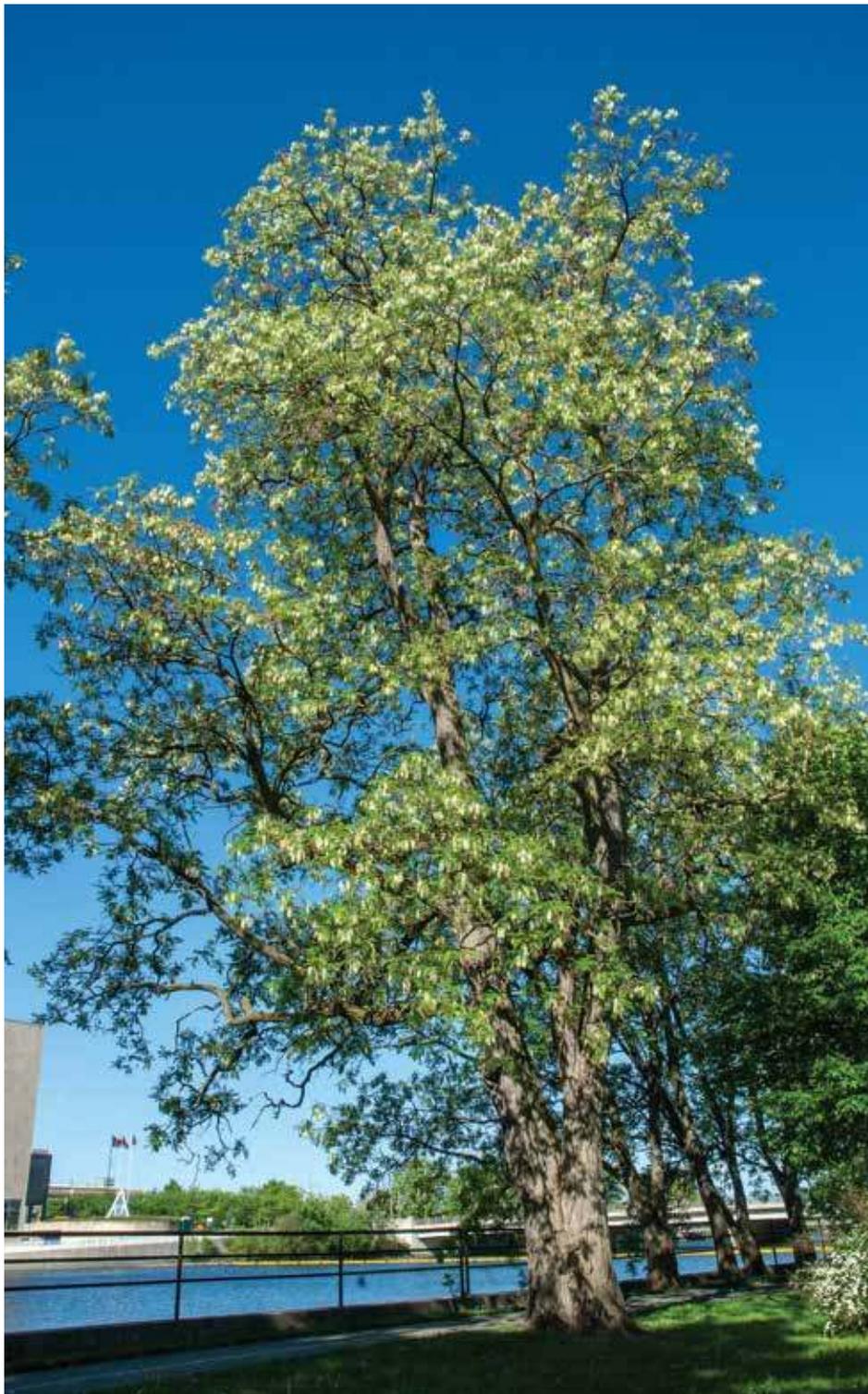
C'est à Rideau Hall qu'on en admire les spécimens les plus spectaculaires, parmi un très grand nombre d'espèces plantées entre 1911 et 1916 par le prince Arthur, duc de Connaught et Strathearn, alors gouverneur général du Canada. Ce troisième fils de la reine Victoria est le premier à traverser le pays sur le nouveau chemin de fer Canadien Pacifique et c'est sous son mandat que Rideau Hall passe de «gymnase flanqué d'un centre équestre» à résidence digne d'une capitale nationale, entourée d'une serre et d'un parc aménagé. Deux vagues d'achat et de plantation d'arbres s'y sont succédé, en 1913 et en 1915, pour un total de 1 200 spécimens de chênes, d'érables, d'ormes, de frênes et d'épinettes. Visiblement, le duc de Connaught était fou amoureux des arbres: la quantité achetée au pépiniériste John Graham d'Ottawa était si importante qu'il a fallu aménager une pépinière afin d'y héberger les centaines d'arbres destinés aux plantations ultérieures.



► Ce magnifique chêne rouge centenaire a été planté en 1911 par l'honorable duc de Connaught, à l'époque où il était gouverneur général du Canada et habitait la propriété de Rideau Hall. Sur son domaine, il avait également planté un chêne rouge jumeau, la même année.

◄ Le genre *Quercus* se subdivise en deux groupes: les chênes rouges et les chênes blancs. Les feuilles des chênes blancs ont des lobes ronds au pourtour lisse, sans soie, alors que chez les chênes rouges, les nervures se prolongent au-delà de la bordure en une pointe coiffée d'une soie.





ROBINIER FAUX-ACACIA

ROBINIA PSEUDOACACIA LINNAEUS

On cultive le robinier faux-acacia dans l'arboretum Dominion de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa depuis 1890. C'est un grand arbre étroit, souvent soutenu par deux ou trois tiges fusionnées, dont l'écorce est sillonnée par de nombreuses crevasses réunies par un réseau de côtes anastomosées, qui se touchent et s'entrecroisent. Il est doté d'une cime ouverte, irrégulière, à laquelle les branches tordues apportent un caractère pittoresque. Ses branches tourmentées supportent à leur tour des rameaux zigzagants, porteurs d'épines jumelles. Son léger feuillage, d'apparence exotique, est constitué de feuilles composées vert clair.

Des spécimens de belle taille poussent au parc Stanley d'Ottawa dans le quartier New Edinburgh, du nom de l'ancien village fondé par Thomas McKay. Dans les années 1820 et 1830, McKay, qui œuvre alors activement à la construction du canal Rideau comme maître maçon, fait l'acquisition de vastes terrains au confluent des rivières Rideau et des Outaouais. Il en entreprend le lotissement en 1834 pour y établir le village de New Edinburg, qui faisait partie à l'origine du Canton de Gloucester avant d'être désigné officiellement par une loi spéciale, en 1866, puis intégré à Ottawa, en 1887. Les rues du quartier portent le nom des membres de sa famille, en commençant par la rue McKay. La rue Crichton rappelle la fille de sa conjointe, les rues Thomas, John et Charles ses fils, et la rue Keefer son gendre Thomas Coltrin Keefer, qui sera chargé, après le décès de McKay, de la liquidation de plusieurs des terrains du secteur, dont Rideau Hall.

◀ Espèce rustique indigène de l'est des États-Unis, le robinier faux-acacia a beaucoup été planté en Amérique du Nord où il est parvenu à se naturaliser à peu près partout dans son aire de distribution naturelle, mais aussi dans les états de l'Ouest américain et dans le sud du Canada.

▶ Le robinier faux-acacia est l'une des premières espèces ligneuses ornementales à avoir été introduites en Europe, dès le début du XVII^e siècle, où il s'est également naturalisé sans trop d'ennuis. Ses fleurs sucrées attirent nombre d'insectes pollinisateurs et sont consommées sous forme de beignets dans certaines régions européennes.

▶ Le cachet du feuillage du robinier faux-acacia, dont la texture rappelle les frondes de fougères, s'enrichit en juin d'une floraison profuse de fleurs, dont la corolle est composée de cinq pétales inégaux disposés en forme de papillon. Les fleurs forment des grappes pendantes, lâches, très voyantes, très odorantes et mellifères.



PIN BLANC

PINUS STROBUS LINNAEUS

SHINGWAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

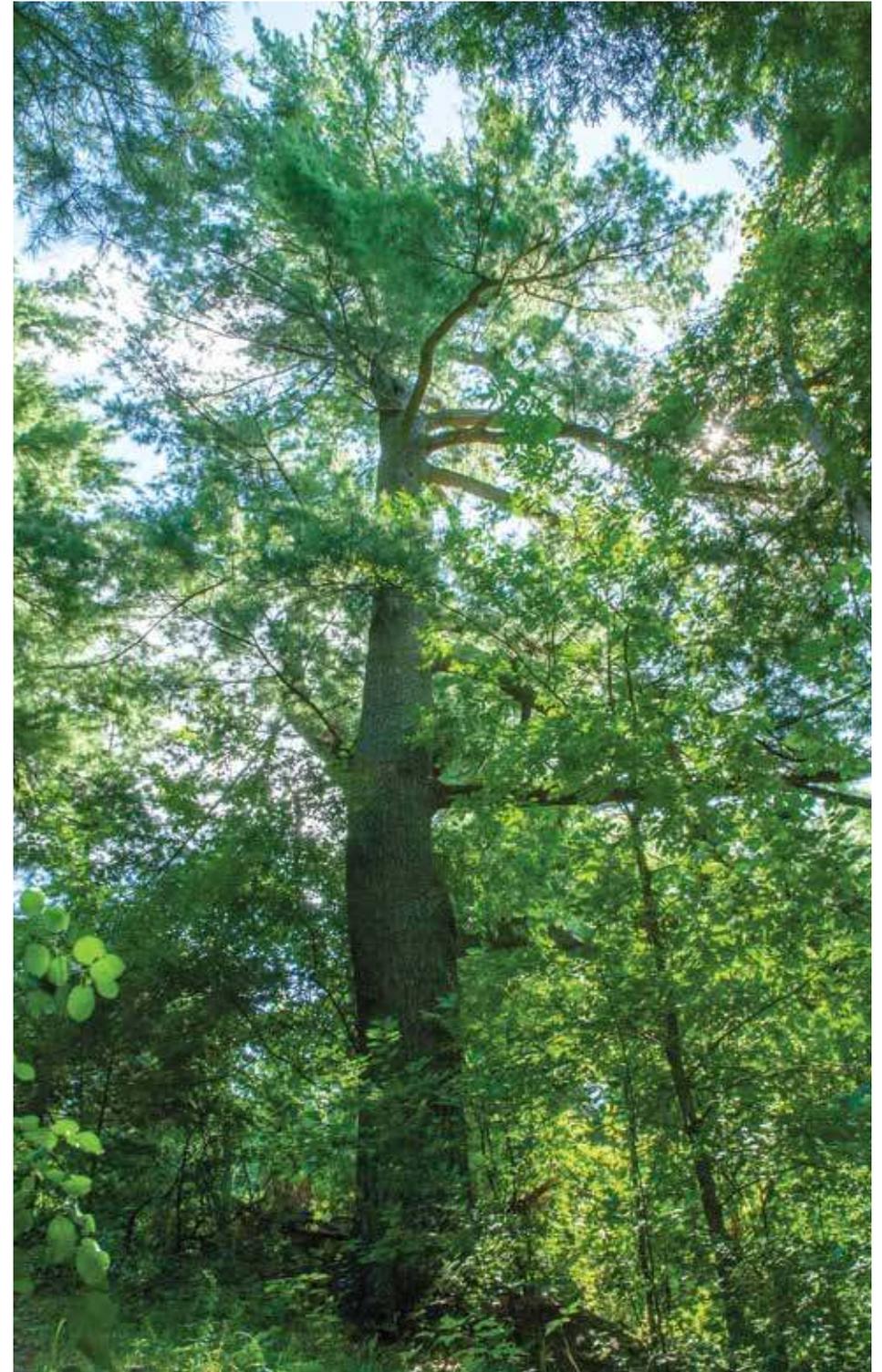
L'aménagement du pittoresque parc Major's Hill en 1874, le premier du genre à avoir été créé, et la création de la promenade des Amoureux, en 1880, marquent les véritables débuts de la transformation d'Ottawa en capitale d'envergure nationale. Il aura fallu d'abord louer les espaces au gouvernement fédéral en promettant « de protéger les arbres et les arbustes présents », planter de nouveaux arbres et aménager des sentiers, des bancs et des clôtures. Ces terrains autrefois densément boisés avaient été passablement dénudés ; on y a planté de l'érable sycomore, du frêne, de l'orme, de l'érable, du tilleul d'Amérique et du mélèze laricin.

Sur cette lancée, Ottawa poursuit ses efforts d'embellissement en créant sept autres parcs en un quart de siècle environ. C'est ainsi qu'elle amorce l'aménagement du parc de Rockcliffe en 1893 et achèvera l'acquisition de la majorité des terres et de la portion Pine Hill du parc appartenant à Thomas McKay en 1897. Soulignons l'importance du visionnaire qu'a été Keefer, le gendre de McKay chargé de sa succession, sans qui le parc n'aurait pas existé. Lors de la vente des terres de son beau-père à la ville d'Ottawa, il inclut dans l'acte de vente une clause empêchant le développement domiciliaire du secteur Pine Hill, immédiatement au nord de l'emplacement actuel de Rideau Hall, précisément pour le protéger et le transformer en un parc naturel non officiel. Pendant près d'une cinquantaine d'années, et jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, d'innombrables visiteurs y ont accédé en tramway les fins de semaine.



► De beaux spécimens de pin blanc, comme celui-ci, occupent le secteur Pine Hill du parc de Rockcliffe. Heureusement, lorsque le Dominion du Canada a repris possession du parc en 1885, il a conservé à la colline sa vocation. Depuis, sa gestion revient à diverses entités, dont la plus récente est la CCN.

◄ Chez les Iroquois, le pin blanc est l'arbre pour lequel on a documenté le plus grand nombre d'usages thérapeutiques. Ils l'utilisaient contre la toux, le rhume, le rhumatisme et la faiblesse des enfants, ainsi que pour favoriser la respiration des personnes obèses, nettoyer l'estomac et combattre certaines maladies vénériennes.





PRUCHE DU CANADA

TSUGA CANADENSIS (LINNAEUS) CARRIÈRE

KAGAGIMIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Comme il fait bon se réfugier dans le charmant petit boisé Pine Hill du parc de Rockcliffé lors d'épisodes caniculaires! La fraîcheur qui y règne n'est pas étrangère à notre pruche du Canada. Totalement intolérante à la lumière et à la sécheresse, la pruche a besoin dans son jeune âge de l'ombrage des arbres environnants pour faire sa place. Lorsqu'elle atteint la maturité, sa cime composée de branches nombreuses aux rameaux garnis d'une quantité folle d'aiguilles devient très dense et intercepte merveilleusement la lumière. Ses rejets peuvent alors se développer au pied de leur plant mère, sous une ombre qui les reconforte autant qu'elle apaise le flâneur.

Les arbres du genre *Tsuga* ont fait le tour du monde avant qu'une dizaine d'espèces se confine aux habitats forestiers de l'Amérique du Nord et de l'Asie. On trouve des vestiges d'espèces européennes sous forme de pruche pétrifiée ou de pollens récoltés dans des tourbières, en France et en Pologne. Trois des quatre espèces indigènes américaines poussent en sol canadien, mais une seule à l'est du pays, la pruche du Canada. Typiquement, comme ses consœurs *Tsuga*, sa pousse apicale oblique épouse l'orientation des vents dominants. Sous nos latitudes, la pruche penche donc vers l'est, ce qui lui permet de jouer le rôle de boussole en forêt.

Petite originalité : les vents dominants de la région d'Ottawa vont la moitié du temps dans diverses directions comprises entre le nord-nord-ouest et le sud-ouest. Aussi ne faudrait-il pas s'étonner que notre capitale nationale héberge des pruches dont la flèche semble déboussolée!

◀ Dans le boisé Pine Hill, de magnifiques pruches, comme celle-ci, côtoient de grands pins blancs, frères dans la nature comme dans la pharmacopée autochtone, où ils sont souvent associés contre le scorbut et d'autres maladies graves. Les deux essences sont si puissantes qu'on les utilise pratiquement comme des remèdes universels.

▶ Aux premiers temps du Nouveau Monde, les tanneurs continuaient d'utiliser les tannins de l'écorce de chêne qu'ils connaissaient déjà sur le Vieux Continent mais, croit-on, les Autochtones leur ont tôt fait découvrir les vertus de la pruche du Canada, dont l'écorce contient de 8 à 10 % de tannins.



ÉRABLE À SUCRE

ACER SACCHARUM MARSHALL

SIZIBAKWADO-ININATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Ce spécimen de la promenade Sir-George-Étienne-Cartier illustre à merveille le caractère ornemental de l'érable à sucre. Dans son rapport annuel de 1925, William Terrill Macoun, l'horticulteur en chef du Dominion, vantait déjà l'érable à sucre ; il le décrivait comme le meilleur de tous les arbres ornementaux rustiques dans la région d'Ottawa, principalement à cause de son port globulaire idéal. À l'époque, cette essence indigène était très prisée en arboriculture urbaine, d'abord pour son somptueux coloris automnal, mais aussi pour sa magnifique silhouette, parfaitement symétrique, qui n'était surpassée que par celle de l'orme d'Amérique !

Les spécimens remarquables de la région de la capitale sont d'autant plus précieux qu'on observe depuis quelques décennies une tendance de l'érable à sucre à croître moins rapidement sous nos latitudes. Sachant qu'il démontre une faible tolérance aux pluies acides et aux polluants atmosphériques, et que sa sensibilité aux inondations et aux sécheresses le défavorise relativement aux changements climatiques, on ne saurait ménager les efforts de conservation. Malgré tout, il reste que l'érable à sucre est un feuillu dominant ou codominant de nos forêts et qu'on peut compter sur quelques-unes de ses forces, par exemple son abondante production semencière, sa résistance élevée aux vents et aux chablis, et pourquoi pas, sa très grande valeur économique, qui lui garantit un renouvellement et des soins constants, sans compter un suivi permanent d'experts. Sa stratégie de reproduction croisée avec l'érable noir génère une progéniture d'une grande diversité.



► L'érable à sucre occupe une vaste partie du nord-est des États-Unis, où il est l'arbre emblématique de quatre états. Au Canada, il se limite aux forêts feuillues des Maritimes, du sud du Québec et de l'Ontario, comme la plupart des neuf autres *Acer* indigènes au Canada.

◄ Un érable à sucre intrigant pousse près du sentier n° 27 accessible depuis le P 13 dans le marécage Rocailleux de la Ceinture de verdure de la capitale. Il s'agit, cette fois, d'un spécimen dont les deux tiges principales voisines ont fusionné à une certaine hauteur. Une autogreffage réussie !



◄ L'érable noir et l'érable à sucre présentent tous deux des fleurs hermaphrodites qui font en sorte qu'ils se reproduisent tous deux obligatoirement par le processus de la fécondation croisée. De plus, comme les deux espèces sont très proches parentes, elles s'hybrident aisément.





MARRONNIER D'INDE

AESCULUS HIPPOCASTANUM LINNAEUS

Le site hautement historique du parc Major's Hill, qui offre de magnifiques perspectives sur la colline parlementaire et le canal Rideau, est fréquenté depuis les origines de la ville d'Ottawa, en 1826. Le lieutenant-colonel John By y a eu sa résidence pendant qu'il dirigeait les travaux de construction du canal Rideau. Les ruines de sa maison, qu'il a habitée jusqu'en 1832, avant son retour en Angleterre, et qui a été détruite par un incendie en 1848, sont encore visibles. Le lieu est devenu le premier parc paysagé de la ville, en 1874, et a été prolongé par la promenade des Amoureux sous la direction de l'architecte Thomas Seaton Scott. Scott s'est inspiré des travaux réalisés par Calvert Vaux et Frederick Law Olmsted pour l'aménagement de Central Park, à New York, inauguré l'année précédente.

Outre les arbres centenaires toujours vivants du parc Major's Hill, un autre témoin de son passé horticole mérite notre attention : la maison Header. Cette section du complexe des serres du parc, démantelée en grande partie en 1937-1938, se trouve à l'extrémité nord du parc.

Au fil des siècles, le marronnier d'Inde s'est retrouvé au cœur des grandes villes de la planète, bien avant qu'elles ne deviennent contaminées par la pollution atmosphérique et ne soient périodiquement assaillies par des épisodes caniculaires. Aujourd'hui, l'écosystème urbain lui sourit difficilement : son feuillage roussit prématurément, quand il n'est pas détruit en tout ou en partie, notamment ses inflorescences, par une gelée tardive printanière.



◀ Ce spécimen âgé a probablement été planté aux premiers jours de la Commission d'embellissement d'Ottawa, au tournant de 1900. L'un des commissaires, William Saunders, dirigeait aussi la Ferme expérimentale d'Ottawa, dont la pépinière et la main-d'œuvre alimentaient les plantations de la Commission et où l'on cultivait le marronnier d'Inde depuis 1890.

▶ Au moment de sa floraison, le marronnier d'Inde révèle toute sa splendeur. Sa cime en forme de cloche, supportée par un tronc tordu dans le sens des aiguilles d'une montre, est chargée de très nombreuses inflorescences, chacune composée de 100 à 200 fleurs asymétriques de couleur crème.

VIRGILIER À BOIS JAUNE

CLADASTRIS LUTEA (MICHAX) K. KOCH

Le virgilier à bois jaune est un arbre que l'on choisit tout spécialement pour son raffinement et sa rareté dans le dessein de réaliser un aménagement paysager. Ses qualités décoratives et sa présence parfumée sont indéniables : son port irrégulier, ses grappes de fleurs blanches odorantes, ses fruits en forme de gousses, son feuillage vert clair en été qui devient jaune orangé à l'automne, tout chez lui interpelle nos sens. Pour cette raison, il a tout à fait sa place au sein du pittoresque parc Major's Hill.

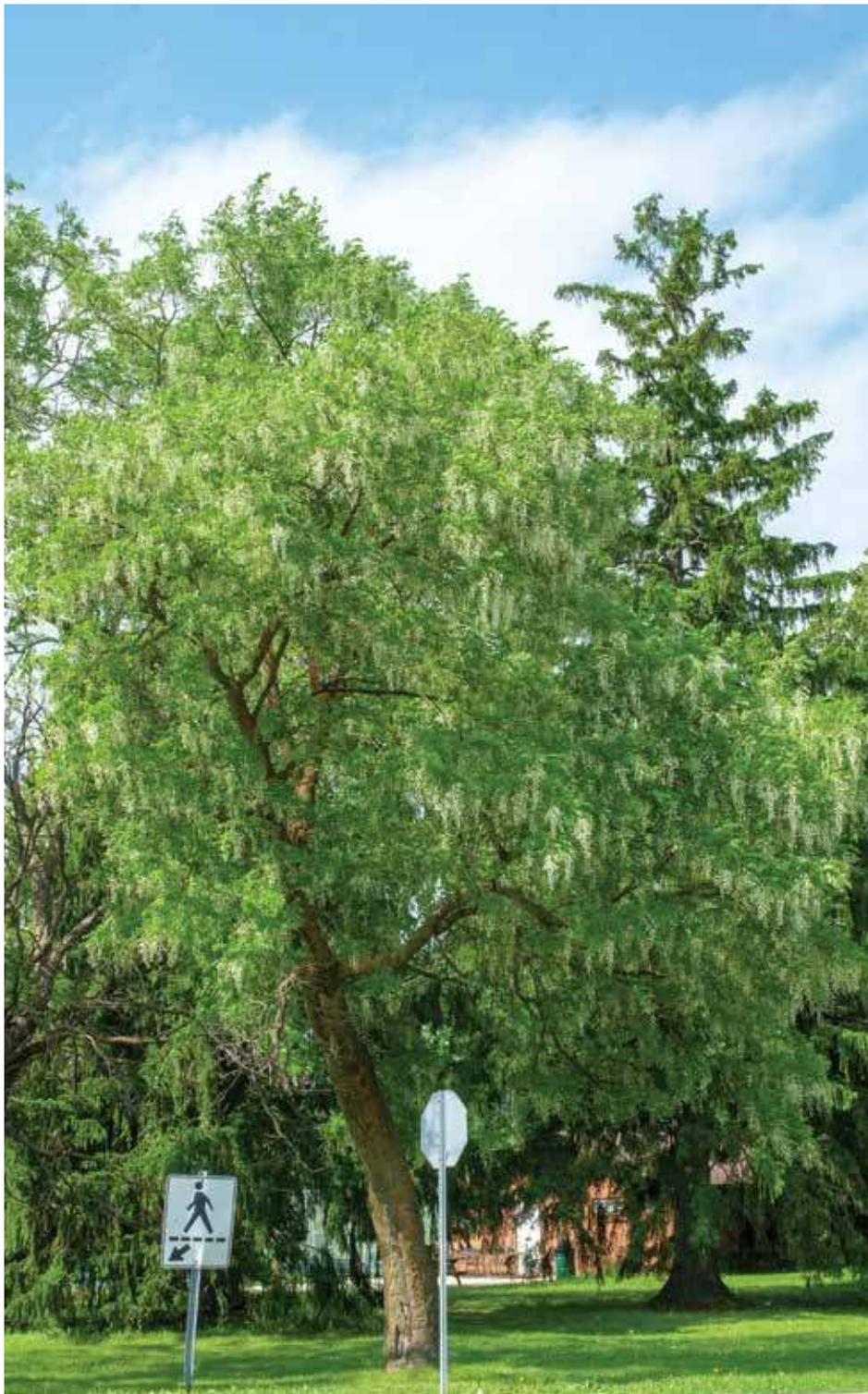
À l'époque de la création de ce parc, soufflait un grand vent de changement sur Ottawa qui s'apprêtait à se parer des attributs de capitale du Canada maintenant que la reine Victoria en avait décidé ainsi. Sa création a marqué les débuts du mouvement d'embellissement de la ville qui a, par la suite, résolument suivi son cours avec nombre de parcs, de promenades et de sentiers. Dès 1908, la ville contenait déjà sept parcs différents. La Commission d'embellissement d'Ottawa, créée par Sir Wilfrid Laurier en 1899 dans le but de transformer la ville d'Ottawa en une capitale mondiale, a ensuite pris la relève des autorités municipales. Dès ses débuts, la Commission a pu compter sur l'assistance de commissaires bénévoles expérimentés qui se sont engagés à fond dans l'aménagement ou la rénovation de promenades et de parcs : William Saunders, premier directeur du réseau des fermes expérimentales canadiennes, et William Terrill Macoun, alors chef de la Division de l'horticulture de la Ferme centrale d'Ottawa.



► Le virgilier à bois jaune est un arbre à petit développement nord-américain dont la jolie écorce est mouchetée. Il est rare dans son aire de distribution naturelle, elle-même très localisée. En effet, l'aire se limite à la Caroline du Nord, au Kentucky et au Tennessee.

◄ Le virgilier à bois jaune appartient à la famille botanique du robinier faux-acacia et du févier épineux. Ses grandes fleurs blanches odorantes ressemblent à celles des pois de senteur et sont regroupées en de longues et élégantes inflorescences retombantes qui sont attachées à l'extrémité des nouvelles pousses de l'année.





VIRGILIER À BOIS JAUNE

CLADASTRIS LUTEA (MICHAUX) K. KOCH

En 1897, James Ross, qui a fait fortune à titre d'entrepreneur de la Société des chemins de fer du Canadien Pacifique, a fait agrandir sa résidence et réaménager sa propriété du quartier Mille carré doré (Golden Square Mile) de Montréal par les frères Edward et William Sutherland Maxwell qui, à leur tour, ont fait appel aux demi-frères John Charles et Frederick Law Olmsted fils pour l'aménagement paysager. Ce sont eux qui ont planifié et réalisé la plantation d'un virgilier à bois jaune dans le jardin de Ross. Ils étaient les fils de Frederick Law Olmsted, qui avait créé le Central Park à New York, entre 1860 et 1873, et avait reçu, en 1874, une invitation de la part des autorités de la ville de Montréal pour réaliser le parc du Mont-Royal.

L'architecte du paysage Frederick Gage Todd, qui avait entrepris sa carrière à Montréal en 1900, a été, en 1903, conseiller spécial auprès de la Commission d'embellissement d'Ottawa qui lui avait commandé un premier plan d'urbanisme pour la capitale. Il avait été stagiaire pendant quatre ans à la firme des frères Olmsted, eux-mêmes formés à l'école d'architecture de Brookline, en banlieue de Boston. À l'époque, les architectes paysagistes avaient tous une façon bien personnelle de signer les paysages de leur conception : ils y intégraient des spécimens d'espèces inusitées, d'allure exotique, comme le ginkgo bilobé, le phellodendron de l'Amour ou le virgilier à bois jaune. Leur clientèle se faisait un point d'honneur de cultiver ces arbres rares dans leur jardin.

◀ On a tenté pour une première fois la culture du virgilier à bois jaune à l'arboretum Dominion, en 1897. Curieusement, c'est à la même époque qu'on a également planté cette espèce pour la première fois à Montréal. Peut-être s'agissait-il là d'une nouvelle mode en matière d'arboriculture ornementale ?

▶ Le réseau de parcs d'Ottawa était destiné à maintenir la santé et le bien-être des résidents de la capitale. Frederick Gage Todd a été chargé de suggérer quels terrains acquérir pour ces parcs, et il recevra plus tard le mandat de concevoir le parc des Champs-de-Bataille, à Québec, pour le gouvernement fédéral.



NOYER NOIR

JUGLANS NIGRA LINNAEUS

Le noyer noir est une espèce indigène méridionale originaire de l'extrême sud de l'Ontario et des États-Unis, dont il affectionne les climats tempérés chauds. On ne le rencontre pas à l'état naturel dans l'Outaouais, ni du côté ontarien, ni du côté québécois. En revanche, il a très tôt été planté partout à cause de ses très nombreuses qualités, dont la valeur marchande n'est pas la moindre. Étrangement, la plus vieille plantation de noyers noirs sur le continent se trouve au Québec, le long du fleuve Saint-Laurent, au pittoresque parc-jardin Joly-de Lotbinière où 100 000 noix ont été semées en 1882.

Le noyer noir a également fait partie des espèces sélectionnées par William Saunders à partir de 1899, pour faire partie des études de la Ferme expérimentale visant à identifier les essences les plus susceptibles d'être exploitées commercialement, notamment pour le bois de sciage. James Fletcher, qui a été botaniste en chef et entomologiste attiré du Dominion de 1888 à 1909, décrivait le noyer noir comme étant « un de nos arbres indigènes dont le bois a la plus grande valeur ». Dur, lourd, d'un beau brun veiné et satiné, à la fois résistant aux chocs et à l'humidité, ce bois précieux sert en ébénisterie, notamment dans la fabrication de meubles haut de gamme et d'instruments de musique, et en construction navale. Le noyer noir enrichit volontiers les aménagements paysagers de ses attraits propres, notamment son feuillage découpé et ajouré d'apparence légère et la jolie rondeur de ses gros fruits vert pomme.

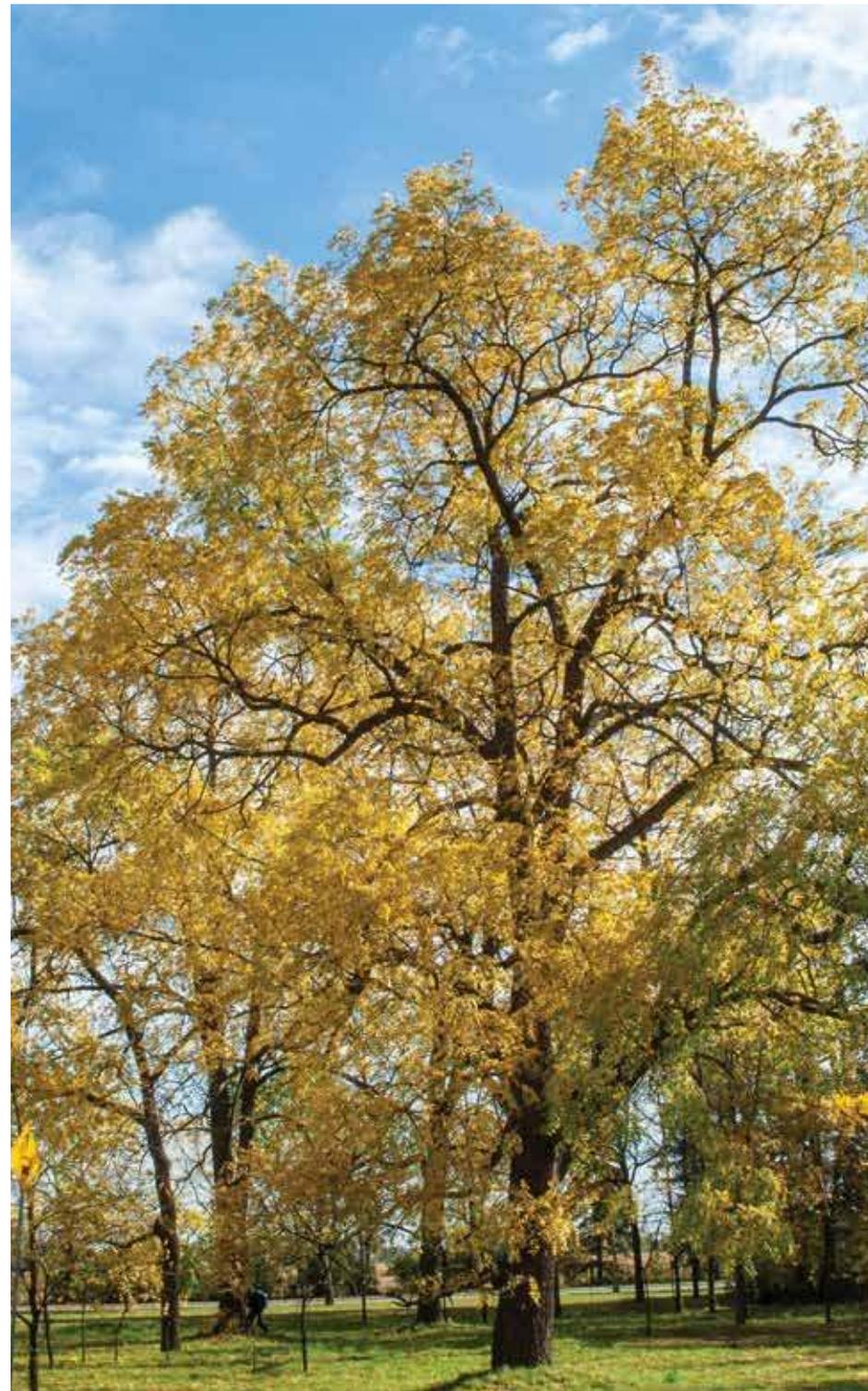


► Ce magnifique noyer noir de la grande plate-bande près du parc Fisher et de l'avenue Holland est un vestige des larges ceintures d'arbres dont le directeur, William Saunders, avait entrepris la plantation dès le printemps 1889, à la limite des frontières ouest et nord de la Ferme expérimentale centrale.

◄ Toutes les parties du noyer noir, que ce soient les feuilles, le brou, les racines ou l'écorce, produisent de la juglone, une substance qui inhibe la croissance d'autres espèces autour de lui. C'est dire l'importance de bien choisir l'endroit où le planter, en tout cas pas trop près du jardin...



◄ Celui qui s'aventure à planter le noyer noir pour ses noix doit savoir que ses fruits s'enveloppent d'un brou d'une odeur citronnée dont on fait une teinture noirâtre qui tache de façon presque indélébile. Comme il faut l'enlever avant de casser la noix pour obtenir l'amande, la prudence est de mise!





ÉRABLE NOIR

ACER NIGRUM MICHAUX

Il existe plus d'une centaine d'érables de par le monde, dont dix sont indigènes au Canada. L'érable noir est du nombre. Les autres espèces sont l'érable à sucre, l'érable argenté, l'érable à grandes feuilles, l'érable rouge, l'érable à épis, l'érable de Pennsylvanie, l'érable nain, l'érable circiné (à feuilles rondes) et l'érable à Giguère (à feuilles composées).

On trouve l'érable noir principalement dans les plaines d'inondation fertiles et humides, où il peut atteindre 25 mètres de haut et vivre jusqu'à 200 ans. C'est l'espèce canadienne qui a la distribution naturelle la plus méridionale, car il ne croît que dans les climats tempérés. Aussi son aire de répartition est-elle limitée au nord par les Laurentides et au sud par le Midwest américain en passant par le sud-est de l'Ontario. On ne le rencontre que sporadiquement en peuplements purs, parfois de peu d'individus, et généralement de qualité moyenne. Heureusement, la vallée de l'Outaouais, y compris la région de la capitale nationale, lui offre les sols humides et calcaires qu'il affectionne. Il viendra y enrichir les érablières à caryer cordiforme et s'y établira aussi en mélange avec d'autres feuillus, le pin blanc et la pruche du Canada.

L'érable noir doit son nom à la couleur vert foncé de son feuillage et au gris noirâtre de son écorce. Il peut tolérer l'ombre pendant de nombreuses années avant de s'élancer à la faveur d'une ouverture dans le couvert. Toutefois, ses faibles effectifs et sa facilité d'hybridation avec l'érable à sucre, qui altère son intégrité génétique, lui confèrent, au Canada comme aux États-Unis, un statut précaire.

◀ Sur le pourtour de la Ferme expérimentale, au coin de Trent et Fisher, on peut observer ce magnifique spécimen d'érable noir, au port ovoïde et au sommet arrondi, vestige des larges ceintures d'arbres plantées par William Saunders au printemps 1889.

▶ Des 70 populations québécoises d'érable noir répertoriées, la majorité se trouve dans la région de Montréal, où l'espèce est menacée par l'expansion urbaine. Elle est considérée à statut précaire au Québec, car même dans les aires protégées, elle tolère mal l'installation d'infrastructures et la présence d'activités humaines.



SAPIN BAUMIER

ABIES BALSAMEA (LINNAEUS) MILLER

SHINGOB (NOM ANISHINAABEMOWIN)

L'aire de distribution naturelle du sapin baumier couvre un vaste territoire dans la portion nord-est de l'Amérique du Nord, ce qui fait de cette espèce de sapin la plus largement distribuée des neuf espèces indigènes nord-américaines. C'est le seul sapin indigène de l'est du Canada; aussi n'est-il pas surprenant que ce soit au Québec qu'il atteigne sa latitude la plus septentrionale.

De tous les *Abies*, c'est le sapin baumier qui offre la silhouette la plus symétrique: la forme bien dessinée de sa dense cime bleuâtre foncé, étroitement pyramidale, dirige droit vers le ciel sa pointe spiralée. Malgré tout, il n'est pas particulièrement prisé dans les aménagements paysagés parce qu'il a tendance, en vieillissant, à se délester de ses branches inférieures. En revanche, il fait un meilleur arbre de Noël que les épinettes, ne serait-ce que parce qu'il perd moins vite ses aiguilles. On l'utilise aussi dans des brise-vent où il excelle à créer des microhabitats pour la petite faune.

Contrairement aux aiguilles des épinettes, les aiguilles du sapin baumier sont courtes, aplaties et émoussées. Comme elles ne piquent pas, les Premières Nations se servaient de ses plus petits rameaux, notamment pour confectionner «les plus délicieux lits». Dans la pharmacopée traditionnelle, on utilise l'infusion des aiguilles comme tonique, antiseptique et antiscorbutique. C'est aussi sur le sapin baumier qu'on récolte l'oléorésine, appelée gomme de sapin au Canada français, avec laquelle les Autochtones pensaient toutes sortes de plaies pour en accélérer la guérison

et colmataient leurs contenants et embarcations en écorce de bouleau.



► Sous les conditions ensoleillées de l'arboretum Dominion où il jouit amplement d'espace et de lumière pour se développer, ce spécimen de sapin baumier, aujourd'hui âgé de près de 90 ans, a grandi en accéléré sans que ne soit altérée l'harmonieuse symétrie de sa svelte silhouette!

◄ Du Régime français au XX^e siècle, la gomme de sapin sert à fabriquer une térébenthine qu'on exporte en Europe sous l'appellation baume du Canada. Depuis que la science a découvert que son indice de réfraction était identique à celui du verre, elle est devenue une colle très recherchée en optique.





CATALPA À FEUILLES CORDÉES

CATALPA SPECIOSA SCOPOLI

Au début du XX^e siècle, William Saunders, le directeur de la Ferme expérimentale, avait l'habitude de discuter avec Lord et Lady Minto, les occupants de Rideau Hall, de l'embellissement de la propriété et de la sélection des arbres et arbustes à y planter. Comme membre bénévole de la Commission d'embellissement d'Ottawa, il avait aussi la responsabilité des plantations de la promenade panoramique qui longeait le canal Rideau. En 1901, il a estimé que les cinq milles du parcours allaient nécessiter une grande quantité de matériel végétal, et il a importé 23 000 spécimens de France; il prévoyait les conserver dans la pépinière de la ferme en attendant leur plantation.

Il paraît invraisemblable que des catalpas, notamment de l'espèce *speciosa*, n'aient pas été intégrés dans ces embellissements, ne serait-ce qu'à cause de l'engouement quasi fanatique dont l'espèce était l'objet dans ces années-là. Vers 1895, les célèbres Auguste Dupuis de la pépinière des Aulnaies et Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière la cultivaient déjà pour sa valeur ornementale exceptionnelle. Mais il y a plus. Une campagne acharnée menée par le secrétaire de la Société internationale d'arboriculture a mis cet arbre au goût du jour aux États-Unis autour des années 1900; il vantait sa croissance rapide, croyait fermement en l'imputrescibilité de son bois et faisait miroiter son potentiel industriel. Les plantations se sont donc multipliées alors que les conditions de croissance et de culture de l'espèce n'étaient pas bien connues; le bois s'est révélé cassant et insuffisamment dense, justement à cause de sa phénoménale rapidité de croissance. Bientôt, bon nombre d'entreprises et d'exploitants agricoles ont abandonné leurs projets. Dès lors, le catalpa à feuilles cordées a presque exclusivement été utilisé en horticulture ornementale.

Sur la douzaine d'espèces de catalpa, seules deux espèces sont américaines: le catalpa du sud, dit catalpa commun (*Catalpa*

bigonioides) et le catalpa à feuilles cordées (*Catalpa speciosa*). Le catalpa à feuilles cordées est le plus rustique des deux. Il est originaire d'une toute petite région qui occupe les sols alluvionnaires au confluent des fleuves Wabash, Ohio et Mississippi; son aire de répartition à l'état naturel se limite, du sud au nord, des environs de la ville de Memphis au comté de Lawrence, dans l'Illinois. Quand il a été introduit au Canada, personne ne pouvait imaginer son succès. Habituellement, quand on se risque à cultiver une espèce dont la distribution naturelle est restreinte, elle s'adapte plutôt mal aux conditions qui prévalent dans sa région d'adoption, surtout quand la zone de rusticité est plus froide. Mais le catalpa à feuilles cordées est le champion de l'exception! Étonnamment adaptable, il s'est montré capable d'affronter les plus extrêmes situations: sols riches ou pauvres, acides ou basiques, alternance d'inondations et de sécheresses.

Voilà donc un catalpa bien acclimaté d'une valeur esthétique inestimable. Élastique et exotique, il devient rapidement imposant; son tronc massif, qui atteint jusqu'à deux mètres de diamètre, supporte une cime asymétrique structurée par de grosses branches recourbées et ascendantes. Les rameaux sont généreusement pourvus de cascades d'énormes feuilles en forme d'as de pique renversés, de couleur vert pomme, auxquelles s'ajoutent tardivement des feuilles d'une surprenante teinte pourprée. Sa floraison est spectaculaire. À la fin de juin apparaissent de longues inflorescences terminales regroupant de grosses fleurs blanches chiffonnées qui évoquent certaines orchidées. La gorge de ces fleurs en trompette est tachetée de mouchetures colorées d'or et de lavande et griffée de stries empruntant à la même palette de coloris. Enfin, à l'automne, le catalpa se charge d'une multitude de fruits suspendus ressemblant à des gousses de haricot géantes; solidement accrochées, ces longues capsules cylindriques dodelineront au gré des vents une bonne partie de l'hiver.



▲ Amoureux des villes, le catalpa à feuilles cordées n'y craint rien : ni les îlots de chaleur, ni les sols infertiles ou compactés, ni les polluants atmosphériques, pas même la fumée des usines. À Ottawa, comme pour honorer la capitale, il coordonne sa spectaculaire floraison aux fêtes célébrant la Confédération canadienne.

◀ Ce superbe catalpa croît sur l'île Green tout près d'un édifice fédéral ayant servi d'hôtel de ville entre 1958 et 2001. Le site est accessible par le pont Minto, construit en 1900 et baptisé en l'honneur du 4^e comte de Minto, alors gouverneur général du Canada.



ORME D'AMÉRIQUE

ULMUS AMERICANA LINNAEUS

ANIB (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Après que la ville d'Ottawa eut aménagé un des premiers parcs récréatifs, le parc de Rockcliffe, de 1893 à 1897, la Commission d'embellissement d'Ottawa créée en 1899 par Sir Wilfrid Laurier est rapidement venue l'épauler pour ensuite prendre la relève des autorités municipales. Laurier s'était offert cet instrument organisationnel dans le but avoué de transformer la ville d'Ottawa en une capitale mondiale de première classe. Dès le commencement de ses activités, la Commission a pu compter sur l'assistance de commissaires bénévoles experts qui se sont engagés avec enthousiasme dans l'aménagement et la rénovation de promenades et de parcs. Parmi eux, William Saunders, créateur du réseau des fermes expérimentales, l'un des plus grands projets de la Confédération canadienne naissante, et William Terrill Macoun, son bras droit. Ils ont fourni leur expertise, mais aussi la main-d'œuvre et le matériel végétal de la pépinière de la Ferme centrale. C'est pourquoi certaines essences particulières qu'on trouve encore de nos jours sur le campus de la ferme ou dans son arboretum sont également incorporées au décor des ouvrages d'envergure réalisés par la Commission, comme la première route scénique d'Ottawa, la promenade de la Reine-Elizabeth, à l'origine The Rideau Canal Driveway.

Typiquement, les ouvrages de la Commission d'embellissement d'Ottawa s'inspirent de l'architecture paysagère victorienne en vogue au tournant et au début du XX^e siècle. D'une part, elle intègre la longue tradition britannique de la sculpture de la terre qui consiste à fabriquer des monticules afin de créer des effets paysagers. D'autre part, les aménagements des parcs et des promenades respectent l'esprit du style «jardinesque» de l'ère victorienne et ses traditions en matière de plantation. Ils sont généralement dessinés selon une symétrie axiale où les massifs de verdure alternent avec des pelouses très bien entretenues, des allées sinueuses recouvertes de gravier, des

bâtiments architecturaux ou autres structures décoratives, par exemple des bancs de pierre. Le style jardinesque attache de plus une très grande importance au choix d'une grande diversité d'arbres, d'arbustes, de fleurs, de fougères et de mousses, à l'association de plantes indigènes et de plantes exotiques, aux arrangements contrastants par la forme, la taille, la couleur ou la densité, et enfin, à la présence d'une petite faune, souvent ailée.

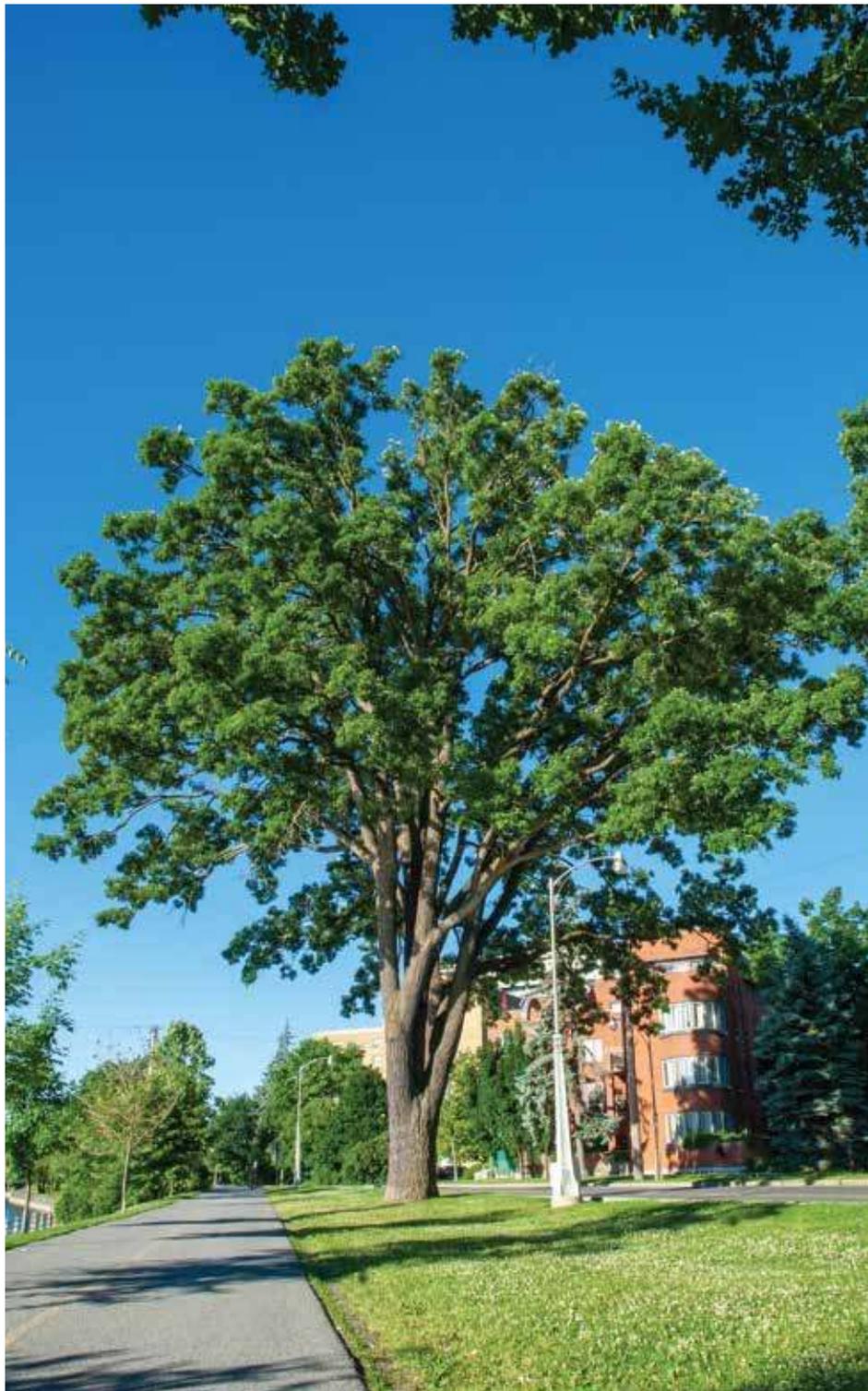
Le parc Major's Hill et les espaces entre les édifices et la falaise du Parlement sont d'excellents exemples de cette tradition paysagère britannique, largement tributaire du contexte socio-économique de l'ère victorienne. C'est l'époque de la bourgeoisie industrielle naissante et des grands manoirs qu'elle se fait bâtir à la campagne pour y installer des jardins salons où elle «reçoit». C'est aussi l'Empire et la découverte en Inde de nombreux arbres inconnus qu'on s'empresse d'importer et d'implanter en sol britannique.

L'orme d'Amérique n'est pas étranger à cette histoire horticole dans laquelle il apporte son indispensable touche d'exotisme. C'est le plus aristocrate de nos arbres indigènes, l'un des plus majestueux et des plus gracieux d'Amérique du Nord. Cette prestance nourrit depuis toujours sa popularité en Amérique et lui vaut d'être très tôt importé en sol européen. Les premiers spécimens ont été plantés au début du XVIII^e siècle à Schwabach, dans l'actuelle Bavière; l'un d'eux y aurait vécu environ 150 ans. En Angleterre, James Gordon introduit l'orme d'Amérique en 1752 dans sa pépinière de belle réputation installée à Mile End, un hameau aujourd'hui dans l'East End de Londres. On ne le sèmera en France qu'en 1807, dans le parc du Trianon à Versailles; les graines avaient été envoyées par le botaniste François André Michaux (1770-1855) à partir de l'Amérique. Il poursuivait la mission que son père avait reçue en 1785 de l'État français, à savoir d'introduire des plantes américaines en Europe.



▲ Chez les ormes d'Amérique, on s'étonne que des arbres de dimensions aussi colossales avec des troncs aussi volumineux produisent une floraison de fleurs aussi minuscules et attachées à des pédoncules aussi frêles. Heureusement que la floraison survient tôt au printemps au moment où les feuilles ne sont pas encore poussées !

◀ Juché sur sa butte, cet orme magnifique est un vestige des premiers travaux réalisés par la Commission d'embellissement d'Ottawa dans le but de créer la première promenade panoramique de la capitale, la promenade de la Reine-Elizabeth, au début du XX^e siècle.



CHÊNE À GROS FRUITS

QUERCUS MACROCARPA MICHAUX

MISHIMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Feuillu indigène d'une grande noblesse, le chêne à gros fruits appartient à un groupe sélect d'essences à feuilles caduques dont le bois durable et la grande polyvalence leur confèrent une importante valeur commerciale, dès la colonisation. Les feuillus dits « nobles » sont souvent devenus rares dans la forêt qui les abritait à l'origine. C'est pourquoi les experts forestiers des divers paliers de gouvernement en encourageant l'intégration dans une pratique intelligente de la sylviculture destinée principalement à la production de bois d'œuvre et aussi au reboisement des terres abandonnées, en milieu agricole et en milieu forestier découvert.

Le chêne à gros fruits occupe une immense aire de distribution naturelle s'étendant du Canada jusqu'au golfe du Mexique. À l'intérieur du pays, cet arbre qui appartient à la tribu des chênes blancs indigènes se rencontre depuis le Nouveau-Brunswick jusqu'au sud de la Saskatchewan. Il est à la fois le plus répandu et le plus volumineux des onze espèces de chêne canadiennes. Il atteint son plein développement en sols profonds dans les terres basses riches et fertiles, mais il s'accommode tout aussi bien de terrains secs. Mieux encore, contre toute attente, le chêne à gros fruits semble taillé sur mesure pour la vie contemporaine en milieu urbain et les changements climatiques : cramponné à sa terre d'adoption grâce à sa racine pivot profondément ancrée et ses racines latérales tentaculaires, il affronte vaillamment les grands vents et le verglas ; pourvu d'un feuillage au fini glacé, il supporte la sécheresse, la pollution et la poussière des villes.



◀ Ce chêne à gros fruits est non seulement le plus magnifique représentant de son espèce, mais aussi l'un des arbres les plus appréciés de la promenade de la Reine-Elizabeth. C'est aussi l'un des plus imposants chênes à gros fruits de la capitale nationale, sans doute grâce à sa résistance aux conditions urbaines.

CHÊNE ROUGE

QUERCUS RUBRA LINNAEUS
MITIGOMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le chêne rouge, une espèce indigène importante de l'est de l'Amérique du Nord, a donné son nom à toute une tribu d'espèces de chênes qui partagent les mêmes caractéristiques : les chênes dits rouges. Cette couleur n'est pas étrangère à l'un des traits distinctifs de ce chêne, l'importance de ses tannins ; ils sont sans doute majoritairement composés de polyphénols et d'anthocyanes, des pigments qui varient du rouge vif au violacé. Toutes les pièces anatomiques du chêne rouge contiennent des tannins, et en plus grande quantité que chez toutes les autres espèces de plantes confondues. Ils se manifestent dans son feuillage printanier, dans les teintes rosées de ses pétioles en été, et dans son feuillage automnal rouge sombre qui persiste durant une bonne partie de l'hiver.

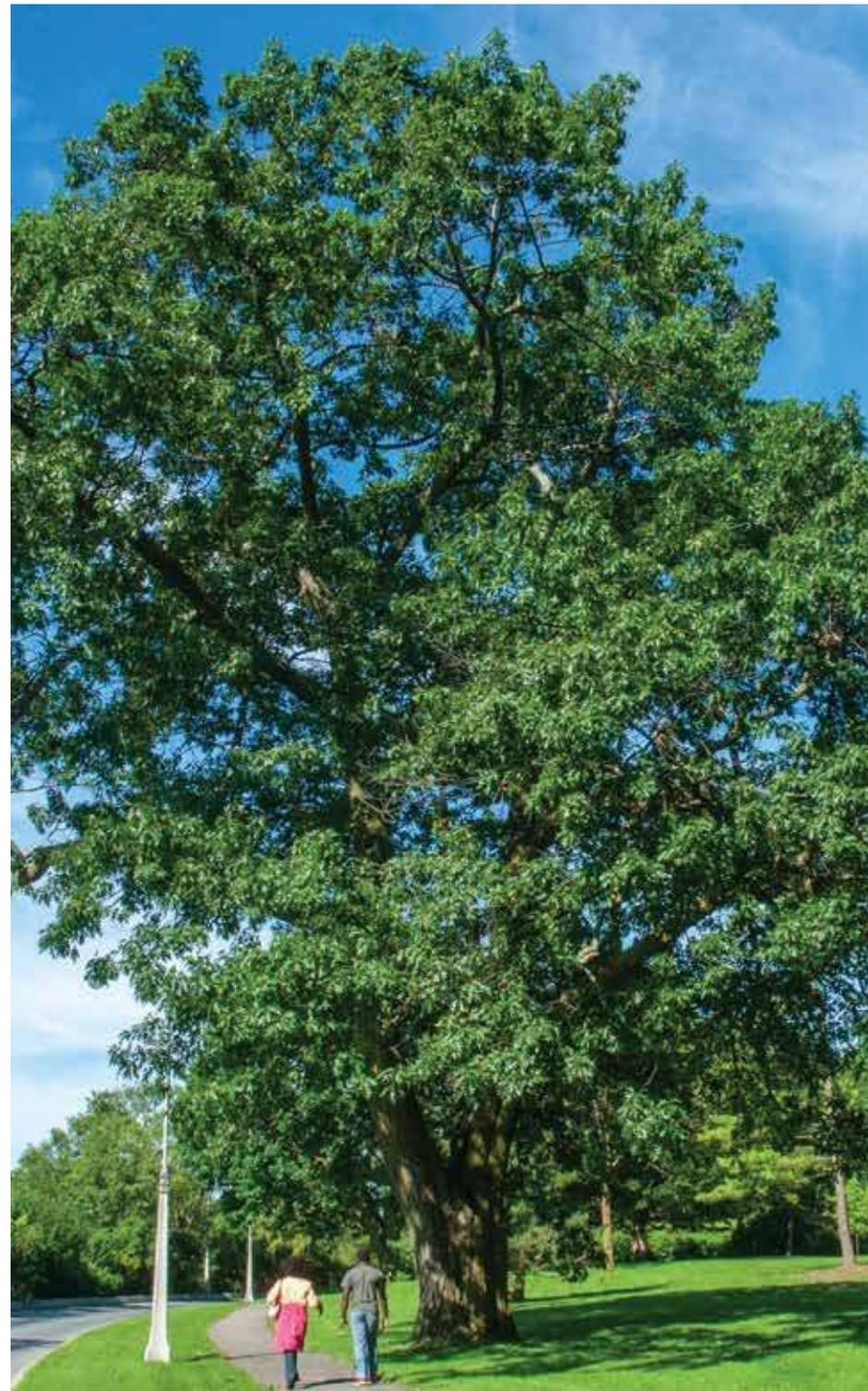
Les spécimens centenaires de grandes dimensions de la région de la capitale nationale démontrent de façon convaincante que non seulement le chêne rouge se plaît en milieu urbain, mais qu'il a tout pour y devenir remarquable ; il y grandira pendant aussi longtemps que trois siècles pour peu que nous lui prêtions vie ! Son système racinaire se compose d'un pivot s'enfonçant profondément dans le sol, de racines latérales fortement étalées et de

racines fibreuses peu profondes. Voilà ce qui l'habilité à supporter la circulation piétonnière et la sécheresse ainsi qu'à soutirer du soi-disant sol urbain le maximum du peu de nutriments qui y est disponible. Le feuillage ciré du chêne rouge l'immunise contre la pollution atmosphérique et l'avantage lors de canicules, car l'évapotranspiration s'y effectue modérément.



► Cet immense chêne rouge pousse sur un segment de la promenade de la Reine-Elizabeth où les voies étaient séparées par des espaces verts parcourus de sentiers sinueux et aménagés de monticules artificiels, de plates-bandes et de petits bâtiments d'allure champêtre. Grâce à ses espèces indigènes, l'ensemble revêt une apparence naturelle.

◄ Les nouvelles colonies en terre d'Amérique ont tôt fait de reconnaître le chêne rouge à la fois pour sa valeur ornementale et la qualité de son bois, avec lequel on fabriquait des barils pour le transport de matières sèches, comme le sucre. Elles l'exportaient en quantité, notamment dans les Bahamas et les Caraïbes.



CHÊNE PÉDONCULÉ FASTIGIÉ

QUERCUS ROBUR LINNAEUS F. *FASTIGIATA* (LAM.) O. SCHWARZ

L'élégant chêne pédonculé fastigié a pour la première fois été découvert en 1783, dans une forêt allemande. Il s'agit d'une variété spontanée du chêne pédonculé, une espèce qui pousse à l'état naturel en Europe, au nord de l'Afrique, dans l'ouest de l'Asie et en Russie. L'espèce mère est connue et cultivée depuis longtemps, particulièrement dans les îles Britanniques, où les Anglais l'ont adopté au point de l'appeler chêne anglais.

On entend par arbre fastigié un arbre dont les rameaux se dirigent verticalement vers le sommet, ce qui en fait un arbre de faible encombrement et conserve au couvert un maximum d'ouverture. Les chênes pédonculés fastigiés, dont la silhouette fuselée est magnifique, sont donc particulièrement bien adaptés à la culture en milieu urbain là où l'espace disponible entre les édifices et les voies de circulation piétonnière ou automobile est très restreint. Dans les jardins, ils font également de très bons compagnons aux espèces de lumière.

Jusqu'à ce jour, on a réussi à reproduire ce clone par semis de glands ou par greffage de sujets sélectionnés selon la stabilité de leur port. L'arboretum Dominion ne fait pas exception : il a amorcé dès les années 1950 ses premiers semis. Comme chez toutes les espèces de chênes, ce chêne fastigié possède des feuilles marcescentes, qui meurent à l'automne, sèchent sur place, et ne tombent qu'au printemps suivant à la pousse du nouveau feuillage. Imaginez la beauté intrigante des alignements de ces chênes pointus en hiver, alors qu'ils sont habillés de feuilles d'apparence cuivrée.

◀ Ce chêne pédonculé fastigié de la promenade de la Reine-Elizabeth ainsi que les compagnons qui l'entourent et l'accompagnent dans ce secteur ont tout probablement été plantés au milieu des années 1950, à l'époque où l'on a commencé à cultiver cette variété à l'arboretum Dominion.



TILLEUL À GRANDES FEUILLES

TILIA PLATYPHYLLOS SCOPOLI

Tout spécimen de tilleul à grandes feuilles est un trésor vivant, car cette espèce, longtemps cultivée en Amérique du Nord, ne se voit presque plus en culture, si ce n'est dans certains parcs ou jardins où quelques individus survivent encore de nos jours. On lui préfère le tilleul d'Europe ou le tilleul à petites feuilles.

Pourtant, le tilleul à grandes feuilles couvre naturellement un vaste territoire en Europe que ce soit dans sa portion boréale, au sud-ouest de la Suède ou au nord-ouest de l'Ukraine, ou plus au sud, dans la partie méridionale des îles Britanniques, au nord de la Turquie et de la mer Caspienne. À la recherche de l'air pur, cette essence croît souvent en montagne, à 1 500 mètres d'altitude, en compagnie des hêtres et des sapins, ou sur les hauts plateaux. Ce tilleul possède une croissance lente qui se poursuit jusqu'à un âge extrêmement avancé, plus de 1 000 ans parfois, ce qui est extraordinaire pour un feuillu. Il ne faut donc pas s'étonner que certains des sujets très âgés en Allemagne, par exemple celui d'Upstedt, près de Hanovre, se soient acquis une réputation mondiale.

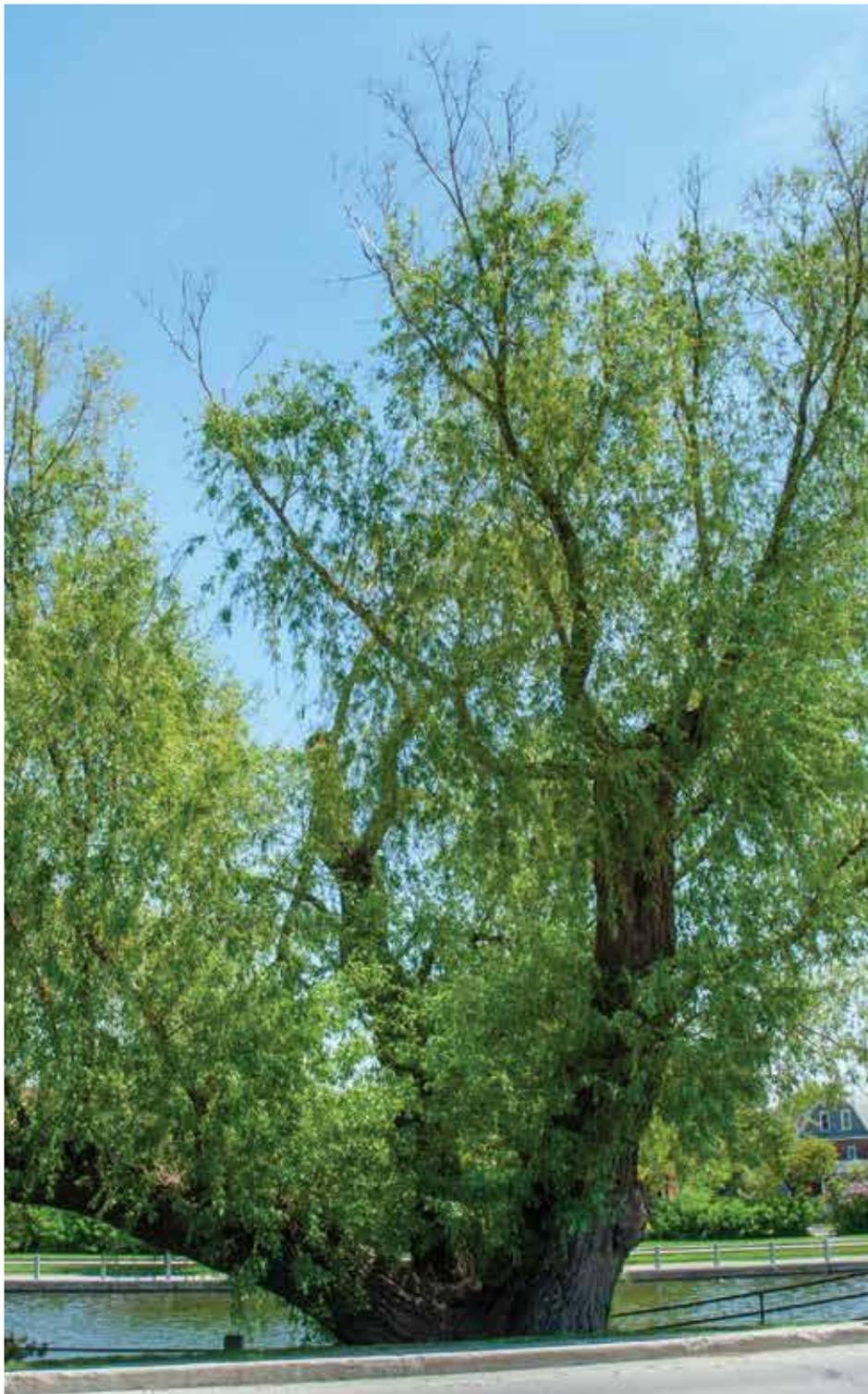
Ce tilleul présente d'autres singularités. Ses feuilles sont pubescentes dès leur jeune âge sur les deux faces et demeurent légèrement velues leur vie durant. Elles ont aussi tendance, lorsqu'il fait très chaud, à se recroqueviller pour former un capuchon fort caractéristique à cause des bords qui s'affaissent légèrement. L'automne venu, c'est de tous les tilleuls celui qui conserve son feuillage vert le plus longtemps.



► Ce tilleul à grandes feuilles, planté sur la promenade de la Reine-Elizabeth au tournant du XX^e siècle, appartient aux tilleuls dont les inflorescences et l'aubier sont utilisés dans la pharmacopée occidentale, l'homéopathie, la phytothérapie et la fabrication de teintures mères.

◄ Très précoce, le tilleul à grandes feuilles est la première espèce de son genre botanique à fleurir. Ses fleurs très mellifères, regroupées en inflorescences de trois à six fleurs suspendues à une bractée vert blanchâtre, exhalent un délicieux parfum sucré ; on peut les cueillir, les sécher et les infuser.





SAULE PLEUREUR DORÉ

SALIX X SEPULCRALIS SIMONKAI

Qui ne connaît pas le saule pleureur ? Si ses fleurs et ses chatons au jaune pâlot ou sa couronne irrégulière font peu pour attirer notre attention, en revanche sa silhouette évasée et trapue avec son port pleureur et ses grâces rameaux vert jaunâtre qui retombent jusqu'au sol est reconnaissable entre toutes. Le saule pleureur fait depuis si longtemps partie de nos décors et s'est si bien naturalisé dans notre immense pays de lacs et de cours d'eau qu'on le croirait indigène. Ce n'est pourtant pas le cas. En fait, la variété que nous appelons saule pleureur est un croisement entre le cultivar pleureur 'Pendula' du *Salix babylonica* d'origine chinoise, et le saule blanc (*Salix alba*), une espèce indigène des zones tempérées froides d'Europe et d'Asie. C'est une essence très rustique qui a fini par se naturaliser partout où elle a été introduite, du Japon à l'Amérique, non sans passer par une acclimatation européenne.

Plusieurs hybrides portent le nom de saule pleureur, aussi ajoute-t-on le qualificatif « doré » pour distinguer l'hybride *Salix x sepulcralis* planté dans la région de la capitale. Conformément aux exigences culturelles de son espèce, il a été planté en sol détrempé, à l'emplacement où le petit ruisseau Patterson traversait autrefois une aire marécageuse, sur la terre de George Patterson, avant de se déverser dans le canal Rideau. La construction du canal, à compter de 1826, a interrompu le cours du ruisseau, qui a gonflé et inondé les terrains environnants, d'où la nécessité de réaliser certains travaux d'aménagement paysager.



◀ Cet immense saule pleureur doré remonte, comme tant d'autres spécimens centenaires de la promenade Reine-Elizabeth, aux premiers travaux de la Commission d'embellissement d'Ottawa au début du XX^e siècle.

▶ Sa forme élégante en toute saison fait du saule pleureur doré un sujet ornemental de premier choix près des plans d'eau, des étangs ou des lacs, dans les parcs et autres grands espaces, où il profite d'une exposition ensoleillée pour se déployer en isolé et donner sa pleine mesure.

PEUPLIER BLANC

POPULUS ALBA LINNAEUS

Le peuplier blanc est une espèce envahissante originaire de l'Eurasie cultivée depuis 1890 à l'arboretum Dominion d'Ottawa et n'a probablement été introduit sur le territoire de l'actuelle ville d'Ottawa qu'après la plantation de spécimens qu'on peut admirer aujourd'hui aux écluses des rapides Black. Il est cultivé en tant qu'arbre ornamental au Canada depuis près de 150 ans et s'est répandu avec succès de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique. C'est un feuillu de grande taille, qui s'accommode de conditions diverses et dont les feuilles trilobées ressemblent à celles des feuilles d'érable.

Le peuplier blanc, réputé en Europe pour sa longévité potentielle de 400 ans, est un pionnier à croissance rapide idéal pour les terrains instables, car il peut fixer les sables grâce à ses racines fasciculées; c'est une bonne manière de mettre à profit sa propension bien connue à produire des rejets de racines. Son tronc, tout d'un bloc à la base, est revêtu d'une écorce noire tandis que l'écorce de sa portion supérieure est d'un beau gris crème. Ses jeunes rameaux et les bourgeons qui les parsèment sont densément couverts de poils blanchâtres et laineux. Ses feuilles, d'un vert foncé brillant sur leur face supérieure, sont recouvertes au revers d'une couche feutrée ressemblant à de la laine, de couleur blanc argenté ou blanc neige. Avec leur pétiole aplati selon un plan perpendiculaire à la surface de leur limbe, elles s'agitent inlassablement à la moindre brise, dévoilant le contraste des teintes de leurs faces. Les feuilles trilobées de ses rejets de souche et de ses longues branches expliquent qu'on le confonde parfois avec l'érable argenté.



► Ici, aux écluses des rapides Black, dont la construction initiale remonte à 1832, ce peuplier blanc a sans doute été planté lors d'un épisode de travaux de réaménagement, vers 1915 ou en 1925; le barrage, particulièrement vulnérable, était facilement endommagé par les glaces et le bois flotté.

◄ Le nom du peuplier blanc lui vient sans doute de son tronc gris pâle, mais d'autres parties de son anatomie ont aussi des accents blanchâtres: le revers de ses feuilles, les poils qui recouvrent ses rameaux et le duvet qui enveloppe les graines.





SAPIN ARGENTÉ

ABIES CONCOLOR (GORDON & GLENDINNING) HILDEBRAND

Admiratif de l'œuvre de Sir Wilfrid Laurier, le premier ministre canadien William Lyon Mackenzie King a remplacé la Commission d'embellissement d'Ottawa, en 1927, par la Commission du district fédéral dont il a pris les commandes. On doit à cet organisme, entre autres réalisations, l'aménagement de longue main, de 1920 à 1950, du parc des Commissaires où l'on peut admirer au printemps, chaque année depuis 1953, les plus vastes plates-bandes de tulipes de toute la capitale au cours du Festival canadien des tulipes. Le parc des Commissaires héberge, notamment quelques spécimens de sapin argenté fort attrayants.

Le sapin argenté est un sapin américain indigène de type montagnard qui a été découvert en 1847 par August Fendler près de Santa Fe, au Nouveau-Mexique, et introduit en Angleterre en 1851. Dès 1867, l'année de la Confédération canadienne, on a commencé à le cultiver partout sur le continent nord-américain où il est rapidement devenu très populaire. Outre sa grande beauté, on appréciait ses formidables facultés d'adaptation et sa grande vitesse de croissance. Quelques spécimens sont introduits à l'arboretum de la Ferme expérimentale d'Ottawa à l'occasion du centenaire de la Confédération canadienne.

Les sapins argentés ne peuvent que rehausser la valeur esthétique d'un aménagement. Leur superbe silhouette pyramidale branchue jusqu'à la base et leur séduisante teinte vert bleuté sont un délice pour les yeux, été comme hiver. Leurs branches obliquement orientées dans la portion supérieure et diversement orientée dans la portion inférieure leur donnent une belle densité. Ils conserveront cette forme caractéristique toute leur vie.

◀ On repère facilement ce duo de sapins argentés au cœur du parc des Commissaires grâce à leur fort jolie couleur bleue et à leur silhouette conique, dense et régulière. Cette espèce est souvent plantée au Canada en raison de sa tolérance à la sécheresse et de sa robustesse.

▶ Le sapin argenté pousse à l'état natif depuis l'Arizona jusqu'à l'Utah en passant par le plateau du Colorado, d'où son autre nom de sapin du Colorado. Toutefois, son nom latin, *concolor*, lui vient de la couleur glauque de ses aiguilles, uniforme sur leurs deux faces.



GENÉVRIER DE VIRGINIE

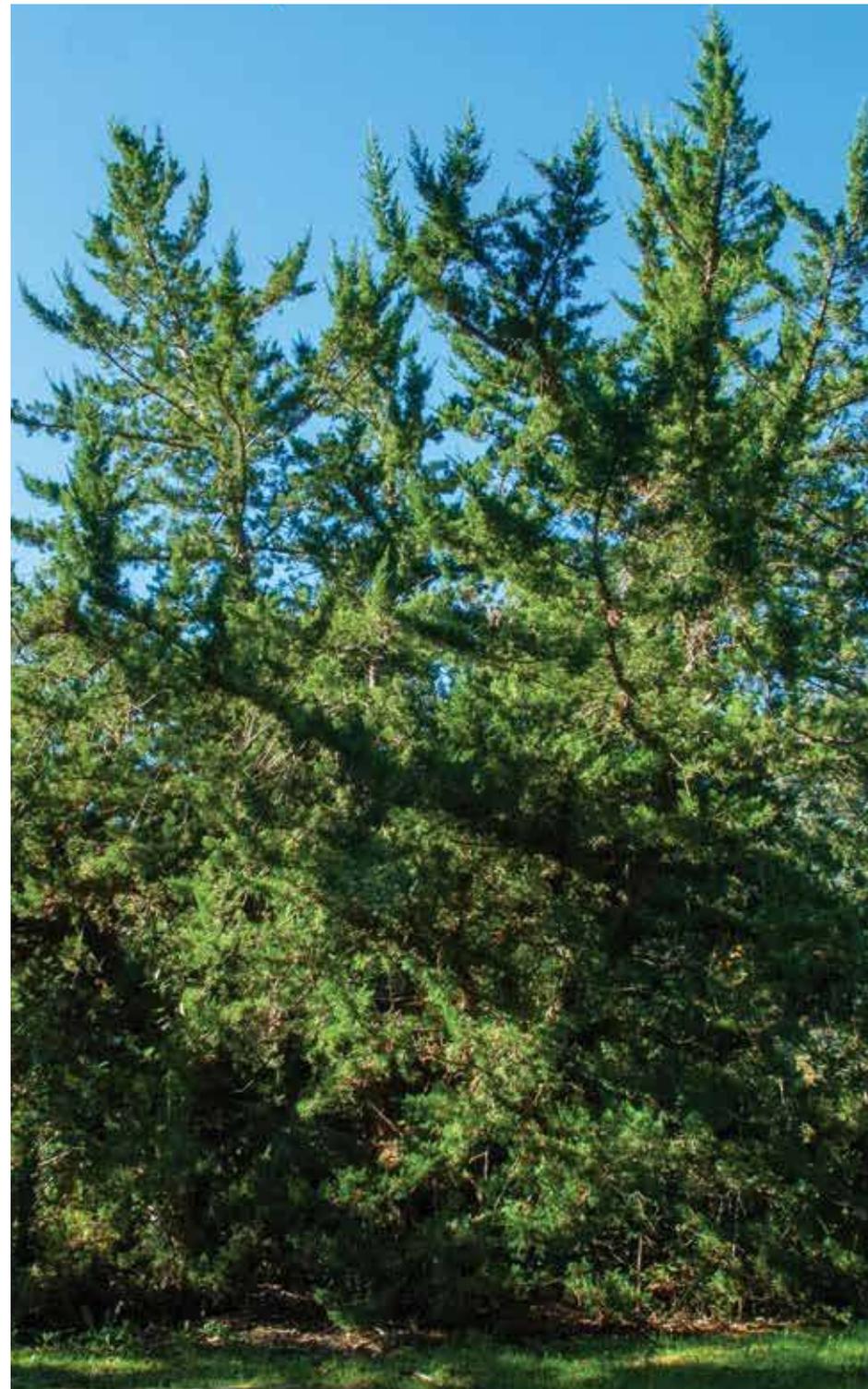
JUNIPERUS VIRGINIANA LINNAEUS

AKAWANJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

À la fin des années 1930, les travailleurs de la Commission du district fédéral ont énormément contribué à l'embellissement d'Ottawa et à son accession au statut de capitale d'envergure nationale. Toute cette décade a été une période très active de reboisement, notamment du secteur Les Rocailles du parc de Rockcliffe, pour remplacer les nombreux pins blancs exterminés par une explosion de la maladie de la rouille vésiculeuse du pin blanc survenue à la fin des années 1920. On en a profité pour conjuguer aux efforts de plantation de conifères l'élimination systématique des plants du genre *Ribes*, soit les gadeliers et les groseilliers servant d'hôtes alternatifs au champignon responsable de la maladie, *Cronartium ribicola*. Durant la seconde vague intensive de plantation de 1937, les travailleurs se sont affairés à planter des thuyas et des genévriers en remplacement de ceux qui avaient été tués lors d'hivers rigoureux précédents. Enfin, les rails du tramway, qui emmenait une foule de visiteurs au parc les fins de semaine depuis 1891, ont été supprimés, des sentiers équestres et piétonniers ainsi qu'une rocaille ont été aménagés entre 1937 et 1939.

Le genévrier de Virginie est l'une des quatre espèces indigènes canadiennes du genre *Juniperus*, qui regroupe de petits arbres ou arbustes ayant en commun deux types de feuilles : aciculaires et squamiformes. William Sheppard, qui l'a découvert en Outaouais, en publie l'existence en 1862. Ce genévrier fait partie de ces espèces apprivoisées à partir desquelles de nombreux cultivars de formes très diversifiées ont été créés pour l'horticulture ornementale.

► Ce gigantesque spécimen de genévrier de Virginie ressemblant à un navire a vraisemblablement été planté dans le secteur Les Rocailles du parc de Rockcliffe à la fin des années 1930, au moment où les travaux d'embellissement sous la direction de la Commission du district fédéral battaient leur plein.



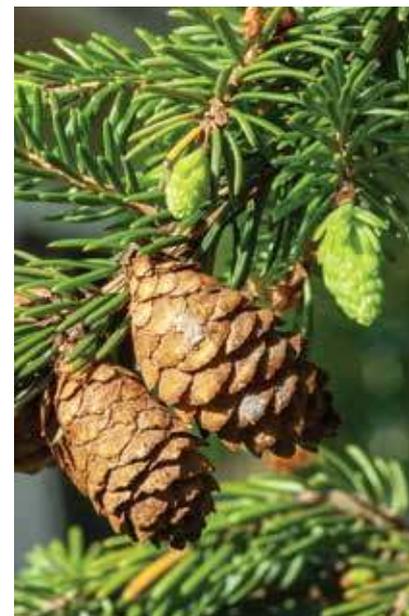


ÉPICÉA DE SERBIE

PICEA OMORIKA (PANCIC) PURK.

L'épicéa de Serbie est endémique de la vallée de la Drina, un affluent du Danube à l'ouest de la Serbie : c'est une espèce d'épinette à la fois élégante, rare et en danger. En effet, comme les autres conifères du genre *Picea*, l'épicéa de Serbie est apparu sur Terre vers la fin du Jurassique. Il appartient à la race des épinettes à aiguilles planes, ce qui en fait une relique d'une espèce aujourd'hui éteinte, mais dont la distribution naturelle était beaucoup plus vaste il y a des millions d'années. On ne trouve plus cet épicéa qu'en une seule station, en compagnie d'une quinzaine d'espèces de végétaux protégés par l'État, sur le massif montagneux des monts Tara, à la frontière de la Bosnie-Herzégovine. C'est d'ailleurs sur les monts Tara, à proximité du lac de Zaovine, que le botaniste serbe Josif Pancic l'a découvert en 1876, et depuis aucun individu de son espèce n'a été recensé nulle part ailleurs au monde...

Cultiver des épinettes de Serbie et protéger les remarquables spécimens de la capitale nationale plantés voilà 50 ans, c'est donc entretenir notre patrimoine végétal mondial, mais c'est aussi un enrichissement indéniable de nos paysages. Leur port pyramidal étroit leur confère une sveltesse qui les rend incroyablement gracieuses ! Leurs rameaux courbes retombent vers le sol pour mieux se retrousser à leur extrémité de sorte qu'elles semblent revêtues d'une robe de mariée ! Elles se garnissent en outre d'aiguilles vert brillant au revers bleu argenté et de mignons cônes bleu violacé, puis brunâtres, fort décoratifs.



◀ Un petit massif de trois épicéas de Serbie pousse non loin du monument commémorant la guerre des Boers dans le parc de la Confédération, inauguré en 1967 dans le cadre des fêtes du centenaire du Canada. Le trio, aux silhouettes sveltes et élégantes, est fort représentatif de l'espèce.

▶ Véritable fossile vivant, l'épicéa de Serbie est non seulement la plus gracieuse de toutes les épinettes, mais aussi celle qui s'adapte le mieux à des conditions extrêmes, bien qu'elle préfère les sols riches, profonds, humides et bien drainés. Elle est du plus bel effet en isolé dans les grands espaces.

POIRIER DE MANDCHOURIE

PYRUS USSURIENSIS MAXIM.

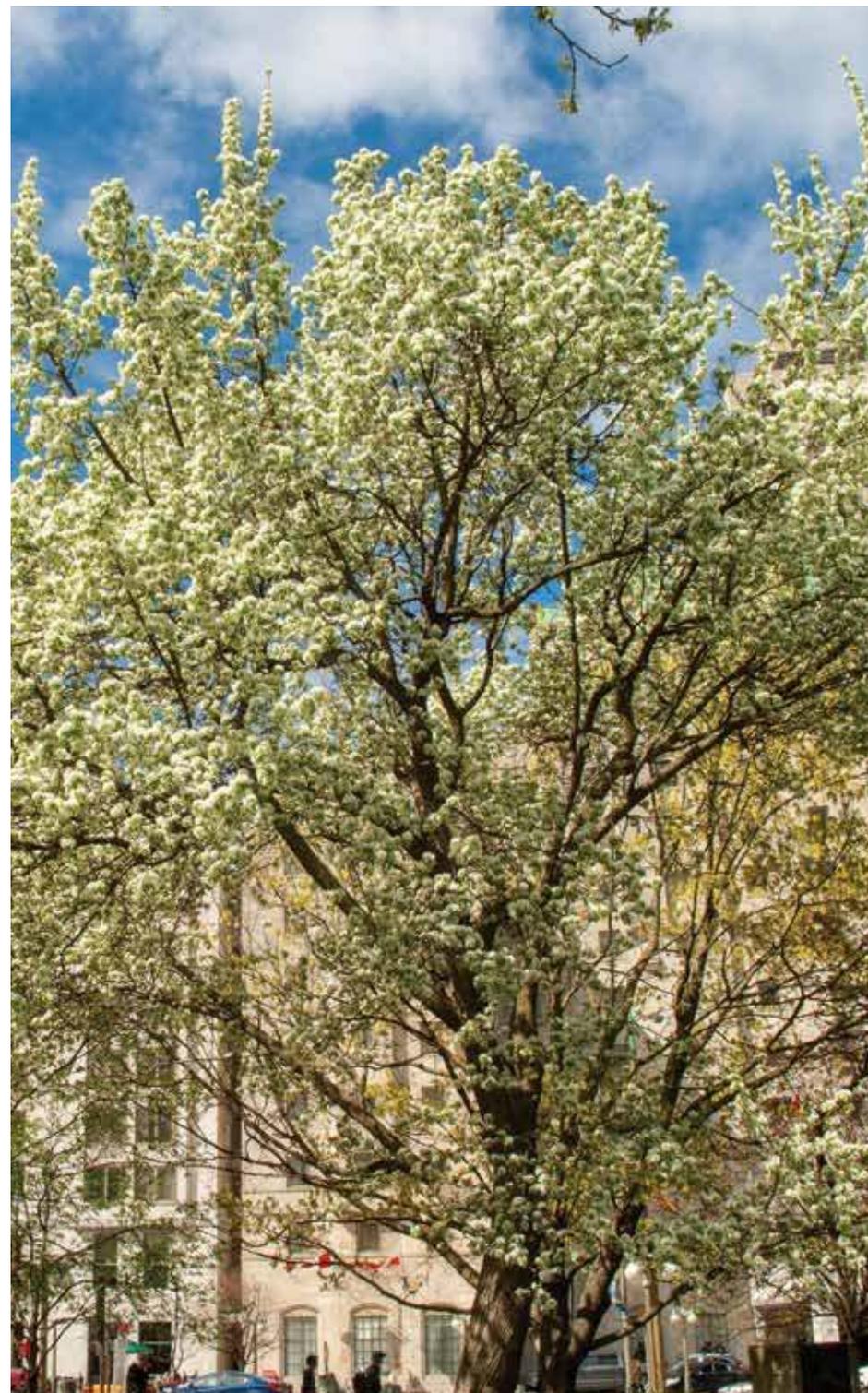
Le poirier de Mandchourie est évidemment originaire de la région située au nord-est de la Chine, appelée Mandchourie, mais on le trouve également en Corée, dans la région extrême-orientale de la rivière Oussouri, en Russie, et au Japon. Il a été découvert en 1855 par le botaniste russe Carl Johann Maximowicz qui, l'année même, l'introduisait au Jardin botanique de Saint-Pétersbourg. On a ensuite apporté cet arbre à fleurs au Canada vers 1897 avant qu'il ne soit plus tard, en 1908, introduit aux États-Unis par Niels Ebbesen Hansen, un scientifique danois qui œuvrait pour la Station expérimentale d'agriculture du Dakota du Sud. Là-bas, on cherchait à développer des variétés d'arbres fruitiers d'intérêt, particulièrement immunisées contre la gelée tardive printanière des bourgeons à fleurs et à fruits. L'approche consistait alors à se servir du poirier de Mandchourie, une espèce extrêmement résistante aux grands froids, comme porte-greffe auquel on soudait des variétés réputées pour leur caractère fructifère.

C'est en 1927 que le pépiniériste d'origine écossaise Frank Leith Skinner, immigré au Manitoba en 1895, a commencé la production et la vente de ce poirier pour ses seules qualités ornementales. De toutes les espèces et variétés de poirier cultivées dans nos jardins ou vergers, c'est le premier à fleurir ! Ses denses ombelles de fleurs blanches s'entremêlent alors aux jeunes feuilles luisantes vert pomme aux bords enroulés. Les feuilles du poirier de Mandchourie ont un pourtour découpé de fines dents très aiguës qui s'accrochent à ses rameaux pourpres. À l'automne, elles se colorent de diverses teintes variant de l'orange pâle au rougeâtre, au rouge cramoisi ou au bronze.



► Ce spécimen de poirier de Mandchourie, particulièrement florifère, pousse dans le parc de la Confédération, à proximité de l'emplacement où se trouvait autrefois l'appartement du premier ministre William Lyon Mackenzie King. Les sujets isolés ne produisent pas de fruits, la pollinisation du poirier de Mandchourie étant croisée.

◄ Les fruits verts ou jaune vert, en forme de petites pommes, varient en grosseur d'une année à l'autre, selon leur abondance dans l'arbre et les conditions météorologiques.





TILLEUL À PETITES FEUILLES

TILIA CORDATA MILLER

L'un des plus spectaculaires spécimens de tilleul à petites feuilles de la capitale nationale veille sur le monument commémoratif de guerre du Canada intégré à la place de la Confédération, au cœur d'Ottawa, dans l'espace triangulaire entre la rue Elgin, le canal Rideau et la rue Wellington. Cette place était auparavant occupée par l'hôtel Russell et l'hôtel de ville d'Ottawa, incendiés respectivement le 14 avril 1928 et le 31 mars 1931. La place a été aménagée à la demande du premier ministre William Lyon Mackenzie King, également fondateur de la Commission du district fédéral. Vénéré pour sa longévité légendaire, le tilleul à petites feuilles est un excellent choix pour tout ouvrage de mémoire.

Disons-le d'entrée de jeu, le tilleul à petites feuilles porte admirablement bien son nom : ses mignonnes feuilles satinées au revers bleuté, en forme de cœur, qui se terminent brusquement en pointe, mesurent tout au plus cinq à huit centimètres. À l'état naturel, il jouit d'une formidable espérance de vie de 500 à 800 ans et d'une très vaste distribution septentrionale en Europe, de l'Angleterre et la Finlande à la Russie où il abonde pratiquement jusqu'à l'Oural. En revanche, il est totalement absent des régions entourant la Méditerranée ; par exemple, il est très répandu en France sauf sur ses côtes méditerranéennes ! Contrairement au tilleul à grandes feuilles, une essence montagnarde, il prolifère dans les plaines et les collines où il génère de façon spontanée des forêts et des taillis à partir de ses vigoureux rejets de souche.

Sa multiplication en pépinière, également très facile, est à l'origine de sa longue tradition horticole et de sa popularité en Amérique du Nord. Sur les terrains de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa et à l'arboretum Dominion, on le cultive depuis plus d'un siècle. Bref, les aménagements paysagers nord-

américains intègrent depuis belle lurette le tilleul à petites feuilles, tout particulièrement en milieu urbain où, à l'instar des pays européens, on les aligne en bordure des grandes avenues et des sentiers récréatifs, ou on les met en vedette au cœur des places publiques, dans les parcs et les jardins.

Le tilleul à petites feuilles est assurément une espèce digne d'une capitale, car sans doute la plus belle consécration de cette espèce du genre *Tilia* se trouve-t-elle à Berlin, la capitale de l'Allemagne. En effet, attenante à l'historique porte de Brandebourg, la célèbre avenue *Unter den Linden*, qui signifie « sous les tilleuls », est bordée du côté ouest par quatre rangées de tilleuls à petites feuilles. D'origine très ancienne, cette artère a été aménagée après la guerre de Trente Ans qui a dévasté l'Europe entre 1618 et 1648. Pour se remettre du conflit, les autorités allemandes ont décidé de tracer de nouvelles allées et de créer de nouveaux jardins. C'est ainsi que suivant le style hollandais, le prince Jean-Maurice de Nassau-Siegen a transformé en promenade un vieux chemin de terre battue d'une ancienne réserve de chasse royale. Mille noyers et mille tilleuls ont alors été plantés en bordure de ce qui deviendra l'*Unter den Linden*. Malheureusement, ces tilleuls ont été abattus en 1658 et il a fallu attendre 162 ans avant que ne soient à nouveau plantées quatre rangées de tilleuls à petites feuilles.

Il n'y a pas de lieu qui ne soit rehaussé par la présence de ce tilleul et de ses nombreux cultivars développés pour l'arboriculture urbaine. Fort gracieux, bien proportionné et réputé pour conserver sa vie entière son port symétrique et sa forme régulière en capuchon, il ne concurrence pas les structures urbaines. Synchronisée, sa floraison odoriférante spectaculaire, plus manifeste encore en soirée, embaume la ville et fait le délice des pollinisateurs.



▲ Au XVII^e siècle, une ordonnance royale commandait de planter des tilleuls le long des routes de France afin d'en récolter les fleurs pour les hôpitaux. Ce sont les fleurs infusées du tilleul à petites feuilles qui étaient surtout utilisées en médecine, contre la douleur, les spasmes et les troubles circulatoires.

◀ À la place de la Confédération, ce souverain tilleul à petites feuilles règne auprès du monument commémoratif *La Réponse*, inauguré en 1939 par le roi George VI, devant 100 000 personnes. À ses côtés, repose la tombe du Soldat inconnu rapatriée en mai 2000 par le gouvernement canadien.



TILLEUL D'AMÉRIQUE

TILIA AMERICANA LINNAEUS

WIGOBIMIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le spectaculaire tilleul d'Amérique qu'on peut admirer aux chutes Hog's Back témoigne à merveille de la nature calcaire de l'emplacement. Ce site, où poussent d'autres espèces arborescentes ayant des affinités pour les sols calcaires, tel le thuya occidental, a été façonné par deux grands événements géologiques distincts. Le premier, l'éclatement de l'assise calcaire et le soulèvement d'immenses blocs rocheux calcaires, a précédé le deuxième de 400 millions d'années, soit la formation du bassin hydrographique de la rivière Rideau il y a 10 000 ans.

Au terme de la Seconde Guerre mondiale, l'urbaniste français Jacques Gréber a finalement livré son plan pour l'embellissement de la ville d'Ottawa, le quatrième de son histoire, commandé initialement en 1937 par Mackenzie King. Il y recommandait fortement un agrandissement du parc de la Gatineau et la création d'une région protégée entourant l'ouest, le sud et l'est d'Ottawa. Cette Ceinture de verdure devait permettre de structurer la croissance urbaine tout en réservant des espaces pour l'exploitation agricole, l'aménagement de parcs et l'installation de centres de recherche, entre autres. La ville entreprend donc d'annexer les terrains du comté de Carleton et de cantons avoisinants. En 1949, c'est au tour du canton de Gloucester où seront créés, à compter de 1954, les parcs Hog's Back et Vincent Massey. La Commission du district fédéral exproprie également des terrains en grande partie non bâtis, sur la rive est de la Rivière Rideau jusqu'à la baie Mooneys pour les protéger du lotissement et y aménager un parc public. La Ceinture de verdure était née.

◀ Ce tilleul d'Amérique structuré en bouquet de troncs est une véritable œuvre d'art ! Selon les auteurs de *Native Trees for North American Landscapes*, il est fréquent de voir cette espèce pousser sous forme de bouquet de troncs ou de tronc unique entouré à la base de pousses et de rejets.

ORME D'AMÉRIQUE

ULMUS AMERICANA LINNAEUS

ANIB (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Cet orme d'Amérique semble déterminé à faire partie du paysage pour de bon. Planté en bordure du sentier conduisant aux relais Herridge et Healey, il appartient indéniablement à l'histoire de la création du parc de la Gatineau. Les deux relais ont été acquis par la Commission du district fédéral en 1951 pour être intégrés au parc : le premier de la famille de notables Herridge, proche du premier ministre Mackenzie King, et le deuxième des immigrants irlandais Edward et Bridget Healey, qui avait été construit en 1863. Le dernier descendant Healey a continué d'habiter la maison jusqu'en 1955 et a été le premier préposé à l'entretien des installations du lac Mousseau.

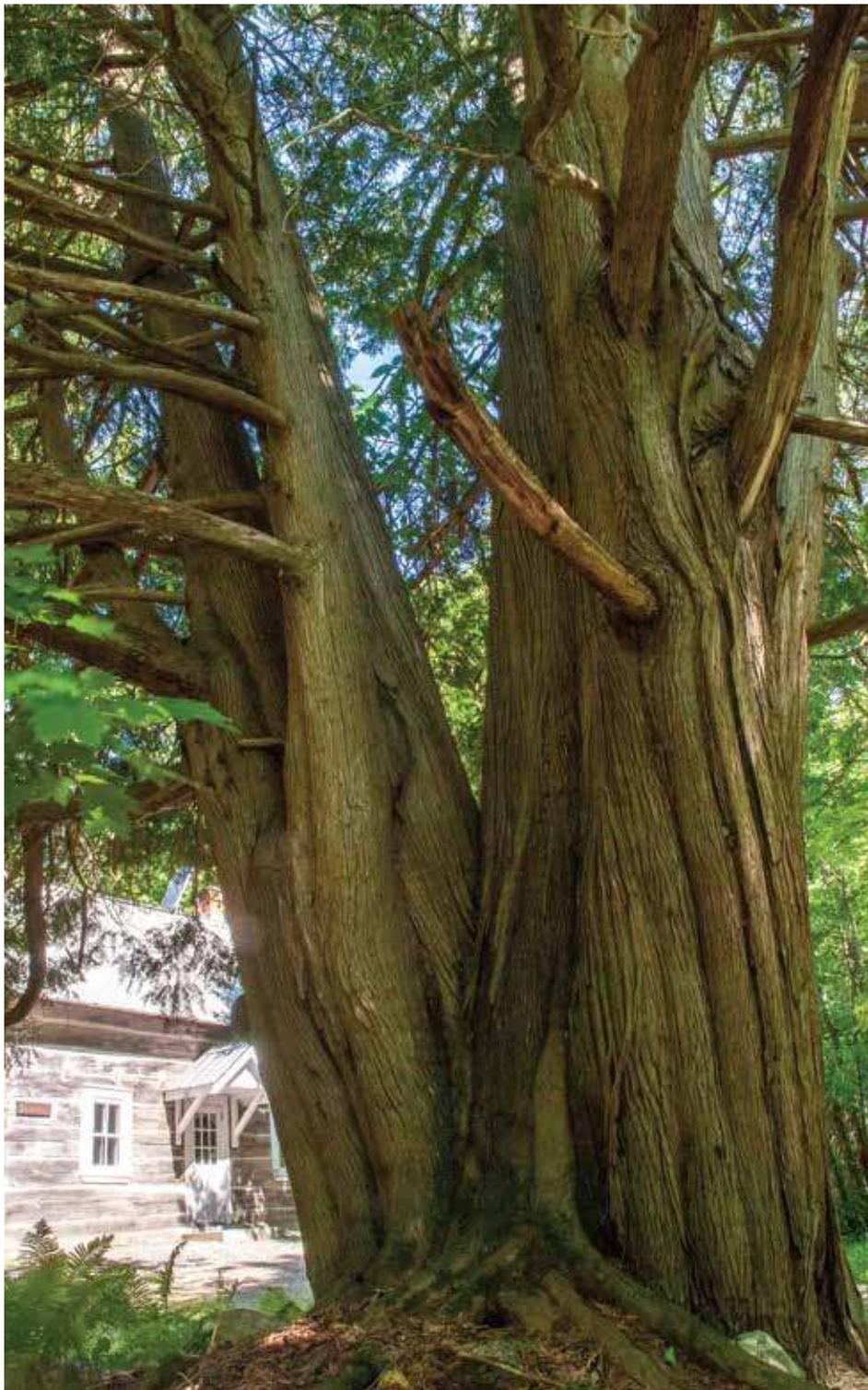
À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, la Commission avait déjà investi dans l'acquisition des premiers 16 000 acres de terre du parc de la Gatineau. Parallèlement à l'achat de terrains ceinturant Ottawa, elle a poursuivi ce processus d'agrandissement : il y a eu les 600 acres léguées par Mackenzie King en 1950, les propriétés des familles Healey et Herridge, mais aussi celles de notables qui s'étaient installés au cœur des collines de l'Outaouais, aux environs des lacs Meech et Mousseau. En 1956, la Commission avait cumulé « environ cinquante mille des soixante-quinze mille acres prévus ». En 1958, la Commission de la capitale nationale, créée tout spécialement pour mettre à exécution le plan de l'urbaniste Gréber, aménage les promenades du parc, puis achète les domaines Wilson (1963) et O'Brien (1964), ce qui ajoute 700 acres.



► Cet orme d'Amérique imposant, dont la structure repose principalement sur un groupe de neuf tiges, donne l'impression de croître de façon florissante sur un site semblant avoir été bombardé depuis peu : tout autour, de nombreux chicots décharnés d'ormes de faible taille sont morts de la maladie hollandaise de l'orme...

◄ Comme d'habitude chez les ormes, la floraison de l'orme d'Amérique s'opère très tôt au printemps, un peu après la floraison de l'érable argenté et de l'érable rouge, vers la deuxième semaine d'avril. Le printemps est alors si jeune que les feuilles de ces trois espèces ne sont pas encore poussées.





THUYA OCCIDENTAL

THUJA OCCIDENTALIS LINNAEUS

WABINO-KIJIK / KIJIK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le relais Herridge, où pousse un thuya dont la grandeur majestueuse inspire le respect, a été construit en 1880. C'est un bâtiment patrimonial de deux étages en pièces de bois équarri assemblé à queue d'aronde. Il a été la propriété de William Duncan Herridge de 1926 à 1951, année de sa vente au gouvernement canadien, et lui servait de résidence secondaire.

Fils du révérend William Thomas Herridge qui a été pasteur de 1883 à 1919 de la plus ancienne église presbytérienne d'Ottawa, l'église St. Andrew, William Duncan a goûté dès son jeune âge aux joies de la villégiature au cœur des collines de la Gatineau. Au début des années 1900, toute la famille passait l'été à la pension d'une dame McMinn de Kingsmere, dans les collines de la Gatineau. C'est à cette époque que William Lyon Mackenzie King, qui deviendra premier ministre du Canada en 1921, a rencontré les Herridge : il venait d'arriver à Ottawa, il avait 26 ans et un poste de rédacteur en chef au *Labour Gazette*, une publication récemment lancée par le ministère du Travail. Accompagné de son ami, Bert Harper, qu'il a engagé comme assistant, il s'intègre à la société d'Ottawa, assiste aux offices de l'église presbytérienne St. Andrew où il fait la connaissance de la famille Herridge. Leur grande amitié le conduira à les accompagner sur les collines de Gatineau et à y acquérir un domaine qu'il ne cessera d'aménager. À son décès, en 1950, King légua ses 600 acres au parc de la Gatineau.



◀ Ce cèdre monumental avoisine le relais Herridge, désigné édifice fédéral du patrimoine reconnu, en raison de son importance historique et de l'intérêt qu'il présente sur le plan architectural. Son nom commémore une famille influente d'Ottawa et des collines de la Gatineau, notamment par ses activités politiques.

ÉRABLE DE L'AMOUR

ACER TATARICUM SUBSP. *GINNALA* (MAXIMOWICZ) WESMAEL

L'érable de l'Amour est originaire principalement d'une région d'Asie centrale, occupée à l'origine par le Turkestan. Il existe également à l'état naturel à la fois sur le parcours du fleuve Amour s'écoulant sur 4 400 kilomètres en Mandchourie et à l'est de la Sibérie, ainsi qu'en Corée et au Japon. Les populations de la vallée du fleuve Amour, là où le climat est d'une extrême rigueur, l'appellent *Ginnala*. Ce nom a été repris par les Occidentaux et latinisé afin d'offrir un nom scientifique à ce petit érable, considéré de nos jours comme une sous-espèce de l'érable de Tartarie. Avec ce dernier, l'érable de l'Amour partage d'ailleurs un air de famille : la petite taille, bien sûr, mais aussi la silhouette et les fameuses fleurs odoriférantes, un fait rare chez les érables !

C'est le botaniste russe Carl Johann Maximowicz qui a découvert l'érable de l'Amour, en 1860, et qui l'a introduit au Jardin botanique de Saint-Pétersbourg. En 1874, sans doute grâce à des échanges entre arboretums, des semences de ce « petit dernier » des érables rustiques étaient expédiées de Saint-Pétersbourg à l'arboretum Arnold de l'Université Harvard de Boston, avec lequel l'arboretum Dominion de la Ferme expérimentale d'Ottawa entretient des liens soutenus.

Ce petit arbre d'ornement doté d'un tronc simple ou multiple apporte une touche d'exotisme au jardin de par son feuillage délicat, dont la coloration rouge cramoisi, dès le début de l'automne, est spectaculaire. Chacune des feuilles lustrées est découpée de trois lobes profonds qui sont bordés d'une unique rangée de dents grossières.



► Cet érable de l'Amour honore la promenade Sir-George-Étienne-Cartier de sa présence inestimable. Spécimen géant d'une espèce de petite taille, c'est un véritable champion par ses dimensions, mais sa forme en bouquet ajoute encore à sa remarquabilité.

◄ Les fleurs blanc crème de l'érable de l'Amour apparaissent bien après son feuillage, à la fin du printemps, et sont regroupées à raison d'une cinquantaine de fleurs à l'intérieur de panicles. Comme c'est souvent le cas chez les érables, ces inflorescences sont composées de fleurs unisexuées.





LA MISE EN VALEUR DES SITES D'INTÉRÊT

L'idée de favoriser l'essor de la capitale nationale d'Ottawa, tout particulièrement par le biais de la mise en valeur de sites d'intérêt, n'est ni de génération spontanée, ni d'initiative locale. Elle s'inscrit dans un vaste mouvement de retour à la nature amorcé au milieu du XIX^e siècle sur l'ensemble du continent nord-américain. Plusieurs facteurs ont contribué à répandre cette idée « romantique » des bénéfices reliés à la vie à la campagne. Tout d'abord, la qualité de la vie urbaine avait partout été détériorée par les retombées de l'industrialisation massive et les villes devenaient insalubres. En réaction naissaient des courants philosophiques, philanthropiques et même politiques qui revendiquaient que des correctifs soient urgemment mis en œuvre. C'est dans le même élan que naît le concept de parc national comme instrument de protection de lieux naturels d'une grande beauté, le premier au Canada étant celui de Banff (1885). C'est aussi l'époque du mouvement architectural et urbanistique City Beautiful (1890-1910) qui fait de la recherche de la beauté un idéal indispensable au bien-être des sociétés civiles.

◀ Point de vue à partir de la promenade de la Reine-Elizabeth, 1950.

Source : CCN

Dans la région de la capitale nationale survient en 1900 un grand feu qui rase une partie des villes de Hull et d'Ottawa. Cette catastrophe majeure vient encore aggraver le piètre état de la ville, ce qui a fait dire au premier ministre Wilfrid Laurier qu'Ottawa était « la capitale la plus laide du monde ».

C'est ainsi qu'à partir de la fin du XIX^e siècle, les collines de la Gatineau ont exercé un grand attrait sur ceux qui étaient à la recherche d'espace, de lumière, d'air non pollué et de beauté. Comme toujours, ce sont les mieux nantis qui ont pu les premiers s'offrir de vastes domaines, y bâtir d'imposantes résidences et y aménager de grands jardins. L'année précédant le grand incendie, le gouvernement fédéral avait créé son premier organisme voué au développement d'une capitale d'envergure nationale: la Commission d'embellissement d'Ottawa. Deux autres lui succéderont: la Commission du district fédéral en 1927, et l'actuelle Commission de la capitale nationale en 1958. Les trois organismes à tour de rôle n'ont jamais cessé d'acquérir de nouveaux terrains dans la ville et son environnement immédiat, mais aussi les anciens domaines ayant appartenu aux mandarins de la fonction publique, aux grands entrepreneurs et aux vieilles familles qui avaient popularisé la villégiature sur les collines de la Gatineau, notamment les familles McKay, Kingsmere, King, Herridge et Healey. On les transformera en parcs publics récréatifs pour le plus grand bien-être des citoyens.

Après Rideau Hall, acquis en 1864, où les gouverneurs perpétuent une belle tradition d'arboriculture, et le parc Major's Hill dix ans plus tard, de nouveaux parcs s'ajouteront aux sept parcs déjà existants en 1908. Il y a le parc Jacques-Cartier en 1927, le parc Hampton en 1930 et le vaste parc de la Gatineau en 1938,



propriété du gouvernement fédéral dont la gestion est confiée à la Commission du district fédéral. Suivra le parc Hog's Back, aménagé dans les années 1950, prolongé par le parc Vincent Massey à compter de 1956. Poursuivant cette tradition d'acquisition et d'aménagement d'espaces verts, la Commission de la capitale acquiert le parc du Lac-Leamy en 1959.

Afin de mettre en valeur les richesses des quelque 5 320 kilomètres carrés de territoire de la région de la capitale ainsi constitué, la Commission et ses prédécesseurs se sont employés à agrandir, structurer et raffiner ses paysages. Au cours de ses 60 premières années d'activités, les végétaux plantés provenaient majoritairement de la pépinière de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa, mais la Commission s'est ensuite approvisionnée à sa propre pépinière installée au cœur de la Ceinture de verdure, dans le secteur du hameau Blackburn. Les pommiers décoratifs, le lilas et l'érable de l'Amour y étaient cultivés en de multiples exemplaires.

▲ Vue de la colline parlementaire à partir de la rive québécoise.

Source: CCN



ÉRABLE NOIR

ACER NIGRUM MICHAUX

L'érable noir est une espèce rare dite reliquale. Autrefois, quand le climat était manifestement plus chaud et plus sec qu'aujourd'hui, l'érable noir a tout doucement migré vers le nord, depuis la Nouvelle-Angleterre, pour atteindre le sud de l'Ontario et du Québec. Petit à petit, il est parvenu à gagner des latitudes plus nordiques en profitant des largesses du microclimat et de facteurs édaphiques tels que la nature calcaire de certains sites, là où les sols sont les plus riches. Partout dans son aire de distribution naturelle, que ce soit au sud du pays ou bien à l'intérieur des états du Midwest, du centre-est ou du nord-est des États-Unis, l'érable noir se trouve toujours, en faible proportion cependant, en compagnie de l'érable à sucre.

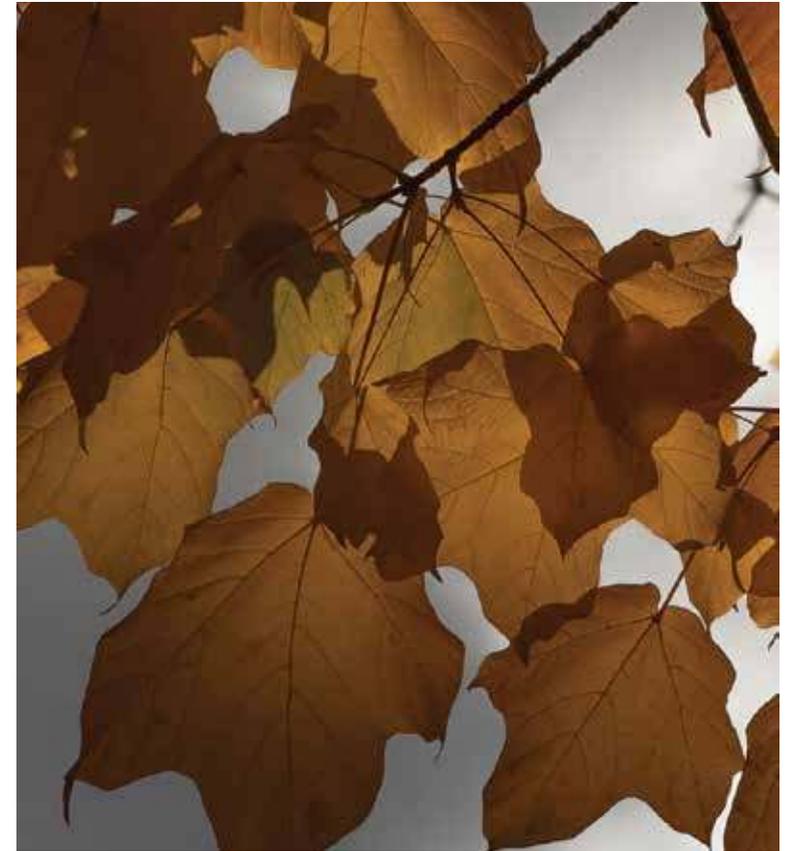
L'hybridation entre l'érable noir et l'érable à sucre est non seulement favorisée par la proximité de ces deux essences dans la même forêt, mais également parce qu'elles sont toutes deux atteintes de dichogamie, comme si la Nature avait depuis toujours prévu leur collaboration sexuelle. En effet, chacun de leurs spécimens supporte des fleurs tantôt mâles, tantôt femelles, où étamines et pistils ne sont pas matures au même moment. Parfois, chez certains individus, ce seront les fleurs mâles qui seront mûres les premières, et on les dit protérandres. Mais chez d'autres, ce sont les fleurs femelles qui le seront en premier, et on les dit alors protérogynes. Cette subtile particularité est à la base de la survie de l'espèce, car elle oblige en quelque sorte les spécimens à se féconder entre eux : cela assure la diversité du pool génétique des semences qu'ils produisent et de celui des arbres de la génération issue de ces semences qui viendront au monde et croîtront au cours des 200 années suivantes.

L'érable noir et l'érable à sucre se reproduisent donc obligatoirement par un processus de fécondation croisée et comme ils s'échangent du matériel génétique, les espèces restent proches

parentes, ce qui a pour conséquence qu'elles s'hybrident allègrement ; leur progéniture, composée d'individus qui varient énormément d'un sujet à l'autre, a des traits intermédiaires entre les deux espèces leur permettant de s'entremêler aux érablières sucrières.

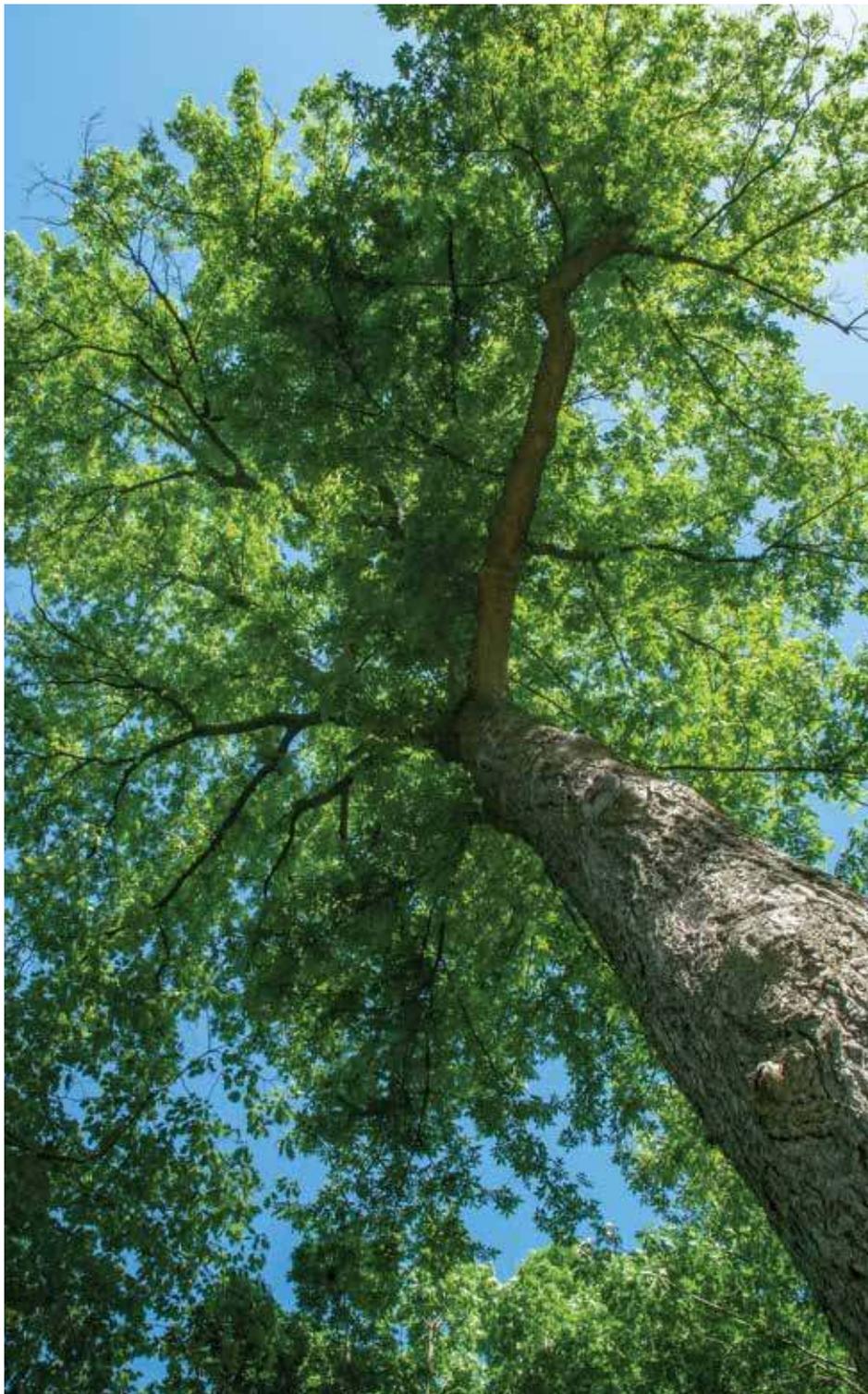
Certains agriculteurs du Midwest américain affirment que l'érable noir produit une sève et un sirop d'érable de meilleure qualité que l'érable à sucre, mais la vulnérabilité des populations canadiennes ne permet pas d'envisager une production industrielle. En revanche, le planter isolément ou en groupe, en milieu urbain ou périurbain, permet de profiter des caractéristiques enviables qu'il partage avec l'érable à sucre : une respectable longévité, un port majestueux, la symétrie de sa cime globulaire et une immunité presque à toute épreuve face à la maladie, parfois même une coloration automnale surprenante. Ce n'est pas peu dire !

Malgré leur ressemblance, l'érable noir et l'érable à sucre se distinguent notamment par les caractères morphologiques de leurs feuilles. Les feuilles de l'érable noir sont le plus souvent découpées de trois lobes et parfois cinq, alors que c'est l'inverse chez l'érable à sucre. Chez l'érable noir, les feuilles ont tendance à s'affaisser et à adopter un petit air fatigué, leur pétiole et leur revers sont plus ou moins duveteux, et leur bordure lisse ; enfin, leur surface semble gercée à cause des réseaux de nervures imprimées dans leur épiderme. Chez l'érable à sucre, elles ont une apparence plutôt rigide, ne sont pas duveteuses et leurs lobes sont incisés de dents irrégulières. L'automne venu, à distance, l'œil averti reconnaît au loin les feuilles des érables noirs qui tournent si lentement au jaune clair ou à un orangé brunâtre mat que pendant un certain nombre de jours, les arbres semblent panachés !



▲ Contrairement aux feuilles de l'érable à sucre, les feuilles de l'érable noir sont presque toujours trilobées et migrent directement du jaune au cuivré à l'automne, sans arborer de rouges et d'orangés éclatants.

◀ Ce spécimen d'érable noir, qu'on peut admirer non loin du Centre des visiteurs de Rideau Hall, a tout probablement été planté vers 1915, lors de la deuxième vague d'achats et de plantations d'arbres, à l'époque où l'honorable duc de Connaught était gouverneur général et habitait la propriété.



CARYER CORDIFORME

CARYA CORDIFORMIS (WANGENHEIM) K. KOCH

MITIGWABAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le caryer cordiforme est à la fois d'une immense force et d'une grande délicatesse ! Il a une façon de se ramifier selon un patron ascendant qui contraste avec la délicatesse de ses rameaux légèrement retombants, ce qui fait que son magnifique port pittoresque s'habille d'une fine texture. Son bois, comme celui de tous les arbres du genre *Carya*, est considéré, kilogramme pour kilogramme, comme étant plus fort que l'acier ! Sa force lui vient aussi de son système racinaire organisé autour d'un solide pivot enfoncé dans la terre et d'un dense réseau de racines qui s'étendent latéralement si loin que, dès son jeune âge, elles couvrent une étendue dont le diamètre mesure le double de sa cime. C'est pourquoi le caryer cordiforme appartient aux arbres d'ornement qui affrontent avec le plus d'aplomb les tempêtes de vent et de verglas !

En sylviculture, le caryer cordiforme exige du producteur un très grand raffinement de ses pratiques sylvicoles. Mais au jardin, c'est l'espèce de caryer la plus intéressante à cultiver. Sa cime habillée d'un feuillage léger laisse transpercer la lumière, qui devient alors disponible pour la pelouse et le développement des autres plantes ornementales du parterre. Généreux, à l'exemple du tilleul d'Amérique, ce caryer contribue à la richesse de l'humus du sol de sa terre d'adoption lorsque ses feuilles, riches en matières minérales, se décomposent au sol. On le classe parmi les feuillus nobles, car son bois d'une très grande valeur sert à créer les plus beaux ouvrages d'ébénisterie, de lutherie et de marqueterie.

◀ Des sources attestent que le caryer cordiforme fournit une eau sucrée, plus sucrée que celle l'érable à sucre, mais en très petites quantités. Cousin des noyers, sa noix, pas plus grosse qu'une noix de muscade, donne aussi une amande, mais elle est amère, d'où son surnom de « noyer amer ».

CHÊNE ROUGE

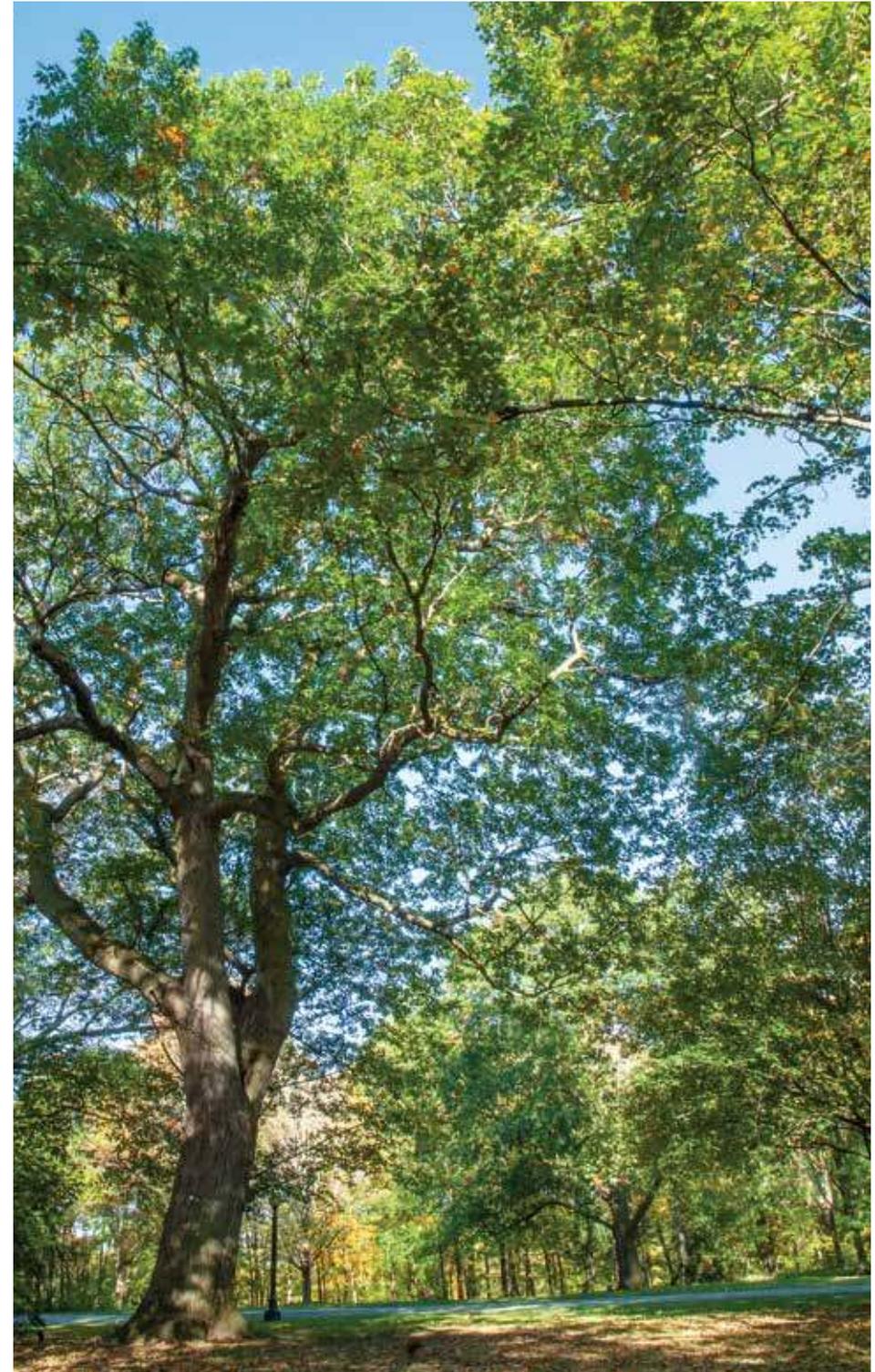
QUERCUS RUBRA LINNAEUS
MITIGOMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le genre *Quercus*, représenté par 600 espèces à l'échelle planétaire, fournit un important contingent aux forêts d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Asie. En Amérique du Nord, on estime leur nombre à 208 essences indigènes, dont une soixantaine aux États-Unis et onze au Canada. Comme plus de 150 poussent à l'état naturel au Mexique, on le considère comme le point d'origine de la différenciation des espèces nord-américaines. Les *Quercus* se divisent en deux groupes principaux : les chênes rouges et les chênes blancs. C'est le chêne rouge, l'espèce reine entre tous les chênes qui poussent à l'état naturel dans l'est de l'Amérique du Nord, qui a donné son nom au groupe des chênes rouges, dont font partie entre autres le chêne des marais et le chêne imbriqué qu'on rencontre dans la région de la capitale nationale.

À l'évidence costaud, avec son tronc massif occupant la moitié de la hauteur totale de sa cime arrondie et ses énormes et puissantes branches primaires distribuées à l'horizontale, le chêne rouge en impose par sa présence tranquille. C'est non seulement l'espèce la plus rustique de son genre botanique, la plus en mesure d'affronter les climats nordiques les plus rigoureux, c'est aussi la plus répandue au pays. Enfin, elle est l'arbre-emblème de la province de l'île du Prince-Édouard.

Même si on décrit les chênes comme des essences à feuilles caduques, nos espèces boréales imitent celles de la famille des fagacées, comme le châtaignier, et conservent des feuilles mortes obstinément accrochées à leurs rameaux jusqu'au printemps suivant.

► Les chênes appartiennent aux essences favorites traditionnellement plantées sur la prestigieuse propriété de Rideau Hall, dont les magnifiques jardins de style pittoresque enjolivent les abords de la résidence officielle du gouverneur général du Canada.





TILLEUL À GRANDES FEUILLES 'VITIFOLIA'

TILIA PLATYPHYLLOS SCOPOLI 'VITIFOLIA'

Le parc Major's Hill et la promenade des Amoureux, premiers du genre à être conçus, respectivement en 1874 et en 1880, constituaient une réponse de la ville d'Ottawa à son nouveau statut de capitale commune du Haut-Canada et du Bas-Canada. Leur création marque le début d'un mouvement d'embellissement de la capitale qu'on voulait d'envergure nationale et internationale et conforme aux canons d'urbanisme en vigueur à l'époque. Confiée à la Commission d'embellissement d'Ottawa en 1899, cette transformation devait non seulement ordonner les espaces et leurs usages de manière à assurer l'efficacité de la ville, mais faire une place prépondérante à la santé publique. C'est l'époque des idéaux britanniques de cités-jardins où l'art et la science contribuent ensemble à préserver la santé naturelle du territoire et à encourager l'essor de communautés saines et attrayantes.

C'est dans cet esprit que les experts de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa ont travaillé à enrichir l'aménagement paysager du parc Major's Hill, notamment par la plantation d'arbres particuliers. Certains d'entre eux, toujours vivants, appartiennent à des variétés maintenant très rares à l'échelle du territoire de la capitale. C'est le cas du marronnier d'Inde et des deux tilleuls à grandes feuilles 'Vitifolia'; les deux espèces provenaient de la pépinière de la ferme, où on les cultivait respectivement depuis 1890 et 1897.

Cette variété de tilleul dite à feuilles de vigne, dont on ne connaît pas la date de création, a été décrite pour la première fois à la fin du XIX^e siècle par le célèbre botaniste hongrois Lajos Simonkai (1851-1910), professeur d'histoire naturelle pendant 33 ans à Budapest. Très rarement cultivée de nos jours, elle se distingue de l'espèce pure européenne dont elle est dérivée, le tilleul à grandes feuilles (*Tilia platyphyllos* Scop.), principalement par

ses feuilles dont le pourtour denté est accentué par trois grosses dents plus marquées, le dessin de l'ensemble évoquant celui d'une feuille de vigne. L'espèce mère est originaire de l'Europe et du sud-ouest de l'Asie. On l'a longtemps cultivée en Amérique du Nord, mais aujourd'hui on ne la voit presque plus en culture, si ce n'est dans certains parcs ou jardins où des individus survivent encore de nos jours, car on lui préfère le tilleul d'Europe ou le tilleul à petites feuilles.

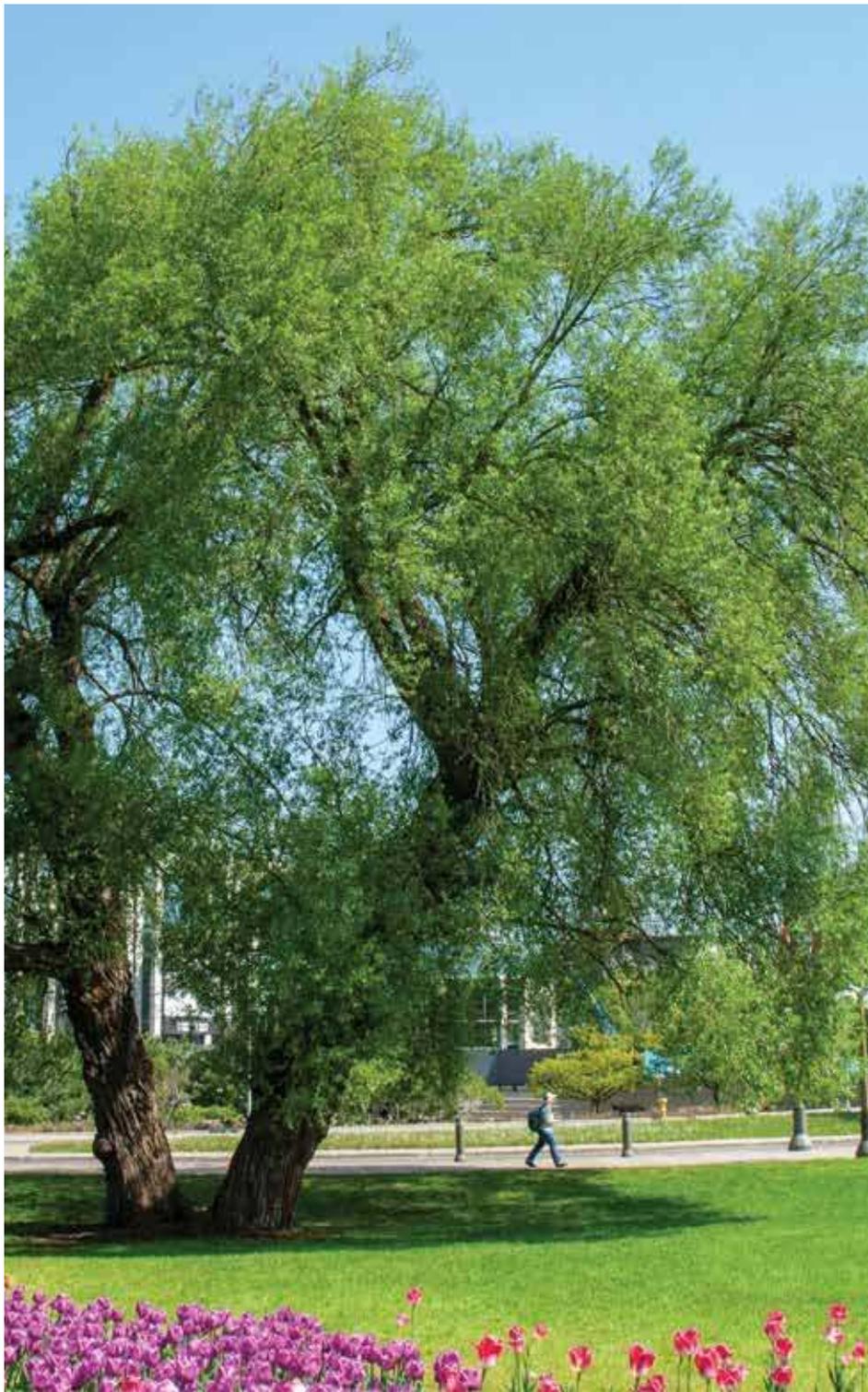
Le tilleul à grandes feuilles, l'espèce pure qualifiée de peu constante, est une essence qui couvre naturellement un vaste territoire en Europe, que ce soit dans sa portion boréale, au sud-ouest de la Suède ou au nord-ouest de l'Ukraine, ou plus au sud, dans la partie méridionale des îles Britanniques, au nord de la Turquie et de la mer Caspienne. À la recherche de l'air pur, son essence croît souvent en montagne, à 1 500 mètres d'altitude, en compagnie des hêtres et des sapins, ou sur les hauts plateaux. De façon extraordinaire pour un feuillu, elle a une croissance lente qui se poursuit jusqu'à un âge extrêmement avancé. Certains spécimens millénaires, comme celui d'Upstedt en Allemagne, sont mondialement reconnus.

Avec une aussi vaste aire de répartition, il est naturel que l'espèce se soit diversifiée en un certain nombre de sous-espèces qui diffèrent les unes des autres au plan botanique, notamment par le degré de pubescence de leurs feuilles. Que ce soit chez l'espèce pure ou chez notre cultivar à feuilles de vigne, les feuilles adoptent une forme en cœur à la base, demeurent légèrement velues leur vie durant et ont tendance, lorsque la température est très chaude, à se recroqueviller pour former un capuchon fort caractéristique à cause de leurs bords qui s'affaissent légèrement. L'automne venu, de tous les tilleuls, notre précieux tilleul à grandes feuilles 'Vitifolia' est celui qui conserve son feuillage vert le plus longtemps.



▲ Les fleurs très mellifères du 'Vitifolia' exhalent un délicieux parfum sucré. Les fruits sont des capsules velues et très dures en forme de poire, dont la paroi épaisse est embossée par cinq côtes très saillantes qui ouvrent une petite trappe pour libérer leurs deux graines rougeâtres.

◀ Avant d'habiter le parc Major's Hill, ces deux spécimens de l'étrange cultivar de tilleul « à feuilles de vigne » ont probablement vécu leurs premiers jours en pépinière à la Ferme expérimentale centrale vers 1897 ; le directeur, William Saunders, membre de la Commission d'embellissement d'Ottawa, aurait orchestré leur plantation, ici, vers 1900.



SAULE FRAGILE

SALIX FRAGILIS LINNAEUS

Le saule fragile est originaire de l'Europe centrale et du sud-ouest de l'Asie. À compter de la fin du XVIII^e siècle, il a largement été cultivé en Amérique du Nord, mais il est aujourd'hui pratiquement introuvable en pépinière. Il faut donc le considérer comme un arbre de collection ! Tombée dans l'oubli, cette espèce a probablement été victime d'un désaveu de la part des horticulteurs à cause de ses rameaux cassants, auxquels elle doit son nom. Ces rameaux, qui se brisent et jonchent le sol lors des fréquents épisodes venteux, sont justement conçus pour se détacher facilement de l'arbre, car ils sont à la source de sa stratégie de reproduction végétative et de la survie de son espèce. S'ils tombent dans un substrat le moins humide, les rameaux s'enracinent très facilement et se développent à une vitesse folle pour devenir des arbres de forte taille, soit 30 mètres de hauteur et 1 mètre de diamètre. C'est ainsi que le saule fragile est porté à s'échapper de culture et à se naturaliser sur des sites semi-naturels où il semble si confortable qu'on le croit parfois indigène... De plus, à l'instar de nombreuses espèces du genre *Salix*, le pollen léger des fleurs des individus mâles du saule fragile est allègrement emporté par les vents et distribué par les insectes butineurs vers les fleurs d'individus femelles d'espèces variées de saule, d'où la propension de son espèce à s'hybrider. Parmi la progéniture nombreuse du saule fragile figurent certains saules hybrides d'ornement, tel le saule fragile hybride.

◀ Vers le mois de mai, quand les tulipes envahissent la ville, il est merveilleux d'apprécier dans son décor ce spécimen de saule fragile planté en contrebas du parc Major's Hill avec en fond de scène le Musée des beaux-arts du Canada et la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa.

CHÊNE BLANC

QUERCUS ALBA LINNAEUS
MISHIMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Ce magnifique chêne blanc se dresse sur un site chargé d'histoire qui porte le nom d'un des premiers explorateurs du Canada: le parc Jacques-Cartier. Le parc a été aménagé par la Commission du district fédéral au cours des années 1930 sur des terrains ayant appartenu, momentanément, à l'International Pulp and Paper Company. Jusqu'en 1870, on équarriait le bois du chêne blanc qu'on « flottait » ensuite sur la rivière des Outaouais et le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Québec, d'où il était exporté en Angleterre, en Irlande et dans les Indes orientales. Entre 1873 et 1930, c'est la compagnie Gilmour et Hughson qui occupait ce site où elle opérerait un moulin à bois au moment où l'économie de la région gravitait principalement autour de l'exploitation forestière.

Le parc fait donc partie de l'histoire forestière de la région. Le siège social du grand marchand de bois Gilmour et Hughson datant de 1892 existe toujours à l'extrémité nord du parc; il abrite maintenant la Maison du vélo. On peut aussi voir la maison Charron qui avait été construite entre 1826 et 1841 par Philemon Wright, premier exploitant forestier du secteur et fondateur de la ville de Hull; c'est maintenant le siège de la Maison des auteurs, où de nombreuses activités culturelles sont présentées chaque été.

Des fouilles archéologiques récentes ont mis au jour de nombreux artefacts attestant de l'utilisation du parc Jacques-Cartier par des groupes autochtones remontant à environ 2 000 ans. Les peuples autochtones connaissaient la valeur des feuilles de chêne blanc pour guérir les blessures;

ils les mâchaient et préparaient des cataplasmes fort efficaces, notamment pour la repousse des ongles.



► Ce chêne blanc solitaire du parc Jacques-Cartier est particulièrement coloré à l'automne. Comme toutes les espèces du groupe des chênes blancs, il couvre ses branches de sa plus récente progéniture, année après année, car ses glands mûrissent l'année même de leur formation et choient au sol avant l'hiver.

◄ Le bois du chêne blanc a été populaire en tonnellerie grâce à son imperméabilité et sa résistance à la carie, mais aussi en ébénisterie et en construction. Pour les mêmes raisons, il servait jadis pour les traverses de chemin de fer, les palissades, les outils agricoles et la construction navale.





HÊTRE À GRANDES FEUILLES

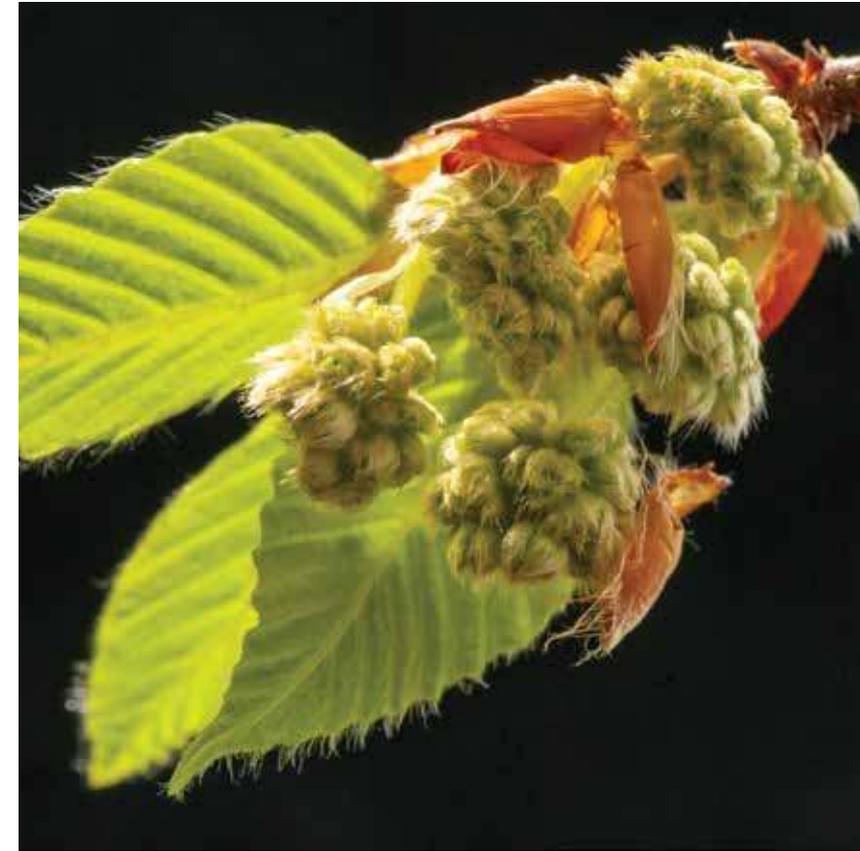
FAGUS GRANDIFOLIA EHRHART
AJAWEMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le hêtre à grandes feuilles âgé du parc Hampton accompagne des individus d'autres espèces dont l'âge tourne autour de 150 à 165 ans : ostryer de Virginie, cerisier tardif, érable à sucre, érable rouge et pin blanc. Le parc est situé dans le quartier municipal de Kitchissippi d'Ottawa, dont le nom reprend celui donné par les Algonquins à la rivière des Outaouais. Il est situé dans un quartier développé en 1910 par J.C. Brennan. Les terrains ont été achetés en 1927 par la Commission du district fédéral, l'année même de sa création sous les auspices du premier ministre Mackenzie King. Le boisé du parc est un vestige de la forêt qui se trouvait autrefois à l'ouest de l'hôpital Civic; elle est demeurée intacte jusqu'aux années 1920, moment où le développement domiciliaire s'intensifie dans le secteur. C'est l'un des plus anciens boisés naturels d'Ottawa et plusieurs espèces y sont représentées par des individus plus que centenaires. Le sentier de ce charmant parc urbain traverse un écosystème forestier très rare : une clairière sèche de hêtres à grandes feuilles, d'érables à sucre et de pins blancs parmi les plus matures que l'on puisse trouver à Ottawa.

Le hêtre à grandes feuilles, la seule espèce indigène du genre *Fagus* au Canada, connaît ses meilleures conditions de croissance dans des habitats mésiques, comme le sont les forêts tempérées mixtes et à feuilles caduques. Il préfère les sites frais et humides, aux sols loameux riches en matière organique, ainsi que les hauts de versant et les pentes moyennes. Il développe une racine pivot munie de racines latérales dès les premières années ; les racines sont nombreuses, longues et généralement superficielles, mais elles peuvent atteindre plus de 1,5 mètre de profondeur dans les bons sols. C'est l'espèce ayant la cime la plus large en milieu forestier et sa résistance au vent est élevée dans la plupart des endroits.

Le nom latin de l'espèce, *Fagus*, veut dire manger, en allusion à ses noix comestibles. C'est le seul arbre dont le gland porte un nom propre, faîne, qui veut dire littéralement « gland de hêtre ». Les faînes sont des noix triangulaires regroupées par deux ou trois dans une enveloppe hirsute. Ce sont les premières grandes gelées qui vont les accoucher : les involucrens entrouvrent leurs quatre valves et libèrent leurs noix. Les faînées moyennes alternent avec les grandes faînées aux récoltes abondantes. Les faînes sont transportées par les oiseaux, notamment le geai bleu qui en transporte jusqu'à six à la fois. Dans l'aire qu'occupe ce hêtre, soit tout l'est de l'Amérique du Nord, les Premières Nations consommaient les faînes, crues ou cuites, ou les écrasaient pour en tirer une farine. On raconte qu'ils pillaient les caches de la souris sylvestre, qui avait tendance à se constituer des réserves bien au-delà de ses besoins. Leur pharmacopée comprenait de la feuille de hêtre bouillie pour calmer les douleurs aux yeux.

Les hêtraies du sud de l'Ontario et du Québec ont été le théâtre, des siècles durant, du plus merveilleux spectacle offert par la gent ailée : d'immenses volées de tourtes en migration s'abattaient à l'automne sur les hêtraies pour y dévorer les faînes oléagineuses, source de carburant pour le reste du voyage ! En observant ces nuées d'oiseaux, les premiers colons ont rapidement appris à reconnaître les peuplements de hêtres et à les associer aux sols fertiles dont leurs racines sont friandes. Ces sols offrant le meilleur potentiel pour la production vivrière, de nombreuses hêtraies sont disparues au profit de l'exploitation agricole. Actuellement, elles succombent surtout à la maladie corticale du hêtre, causée par une synergie entre la cochenille du hêtre et deux champignons pathogènes du genre *Neonectria*. Identifiée au Québec en 1965 et présente en Ontario vers la fin des années 1980, cette maladie affecte considérablement les peuplements du hêtre à grandes feuilles.



▲ Les feuilles du hêtre à grandes feuilles, au pourtour vaguement encoché de dents aiguës incurvées, deviennent brillantes en surface et adoptent au cours de l'été une consistance de plus en plus coriace ressemblant à celle du cuir. À l'automne, elles se transforment encore et se colorent de jaune orangé !

◀ Très sensible au milieu dans lequel il se déploie, le hêtre à grandes feuilles est une importante espèce indicatrice de la qualité environnementale, l'équivalent végétal du canari dans les mines de charbon. La fière allure de ce spécimen âgé détonne dans ce boisé du parc Hampton.



CERISIER TARDIF

PRUNUS SEROTINA EHRHART

Bien que le nom d'espèce du cerisier tardif, *serotina*, désigne précisément le caractère tardif de sa production florifère et fructifère, les intimes persistent à l'appeler cerisier d'automne. En fait, sa floraison survient peu après celle des cerisiers cultivés dans les jardins et vergers, soit à la mi-juin, quand l'été bat son plein ; de plus, elle se déroule à la vitesse de l'éclair en périodes de chaleur. Ses fruits comestibles mûrissent à la fin d'août et en septembre, mais prolongent leur présence sur l'arbre jusqu'à la mi-octobre. On s'en sert pour faire des confitures et du vin, mais aussi pour aromatiser des boissons alcoolisées, tel le kirsch.

Depuis près d'un quart de siècle, les chercheurs en foresterie affirment que le cerisier tardif a sa place au sein du groupe sélect des feuillus dits nobles. Il est vrai que son bois de cœur brun rougeâtre, lustré et à grain très fin est lourd, dur, résistant aux chocs et à la pourriture, en plus de ne pas gauchir après le séchage ; ces qualités le destinent à produire du bois d'œuvre haut de gamme.

Les essences indigènes compagnes réunies dans le boisé du parc Hampton existaient déjà à l'état naturel sur le territoire de la capitale nationale, sous forme de populations plus ou moins importantes, mais elles y sont devenues rares. L'histoire du cerisier tardif est particulièrement pathétique ! Comme le hêtre à grandes feuilles, ses peuplements occupaient les sols les plus fertiles et ont été abattus pour faire place à l'agriculture.



◀ Le vestige de l'ancien couvert forestier naturel du parc Hampton abrite, parmi ses centenaires, de magnifiques représentants d'un feuillu noble, le cerisier tardif.

▶ Le cerisier tardif fleurit durant une brève période, une fois que ses feuilles épaisses, vert foncé et luisantes sont pleinement développées. Les fleurs s'ouvrent graduellement de la base au sommet des grappes têtes bêches, si bien que les dernières fleurs éclosent alors que les premières sont déjà fécondées et démantibulées.

ÉRABLE ROUGE

ACER RUBRUM LINNAEUS

MISKO-ININATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Même centenaires, certains spécimens d'érable rouge du parc Hampton ont bien toléré certains aménagements des lieux, par exemple, les opérations de drainage qui ont été nécessaires depuis les origines du parc. On dit que les espèces capables de survivre ainsi à des perturbations de toutes sortes sont plastiques. Cela veut dire qu'elles ont la capacité génétique d'exprimer des caractères différents selon les conditions environnementales, ce qui en général leur permet d'occuper divers habitats. C'est le cas de l'érable rouge, car l'espèce est tout aussi capable de s'accommoder de sites marécageux que de sols secs ou rocailleux.

William Sheppard (1784-1867), un commerçant de bois de Sillery qui s'était associé pendant un certain temps avec le célèbre Philemon Wright pour divers projets, s'intéressait passionnément à la botanique et à l'histoire naturelle des arbres. Il estimait l'érable rouge d'une grande valeur. Dans ses écrits, il mentionnait, entre autres, la coloration rouge omniprésente dans toutes ses structures et l'usage qu'on faisait de son écorce interne pour la préparation de colorants.

La floraison de l'érable rouge advient avant sa feuillaison et juste après la floraison de l'érable argenté. Or ce très hâtif épanouissement de ses fleurs rouges est tributaire de la chaleur qui

s'accumule de jour en jour dans l'air du printemps. C'est pourquoi l'enregistrement annuel du moment de la floraison de l'érable rouge fait partie des données phénologiques utilisées pour renseigner sur les liens entre les phénomènes biologiques, le climat et son réchauffement. Cette floraison semble d'ailleurs devancée de 15 jours depuis 125 ans...



► Étant donné ses dimensions, ce plantureux spécimen d'érable rouge du parc Hampton faisait probablement déjà partie du peuplement mixte de feuillus nobles qui occupait le site au moment où la Commission du district fédéral a fait l'acquisition de ces terrains, en 1927.





CHÊNE ROUGE

QUERCUS RUBRA LINNAEUS
MITIGOMINJ (NOM ANISHINAAABEMOWIN)

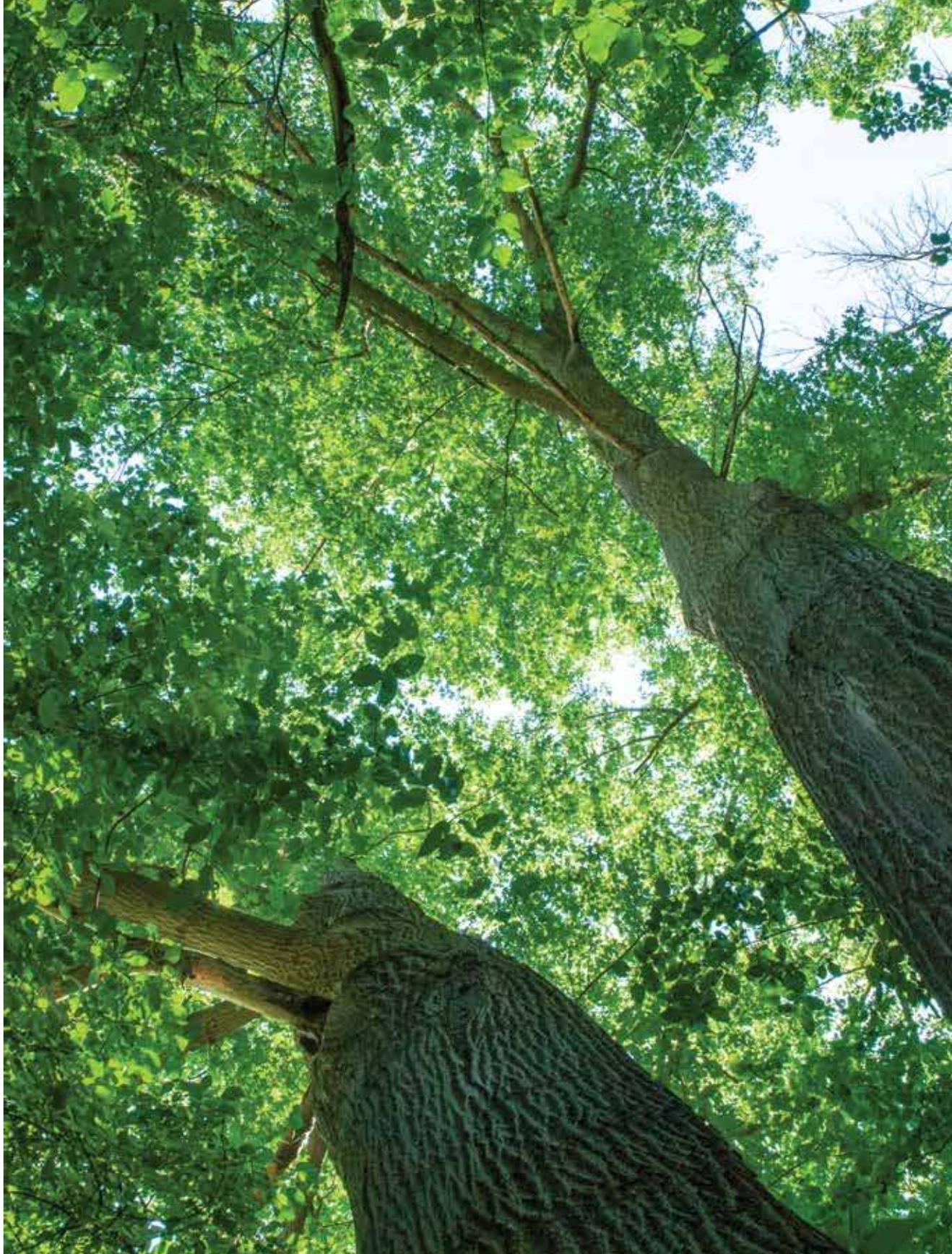
Le parc du Lac-Leamy, aménagé au cours des années 1960 par la Commission de la capitale nationale, englobe un ensemble de terres très fertiles situées aux abords du lac Leamy, autrefois Columbia Pond, au cœur de la ville de Hull. Ce plan d'eau a été baptisé d'après Andrew Leamy, un immigrant irlandais venu travailler dans l'industrie du bois, qui lance ensuite sa propre entreprise et devient l'un des notables de Wrightsville, l'ancêtre de Hull. En 1853, il a construit la première scierie à vapeur de la région sur la rive sud du lac, puis creusé un canal reliant le lac à la rivière Gatineau afin de faciliter le transport de billes de bois à sa scierie. Il a épousé Erexina Wright, la petite-fille du fondateur de Hull, Philemon Wright.

Le lac Leamy est situé au sud de la rivière Gatineau et à l'ouest de la rivière des Outaouais. Il est lié aux deux rivières, en amont par la rivière Gatineau et en aval par la rivière des Outaouais. Les eaux courantes de ces deux rivières sont la source de l'accumulation, à leur confluent, de limon fertile et de matière organique sur un lit de sable fin, d'où l'origine dite deltaïque des sols très fertiles où se développe la forêt du parc du Lac-Leamy. Très diversifiée malgré sa petitesse, cette forêt a regroupé au fil du temps de nombreuses espèces d'arbres. Un inventaire réalisé de 1994 à 1997 répertoriait 29 espèces indigènes et 6 naturalisées. Littéralement propulsés par la richesse du sol, ces arbres atteignaient des hauteurs moyennes phénoménales, pendant que quelques autres établissaient des hauteurs records. Leurs dimensions exceptionnelles s'expliquent également par la position avantageuse du parc, qui fait partie intégrante de la région écoclimatique humide mi-tempérée, une bande s'étendant de Montréal à Kingston.

Dans le cas des chênes du parc du Lac-Leamy, comme chez toutes les espèces de la tribu des chênes rouges, les glands mettent deux ans à arriver à maturité. Ils naissent des petites fleurs solitaires ou en petits groupes à l'aisselle des feuilles des nouvelles pousses ; avec leurs stigmates, elles ressemblent à des coléoptères aux antennes protubérantes. Les chênes rouges « attendent » habituellement de 25 à 50 ans avant de produire leurs premiers glands. Une fois la production bien installée, les chênes d'environ 40 centimètres de diamètre produisent en moyenne 800 glands et ceux de 50 centimètres génèrent jusqu'à 1600 glands lors d'une bonne année. Les glands aplatis, piqués, craqués ou grugés sont stériles.

La forme et la taille des glands sont des indicateurs de qualité et varient avec la latitude où grandit l'arbre : les plus nordiques portent les fruits les plus délicats. À maturité, les noix, généralement entre 2 et 2,5 centimètres, sont encloses du quart au tiers dans une cupule aux écailles pubescentes. Elles ne sont hélas pas comestibles, car une forte concentration de tannins les rend toxiques. Afin d'enlever aux amandes leur amertume, les Premières Nations enterraient les glands tout l'hiver ou les laissaient tremper dans une rivière ou un ruisseau, ou encore les faisaient bouillir avec la lessive de cendres de bois.

C'est en hiver que les chênes en âge de produire des glands sont faciles à distinguer : tout individu qui porte des glands quand les arbres sont dénudés en tout ou en partie est un chêne rouge. Comme ils vont mûrir leurs glands à la fin de la saison végétative de leur deuxième année d'existence et qu'ils retiennent les glands durant un an une fois qu'ils sont matures, les branches arborent fièrement à la fois de petits et gros glands formés à l'une ou l'autre des années.



◀ Parmi les arbres aux dimensions hors norme que l'on peut observer au parc du Lac-Leamy, il y a ce magnifique spécimen de chêne rouge à deux troncs qui occupe, comme certains autres individus de sa race, les portions les plus sèches de la forêt.



PEUPLIER DELTOÏDE

POPULUS DELTOIDES SSP. *DELTOIDES* BARTRAM EX MARSHALL

Parmi les arbres aux dimensions hors norme que l'on peut observer au lac Leamy, il y a quelques spécimens de peuplier deltoïde, de probables survivants d'une colonie assez importante qui existait autrefois. Le spécimen qui croît sous forme d'un bouquet semble avoir été tout spécialement protégé lors des travaux de terrassement qui ont été effectués lors de l'aménagement paysager de la piste cyclable qui donne accès au parc écologique. Afin de diminuer un peu la pression exercée par le poids des matériaux compactés susceptible d'asphyxier son système racinaire, on a créé un puits, dégagant ainsi un certain périmètre à la base de sa gerbe de troncs.

Curieusement, la lettre grecque delta (Δ), représentée par un triangle, et le nom delta, qui désigne la zone triangulaire formée par les bras d'un cours d'eau à son embouchure, sont au cœur de la vie du peuplier deltoïde. La particule *oides*, qui signifie « ressemblance », associée à la racine *del*, traduit parfaitement à la fois le triangle équilatéral de ses feuilles et le triangle des riches sols alluvionnaires au confluent des rivières Gatineau et des Outaouais qui conviennent à merveille à l'appétit d'ogre de ce peuplier à la croissance phénoménale.

Atteignant le plus souvent une taille très imposante, les peupliers de cette race affichent une amusante caractéristique paradoxale : ils tremblent de tout leur être ! Leur multitude de feuilles triangulaires s'agitent en tous sens à la moindre brise, car elles sont attachées à leurs rameaux par des pétioles comprimés perpendiculairement au plan du limbe, d'où leur totale instabilité.

◀ Dans les milieux riches et humides des basses terres, comme ici dans le delta du lac Leamy, le peuplier deltoïde donne sa pleine mesure. Dans des conditions optimales, c'est l'espèce dont la croissance est la plus rapide en Amérique du Nord : aucune autre espèce ne peut alors la dépasser.

▶ La tolérance élevée du peuplier deltoïde à la compaction, aux inondations et aux froids intenses en fait un bon sujet pour les aménagements. Son bois, toutefois, n'est pas de qualité supérieure ; il est léger, tendre, sans force et à grain fin, et son bois de cœur résiste mal à la pourriture.



ÉRABLE ROUGE

ACER RUBRUM LINNAEUS

MISKO-ININATIG (NOM ANISHINAABEMOWIN)

En Nouvelle-France et jusqu'au XIX^e siècle, l'érable rouge était parfois appelé érable à fleurs rouges ; on l'appelait aussi érable ondulé, évoquant ainsi les motifs de son bois. Mais il a surtout porté couramment le nom de plaine rouge, que ce soit pour son sirop ou sur les manifestes listant les bois destinés à l'exportation. Pour son bois, ses couleurs, son sirop et ses propriétés thérapeutiques, l'essence tient depuis toujours une place prépondérante dans la culture matérielle nord-américaine. Le golf Champlain, perpétuant la tradition, nous accueille avec un magnifique érable rouge qui brille de tous ses feux à l'automne.

Le terrain du golf Champlain s'est développé à partir d'un site appartenant originellement au Club champêtre et de tennis Highlea. Ce club social, fondé vers 1920 par le secrétaire-trésorier de la municipalité de Hull-Sud, William H. Stewart, avait été aménagé sur l'ancienne ferme de George Routliffe située du côté nord du chemin Aylmer, en face du Club de golf Chaudière. En 1929, son conseil d'administration décidait d'acheter des superficies supplémentaires pour le convertir en un golf de 18 trous, du nom de Club de golf Champlain. Au cours des années 1970, la Commission de la capitale nationale, devenue propriétaire, a à nouveau agrandi sa superficie avec des terrains ayant appartenu à Lilian Ruggles et Charles Montgomery Wright, arrière-petits-enfants de Philemon Wright, le pionnier du développement industriel du bois. On ne s'étonnera donc pas que le golf offre un parcours où se dressent de nombreux arbres matures imposants, voire remarquables.



◀ René Louiche Desfontaines (1751-1833), botaniste au Jardin du roi de France, déclare les érables rouges originaires de Pennsylvanie et du Canada et mentionne déjà leur grande popularité dans les aménagements paysagers pour leur « très beau feuillage et qu'ils donnent beaucoup d'ombre ».

▶ Doté d'une très grande amplitude écologique, l'érable rouge arrive à déployer toutes ses beautés même en conditions difficiles, à plus forte raison ici, au golf Champlain, où le spécimen qu'on croise tout près de l'entrée reçoit toute l'attention qu'il mérite.





OSTRYER DE VIRGINIE

OSTRYA VIRGINIANA (MILLER) K. KOCH

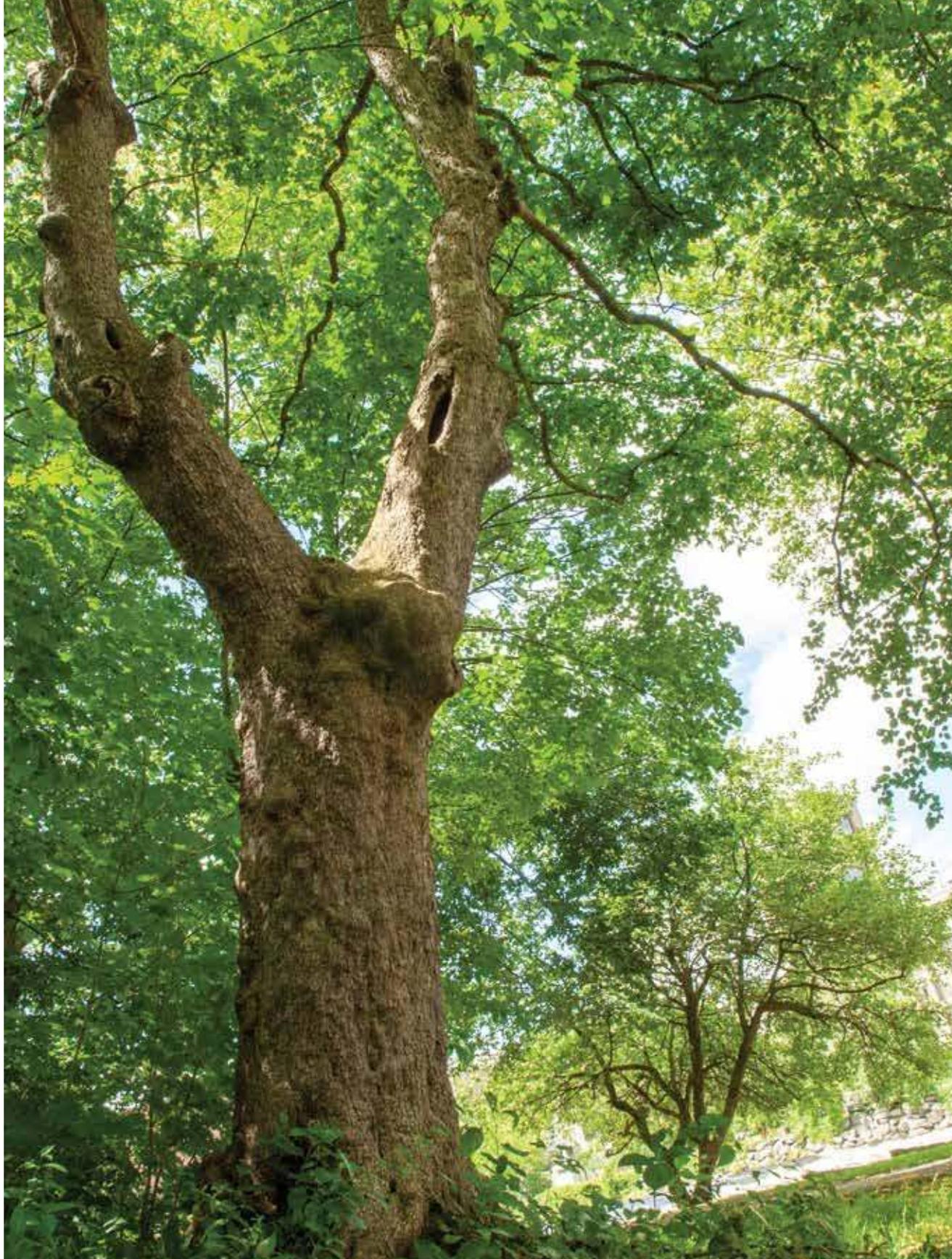
MANAN (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Dans la foulée des objectifs de bien-être public visés par les urbanistes de la capitale nationale, le parc Vincent Massey a été aménagé à compter de 1956 par la Commission du district fédéral dans le but d'agrandir le parc Hog's Back. Sa désignation honore le nom de l'avocat et diplomate Charles Vincent Massey (1887-1967), en poste à titre de gouverneur général du Canada au moment de sa création. En 1958, la Commission de la capitale nationale prend la relève de la gestion de cet espace qui deviendra totalement indépendant du parc Hog's Back à partir de 1969, avec l'aménagement du Heron Road. Une frange boisée a été conservée en bordure de la rivière Rideau lors de l'aménagement du parc ; on y observe encore des arbres indigènes, dont un ostryer de Virginie de belle taille !

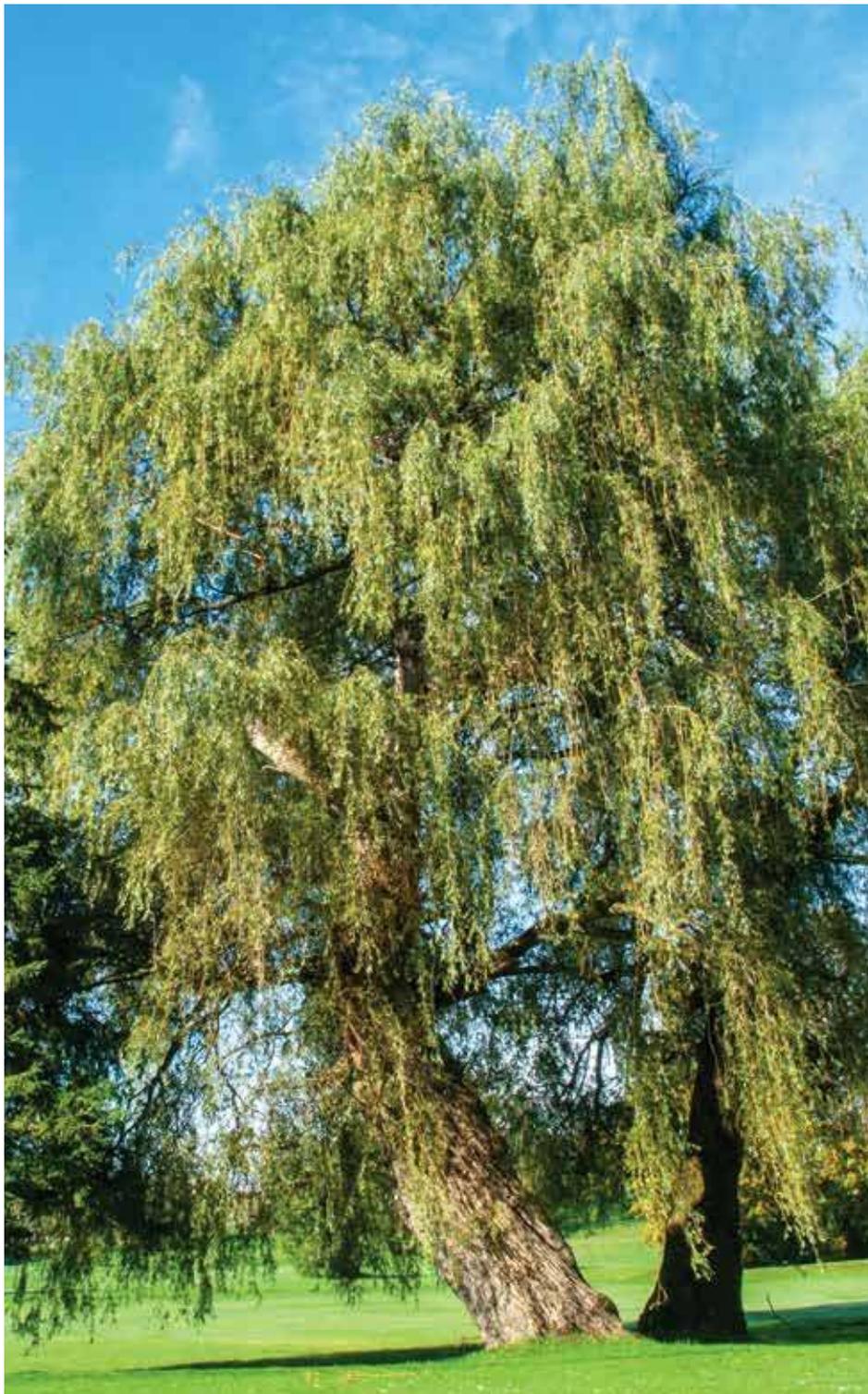
L'ostryer de Virginie appartient à un tout petit genre botanique de la famille des bouleaux qui contient à peine une dizaine d'espèces connues de par le monde. Trois d'entre elles sont indigènes en Amérique du Nord, mais une seule se retrouve au Canada. C'est notre bois de fer ! En effet, notre ostryer est constitué d'un bois extrêmement dur, en fait le plus dur d'entre tous les bois de nos essences indigènes, davantage même que le chêne. Il est lourd, tenace, très résistant et d'un grain extrêmement fin. Traditionnellement, on l'utilisait dans la fabrication de manches de hache, de masses à piquet, de leviers pour des poids énormes, des pièces de charrue, de chariots et de charrettes. S'il est un arbre qui a « trimé dur » aux côtés des premiers colons à défricher et à labourer les terres du Nouveau Monde, c'est bien l'ostryer de Virginie ! De nos jours toutefois, les utilisations de son bois sont limitées, car il atteint rarement des dimensions commerciales à cause de sa lente croissance et contient des fibres qui le rendent difficile à fendre.

C'est une essence qui semble au premier abord n'avoir rien de spectaculaire, avec sa hauteur plutôt moyenne, son tronc mince, son écorce ébouriffée brun grisâtre, ses rameaux grêles et sa sensibilité aux polluants atmosphériques. Mais à y regarder de plus près, on observe quelques éléments décoratifs qui pourraient trouver leur place dans un aménagement paysager. Ses feuilles simples doublement dentées, qui alternent le long du rameau, prennent des teintes vert jaunâtre lumineuses, plus foncées en surface et plus pâles au revers, qui virent au jaune ou à un orangé vif sinon écarlate à l'automne. À la fin de l'été, la présence de deux ou trois grappes de vésicules pâles et verdâtres à l'extrémité des pousses de l'année fait partie de ses caractéristiques les plus frappantes. Ces jolies infrutescences, dont les grappes pendantes ressemblent à s'y méprendre aux cônes du houblon, en moins dodus, regroupent des pochettes de texture papyracée contenant de toutes petites noix aplaties, ou nucules : ce sont les véritables fruits de l'ostryer.

L'ostryer de Virginie doit par ailleurs être salué pour les caractéristiques qui en font un excellent compagnon d'autres espèces. Cette forte créature, plutôt effacée, est une essence d'ombre qui croît habituellement en sous-étage, sous le couvert d'autres grands feuillus, tels le hêtre à grandes feuilles, l'érable à sucre, le chêne rouge et le tilleul d'Amérique. Elle se rend rarement à l'étage supérieur du couvert forestier. Jouant à fond son rôle d'essence compagne, elle colonise les endroits où le drainage est rapide, par exemple les pentes abruptes et les sommets, où elle permet de combattre le dépérissement d'espèces moins bien adaptées. L'ostryer de Virginie contribue donc ainsi à la formation de communautés stables, notamment dans les érablières à tilleul et à bouleau jaune.



◀ Typique de son espèce, cet ostryer de Virginie du parc Vincent Massey possède un tronc couvert de loupes et d'excroissances dont l'écorce, dite parcheminée, se déchiquette sous forme d'étroites et minces bandes ; ces languettes se détachent du tronc et frisent !



SAULE PLEUREUR DORÉ

SALIX X SEPULCRALIS SIMONKAI

Les milieux humides et ensoleillés du territoire de la capitale nationale s'ornent souvent de spécimens de saule pleureur doré. Cette essence de grands espaces donne son meilleur rendement en isolé, là où l'ombre ne peut entraîner un ralentissement important de sa croissance et où ses racines puissantes, traçantes et pivotantes peuvent prendre leurs aises. Pour ces raisons, on voit de moins en moins le saule pleureur doré près de résidences privées et de plus en plus souvent dans des espaces verts publics, comme ici, au Club de golf Champlain. Très rustique, il ne craint ni le gel, ni les sols frais et humides, voire mouillés, pas même les sols argileux ; en fait, il ne craint vraiment que la sécheresse. Comme son bois est fragile et cassant et qu'il se complaît dans les sols mouillés, on l'utilise exclusivement comme arbre d'ornement.

Le saule jaune ayant servi au croisement avec le *Salix babylonica* qui nous a donné notre saule pleureur doré, est en fait la variété *Salix alba* var. *vitellina* (L.) Stokes. Le nom de cette variété est tiré du latin *vitellus* qui signifie jaune d'œuf. C'est à elle que l'on doit la belle couleur dorée des magnifiques rameaux pleureurs du saule pleureur doré, une coloration encore plus frappante au printemps lorsque les ramilles sont gorgées de sève. Introduite sur le marché européen en 1888 par la célèbre pépinière allemande de la famille Spaeth, cette variété est devenue très populaire dès son arrivée en Amérique du Nord, vingt ans après.

◀ Ces saules jumeaux « d'humeur chagrine » se trouvent sur le parcours du Club de golf Champlain. Le nom latin, *sepulcralis*, de ces saules hybrides nous rappelle le triste usage que l'on a souvent fait de ces arbres élégants par le passé : ils étaient souvent plantés dans les cimetières.

HÊTRE À GRANDES FEUILLES

FAGUS GRANDIFOLIA EHRHART

AJAWEMINJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Ce remarquable hêtre à grandes feuilles partage l'ancienne « terre à bois » d'une ferme avec d'autres hêtres épars, quelques érables à sucre, et des représentants de son compagnon de prédilection, la pruche du Canada. En vieillissant, ce boisé atteindra son niveau d'évolution ultime et constituera un peuplement stable : une hêtraie à pruche. Les individus de cet écosystème verront aussi leurs houppiers s'épouser, fermer le ciel et former une merveilleuse forêt cathédrale lorsqu'ils auront 300 à 400 ans.

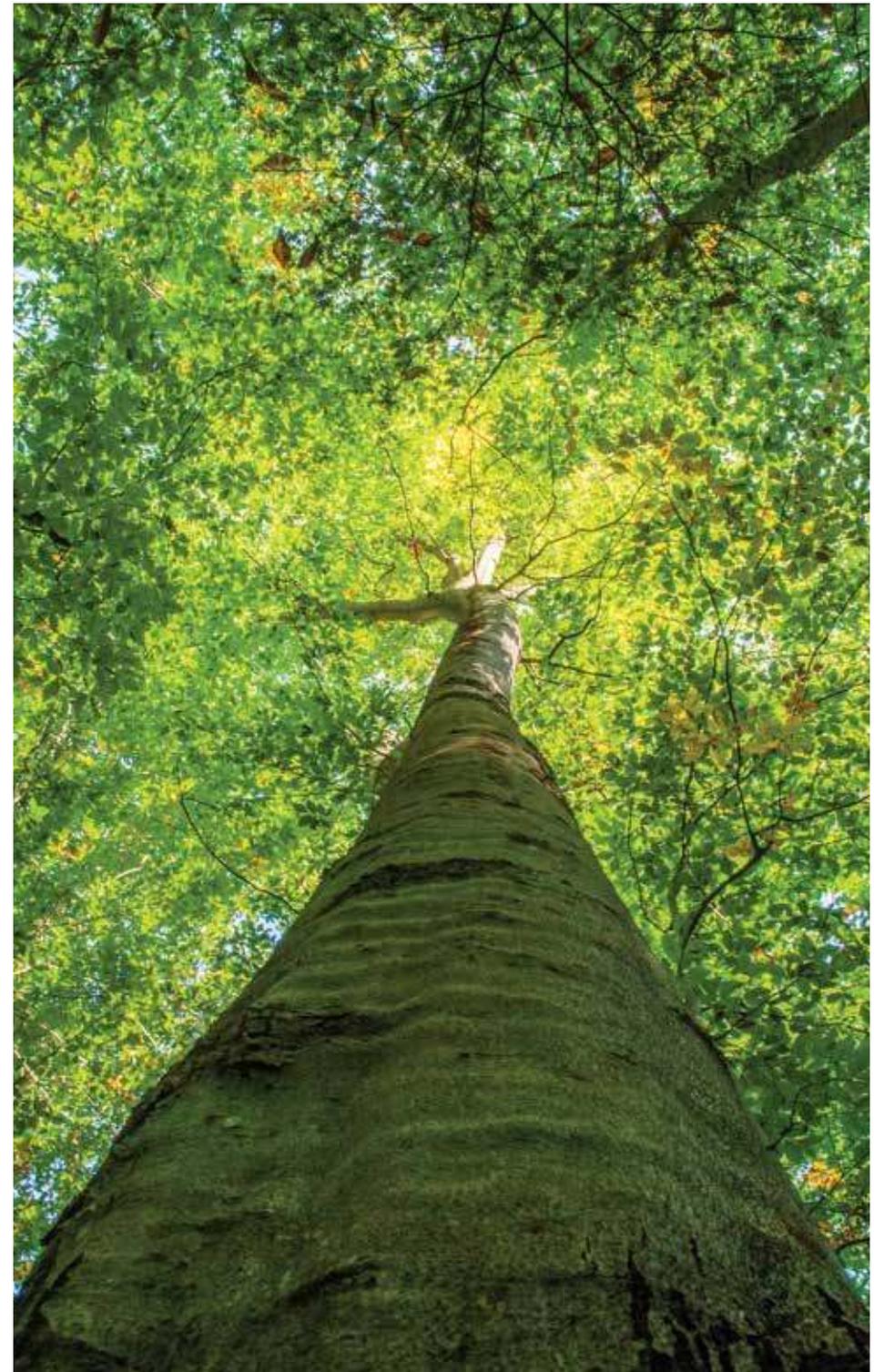
Dès aujourd'hui, le flâneur qui arpente le petit boisé du corridor Champlain peut apprécier les atours centenaires qui caractérisent les hêtres à grandes feuilles. Tournant les yeux vers le ciel, il peut suivre du regard le défilement de leurs élégants, robustes et longs troncs, libres de branches sur la moitié de leur longueur, habillés d'une belle écorce gris acier, lustrée et mouchetée qui ne semblent jamais vieillir.

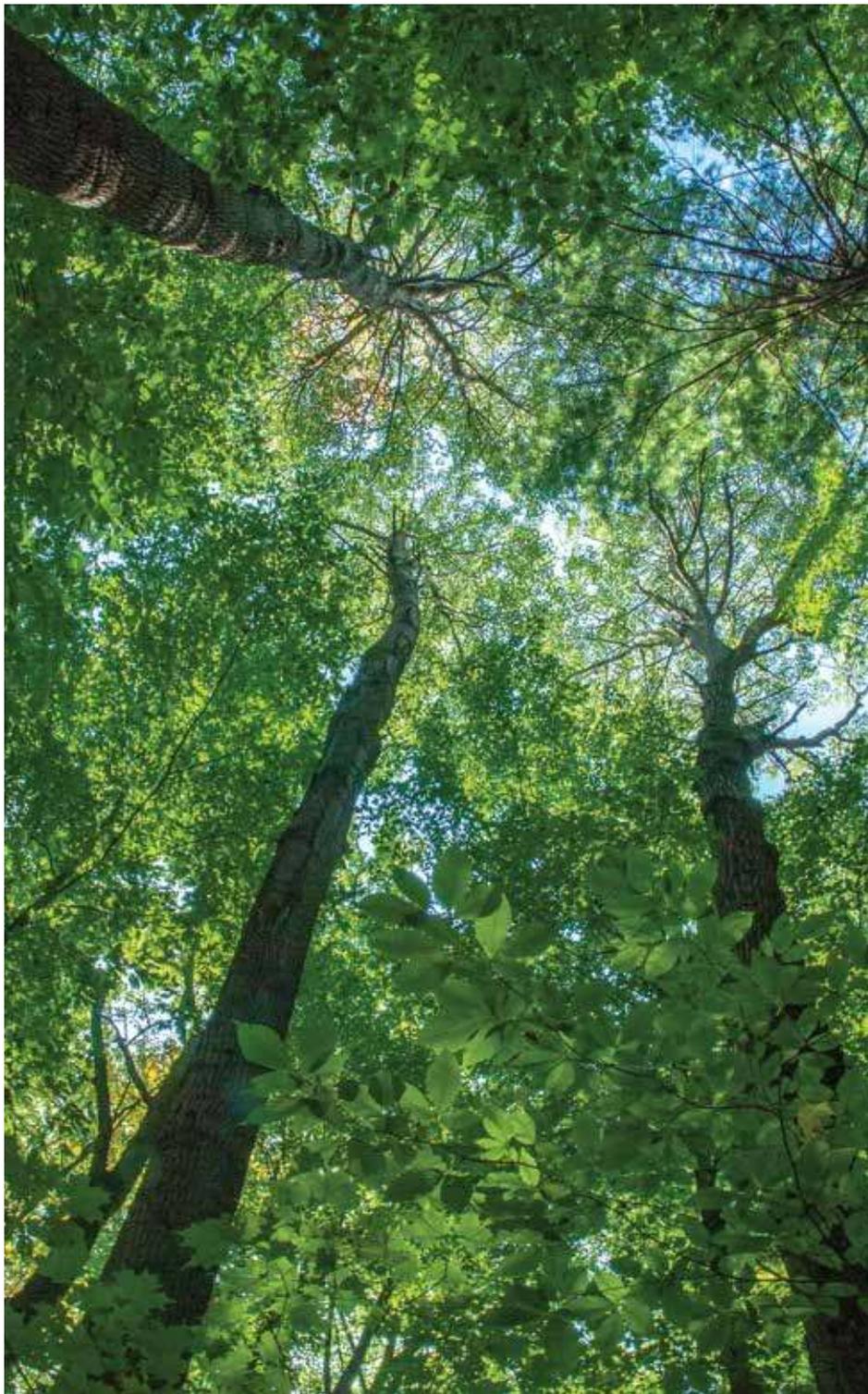
Au sol, les racines superficielles enchevêtrées des hêtres « pieuvres » ont engendré de nombreuses jeunes tiges, appelées gaules, qui s'agglutinent tels des enfants autour de leur arbre, formant une colonie, un clone : c'est la prochaine génération ! On reproche parfois ce comportement au hêtre à grandes feuilles, car les drageons suppriment la régénération des autres espèces, mais il se multiplie également par reproduction sexuée. Le hêtre à grandes feuilles est affecté par la compaction du sol, les dommages causés par le feu, les polluants atmosphériques et les épisodes caniculaires. De plus, le réchauffement climatique et les précipitations acides empêchent ses racines d'assimiler le calcium dont il a besoin et risquent de lui être fatals.



► Ce vénérable hêtre à grandes feuilles s'accommode fort bien de la présence de ses compagnons dans ce petit boisé du corridor Champlain. Ce n'est pas étonnant, puisque le hêtre se classe parmi les espèces feuillues les plus tolérantes à l'ombre.

◄ Après la fécondation, les involucre dans lesquels les fleurs femelles se blottissent deviennent de plus en plus ligneux et leurs épines prennent du corps comme pour mieux défendre les fruits en gestation à l'intérieur : les faines !





PEUPLIER À GRANDES DENTS

POPULUS GRANDIDENTATA MICHAUX

AZAD (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le genre *Populus* englobe 35 espèces qui sont réparties dans les régions tempérées et froides de l'hémisphère Nord où ils forment de nombreux hybrides naturels ou artificiels. Le peuplier à grandes dents, parfois aussi appelé peuplier à grandes feuilles, tremble jaune ou grand tremble, est une espèce pionnière indigène qui ressemble au peuplier faux-tremble. Il est originaire du nord-est des États-Unis et du sud-est du Canada. C'est l'un de ces arbres qui, en présence de conditions par trop limitatives, comme des sols secs et pauvres, poussera lentement et se développera sous forme arbustive. Par contre, dans les sites qui lui sont les plus propices, il pourra atteindre 20 à 25 mètres de hauteur, avec un tronc de 30 centimètres de diamètre, et vivre jusqu'à 60 ans et même un peu plus.

Dans les habitats où il prospère, il n'est pas rare que le peuplier à grandes dents forme de petits peuplements purs habituellement issus des drageons racinaires d'un seul arbre, comme c'est le cas du groupe de sujets âgés de l'ancien boisé de ferme du corridor Champlain, qui a bénéficié d'un sol très fertile et de conditions maximales d'ensoleillement. En effet, comme toute autre essence pionnière à croissance très rapide, ce peuplier exige des sols humides et très fertiles en échange d'une longévité plutôt limitée. Le peuplier à grandes dents se prête bien aussi aux peuplements mixtes, notamment en association avec le peuplier faux-tremble, le bouleau à papier, le pin blanc, le sapin baumier, l'épinette blanche, le saule et l'aulne.

◀ Dans l'ancien boisé de ferme du corridor Champlain qui abrite des populations d'arbres de tous âges, on rencontre un petit peuplement pur de peupliers à grandes dents de belles dimensions, probablement tous nés des drageons racinaires d'un seul et même arbre, il y a une soixantaine d'années.

▶ Ces « roues d'engrenage », qui s'entremêlent à des bourgeons velus blanchâtres, sont en réalité les feuilles du peuplier à grandes dents. C'est que, reconnaissables entre toutes, les feuilles du peuplier à grandes dents ont des bords inégalement dentés dont le dessous est couvert de poils.



PEUPLIER FAUX-TREMBLE

POPULUS TREMULOIDES MICHAUX

AZAD (NOM ANISHINAABEMOWIN)

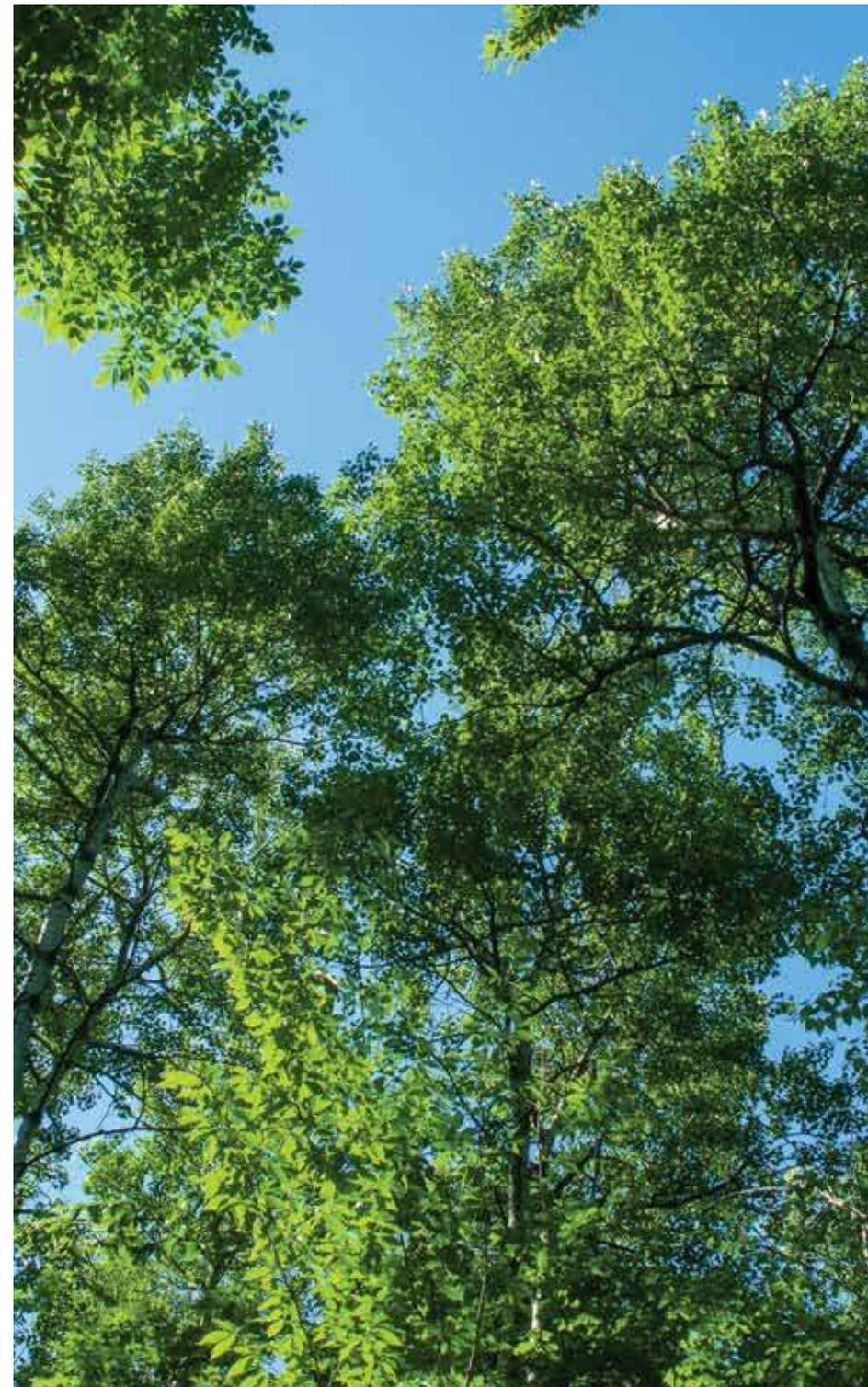
Le peuplier faux-tremble est l'une des essences les plus largement répandues en Amérique du Nord. On le rencontre dans toutes les régions forestières canadiennes. La faible densité de sa cime et la délicatesse de son feuillage apportent une touche de tendresse et de lumière aux forêts les plus boréales du pays, là où les rares feuillus peinent à se distinguer des conifères aux tons sombres. En tant qu'espèce pionnière, il doit satisfaire ses besoins élevés en luminosité et en éléments nutritifs pour réaliser sa croissance optimale. Lui qui se plaît dans les sols calcaires et les sols argileux à forte teneur en loam ou en limon, où il peut atteindre jusqu'à 35 mètres de hauteur, trouve son compte dans quelques secteurs de la région de la capitale nationale.

Bien qu'il forme couramment des peuplements purs, le peuplier faux-tremble croît avec bonheur en mélange avec d'autres essences, notamment avec le pin blanc et le peuplier baumier. Il recolonise volontiers une grande diversité de sols et de territoires où il n'y avait plus « arbre qui vive ». En effet, il s'établit facilement dans les trouées pratiquées dans les forêts de conifères par d'anciennes coupes à blanc ou des feux de forêt, ou encore dans les secteurs balayés par les vents et soumis à des écarts de température extrêmes. Il tend alors à former des peuplements purs où ses principaux ennemis sont le lièvre, le cerf de Virginie, l'orignal, le porc-épic et le castor qui rongent les drageons et les ramilles ou endommagent les troncs.



► Ce petit groupe de peupliers, dont six spécimens se pressent à l'avant-scène, est accessible depuis la piste cyclable ou les sentiers d'hiver et d'été qui environnent le relais plein air du parc de la Gatineau. Ils illustrent à merveille l'habitude du peuplier faux-tremble de former des peuplements purs.

◄ Chez le peuplier faux-tremble, le débourrement foliaire est une phase attendrissante de sa phénologie annuelle. Ses nouvelles feuilles ovales ou réniformes de couleur vert pomme, attachées par de longs pétioles aplatis latéralement, s'agitent inlassablement. Brillantes en surface et plus ternes au revers, leur frémissement n'en est que plus vibrant.





POMMETIER HYBRIDE DE SIBÉRIE

MALUS X BACCATA

Le pommelier de Sibérie et ses hybrides appartiennent indubitablement à l'histoire de l'horticulture ornementale dans la région de la capitale nationale. Cette espèce, originaire de la Sibérie orientale, de la Mongolie et du nord de la Chine est le pommelier décoratif qui parvient à fleurir le plus au nord sur la planète. Dès 1784, ce pommelier des plus rustique a fait son apparition dans le monde occidental lorsque le botaniste allemand Johann Andreas Graeffér en a fait parvenir des semences aux jardins botaniques royaux de Kew, à Londres. À partir de ce moment, sans grande surprise, de nombreux hybrideurs de par le monde ont réalisé de multiples croisements dans le but de créer des variétés rustiques issues du pommelier de Sibérie.

Dès les premières années d'opération de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa, son directeur, William Saunders, lui-même un arboriculteur fruitier chevronné, a lui aussi voulu entreprendre des recherches visant à créer des variétés rustiques de pommiers et de pommeliers aptes à supporter le climat rude des Prairies canadiennes. Il s'était procuré, en 1887, des semences du rustique pommelier de Sibérie auprès des jardins botaniques royaux de Saint-Pétersbourg, en Russie, afin de le cultiver et de s'en servir comme matériel d'hybridation.

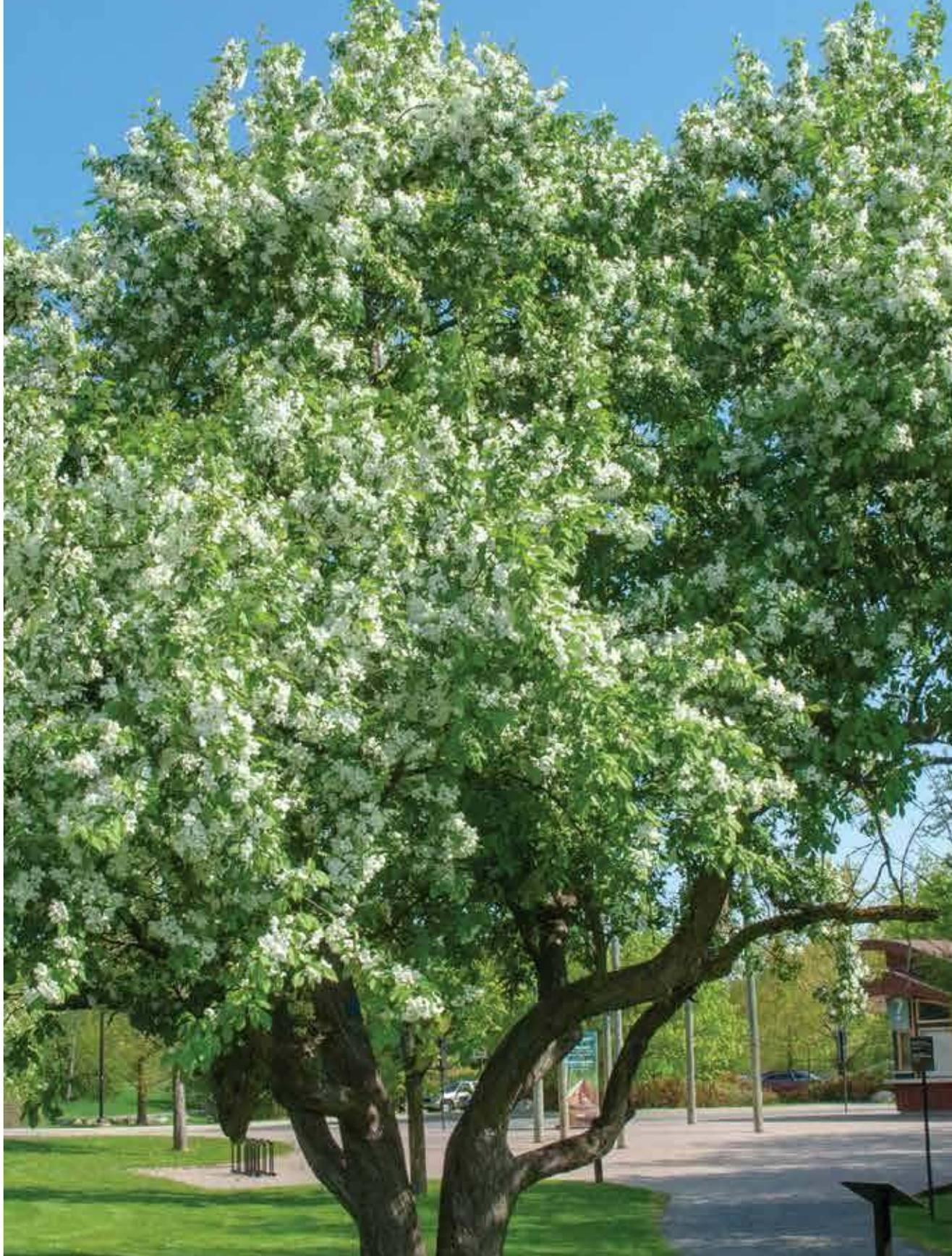
En 1900, Saunders a fait équipe avec le célèbre pépiniériste Auguste Dupuis, président du Conseil d'agriculture du Québec, au sein de la Commission canadienne à l'exposition de Paris. Pour l'occasion, répondant à une commande de Sydney Arthur Fisher, alors ministre de l'Agriculture, ils ont conjointement publié un texte portant sur l'histoire et la situation de l'arboriculture fruitière canadienne, intitulé *La culture fruitière au Canada*. Les auteurs y relatent comment l'Association des horticulteurs d'Abbotsford, non loin de Granby au Québec, fondée en 1874, a été la première

organisation locale établie avec l'objectif d'encourager la culture fruitière dans la province. Avant-gardiste, cette société avait importé en 1884 « des pommiers de Russie qui furent essayés dans différentes parties de la province et dont quelques variétés reconnues comme très avantageuses sont propagées par les pépiniéristes... ».

Il n'est donc pas étonnant que Saunders, seulement quelques années plus tard, ait voulu lui aussi introduire le pommelier de Sibérie, exactement la même espèce que le pommier de Russie, en tant que matériel génétique pour des hybridations et la création de variétés rustiques sur la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Dans leur brochure, Saunders et Dupuis mentionnent également, pour donner une idée de l'ampleur de l'entreprise, que déjà en 1900, on trouvait 700 variétés de pommes et 22 variétés de pommes de Sibérie sur la Ferme centrale !

Le pommelier de Sibérie révèle plus particulièrement son identité lors de sa feuillaison : ses feuilles, enroulées sur elles-mêmes dans leur bourgeon, conservent cet aspect torsadé caractéristique même après leur épanouissement. Autofertile, le pommelier de Sibérie possède des fleurs hermaphrodites qui se fécondent entre elles, sur un même arbre, de sorte qu'un seul arbre suffit à produire des fruits. Plutôt petits chez les pommeliers, les fruits ressemblent à des billes bicolores qui marient le jaune et l'orangé. Ils sont imperméables et demeurent accrochés aux rameaux bien après la chute des feuilles où ils servent de nourriture aux oiseaux migrateurs.

Bien qu'on l'utilise comme porte-greffe et parfois comme bonsaï, le pommelier de Sibérie est surtout un arbre à forte valeur décorative. D'environ 6 mètres de hauteur et d'une longévité qui dépasse parfois les 40 ans, c'est en plein soleil et dans un sol humide bien drainé qu'il pousse le mieux ; il est adapté par ailleurs à un vaste éventail de types de sol : sableux, limoneux, argileux.



▲ Le pommelier hybride de Sibérie qui, comme la plupart des pommeliers décoratifs, est très prisé en horticulture ornementale se caractérise par la profusion de fleurs parfumées dont il s'orne au printemps. De très bonne rusticité et de croissance vigoureuse, il supporte bien les conditions urbaines.

◀ Le pommelier de Sibérie planté ici, à l'entrée sud du parc de la Gatineau (aire de stationnement P3), est un hybride fortement apparenté à l'espèce pure : il a été cultivé à la pépinière de la Commission de la capitale nationale du hameau Blackburn, dans le quartier d'Innes, à l'est d'Ottawa.



PEUPLIER À GRANDES DENTS

POPULUS GRANDIDENTATA MICHAUX

AZAD (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Bien qu'il ressemble au peuplier faux-tremble, le peuplier à grandes dents a une aire de répartition naturelle beaucoup plus restreinte. Au sud de l'Ontario et du Québec, les peuplements partent de Temiskaming Shores, longent la rivière des Outaouais d'ouest en est et suivent le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la péninsule gaspésienne ; une population a été répertoriée à la frontière entre l'Ontario et le Minnesota.

Son surnom « grand tremble » prend tout son sens quand on sait qu'il appartient à la même tribu que le tremble au Canada (*Populus tremuloides* Michx.), lui-même fort ressemblant au tremble véritable (*Populus tremula* L.), une espèce européenne. Ces trois essences partagent des similitudes : toutes trois possèdent une écorce lisse et verte sur une très grande portion de leur tronc, sauf à la base où elle est cannelée et foncée ; toutes trois produisent des feuilles dont les pétioles rubanés sont comprimés perpendiculairement au plan de leurs limbes de sorte qu'elles s'agitent, infatigablement, à la moindre brise.

Chez le peuplier faux-tremble et le peuplier à grandes dents, la reproduction est à la fois végétative et sexuée. Leur drageonnement est très abondant et très vigoureux, si bien que les drageons sont vite capables de dépasser la concurrence en place. Par ailleurs, contrairement au peuplier faux-tremble, le peuplier à grandes dents préfère les terrains plats ou légèrement inclinés ainsi que les sols aérés et bien drainés, telles les hautes terres sablonneuses de texture moyenne à grossière. Chez les deux espèces, le tronc se grave de petits losanges noirs avec les années, mais plus fréquemment chez le peuplier à grandes dents.

◀ Assoiffé de lumière, ce peuplier à grandes dents a profité d'une trouée de la canopée pour croître tout en hauteur, près du sentier n° 27 du marécage Rocailleux de la Ceinture de verdure. Parcourir ce sentier permet de découvrir un pin blanc géant et d'autres arbres compagnons de ce peuplier.

SAPIN BAUMIER

ABIES BALSAMEA (LINNÆUS) MILLER

SHINGOB (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Les sapins baumiers à proximité de la plage Breton du secteur du lac Philippe ont fort probablement été plantés au cours des premières années d'existence de la Commission de la capitale nationale. En 1958, cet organisme gardien et gestionnaire du parc de la Gatineau comptait multiplier les efforts de reboisement dans le secteur de la municipalité de La Pêche où il avait construit un pont. Cette municipalité, blottie au creux des collines de l'Outaouais, est née en 1975 du regroupement des municipalités du canton de Wakefield (1845), d'Aldfield (1877), du village de Wakefield (1917) et de la municipalité de Sainte-Cécile-de-Masham (1940), auparavant Masham-Sud (1913). Les dénominations de ces municipalités de canton partageaient un dénominateur commun : leurs noms respectifs correspondaient chacun à celui d'une localité du Yorkshire, un comté situé au nord-est de l'Angleterre, d'où étaient originaires un grand nombre des colons venus peupler ce territoire à partir de 1847. Avant cette colonisation, les compagnies forestières avaient procédé à d'importantes coupes de bois dans cette région et les bûcherons étaient attirés par les terres nouvellement dénudées pour y faire, désormais, de l'exploitation agricole.

Le choix de planter du sapin baumier pour le reboisement paraît judicieux. C'est le plus vigoureux de nos résineux : il donne son plein potentiel sous des climats froids et en sols humides, mais il s'accommode en fait de presque tous les habitats. De plus, les terres

défrichées ou abandonnées, les clairières et les bordures de forêt lui assurent toute la lumière et l'espace dont il a besoin pour prospérer.



► Pour pouvoir nous offrir ainsi le spectacle de leurs parfaites silhouettes, d'une grande beauté, ces sapins baumiers ont sans doute fait l'objet dès le départ de grands soins. Ils ont été sélectionnés, plantés et entretenus de manière optimale par la toute nouvelle Commission de la capitale nationale.

◄ La croissance du sapin baumier est lente durant ses quelques premières années de vie, mais elle s'accélère ensuite pendant environ soixante ans et diminue ensuite graduellement jusqu'à ce que l'arbre atteigne son âge maximal vers 150 ans.





ÉRABLE À SUCRE

ACER SACCHARUM MARSHALL
SIZIBAKWADO-ININATIG

L'érablière Vanier, la plus vaste érablière urbaine au monde, est située dans la région de la capitale nationale, à Vanier, un secteur franco-ontarien très urbanisé de l'actuelle ville d'Ottawa. Dans les années 1990, un groupe caritatif appelé Action Vanier a entrepris un projet communautaire de valorisation de cette érablière emblématique. Grâce à une collecte de fonds, une cabane à sucre équipée d'un évaporateur a pu être construite sur ce boisé de quatre hectares, visible de la colline parlementaire qui accueille des milliers de résidents, d'élèves et de dignitaires. La forêt a d'abord été achetée dans les années 1930 par les Pères Blancs, un ordre religieux catholique reconnu pour son missionariat en Afrique. Les Pères ont aussitôt exploité l'érablière; ils y bâtiront une cabane à sucre dans les années 1950 et produiront du sirop d'érable jusqu'à sa vente au gouvernement fédéral dans les années 1970. Le terrain est ensuite transféré à la ville de Vanier qui y autorise la construction d'une nouvelle cabane à sucre en 1999, soit l'année suivant une tempête de verglas dévastatrice, permettant ainsi au boisé de fournir le bois d'érable pour les plafonds. De nos jours, plus d'un millier d'entailles génère annuellement 400 litres d'un sirop qui fait les délices de tous, tant au Canada que dans le monde entier.

◀ Cabane à sucre du Muséoparc Vanier en plein cœur de la capitale nationale.

Source : © Muséoparc Vanier, www.museoparc.ca

CHARME DE CAROLINE

CARPINUS CAROLINIANA WALTER

Le charme de Caroline est un tout petit arbre dont l'apparence est tourmentée: son tronc tordu et fourchu supporte des branches peu nombreuses, basses, bosselées et sinueuses distribuées dans l'espace de façon anarchique. Son aspect pittoresque n'a d'égal que sa force herculéenne qui lui vaut, depuis toujours, le nom de «bois de fer». En Europe, au cours de l'Antiquité, le bois du charme, doté d'une forte résistance servait à confectionner des jougs pour les animaux de trait; cette pratique est d'ailleurs à l'origine de son nom latin *carpinus* lui-même dérivé des mots celtes *car* et *pin* signifiant respectivement bois et tête.

Dans le marécage Rocailleux où la diversification des espèces atteint son comble, le charme de Caroline bénéficie de zones humides résultant de l'activité des castors et de la grande richesse écologique du site. C'est ici que ce nabot vit pratiquement en apnée, dans les conditions asphyxiantes des forêts riveraines des marécages où le drainage est très imparfait. Très plastique, le charme parvient tout aussi bien à se développer en plein soleil que sous une dense canopée de feuillus.

En 1831, William Green mentionne dans une publication que lorsque les Premières Nations avaient besoin de fibres textiles fines, ils utilisaient l'écorce interne des branches allongées de quelques espèces, dont le charme de Caroline, qu'ils faisaient macérer puis bouillir dans une préparation de cendres de bois. Les lanières de fibres étaient ensuite lavées à l'eau, martelées avec une sorte de pilon pour séparer les fibres en fibres de plus en plus petites qu'on pouvait ensuite tisser ou tresser.



► Le charme de Caroline, ici dans le sentier des Pins-Gris de la Ceinture de verdure, colonise les stations les plus humides d'anciens lits de rivières. Ses tiges, dotées d'une force insoupçonnée, étaient autrefois utilisées par les draveurs pour attacher les empilements de bois sur les radeaux.

◄ Comme l'ostryer de Virginie, le charme de Caroline est surnommé «bois de fer». Ces deux essences à petit développement exercent une photosynthèse très efficace en augmentant la taille de leurs feuilles au fur et à mesure qu'elles se rapprochent de l'extrémité des rameaux, où elles profitent pleinement de la lumière.





LES PRINCIPAUX DÉFIS D'UNE CAPITALE EN ÉVOLUTION

En 1980, Arthur R. Buckley (1908-1995) publiait l'ouvrage *Trees and Shrubs of the Dominion Arboretum* édité par le ministère de l'Approvisionnement et des Services du Canada. Il y traitait des performances et de la rusticité des espèces cultivées à l'arboretum de la Ferme expérimentale centrale depuis ses origines. Buckley avait occupé le poste de conservateur de ce véritable musée vivant et du Jardin botanique durant 35 ans, de 1938 à 1973. Conséquemment, il était l'expert le mieux placé pour conseiller aux Canadiens les meilleures variétés d'arbres et d'arbustes à cultiver.

◀ Dommages causés par le passage de la tornade du 23 septembre 2018 à la sablière Bruce.

Source : CCN

Dans son introduction, Buckley mentionne que l'arboretum Dominion, situé à plus de 45° de latitude Nord, est le plus nordique en Amérique, ce qui est idéal pour l'évaluation de la rusticité des végétaux. Il y précise des statistiques météorologiques compilées à partir d'observations réalisées dès le début des années 1940. L'une d'elles, un indicateur majeur pour la santé des espèces arborescentes, est révélatrice: l'écart moyen entre les températures moyennes du mois le plus froid et du mois le plus chaud était de 27 °C, soit l'écart entre -11 °C en janvier et 16 °C en juillet. Plus saisissant encore, près de 40 ans plus tard, l'écart entre janvier et juillet, soit de -10,5 °C à 21 °C, est de 31,5 °C, une augmentation de 16,7 %!

Cet écart grandissant met à dure épreuve la rusticité de nos arbres. Il y a longtemps qu'à l'arboretum Dominion, on mène des expériences sur des arbres dont l'aire de distribution naturelle est plus au sud. C'est le cas depuis 1890 pour le chicot févier, dont quelques spécimens ont été plantés à Rideau Hall et sur la promenade de la Reine-Elizabeth, et depuis 1893 pour le bouleau noir, bientôt appelé à remplacer les bouleaux indigènes qui étouffent dans l'atmosphère surchauffée de nos villes. Le platane occidental semé à la même période a maintenant la réputation d'être celui qui réussit à croître le plus au nord du continent!

Ces écarts de températures ne sont toutefois qu'une composante du réchauffement planétaire, qui transforme les océans en réservoirs de chaleur et d'humidité, modifie la pluviométrie et augmente le nombre et la force des événements climatiques. Les arbres doivent supporter des épisodes caniculaires de plus en plus longs et fréquents, des pics de températures maximales estivales records, des précipitations dont la nature et l'ampleur sont altérées, des feux de forêt dont l'intensité et la durée augmentent et une fréquence croissante des épisodes de verglas.



Enfin, ils font face à de nouveaux insectes et des maladies liés à l'acclimatation grandissante d'agents de propagation.

Dans cet environnement inédit, la protection de notre couvert arborescent est un défi de taille, mais la qualité de vie de nos communautés futures en dépend. La présence des arbres est d'autant plus cruciale qu'ils remplissent des rôles écologiques, sociosanitaires, esthétiques et économiques de premier plan. Ils capturent des polluants, séquestrent le dioxyde de carbone, génèrent de l'oxygène, offrent gîte et protection à la faune, protègent des vents et de l'érosion, améliorent la qualité de l'eau, favorisent la biodiversité, enrichissent les paysages et augmentent la valeur des propriétés, sans compter leurs bienfaits psychologiques. Heureusement, on peut d'ores et déjà sélectionner des espèces plus méridionales, plus tolérantes aux bris causés par le verglas, la neige ou le feu, plus résistantes aux sécheresses et aux inondations, aux insectes et aux maladies. Protéger la forêt urbaine exige en outre d'éviter la perturbation des masses d'air, les îlots de chaleur et l'emprisonnement de polluants atmosphériques résultant des immeubles de grande hauteur, et de planter des arbres peu vulnérables aux coups de vent. Chacun est désormais conscient de l'indispensabilité de conserver les arbres présents qui ont fait leurs preuves et de promouvoir l'implantation d'espèces adaptées au troisième millénaire.

▲ Tempête de verglas dans la région de la capitale nationale en 2012.

Source: CCN



FRÊNE ROUGE

FRAXINUS PENNSYLVANICA MARSHALL

AGIMAK (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Enracinés au cœur des villes nord-américaines, les frênes ont tout probablement été, à une certaine époque, les arbres les plus nombreux, notamment le frêne rouge. Arbres à la vie dure, germant facilement et se développant le temps de l'éclair sur une grande variété de sols, ils atteignaient rapidement, ici comme ailleurs, leur taille et leur volume optimaux pour devenir, en milieu urbain, les arbres les plus massifs et les plus hauts qui soient. On a énormément cultivé les frênes, car ils semblaient totalement indifférents aux insectes et à la pollution qui les assaillaient, saison après saison. Il est aujourd'hui presque inconcevable de constater combien l'agrile du frêne, un si petit insecte, a pu venir à bout de la majorité de nos grands frênes... Ce coléoptère originaire d'Asie s'est révélé hautement destructeur.

Depuis son introduction en Amérique du Nord, il a décimé des centaines de millions d'individus, toutes espèces confondues, au Canada et aux États-Unis, et il continue de se propager dans de nouvelles régions, où il cause des dommages économiques et écologiques considérables. Découvert pour la première fois à Détroit à l'été 2002, l'agrile du frêne est, à l'heure actuelle, présent dans 31 états américains, au Manitoba, en Ontario, au Québec et au Nouveau-Brunswick. La première infestation dans la région, détectée en 2008, n'a pas cessé de progresser depuis. Voilà un autre gigantesque défi pour les gestionnaires de la forêt urbaine sur le territoire de la capitale nationale !

◀ Ce spécimen de frêne rouge du secteur Woodroffe près de l'avenue New Orchard, sur la promenade Sir-John-A.-Macdonald, fait partie des sujets soumis à un programme d'injection contre l'agrile du frêne géré par la Commission de la capitale nationale sur certains de ses terrains urbains, où l'on tente de sauver le plus de frênes possible.

▶ Sachant que les frênes constituent 20 à 25 % de tous les arbres en milieu urbain et rural dans la région de la capitale, et que la plupart des frênes sont touchés par l'agrile du frêne, on mesure l'importance d'une bonne stratégie de remplacement par la plantation d'une diversité d'espèces.



ORME D'AMÉRIQUE ET OSTRYER DE VIRGINIE

ULMUS AMERICANA LINNAEUS ET *OSTRYA VIRGINIANA* (MILLER) K. KOCH
ANIB / MANAN (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le couple d'inséparables, enlacés au cœur de l'érablière sucrière à proximité du sentier n° 68 du parc de la Gatineau, est formé d'un ostryer de Virginie et d'un orme d'Amérique. De son côté, l'orme d'Amérique a tellement été cultivé depuis 300 ans, à la ville comme à la campagne, qu'on ne s'étonne pas qu'il se soit retrouvé en mauvaise posture... Bien qu'ils soient soudés pour le meilleur ou pour le pire, ces spécimens ont heureusement en commun de bien s'entendre avec d'autres feuillus, ce qui ne les empêche pas de mener leur existence propre. Chaque printemps, après une très hâtive floraison et avant même qu'apparaisse son feuillage, notre orme produit ses fruits sous forme de très légères samares en fer à cheval, enveloppées de centaines de cils.

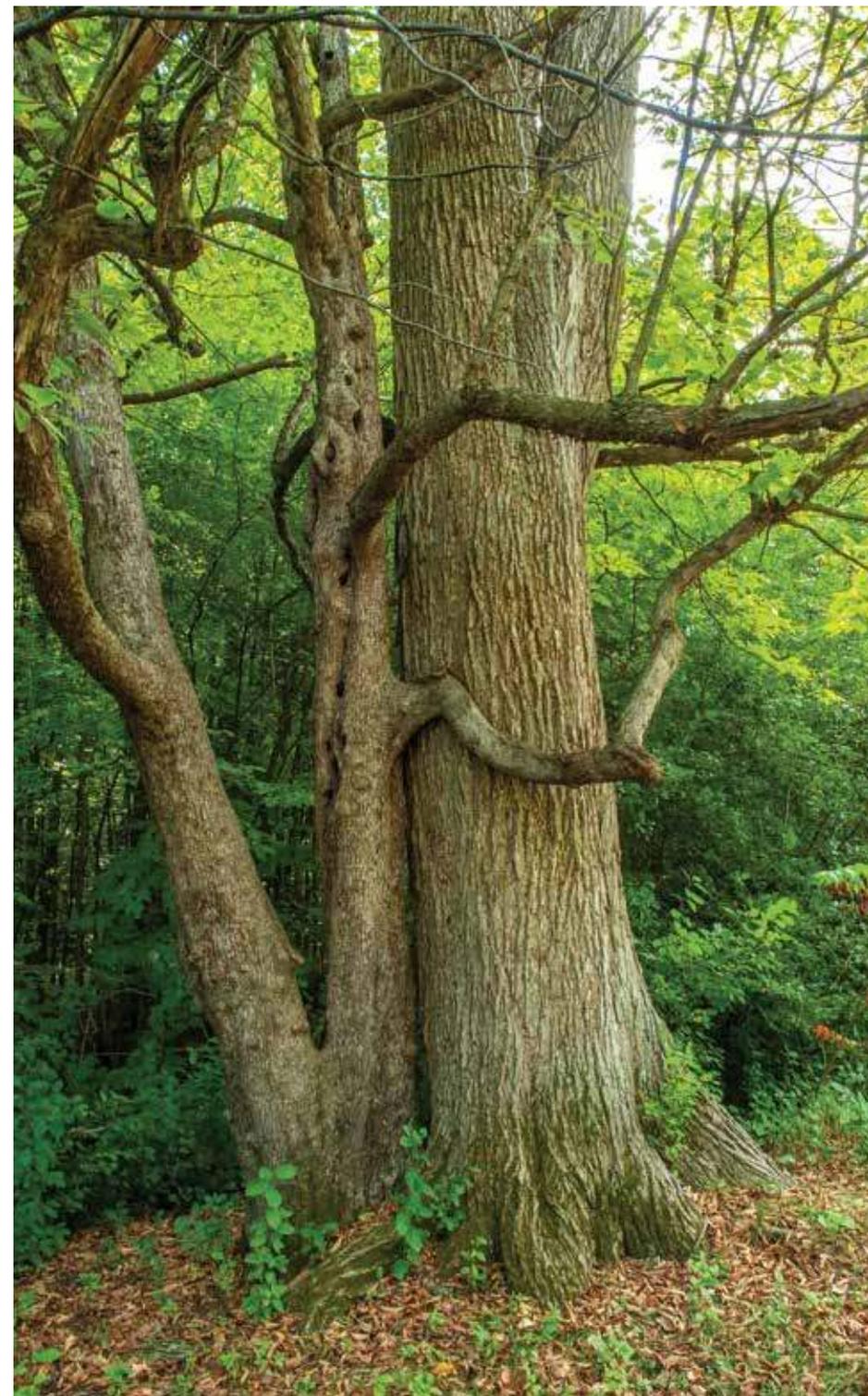
Il faut dire qu'à l'état naturel, l'aire de distribution de l'ostryer de Virginie est tout entière comprise dans celle de l'orme d'Amérique, qui s'étend vers l'est jusqu'aux côtes de l'Atlantique, empiète au sud sur la portion septentrionale de la Floride et à l'ouest jusqu'en Saskatchewan. Autrement dit, dans la région de la capitale du Canada, les deux arbres jouissent de conditions bioclimatiques qui leur sont équitablement favorables. Ils feront donc front commun contre les

bouleversements climatiques. Tous deux tolérants aux vents, ils craindront moins les tornades que les insectes et les maladies, qui pourraient raccourcir leur espérance de vie.

Au début du XVIII^e siècle, William Sheppard note qu'en décoction, le bois de l'ostryer de Virginie est connu au Canada comme un remède contre les fièvres intermittentes. En l'absence d'écorce des quinquinas jaune ou rouge, les « arbres à quinine » provenant de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, on semble avoir recours à l'ostryer de Virginie.

► Ici, l'ostryer de Virginie se dédouble dès la base de son tronc, plutôt que d'arbore le port droit caractéristique de l'espèce. L'orme semble s'agripper au sol grâce à ses racines contreforts, comme s'il « craignait » d'être déraciné par son alter ego qui l'emprisonne de ses branches nouvelles tentaculaires.

◄ À la fin de l'été, à l'ombre de cet improbable époux, l'ostryer se manifeste à son tour et produit, au bout de chaque pousse de l'année, quelques infrutescences dont les délicats utricules abritent de minuscules noix.





ORME LIÈGE

ULMUS THOMASII SARGENT

ANIB (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Les ormes jumeaux du pré Tunney appartiennent à une espèce indigène jugée en péril, au Québec comme en Ontario. Aménagé dans les années 1950 selon les principes de conservation de l'environnement naturel de l'urbaniste Gréber, le pré Tunney abrite les bâtiments du gouvernement fédéral. Le duo d'ormes de cet endroit témoigne de façon émouvante de l'importance capitale du programme de gestion de la maladie hollandaise de l'orme mis en place conjointement par la Commission de la capitale nationale et le ministère des Ressources naturelles, dès la détection de la maladie dans les années 1970. Grâce à ces interventions préventives précoces, telle la micro-injection d'un fongicide systémique, l'inventaire d'ormes de la région de la capitale a été sauvé d'une mort prématurée.

L'orme liège se distingue indéniablement de l'orme d'Amérique et de l'orme rouge par la présence d'ailerons liégeux de couleur sombre et de forme irrégulière qui garnissent ses branches sur trois ou quatre rangées. Ces crêtes subéreuses apparaissent sur les rameaux alors qu'ils ont deux ans à peine. À mesure que les rameaux vieillissent et prennent du volume, les excroissances s'épaississent et deviennent plus apparentes, du moins sur certaines branches... Chez l'orme liège, les feuilles, coriaces, se terminent par une courte pointe et leur base est un peu moins asymétrique ou inégale que celle des autres ormes. Elles sont d'un beau vert foncé luisant en surface, plus pâles au revers, et elles se parent à l'automne d'une belle coloration jaune vif, ce qui suffit à lui conférer une valeur esthétique certaine.

◀ Ce vigoureux duo d'ormes liège pousse dans le pré Tunney, un ancien pâturage de 49 hectares du nom d'Anthony Tunney, un Irlandais arrivé à Ottawa en 1867. Tunney avait été embauché pour le surveiller par l'Ottawa Lumber Merchants Association, fondée en 1836 par un groupe de marchands de bois.

▶ Les feuilles de l'orme liège sont vert foncé luisant en surface, plus pâles au revers, et se parent à l'automne d'une belle coloration jaune vif. Elles ont un duvet soyeux, particulièrement sur les nervures, qui s'élançant en ligne droite de la nervure centrale à une grosse dent incurvée située sur le pourtour.



ORME LIÈGE

ULMUS THOMASII SARGENT

ANIB (NOM ANISHINAABEMOWIN)

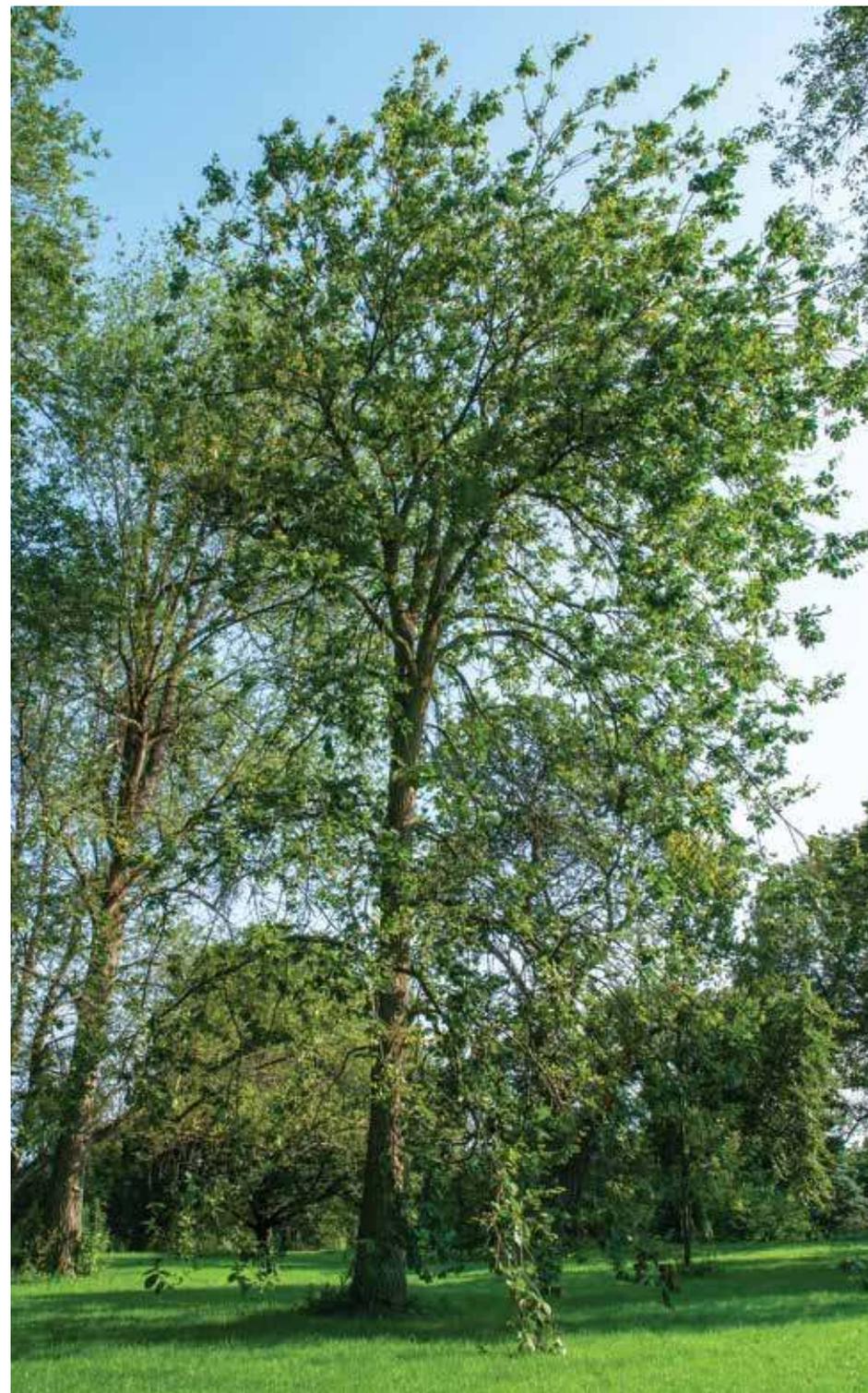
L'orme liège est une espèce typique du centre-est de l'Amérique du Nord qui ne se retrouve nulle part ailleurs sur Terre. Sa distribution naturelle est centrée sur une région dessinant un large croissant au sud des Grands Lacs et couvre les états américains appartenant à la vallée supérieure du fleuve Mississippi. On le rencontre aussi de façon sporadique à l'extérieur de cette zone centrale et jusque dans le nord-est, dans les états de la Nouvelle-Angleterre, le sud de l'Ontario et le sud-ouest du Québec. C'est d'ailleurs au Québec, à Sainte-Élisabeth, dans la région de Lanaudière, que l'orme liège atteint la limite nord-est de sa distribution naturelle en Amérique du Nord... et dans le monde entier !

Comme chez toutes les espèces d'arbres qui atteignent les limites septentrionales de leur aire de répartition naturelle, les facteurs climatiques limitent énormément les possibilités d'expansion des populations de l'orme liège en Ontario et au Québec. De nombreux autres facteurs ont contribué, au fil des siècles, à l'amputation et à la disparition des colonies naturelles : le développement urbain et agricole, l'exploitation de carrières, la coupe accidentelle d'individus ou certaines pratiques forestières inhibant la régénération de l'espèce et les attaques de

la maladie hollandaise de l'orme. Avec l'accélération des changements climatiques, ce petit orme, friand des pentes rocheuses et des affleurements calcaires du territoire de la capitale, étendra peut-être ses racines plus au nord, mais non sans avoir dû résister à ses ennemis de toujours, les scolytes, les champignons de carie et la maladie hollandaise de l'orme.



► Ce magnifique orme liège de l'arboretum Dominion, sans doute une forme horticole de l'espèce, est cultivé ici depuis une cinquantaine d'années, ce qui démontre encore une fois la contribution exceptionnelle des arboretums nationaux à la conservation et la reproduction du patrimoine génétique d'espèces végétales indigènes à statut précaire.





ORME ROUGE

ULMUS RUBRA MÜHLENBERG

ANIB (NOM ANISHINAABEMOWIN)

C'est au parc de la baie Mooneys qu'on a inauguré, en 2017, le plus vaste terrain de jeux canadien. L'emplacement correspond à la baie artificielle qui s'était créée lors de la construction du canal Rideau, un ouvrage d'ingénierie qui a nécessité l'installation du barrage à l'origine des chutes Hog's Back et des écluses de Hog's Back. Le nom du parc honore la mémoire des trois générations de la famille responsable des écluses durant 87 ans. L'élargissement de la rivière a sans doute provoqué l'inondation d'une portion des berges et favorisé l'établissement d'ormes rouges spectaculaires.

Au premier coup d'œil, le port de l'orme rouge est similaire, mais en plus petit, à celui de l'orme d'Amérique, avec qui il croît parfois en milieux humides. Toutefois, la proportion du tronc libre de branches est plus grande chez l'orme rouge, et ses rameaux fins sont ascendants plutôt que retombants.

Que cet arbre peu commun s'implante à cet endroit est d'autant moins surprenant que l'orme rouge, très peu utilisé en tant qu'arbre d'ornement, préfère de beaucoup les habitats naturels humides en bordure des champs ou le long des ruisseaux, dans des lieux très ensoleillés, où les sols sont riches et fertiles. Il n'y a pas de meilleure description de la baie Mooneys! La résistance de l'orme rouge aux sols mouillés et à la pourriture le destinent à la stabilisation de berges, où il ne craindra pas les inondations, et en font un candidat idéal en ces temps de réchauffement planétaire et de précipitations extrêmes.

◀ Il est très rare de pouvoir observer, à l'état naturel, des ormes rouges d'une telle hauteur et d'un diamètre de tronc aussi important; ces deux spécimens spectaculaires grandissent tous deux dans le parc de la baie Mooneys.

▶ Voici un spécimen d'orme rouge qui mérite le détour sur les terrains environnants du stade Terry-Fox, également connu sous le nom d'installation d'athlétisme Terry Fox. Son occupation caractéristique des terres longeant le canal Rideau en fait un probable contemporain des autres ormes rouges du parc de la baie Mooneys.

▶ Les feuilles de l'orme rouge ont un comportement bien original. Attachées à de courts pétioles et très rigides, ces feuilles aromatiques, très rugueuses en surface, semblent s'enrouler sur elles-mêmes et flotter à l'horizontale dans l'espace, comme si elles étaient en lévitation!



ORME HYBRIDE

ULMUS X

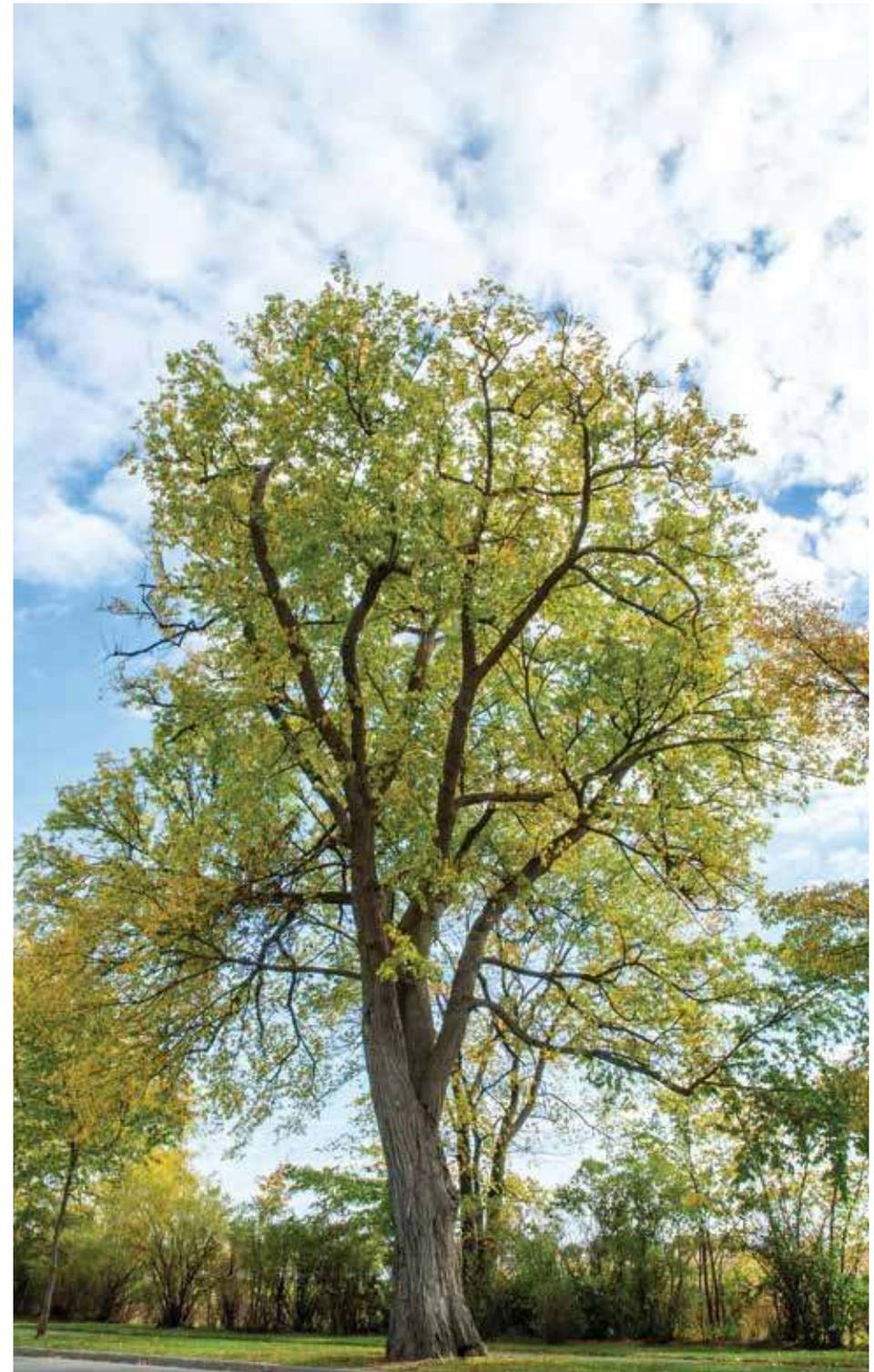
Quand on pense à la maladie hollandaise de l'orme, on l'associe naturellement à l'orme d'Amérique à cause de sa popularité et de l'attachement des communautés envers leurs gigantesques cimes en éventail dans les paysages urbains et ruraux. En réalité, elle attaque tous les *Ulmus*, y compris les ormes exotiques comme l'orme de montagne. L'orme rouge s'avère moins sensible que l'orme d'Amérique, mais l'orme liège l'est tout autant. Heureusement, on dispose d'hybrides naturels ou créés spécifiquement à partir de spécimens résistants dont on met à profit la « vigueur hybride », c'est-à-dire les capacités supérieures aux lignées parentales pures qui résultent du brassage des gènes et améliorent les performances.

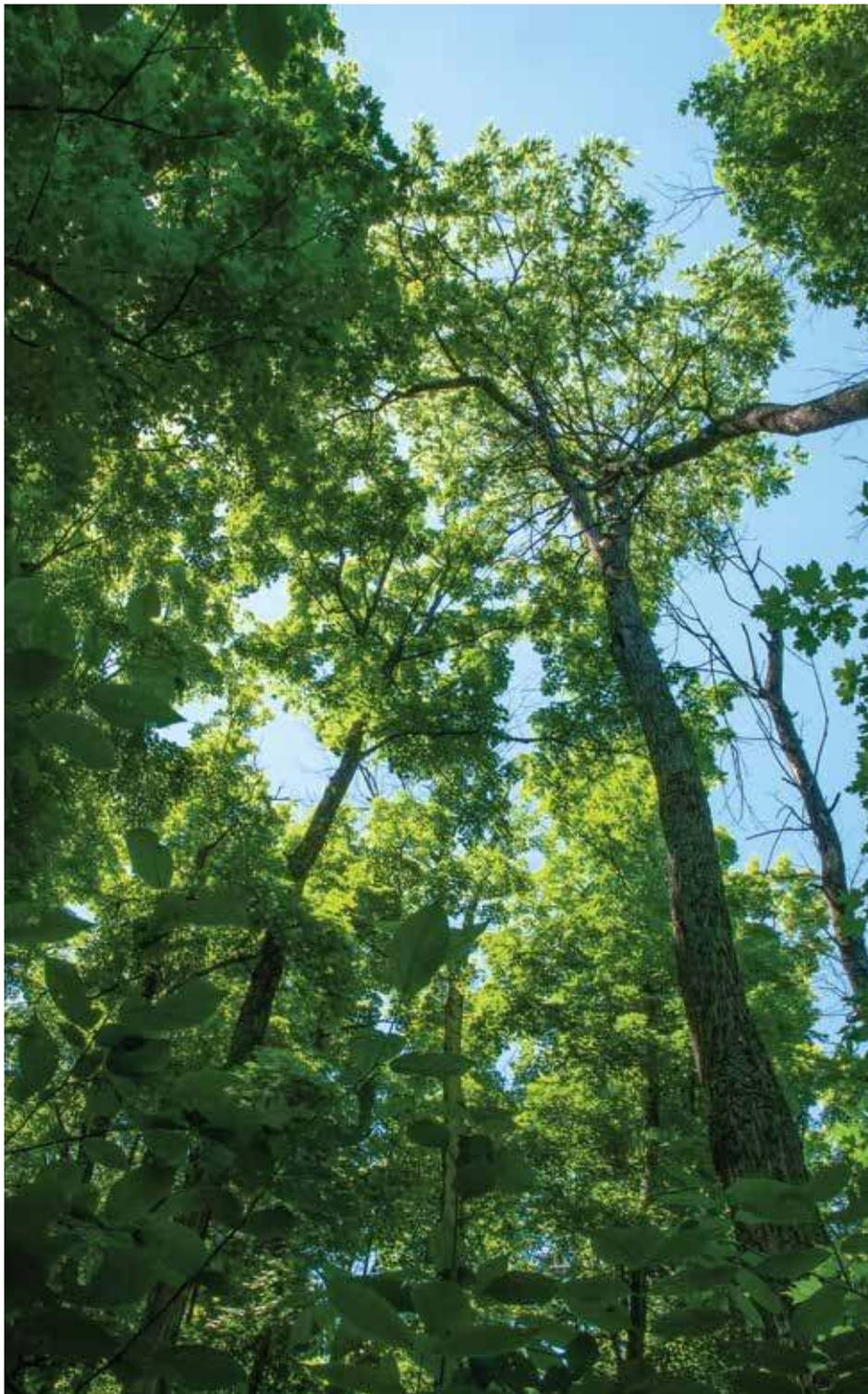
Ces ormes « métissés » risquent peu d'être affectés par la maladie hollandaise de l'orme, qui infeste aujourd'hui toute l'aire de distribution de l'orme d'Amérique, des Maritimes à la Floride et de la Saskatchewan au Texas. Observée pour la première fois en 1944 au Québec et en 1946 en Ontario, la maladie n'atteint la forêt de la capitale qu'en 1970. La Commission de la capitale prend alors des mesures vigoureuses et sauve un nombre significatif d'arbres ! Elle procède au repérage des ormes malades, toutes espèces confondues, en fait l'abattage et les remplace par des variétés réputées résistantes ou des espèces différentes. Comme mesures préventives, elle voit à l'élagage des portions mortes des ormes sains et à la micro-injection de fongicide. L'épidémie se résorbe considérablement, mais revient en force vers l'an 2000. L'arsenal de lutte intégrée a aussitôt repris du service.



► Ce spécimen d'orme hybride, aujourd'hui magnifique, a été planté en remplacement d'un orme d'Amérique mort de la maladie hollandaise sur l'artère principale qui traverse le territoire de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa : la promenade de la ferme expérimentale.

◄ C'est au coucher de soleil qu'on peut le mieux admirer la silhouette presque parfaite de ce magnifique orme hybride qui s'élève seul sur la rive ontarienne près de l'accès au pont Champlain. Objet de fierté, ce spécimen fait partie des sujets dont l'état de santé est périodiquement évalué.





NOYER CENDRÉ

JUGLANS CINEREA LINNAEUS

PAGANAKOMINAGANJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Le noyer cendré est assailli par la maladie du chancre du noyer cendré causée par le champignon *Ophiognomonia clavignenti-juglandacearum* depuis plus de 35 années. Cette maladie très virulente, potentiellement dévastatrice pour un de nos plus nobles feuillus, a été rapportée pour la première fois en 1990 sur le territoire de l'Outaouais, dans la région de Fort-Coulonge. Elle s'attaque non seulement à notre noyer cendré indigène, mais également au noyer noir, une espèce de l'extrême sud de l'Ontario, souvent cultivée, ainsi qu'à certains noyers hybrides. Depuis son apparition au Wisconsin en 1967, le minuscule champignon du chancre du noyer cendré a tué des millions d'arbres en Amérique du Nord, si bien que l'espèce est pratiquement rayée de la carte. Au Canada, le noyer cendré est à présent considéré comme une espèce en voie de disparition et il est protégé en vertu de la *Loi sur les espèces en péril*. Le principal défi pour une capitale en évolution consiste à poursuivre le repérage et la protection des noyers qui résistent à la maladie, espèces et hybrides confondus, de les reproduire et de planter leurs rejetons dans tous les endroits propices pour l'espèce.

Malgré la très grande valeur accordée au noyer cendré et les mesures prises pour combattre l'épidémie, son avenir reste incertain. Les sylviculteurs le cultivent pour régénérer des terres agricoles rendues stériles par la surexploitation et pour recoloniser des berges, mais en attendant de mieux comprendre l'étiologie de la maladie, notre meilleur espoir réside dans la plantation de noix provenant de spécimens résistants.

◀ Un magnifique noyer cendré tout en hauteur révèle ici sa silhouette en contre-plongée, au cœur d'une érablière sucrière du parc de la Gatineau. Il se dresse fièrement en bordure du sentier n° 2, idéal pour l'observation de nos belles plantes indigènes aux floraisons printanières. Malheureusement, ses jours sont possiblement comptés...

▶ Malgré son déclin, le noyer cendré persiste à se reproduire selon une physiologie qui le défavorise ! Ses fleurs femelles apparaissant passé l'épanouissement des fleurs mâles, il est dans l'incapacité de s'autoféconder. Aussi faut-il toujours en cultiver deux individus ou plus si l'on souhaite récolter une bonne production de noix.



BOULEAU NOIR

BETULA NIGRA LINNAEUS

Le bouleau noir est un petit bouleau totalement américain. Toute son aire de répartition est comprise dans l'est des États-Unis, du Massachusetts à la Floride, et à l'ouest, du Minnesota au Kansas. Il est capable de supporter de très chaudes températures estivales tout en étant suffisamment rustique pour supporter les conditions hivernales de la région d'Ottawa, où on l'a introduit il y a 125 ans.

À l'arboretum Dominion, où on cultive cette espèce de bouleau depuis 1893, on apprécie depuis longtemps ses performances et sa croissance rapide. L'ère des bouleversements climatiques étant déjà bien installée, ce bouleau est appelé éventuellement à remplacer en culture les bouleaux européens, pleureurs ou non, ainsi que nos bouleaux indigènes, le bouleau à papier et le bouleau jaune, qui abhorrent les températures moyennes estivales trop chaudes et les périodes de canicule prolongées. Le bouleau noir pousse si naturellement dans des milieux humides et détrempés mais perméables, telles les berges de cours d'eau, qu'on l'a surnommé « bouleau de rivière ». D'ailleurs, cela lui vaut d'être souvent employé pour combattre l'érosion ou pour consolider des bandes riveraines, ce qui sera d'autant plus nécessaire avec la montée des eaux.

On peut toutefois le cultiver aisément dans des conditions tout autres, sachant que c'est l'espèce de bouleau démontrant la meilleure tolérance aux chaleurs estivales. Son principal attrait est son écorce rugueuse brun rougeâtre qui pèle en formant des lamelles délicieusement frisées exposant son revers clair teinté de rose, et dont l'alternance des textures et des tons sur tons réjouit l'œil.



► Le bouleau noir est une essence de taille moyenne, qui fait entre 12 et 25 mètres de hauteur à l'état naturel. Le spécimen dans la section des saules de l'arboretum qu'on voit ici est le plus volumineux spécimen de sa race sur la Ferme expérimentale centrale.

◄ Les feuilles lustrées du bouleau noir sont dites « losangiques », car elles sont en forme de losange. Leur pourtour est découpé en dents de scie réparties sur deux rangées, les séries de dents plus fines comblant les espaces entre les dents plus accentuées.





NOYER NOIR

JUGLANS NIGRA LINNAEUS

Le noyer noir est parmi les essences indigènes nord-américaines qui ont vite atteint le sommet du palmarès des arbres exploités commercialement. Dès le début, on le plaçait à égalité avec le chêne pour la qualité supérieure de son bois, tout comme son prix de vente. On le sciait notamment, comme aujourd'hui, pour en faire du bois de placage pour la finition de meubles. Dans le tome 3 des *Curieuses histoires de plantes du Canada*, on raconte que lors de la première exposition universelle, la Great Exhibition of the Works of Industry of all Nations, tenue à Londres en 1851, des chaises en noyer noir finement sculpté ont été offertes à la reine Victoria par les « Dames de Montréal ». C'est dire le prestige dont jouit le noyer noir. Quand il fait son apparition dans des études de rusticité à la Ferme expérimentale d'Ottawa, en 1899, il y a déjà quelques années qu'un jeune natif d'Ottawa a fait de la sylviculture la passion de sa vie et pour toujours associé son nom au noyer noir, une essence plutôt méridionale qu'il chérissait pour sa grande valeur commerciale.

Herbert Hunton Blanchet, fils de Ludger Blanchet, comptable au ministère des Postes, et de Marie Amelia Hunton, naît en 1871 à Ottawa. On l'appelait parfois Ludger Herbert Hunton Blanchet. Vers l'âge de 23 ans, en 1894, il amorce des travaux de sylviculture à sa résidence d'été du lac Meech, soit huit ans après l'exceptionnelle plantation de 100 000 noyers noirs à Sainte-Croix par Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, un ancien premier ministre du Québec. Il se peut fort bien que les activités sylvicoles de Joly de Lotbinière aient été une source d'inspiration, car son grand-oncle, Joseph-Godric Blanchet, avait été député à la fois au fédéral et au provincial à l'époque où Joly de Lotbinière occupait lui-même ces deux fonctions simultanément, ce qui a été autorisé jusqu'en 1874.

Quarante-trois ans plus tard, en 1937, la plantation d'Herbert Blanchet au lac Meech comptait 21 000 arbres de diverses essences répartis sur 700 acres de terre, dont 7 000 spécimens d'une « race » rustique de noyer noir qu'il avait créée, capable de supporter des températures hivernales de -40°C . Sa vie durant, il a fait la promotion de la culture à grande échelle du noyer noir, généralement lucrative même quand la surface en culture était limitée. Il distribuait les noix produites par ses spécimens un peu partout dans le monde. À un certain moment, il a fait parvenir 60 000 noix issues de ses plantations à l'Angleterre, qui les destinait au reboisement dans la partie méridionale du pays, ce qui lui a valu des remerciements de la part de David Lloyd George, qui avait été premier ministre de 1916 à 1922.

En 1942, Blanchet a reçu en cadeau 1 000 noix de noyer noir de la Mount Vernon Ladies' Association, en Virginie, un groupe voué à la conservation du domaine du premier président américain, George Washington. Ces noix provenaient de noyers noirs plantés par Washington lui-même, eux-mêmes issus de noix rapportées d'Angleterre. Blanchet s'est ensuite empressé de réexpédier certaines de ces noix à l'Angleterre pour qu'elles soient plantées près de la maison natale de George Washington. À cette occasion, une missive du roi et de la reine d'Angleterre le félicitant de son geste lui a été transmise par le gouverneur général.

En 1945, Blanchet était toujours actif et expédiait un peu partout dans le monde par bateau des milliers de noix de noyer noir. On disait, à l'époque, qu'il y avait un peu partout au Canada, 5 000 noyers noirs plantés grâce à ses bons soins, sans compter les 20 000 spécimens plantés dans Central Park à New York.



▲ Tout comme chez l'érable à sucre, l'érable noir et le noyer cendré, les dates de maturation des étamines et des pistils du noyer noir sont différentes, mais contrairement au noyer cendré, ses fleurs femelles sont les premières à apparaître et à arriver à maturité.

◀ Ce noyer noir, qui se trouve au stationnement P13 au lac Meech, au cœur du parc de la Gatineau, ravive le souvenir d'un sylviculteur autodidacte passionné, Herbert Hunton Blanchet. On le surnommait « The Walnut King ». Certains arbres, parmi les très nombreux qu'il a cultivés sa vie durant, vivent toujours ici.



NOYER HYBRIDE

JUGLANS LINNAEUS X

Le spectaculaire noyer hybride de la Ferme expérimentale appartient probablement au type *buartnut*, dont le nom est issu de l'assemblage des premières lettres du nom anglais du noyer cendré « butternut » et des dernières lettres du nom anglais du noyer du Japon var. *cordiformis* « heartnut ». Des noyers hybrides de ce type ont fait leur apparition en Amérique du Nord au début du XX^e siècle et depuis ce temps, ils sont de plus en plus cultivés par les amateurs d'arbres à noix pour leur grande vitesse de croissance et leur apparente immunité vis-à-vis la maladie fongique du chancre du noyer cendré. Cette maladie engendrée par le champignon pathogène *Ophiognomonia clavignenti-juglandacearum* a jusqu'à présent entraîné la mort de millions de noyers en Amérique du Nord : l'essence est maintenant jugée en péril. Ce noyer de très grande taille doit son apparence exotique à ses feuilles immenses, atteignant un mètre de longueur, dont il a hérité de son parent asiatique, le noyer du Japon à feuilles cordées.

Le pionnier de l'hybridation des noyers en Amérique du Nord s'appelle Luther Burbank, un horticulteur américain à la fois botaniste et généticien, né au Massachusetts en 1849. Inspiré par l'œuvre de Darwin, *The Variation of Animals and Plants Under Domestication*, Burbank met sur pied, en 1875, une vaste ferme expérimentale à Santa Rosa, en Californie, où il teste plus de 30 000 variétés végétales jusqu'à son décès en 1926. Ses nombreux croisements et sélections lui ont permis de créer environ 800 variétés de végétaux, dont de nombreux arbres et arbustes fruitiers (pruniers, abricotiers, pêchers, framboisiers) et des arbres à noix, dont quelques variétés portent son nom : il suffit de penser aux prunes 'Burbank', encore cultivées de nos jours.

Au Canada, le pionnier de l'hybridation des arbres et arbustes à noix est James U. Gellatly qui, entre 1920 et 1969, a travaillé à

développer des variétés rustiques sur la ferme aménagée dès 1905 par son père, David E. Gellatly, dans la vallée de l'Okanagan, en Colombie-Britannique. Durant près de 40 ans, James, persuadé qu'il était possible de faire pousser des arbres et arbustes à noix partout où on cultivait des pommiers et d'autres arbres fruitiers, s'est employé à développer des races rustiques d'espèces productrices de noix capables de remplacer les variétés importées d'Europe et d'Asie. Il a entre autres travaillé à créer des hybrides d'avelinier et de noisetier en croisant nos espèces indigènes de noisetier avec des espèces exotiques, ainsi que des châtaigniers résistants à la brûlure du châtaignier à partir d'espèces asiatiques du même genre.

Gellatly s'est particulièrement distingué par la création de nombreux cultivars de *buartnuts* issus de l'hybridation de notre noyer indigène, le *Juglans cinerea* et du noyer du Japon de type « heartnut », le *Juglans ailanthifolia* var. *cordiformis*, dont les noms anglais et latin illustrent la forme en cœur de ses noix, une fois extirpées de leur brou. Tout au long de ses années de production, Gellatly a distribué à des producteurs les nombreux cultivars d'arbres et d'arbustes à noix qu'il a créés, et ce, partout au Canada, au nord des États-Unis ainsi que dans la portion centrale de l'Europe.

Il est encore possible, aujourd'hui, de visiter la ferme où notre célèbre pionnier réalisait ses travaux d'hybridation et de sélection de variétés, la Gellatly Nut Farm Regional Park située en Colombie-Britannique, dont certains arbres et arbustes à noix, qui servaient de matériel d'hybridation à l'époque et dont le pedigree est unique, sont toujours vivants. De plus, certains spécimens de noyer du Japon issus des plants qui servaient de matériel génétique pour les travaux d'hybridation ainsi que quelques-uns de leurs rejetons poussent encore à l'arboretum Morgan de Sainte-Anne-de-Bellevue, sur la pointe ouest de l'île de Montréal.

▲ Ce spécimen de noyer hybride est un vestige de l'ancien verger dont il reste aujourd'hui quelques arbres fruitiers, bien camouflés, parmi la végétation environnante sur la propriété de la ferme Moore. Il doit son apparence saine à son caractère hybride.



▲ Ce noyer aux dimensions impressionnantes est l'illustration vivante de ce qu'on appelle la vigueur hybride : il est sans aucun doute issu de notre noyer cendré nord-américain, dont on reconnaît les fruits allongés distinctifs, avec les brous pointus et visqueux qui emprisonnent les noix.

◀ Ce buartnut, dont l'un des parents, le noyer cendré, est considéré comme en voie de disparition et plutôt mal en point en milieu naturel, apparaît immunisé face à la maladie fongique qui a décimé et décime encore les individus purs de l'espèce de son parent. C'est la magie de l'hybridation !



PLATANE OCCIDENTAL

PLATANUS OCCIDENTALIS LINNAEUS

CHIKIMEMINIJ (NOM ANISHINAABEMOWIN)

Notre platane occidental, principalement originaire du centre et de l'est des États-Unis, atteint la limite nord de sa distribution naturelle dans l'extrême sud de l'Ontario et sa limite méridionale au Texas, avec quelques peuplements dans certaines régions du Mexique. Au XIX^e siècle, cette espèce de grande taille, qu'on cultivait surtout comme arbre d'ornement, est déjà réputée pour bien croître dans les plantations de la région de Montréal, bien que les conditions bioclimatiques n'y soient pas a priori optimales pour elle. Le platane est prisé pour son apparence exotique, notamment pour son écorce en trois tons sillonnée de taches vert et jaune clair. Le secret de cette marbrure repose sur la desquamation de l'écorce grise externe des branches qui, en s'exfoliant, dévoile leur écorce interne dont les tons contrastants oscillent entre le blanc craie, jaunâtre ou verdâtre.

Les feuilles du platane, qui n'apparaissent que très tard au printemps après une première pousse souvent attaquée par l'antracnose, font parfois craindre le pire aux arboriculteurs : se pourrait-il que ce géant plus que centenaire, qui en a pourtant vu d'autres, n'ait pas survécu à l'hiver ou à la maladie ? Finalement, notre patriarche renaît : ses nouvelles pousses blanc crème et ses jeunes feuilles au duvet gris, roux ou argenté illuminent ses branches. Accompagnées de stipules bien visibles, les feuilles grandissent tant et si bien qu'elles deviennent deux fois plus larges que longues, et curieusement asymétriques. Elles ont alors une façon originale de s'étaler à l'horizontale comme si elles planaient ; on dirait des paires d'ailes de chauve-souris !

◀ Ce platane occidental doit ses origines aux premiers travaux de la Commission d'embellissement d'Ottawa, entre 1899 et 1904, alors que 14 000 arbres et arbustes ont été plantés par le personnel de la Ferme expérimentale centrale sur la route scénique bordant le canal Rideau et que 11 000 autres attendaient leur tour dans la pépinière.

▶ Les fleurs mâles et femelles du platane sont réparties sur l'arbre sous forme de structures globulaires distinctes. Les infrutescences arborent la même forme globulaire. Elles rassemblent des fruits secs agglutinés et enrobés d'une pubescence laineuse. Ces amalgames dodelinent inlassablement au bout de fins pédoncules avant de se désarticuler l'hiver suivant.



MAGNOLIA ACUMINÉ

MAGNOLIA ACUMINATA LINNAEUS

La famille des magnoliacées englobe certains de nos plus spectaculaires arbres à fleurs, mais elle revêt aussi un très grand intérêt botanique puisqu'elle figure parmi les plus anciennes familles de végétaux supérieurs. De nombreux fossiles d'espèces de magnoliacées aujourd'hui disparues ont été découverts, entre autres, dans des territoires très nordiques, en Alaska et au Groenland, où elles vivaient il y a environ 60 millions d'années. À l'heure actuelle, il existe encore une douzaine de genres botaniques toujours vivants, dont la majorité des 200 espèces poussent en Asie orientale. Quatre de ces genres sont représentés en Amérique du Nord dont deux regroupent des espèces arborescentes soit le genre *Liriodendron* représenté par le tulipier de Virginie et le genre *Magnolia*.

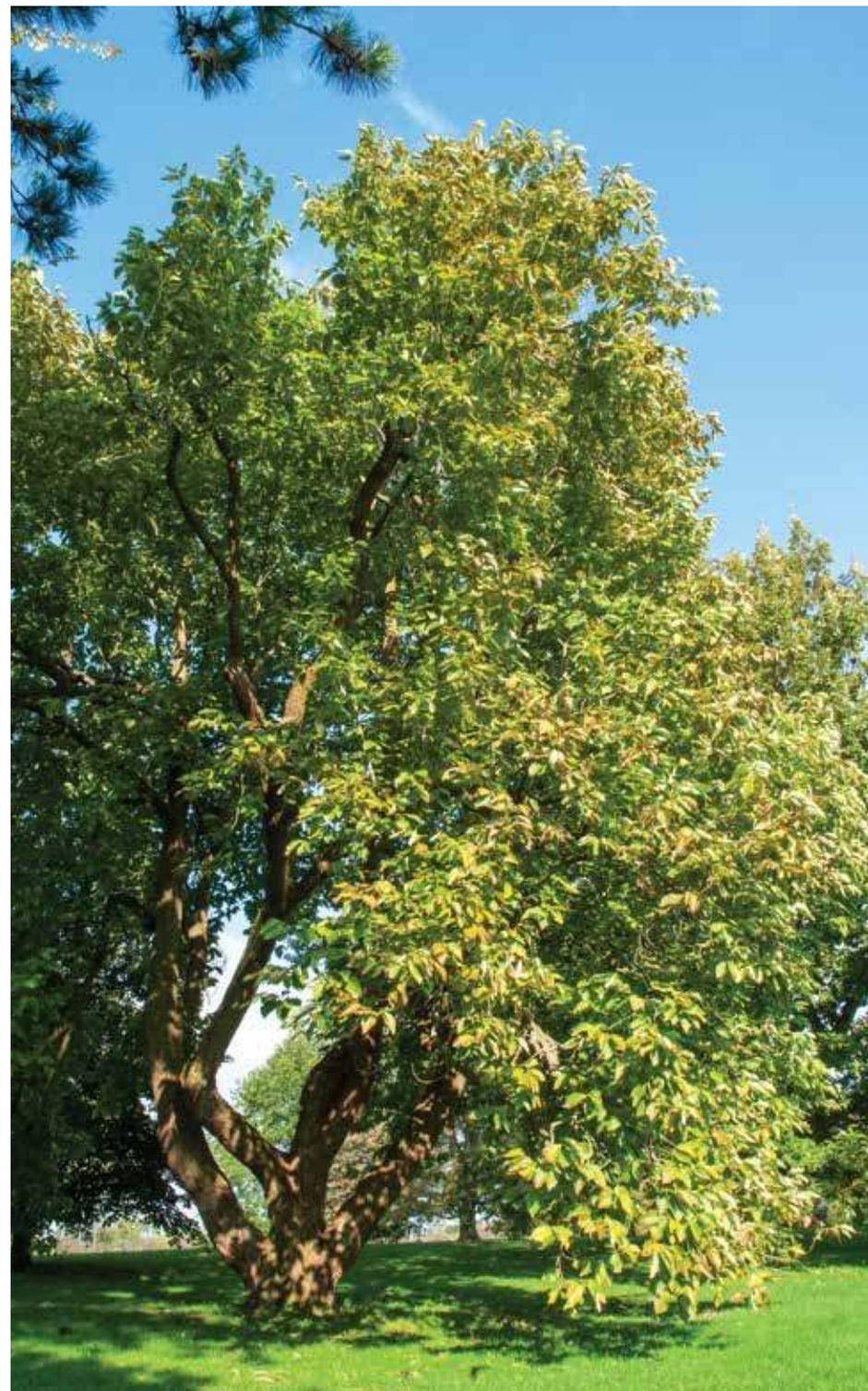
L'importance des arboretums nationaux pour la survie d'espèces rares et à statut précaire est indéniable. En plus du chicot févier, du platane occidental et du magnolia acuminé, d'autres espèces originaires de la forêt carolinienne sont cultivées sur le territoire de la capitale nationale depuis plus d'un siècle : le tulipier de Virginie, le micocoulier occidental, le noyer noir, le chêne des marais, le févier épineux, le gainier rouge et le ptéléa trifolié. La culture de ces essences permet de conserver vivant de précieux éléments de notre biodiversité tout en

recréant une forêt urbaine mieux armée contre les chamboulements climatiques. Entre autres traits précieux, notre magnolia arbore de longues et gracieuses feuilles entières vert jaunâtre au revers duveteux argenté, qui se terminent brusquement par une courte pointe aiguë, d'où l'épithète spécifique *acuminata*.



► Ce magnolia acuminé planté en 1897 à la Ferme expérimentale d'Ottawa est un très digne représentant de la seule espèce de magnolia qui se soit aventurée, à l'état indigène, au Canada. On le considère comme à statut précaire, car son aire de distribution naturelle très restreinte se limite à la forêt carolinienne.

◄ Les fleurs jaune verdâtre du magnolia acuminé passent inaperçues, car l'arbre fleurit au moment où son feuillage s'épanouit. Dressées et campanulées, ces clochettes inodores ont des pétales vert bleuâtre. Formés des mois à l'avance, les bourgeons floraux dodus et soyeux, telles des pattes de lapin, font son charme hivernal.





TULIPIER DE VIRGINIE

LIRIODENDRON TULIPIFERA LINNAEUS

Des études paléobotaniques ont démontré que des végétaux apparentés au genre *Liriodendron* ont existé dans le Nouveau et l'Ancien Monde. Cependant, il ne reste plus que deux espèces sur la planète : le tulipier de Chine et le tulipier de Virginie. C'est dire la rareté du taxon !

Notre tulipier de Virginie a ceci de particulier que ses fleurs, qui évoquent les tulipes, ont une structure centrale en forme de pomme de pin constituée d'une double hélice de carpelles. Cet organe reproducteur femelle est entouré d'une spirale d'étamines dont les anthères sont tournées vers l'extérieur. Autre rareté : ses feuilles sont uniques au monde ! Plus larges que longs, leurs limbes vert brillant ont un sommet en V ouvert et un pourtour de quatre ou six lobes. Ils sont attachés à de longs pétioles grêles si bien que le tulipier paraît littéralement vibrer au vent. À l'automne, sa lumineuse coloration jaune clair ajoute encore à son charme !

L'initiative de la Commission de la capitale nationale de planter cette espèce est tout à son honneur ! C'est une des espèces caractéristiques de la forêt carolinienne qui, en sol canadien, ont pour unique refuge une minuscule enclave sud-ontarienne au cœur d'une zone fortement industrialisée. Cette forêt d'une extraordinaire luxuriance est aujourd'hui dangereusement amputée par l'étalement urbain. Cultiver le tulipier de Virginie, c'est conserver bien vivante une parcelle de notre biodiversité nationale. C'est d'autant plus crucial que les conditions climatiques de la capitale, où les températures atteignent quelques degrés de plus qu'en milieu rural, s'y prêtent à merveille !

◀ Trois spécimens de tulipier de Virginie ont récemment été plantés ici, au parc des Commissaires. Cet endroit est bien connu du promeneur où, chaque année, au printemps, il peut contempler les plates-bandes de tulipes les plus vastes et les plus colorées de la toute la capitale.

▶ Le tulipier de Virginie, qui appartient à la famille botanique des magnifiques magnolias, possède, comme certains d'entre eux, de grandes fleurs constituées de six pétales jaune verdâtre et de trois sépales verts extérieurs. Toutefois, les pétales des fleurs du tulipier se distinguent par leur riche coloration orangée à la base.

▶ Les abords du pont Champlain, où les automobilistes coincés dans les bouchons de circulation doivent patienter de longues minutes, constituent un site de choix pour la création d'un paysage urbain où s'inscrit une espèce rare, tel le tulipier de Virginie : l'art de tuer le temps en beauté !



CHÊNE DES MARAIS

QUERCUS PALUSTRIS MUENCHHAUSEN

Le chêne des marais, cultivé avec succès à la Ferme expérimentale depuis 1898, appartient à la même tribu que le chêne rouge. Il partage avec ce dernier des feuilles dont l'extrémité des pointes, où aboutissent les nervures des lobes, se prolonge d'une petite soie au-delà de la bordure. Les glands du chêne des marais mûrissent aussi au terme de leur seconde année de croissance.

Le chêne des marais de Rideau Hall aurait été planté en 1983 par « Leurs Altesses Royales le prince et la princesse de Galles ». Il fait partie de la collection d'arbres cérémoniaux plantés en souvenir de visites de dignitaires, une tradition commémorative qui remonte à 1906. Cette espèce, principalement originaire du centre-est des États-Unis, pousse également à l'état indigène dans la portion la plus méridionale de l'Ontario, aux extrémités est et ouest du lac Érié. On la rencontre en terrains humides, en bordure des marécages et des cours d'eau ou sur des sites inondés au printemps. Paradoxalement, elle réussit à se développer sur des sols plutôt secs et sablonneux, sans en souffrir, et fait preuve en outre d'une grande résistance à la pollution et aux maladies. Les conservateurs qui se sont succédé à l'arboretum l'ont toujours estimée : ses feuilles luisantes et caoutchouteuses découpées d'échancrures de forme géométrique interceptent la lumière pour projeter une ombre au sol dont le patron en damier est typique. De plus, elles se colorent d'un rouge éclatant à la fin de l'automne selon un rituel particulier : ce sont les feuilles de l'extrémité qui, les premières, virent écarlates, l'ensemble devient ensuite rouge cramoisi et enfin rouge vin foncé.



► La silhouette de ce chêne des marais de Rideau Hall correspond à merveille à l'espèce type. Son tronc droit à défilement régulier supporte une cime pyramidale unique, dont les branches raides et robustes mais relativement petites s'ornent d'une profusion de rameaux délicats contribuant à lui donner une texture fine.

◄ Le chêne des marais se caractérise par des branches dirigées diversement : elles sont ascendantes dans sa portion supérieure, horizontales dans sa portion médiane, longues et tournées vers le sol avec grâce dans sa portion inférieure. La symétrie et l'allure richement habillée qui en résultent lui confèrent une valeur ornementale élevée.





FÉVIER ÉPINEUX

GLEDITSIA TRIACANTHOS LINNAEUS

On ne cultive particulièrement le févier épineux à l'arboretum Dominion que depuis la Seconde Guerre mondiale, bien que son genre botanique, *Gleditsia*, soit connu depuis 1753. Cette année-là, le célèbre naturaliste suédois Carl von Linné l'avait ainsi baptisé pour rendre hommage à son ami, Johann Gottlieb Gleditsch (1714-1786), un professeur de botanique allemand, qui a aussi été directeur du Jardin botanique de Berlin au XVIII^e siècle. Aujourd'hui, on en dénombre une douzaine d'espèces; deux sont originaires d'Amérique du Nord, dont le févier épineux, les autres poussent à l'état naturel en Amérique du sud, en Asie centrale et orientale et en Afrique tropicale.

La principale caractéristique des féviers est la présence de terrifiantes épines longues et acérées, souvent ramifiées et en bouquets, disposées sur les rameaux, les branches et même le tronc. D'un beau vert clair dans leur jeunesse, elles semblent surgir de nulle part. Elles sont en fait issues de bourgeons, tels ceux qui donnent naissance aux rameaux, camouflés dans l'écorce gris fer profondément cannelée. Trahissant leur origine, certaines épines sont même feuillées! Avec l'âge, les épines adoptent une couleur rouge clair ou foncé et un fini poli. Jadis, les pionniers s'en servaient comme épingles. Heureusement, de nombreux cultivars horticoles inermes, c'est-à-dire sans épine, ont été sélectionnés et développés pour éviter les risques de blessures. En l'espace de 150 ans, plus d'une trentaine de variétés destinées à la culture ornementale ont été créées à partir d'un hybride naturel sans épine du févier nord-américain, que l'on a reproduit de façon asexuée.

◀ Le délicat feuillage du févier épineux tamise juste ce qu'il faut de rayons de soleil, c'est pourquoi l'espèce est prisée en milieu urbain, où elle s'adapte à tout, des sols compactés gorgés de sels de déglacage aux polluants atmosphériques. En 1996, il est devenu l'arbre par excellence du quartier de Manhattan!

▶ Au terme des saisons estivales les plus chaudes, de plus en plus fréquentes, les féviers déploient de très nombreuses gousses minces, longues, plates et aromatiques qui passent de l'ambré au brun rougeâtre et se tordent sur elles-mêmes, ce qui, en France, vaut au févier le surnom d'arbre aux escargots.

▶ En sol canadien, la minuscule portion sud-ontarienne de la forêt carolinienne constitue, à l'état naturel, le seul refuge du févier épineux. Dans la portion américaine, il pousse en sols humides et fertiles près de cours d'eau, notamment dans les forêts marécageuses des anciens méandres du Mississippi que sont les bayous de la Louisiane.



GAINIER ROUGE

CERCIS CANADENSIS LINNAEUS

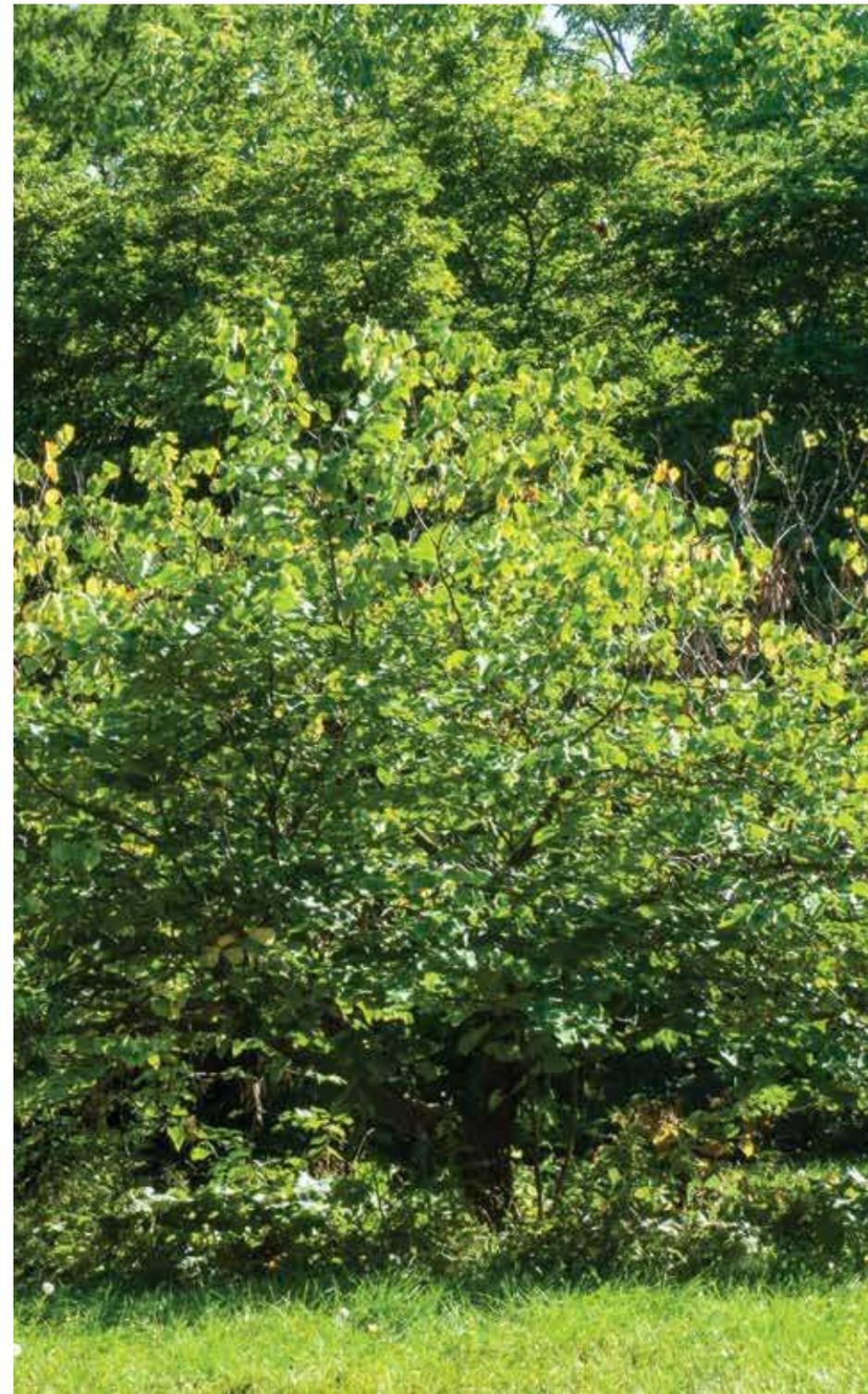
L'origine des noms d'arbre est parfois mystérieuse. Le genre botanique auquel appartient le gainier rouge, *Cercis*, est dérivé d'un mot grec ancien qui signifie navette. C'est le nom donné dans l'Antiquité par le philosophe Théophraste à l'espèce européenne *Cercis siliquastrum*, gainier silicastre ou arbre de Judée, à cause de la ressemblance de ses gousses aplaties avec une navette de métier à tisser. De plus, contrairement à ce que fait penser son nom scientifique d'espèce, *canadensis*, le gainier rouge occupe à l'état naturel une vaste distribution nord-américaine, mais reste rare au Canada.

Cultivé depuis une soixantaine d'années à l'arboretum Dominion d'Ottawa, le gainier rouge est d'abord et avant tout une espèce indigène à très petit développement. Sa distribution naturelle en sol canadien demeure plutôt difficile à préciser vu la propension de ce mignon végétal ornemental, fréquemment planté, à s'échapper de culture. Mais il y a fortement lieu de croire que le gainier rouge appartient bel et bien à notre flore indigène de statut précaire. Le célèbre explorateur botaniste canadien, John Macoun, l'a probablement récolté à l'état naturel en 1892, sur l'île Pelée, dans le lac Érié. L'espèce appartiendrait donc à la fragile et minuscule enclave canadienne de la forêt carolinienne.

Le gainier rouge est particulièrement apprécié en culture ornementale pour l'effet spectaculaire de sa floraison rose ou pourpre d'apparence vaporeuse qui survient très tôt au printemps, alors que les fleurs sont attachées aux rameaux de l'année précédente ou encore au tronc encore dénudé, bien avant que ne s'amorce le débourrement foliaire.

► Petit arbre d'allure arbustive, le gainier rouge développe des feuilles en forme de cœur semblables aux feuilles de lilas. Comme il illustre parfaitement le phénomène d'interrelation entre provenance géographique et rusticité, il est impératif de choisir des spécimens d'une variété adaptée aux conditions climatiques de l'endroit où ils seront transplantés.

◄ Le fruit du gainier rouge a l'apparence d'une épaisse cosse pédonculée de texture papyracée et plutôt rigide. La forme de la gousse est caractéristique : la portion du bas est recourbée et la partie supérieure, qui est droite, se termine au sommet par les vestiges du style épaissi de la fleur.





PTÉLÉA TRIFOLIÉ

PTELEA TRIFOLIATA LINNAEUS

Le ptéléa trifolié fait partie d'un groupe botanique formé d'une dizaine d'espèces de petits arbres et d'arbustes indigènes d'Amérique du Nord regroupées dans le genre *Ptelea*. C'est le seul ptéléa à appartenir à la famille des *citrus* et il n'existe à l'état sauvage nulle part ailleurs au monde!

Étrangement, le ptéléa trifolié constitue la plus belle manifestation du dicton: «Nul n'est prophète en son pays». Dès son séjour de 1664 à 1675 en Nouvelle-France, Louis Nicolas parle de son «bois puant» idéal pour la fabrication de flèches, pour faire du feu en le frottant contre du bois de thuya ainsi que des vertus doucement purgatives de son écorce et de ses racines. Bien qu'on cultive ce très curieux arbrisseau à l'arboretum Dominion depuis 1939, il est pratiquement inconnu en pépinière chez nous alors qu'il est cultivé depuis 300 ans en Europe, où on a développé ses aspects décoratifs en sélectionnant des cultivars originaux.

Puisque son habitat naturel se dégrade constamment, la situation de cette espèce rare est devenue très préoccupante, à tel point que l'on a décrété sa protection en vertu de la *Loi sur les espèces en voie de disparition* de l'Ontario et de la *Loi sur les espèces en péril* du Canada.

La disparition éventuelle du ptéléa trifolié pourrait engendrer une perte de biodiversité, car la survie du grand porte-queue (*Papilio cresphontes*), le plus grand papillon diurne d'Amérique du Nord, en dépend. Comme il se trouve à l'extrémité septentrionale de son aire et que ses chenilles se nourrissent presque exclusivement de *citrus*, il doit pouvoir compter sur l'unique *citrus* indigène qu'est notre ptéléa.

◀ Le ptéléa trifolié est un très petit arbre confiné, au Canada, à une aire de distribution naturelle très restreinte, située au sud-ouest de l'Ontario, qui comprend le littoral des lacs Érié et Sainte-Claire, les îles du lac Érié et les boisés riverains du lac Ontario dans la région du Niagara.

▶ *Ptelea* est l'ancien nom de l'orme, qu'on a transféré aux ptéléas vu la ressemblance de leurs fruits ailés. Toutefois, le ptéléa trifolié appartient plus manifestement à la famille des agrumes. Une forte odeur citronnée se dégage des glandes oléifères de ses feuilles et de ses autres organes lorsqu'ils sont meurtris.



CHICOT FÉVIER

GYMNOCLADUS DIOICUS (LINNAEUS) K. KOCH

Des fossiles vieux de 50 à 70 millions d'années attestent de la présence en Europe du genre botanique *Gymnocladus*, dont ne survivent plus que deux espèces, une espèce chinoise et une espèce américaine : le chicot févier. Au Canada, il ne pousse à l'état naturel que dans le sud-ouest de l'Ontario. Certains chercheurs le considèrent d'ailleurs comme un anachronisme écologique ! Il était autrefois présent en Amérique du Nord grâce à la collaboration d'espèces aujourd'hui éteintes. En effet, les seuls agents naturels de dissémination des semences du chicot étaient les très grands mammifères, comme les mammouths, qui croquaient ses grosses gousses coriaces sans s'intoxiquer avec la pulpe ou les graines. Heureusement, il a depuis longtemps la faveur des horticulteurs grâce à ses gigantesques feuilles composées bipennées, beaucoup plus grandes que chez toute autre espèce indigène. On doit sa promotion à Charles Gibb, un sylviculteur de la Fruit Growers' Association, qui met en valeur dès 1882, dans *Ornamental and Timber Trees not Native of the Province of Quebec*, les performances de cette espèce rare d'arbre au comportement exotique.

L'une des qualités du chicot tient justement à ce qui en fait un chicot. Plus une espèce multiplie les branches et les rameaux, plus elle offre de surface aux précipitations et plus elle risque de briser sous le poids du verglas. Notre chicot fait tout le contraire, ce qui explique sa popularité grandissante en milieu urbain pour l'ornement des parcs et surtout les alignements de rues. C'est un excellent choix en temps de bouleversements climatiques !



► Au début du XX^e siècle, dans l'enthousiasme général pour la culture d'arbres nord-américains rares, Saunders supervise la plantation de plusieurs chicots féviers près de la promenade de la Reine-Elizabeth, alors en construction.

◄ Les feuilles du chicot févier mesurent jusqu'à 90 centimètres et se concentrent à l'extrémité de rameaux trapus très espacés où elles finissent par habiller sa structure squelettique... Certains disent que l'espèce doit son nom à sa feuillaison si tardive que l'arbre, ainsi dégarni une bonne partie de l'année, paraît mort.





* Voir les détails à l'index de la page 203

INDEX DES ARBRES ET DES CRITÈRES DE REMARQUABILITÉ

NOM FRANÇAIS [nom latin]	LATITUDE	LONGITUDE	ICÔNES DE REMARQUABILITÉ ¹	LOCALISATION	PAGE	NUMÉRO D'ARBRE ²
Aubépine duveteuse [<i>Crataegus mollis</i> (Torrey & A. Gray) Scheele var. <i>mollis</i>]	N45.38840	O75.70580		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	101	1
Bouleau jaune [<i>Betula alleghaniensis</i> Britton]	N45.45353	O75.54892		Quartier Chapel Hill	38	2
	N45.39319	O75.51268		Ceinture de verdure, sentier de la Tourbière-Mer-Bleue	29	3
Bouleau noir [<i>Betula nigra</i> Linnaeus]	N45.38830	O75.70178		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	189	4
Caryer cordiforme [<i>Carya cordiformis</i> (Wangenheim) K. Koch]	N45.39146	O75.70403		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	31	5
	N45.44108	O75.76357		Parc de la Gatineau, sentier des Pionniers via lac des Fées	32	6
	N45.44409	O75.68889		Rideau Hall, partie publique	154	7
Caryer ovale [<i>Carya ovata</i> (Miller) K. Koch var. <i>ovata</i>]	N45.39127	O75.70701		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	33	8
Catalpa à feuilles cordées [<i>Catalpa speciosa</i> Scopoli]	N45.43873	O75.69286		Île Green	131	9
Catalpa de Chine [<i>Catalpa ovata</i> G. Don]	N45.39215	O75.71412		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	115	10
Cercidiphyllum du Japon [<i>Cercidiphyllum japonicum</i> Siebold & Zucc.]	N45.38967	O75.70821		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	23	11
Cerisier tardif [<i>Prunus serotina</i> Ehrhart]	N45.38913	O75.70616		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	66	12
	N45.38907	O75.73915		Parc Hampton	162	13
Cerisier tardif [<i>Prunus serotina</i> Ehrhart] et Bouleau jaune [<i>Betula alleghaniensis</i> Britton]	N45.42540	O75.75827		Ferme Moore	65	14
Chamaecyparis de Sawara filifère [<i>Chamaecyparis pisifera</i> (Siebold & Zucc.) Endlicher 'Filifera']	N45.39053	O75.70527		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	91	15
Chamaecyparis du Japon [<i>Chamaecyparis obtusa</i> (Siebold & Zucc.) Endlicher]	N45.39076	O75.70504		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	91	16
Charme de Caroline [<i>Carpinus caroliniana</i> Walt.]	N45.29212	O75.81390		Ceinture de verdure, sentier des Pins-Gris	179	17
Chêne à gros fruits [<i>Quercus macrocarpa</i> Michaux]	N45.35999	O75.77437		Ruisseau Pinecrest, non loin de l'autoroute 417	34	18

¹ Voir page 11 pour la description des icônes.

² Voir les cartes aux pages 9, 202, et 211.

Chêne à gros fruits [<i>Quercus macrocarpa</i> Michaux]	N45.41135	O75.76568		Stationnement Champlain, sentier des Voyageurs	53	19
	N45.41434	O75.68335		Promenade de la Reine-Elizabeth, coin de l'avenue Argyle	134	21
Chêne bicolore [<i>Quercus bicolor</i> Willdenow]	N45.39283	O75.70623		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	97	22
Chêne blanc [<i>Quercus alba</i> Linnaeus]	N45.37039	O75.79851		Lac Mud	37	23
	N45.43861	O75.70710		Parc Jacques-Cartier	159	24
Chêne de Bebb [<i>Quercus X bebbiana</i> C.K. Schneider]	N45.38766	O75.70617		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	98	25
Chêne des marais [<i>Quercus palustris</i> Muenchhausen]	N45.44410	O75.68713		Rideau Hall, partie publique	197	26
Chêne imbriqué [<i>Quercus imbricaria</i> Michaux]	N45.39235	O75.70514		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	99	27
Chêne pédonculé [<i>Quercus robur</i> Linnaeus]	N45.38785	O75.70633		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	61	28
	N45.42751	O75.72534		Ruisseau de la Brasserie	62	29
Chêne pédonculé fastigié [<i>Quercus robur</i> Linnaeus f. <i>fastigiata</i> (Lam.) O. Schwarz]	N45.40445	O75.68236		Promenade de la Reine-Elizabeth, à partir de la Fifth Avenue	136	30
Chêne rouge [<i>Quercus rubra</i> Linnaeus]	N45.39022	O75.70989		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	119	31
	N45.39467	O75.69079		Promenade de la Reine-Elizabeth, à partir de la rue Broadway	135	32
	N45.44449	O75.68889		Rideau Hall, partie publique	155	33
	N45.45473	O75.71781		Lac Leamy	165	34
Chicot févier [<i>Gymnocladus dioica</i> (Linnaeus) K. Koch]	N45.41859	O75.68108		Promenade de la Reine-Elizabeth, à partir de la rue Somerset	201	35
Douglas bleu [<i>Pseudotsuga menziesii</i> var. <i>glauca</i> (Beissner) Franco]	N45.39135	O75.70608		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	80	36
	N45.45087	O75.68638		Environs du parc de Rockcliffe, coin Buena Vista et Lisgar	81	37
Douglas vert [<i>Pseudotsuga menziesii</i> (Mirbel) Franco var. <i>menziesii</i>]	N45.42760	O75.72509		Ruisseau de la Brasserie	57	38
	N45.38920	O75.70958		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	58	39
	N45.39890	O75.70421		Parc des Commissaires	59	40

Épicéa de Serbie [<i>Picea omorika</i> (Pancic) Purk.]	N45.42741	O75.72488		Ruisseau de la Brasserie	142	41
	N45.42239	O75.69224		Parc de la Confédération	142	42
Épinette blanche [<i>Picea glauca</i> (Moench) Voss]	N45.48356	O75.84815		Parc de la Gatineau, domaine Mackenzie-King	71	43
	N45.42025	O75.56598		Ceinture de verdure, carrefour Anderson-Ridge	72	44
Épinette de Norvège [<i>Picea abies</i> (Linnaeus) Karsten]	N45.39219	O75.71398		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	82	45
Épinette de Norvège reginae Amelia [<i>Picea abies</i> (Linnaeus) Karsten]	N45.39186	O75.70602		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	82	46
Épinette noire [<i>Picea mariana</i> (Miller) Britton, Sterns & Poggenburgh]	N45.39037	O75.51063		Ceinture de verdure, sentier de la Tourbière-Mer-Bleue	17	47
Érable à feuilles tronquées [<i>Acer truncatum</i> Bunge]	N45.38998	O75.70535		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	104	48
Érable à Giguère [<i>Acer negundo</i> Linnaeus]	N45.41779	O75.74570		Parc Moussette, Gatineau	52	49
Érable à sucre [<i>Acer saccharum</i> Marshall]	N45.4530	O75.7834		Parc de la Gatineau, à proximité du sentier n° 68	39	50
	N45.48300	O75.84852		Parc de la Gatineau, domaine Mackenzie-King	70	51
	N45.45074	O75.68711		Parc de Rockcliffe	123	52
	N45.32408	O75.81018		Ceinture de verdure, sentier accessible depuis le stationnement P13	123	53
Érable argenté [<i>Acer saccharinum</i> Linnaeus]	N45.38679	O75.70710		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	105	54
Érable argenté à feuilles laciniées [<i>Acer saccharinum</i> Linnaeus 'Laciniatum Wieri']	N45.39031	O75.70903		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	106	55
Érable de l'Amour [<i>Acer tataricum</i> subsp. <i>ginnala</i> (Maximowicz) Wesmael]	N45.45584	O75.67078		Promenade Sir-George-Étienne-Cartier, carrefour Hillsdale et Sandbridge	149	56
Érable noir [<i>Acer nigrum</i> Michaux]	N45.38027	O75.72143		Territoire de la CCN, coin Trent et Fisher	128	57
	N45.44421	O75.69106		Rideau Hall, partie publique	152	58
Érable rouge [<i>Acer rubrum</i> Linnaeus]	N45.39320	O75.51266		Ceinture de verdure, près du départ du sentier de la Tourbière-Mer-Bleue	40	59
	N45.39151	O75.73990		Parc Hampton	163	60
	N45.41039	O75.77925		Club de golf Champlain	167	61

Érable sycomore [<i>Acer pseudoplatanus</i> Linnaeus]	N45.39017	O75.70528		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	107	62
Février épineux [<i>Gleditsia triacanthos</i> Linnaeus]	N45.38748	O75.70541		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	198	63
Frêne rouge [<i>Fraxinus pennsylvanica</i> Marshall]	N45.37576	O75.77973		Promenade Sir-John-A.-Macdonald, près de New Orchard	182	64
Fusain de l'Himalaya [<i>Euonymus hamiltonianus</i> Wall]	N45.39383	O75.70810		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	103	65
Fusain Yeddo [<i>Euonymus hamiltonianus</i> Wall ssp. <i>sieboldianus</i> (Blume) H. Hara]	N45.39341	O75.70817		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	103	66
Gainier rouge [<i>Cercis canadensis</i> Linnaeus]	N45.39380	O75.70703		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	199	68
Genévrier de Virginie [<i>Juniperus virginiana</i> Linnaeus]	N45.55821	O76.05403		Parc de la Gatineau, au bas de l'escarpement d'Eardley, via le sentier d'équitation accessible depuis le chemin Pilon	14	69
	N45.30482	O75.87252		Ceinture de verdure, sentier de la Vieille-Carrière	15	70
	N45.45537	O75.67852		Les Rocailles	141	71
Ginkgo bilobé [<i>Ginkgo biloba</i> Linnaeus]	N45.38981	O75.70912		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	21	72
	N45.44395	O75.68683		Rideau Hall, partie publique	21	73
Hêtre à grandes feuilles [<i>Fagus grandifolia</i> Ehrhart]	N45.38940	O75.73914		Parc Hampton	161	74
	N45.42437	O75.77974		Corridor Champlain, section située à la tête du Club de golf Champlain	171	75
Lilas du Japon [<i>Syringa reticulata</i> (Blume) H. Hara]	N45.39065	O75.70864		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	113	76
Magnolia acuminé [<i>Magnolia acuminata</i> Linnaeus]	N45.39092	O75.70997		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	195	77
Magnolia parasol [<i>Magnolia tripetala</i> Linnaeus]	N45.39342	O75.70661		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	93	78
Marronnier à fleurs jaunes [<i>Aesculus flava</i> Aiton]	N45.38962	O75.70548		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	108	79
Marronnier à petites fleurs [<i>Aesculus parviflora</i> Walter]	N45.38985	O75.70585		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	109	80
Marronnier d'Inde [<i>Aesculus hippocastanum</i> Linnaeus]	N45.42806	O75.69853		Parc Major's Hill	124	81
Marronnier d'Inde 'Baumannii' [<i>Aesculus hippocastanum</i> Linnaeus 'Baumannii']	N45.39078	O75.70900		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	110	82
Marronnier glabre [<i>Aesculus glabra</i> Willdenow]	N45.38652	O75.70695		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	111	83

Mélèze d'Europe [<i>Larix decidua</i> Miller]	N45.39006	O75.71014		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	83	84
Mélèze laricin [<i>Larix laricina</i> (Du Roi) K. Koch]	N45.39027	O75.51136		Ceinture de verdure, sentier de la Tourbière-Mer-Bleue	20	85
Métaséquoia de Chine [<i>Metasequoia glyptostroboides</i> Hu & Cheng]	N45.39330	O75.70743		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	22	86
Micocoulier occidental [<i>Celtis occidentalis</i> Linnaeus]	N45.39058	O75.70488		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	49	87
	N45.38723	O75.68260		Parc Nordic Circle	50	88
Nerprun cathartique [<i>Rhamnus catharticus</i> Linnaeus]	N45.37404	O75.69792		Parc Hog's Back	51	89
Noyer cendré [<i>Juglans cinerea</i> Linnaeus]	N45.52813	O75.90354		Parc de la Gatineau, sentier accessible depuis le stationnement P12	188	90
Noyer hybride [<i>Juglans</i> Linnaeus X]	N45.39183	O75.71516		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	193	91
	N45.42196	O75.75840		Ferme Moore	192	92
Noyer noir [<i>Juglans nigra</i> Linnaeus]	N45.38784	O75.72586		Territoire de la CCN, avenues Fisher et Holland	127	93
	N45.54308	O75.90974		Parc de la Gatineau, secteur du lac Meech, stationnement de la plage Blanchet	191	94
Orme d'Amérique [<i>Ulmus americana</i> Linnaeus]	N45.39647	O75.68707		Promenade de la Reine-Elizabeth, à partir de la rue Broadway	132	95
	N45.58351	O75.90564		Parc de la Gatineau, à partir du stationnement P15, sentier vers les relais Herridge et Healey	147	96
Orme d'Amérique [<i>Ulmus americana</i> Linnaeus] et Ostryer de Virginie [<i>Ostrya virginiana</i> (Miller) K. Koch]	N45.45245	O75.78385		Parc de la Gatineau, à proximité du sentier n° 68	183	97
Orme de montagne 'Cornuta' [<i>Ulmus glabra</i> Hudson 'Cornuta']	N45.39334	O75.70709		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	96	98
Orme hybride [<i>Ulmus</i> X]	N45.38714	O75.71490		Territoire de la CCN, coin Morningside et The Driveway	187	99
	N45.40329	O75.75377		Promenade Island Park, à la sortie du pont Champlain en direction d'Ottawa	187	100
Orme liège [<i>Ulmus thomasii</i> Sargent]	N45.40620	O75.74220		Complexe du Pré-Tunney	184	101
	N45.39305	O75.70795		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	185	102
Orme rouge [<i>Ulmus rubra</i> Mühlenberg]	N45.36971	O75.69047		Promenade Riverside, Centre sportif Terry-Fox	186	103
	N45.36790	O75.69030		Promenade Riverside, Centre sportif Terry-Fox	186	104

Ostryer de Virginie [<i>Ostrya virginiana</i> (Miller) K. Koch]	N45.38136	O75.69516		Parc Vincent Massey	168	105
Paulownia tomenteux [<i>Paulownia tomentosa</i> (Thunberg) Steudel]	N45.38796	O75.70757		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	114	106
Peuplier à grandes dents [<i>Populus grandidentata</i> Michaux]	N45.42667	O75.78273		Corridor Champlain, section située à la tête du Club de golf Champlain	172	107
	N45.32339	O75.80974		Ceinture de verdure, sentier accessible depuis le stationnement P13	176	108
Peuplier blanc [<i>Populus alba</i> Linnaeus]	N45.32165	O75.69800		Écluses des rapides Black, via Prince of Wales	139	109
Peuplier deltoïde [<i>Populus deltoides</i> ssp. <i>deltoides</i> Bartram ex Marshall]	N45.45374	O75.72426		Lac Leamy	166	110
Peuplier faux-tremble [<i>Populus tremuloides</i> Michaux]	N45.46444	O75.78080		Parc de la Gatineau, secteur relais Plein air	173	111
Phellodendron de l'Amour [<i>Phellodendron amurense</i> Ruprecht]	N45.39355	O75.70670		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	112	112
	N45.3879	O75.7121		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	112	113
Pin argenté [<i>Pinus monticola</i> Douglas Ex. D. Don]	N45.39144	O75.70530		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	60	114
Pin aristé [<i>Pinus aristata</i> Engelman var. <i>aristata</i>]	N45.38919	O75.70791		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	84	115
Pin blanc [<i>Pinus strobus</i> Linnaeus]	N45.32401	O75.81076		Ceinture de verdure, sentier accessible depuis le stationnement P13	56	116
	N45.48330	O75.84826		Parc de la Gatineau, domaine Mackenzie-King	68	117
	N45.44984	O75.68661		Parc de Rockcliffe	121	118
Pin cembro [<i>Pinus cembra</i> Linnaeus]	N45.38904	O75.70902		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	85	119
Pin de Macédoine [<i>Pinus peuce</i> Grisebach]	N45.39124	O75.70551		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	86	120
Pin gris [<i>Pinus banksiana</i> Lambert]	N45.54417	O75.99583		Parc de la Gatineau, escarpement d'Eardley	16	121
	N45.39138	O75.70504		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	73	122
	N45.30351	O75.87166		Ceinture de verdure, sentier de la Vieille-Carrière (n° 23) à partir du stationnement P5	74	123
Pin noir d'Autriche [<i>Pinus nigra</i> F. J. Arnold]	N45.38955	O75.70805		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	47	124
	N45.41780	O75.74504		Parc Brébeuf	48	125
Pin ponderosa [<i>Pinus ponderosa</i> Douglas ex P. & C. Laws]	N45.39321	O75.70588		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	87	126

Pin rigide [<i>Pinus rigida</i> Miller]	N45.39148	O75.70492		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	88	127
Pin rouge [<i>Pinus resinosa</i> Aiton]	N45.61462	O76.00852		Parc de la Gatineau, secteur du lac Philippe, plage Breton	75	128
	N45.32665	O75.73655		Ceinture de verdure, forêt Pinhey	76	129
Pin sylvestre [<i>Pinus sylvestris</i> Linnaeus]	N45.41800	O75.74223		Parc Brébeuf	45	130
	N45.38950	O75.70803		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	46	131
Platane occidental [<i>Platanus occidentalis</i> Linnaeus]	N45.38931	O75.70821		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	94	132
	N45.41918	O75.68240		Promenade de la Reine-Elizabeth, à partir de la rue Somerset	194	133
Poirier de Mandchourie [<i>Pyrus ussuriensis</i> Maxim.]	N45.42156	O75.69286		Parc de la Confédération	143	134
Pometier de Sibérie pleureur [<i>Malus baccata</i> Borkhausen 'Gracilis']	N45.38970	O75.70325		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	102	135
Pometier hybride de Sibérie [<i>Malus X baccata</i>]	N45.43965	O75.76182		Parc de la Gatineau, stationnement P3	175	136
Pruche du Canada [<i>Tsuga canadensis</i> (Linnaeus) Carrière]	N45.42429	O75.78602		Corridor Champlain, portion située au nord d'Hélène-Boullé	27	137
	N45.53411	O75.93458		Parc de la Gatineau	28	138
	N45.44761	O75.68432		Boisé Pine Hill	122	139
Ptélea trifolié [<i>Ptelea trifoliata</i> Linnaeus]	N45.38933	O75.70641		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	200	140
Robinier faux-acacia [<i>Robinia pseudo-acacia</i> Linnaeus]	N45.44130	O75.69279		Parc de l'avenue Stanley	120	141
Sapin argenté [<i>Abies concolor</i> (Gordon & Glendinning) Hildebrand]	N45.39756	O75.70128		Parc des Commissaires	140	142
Sapin baumier [<i>Abies balsamea</i> (Linnaeus) Miller]	N45.39122	O75.70499		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	129	143
	N45.61507	O76.00786		Parc de la Gatineau, secteur du lac Philippe, plage Breton	177	144
Sapin de Céphalonie [<i>Abies cephalonica</i> Loudon]	N45.39036	O75.70481		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	89	145
Sapin de Sibérie [<i>Abies sibirica</i> Ledeb.]	N45.39010	O75.70840		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	90	146
Saule fragile [<i>Salix fragilis</i> Linnaeus]	N45.42850	O75.69801		Parc Major's Hill	158	147
Saule fragile hybride [<i>Salix x fragilis</i> Linnaeus]	N45.38612	O75.68384		Parc Nordic Circle	67	148

Saule pleureur doré [<i>Salix x sepulcralis</i> Simonkai]	N45.40814	O75.68199		Promenade de la Reine-Elizabeth, du côté du canal Rideau	138	149
	N45.41084	O75.68331		Promenade de la Reine-Elizabeth, aux abords du canal Rideau près du pont Pretoria	138	150
	N45.41570	O75.77841		Club de golf Champlain	170	151
Sorbier intermédiaire [<i>Sorbus intermedia</i> (Ehrhart) Persoon]	N45.42736	O75.72528		Ruisseau de la Brasserie	63	152
Thuja occidentale [<i>Thuja occidentalis</i> Linnaeus]	N45.44838	O75.69276		Parc de Rockcliffe	19	153
	N45.39086	O75.71021		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	92	154
	N45.571	O75.94		Parc de la Gatineau, relais Herridge	148	155
Tilleul à grandes feuilles [<i>Tilia platyphyllos</i> Scopoli]	N45.40731	O75.68244		Promenade de la Reine-Elizabeth, à partir de la Fifth Avenue	137	156
Tilleul à grandes feuilles 'Vitifolia' [<i>Tilia platyphyllos</i> Scopoli 'Vitifolia']	N45.42685	O75.69612		Parc Major's Hill	157	157
	N45.42713	O75.69647		Parc Major's Hill	157	158
Tilleul à petites feuilles [<i>Tilia cordata</i> Miller]	N45.42399	O75.69506		Place de la Confédération	145	159
Tilleul d'Amérique [<i>Tilia americana</i> Linnaeus]	N45.53596	O75.91946		Parc de la Gatineau, sentier des Loups (n° 62)	35	160
	N45.44078	O75.76279		Parc de la Gatineau, sentier des Pionniers	41	161
	N45.37365	O75.69768		Parc Hog's Back	146	162
Tilleul d'Europe [<i>Tilia X europaea</i> Linnaeus]	N45.39313	O75.70630		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	118	163
Tilleul dentelé de Hollande [<i>Tilia platyphyllos</i> Scopoli 'Laciniata']	N45.39300	O75.70593		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Arboretum	100	164
Tulipier de Virginie [<i>Liriodendron tulipifera</i> Linnaeus]	N45.39860	O75.70440		Parc des Commissaires	196	165
	N45.41307	O75.76595		Pont Champlain, rive québécoise	196	166
Virgilier à bois jaune [<i>Cladastris lutea</i> (Michaux) K. Koch]	N45.42723	O75.69638		Parc Major's Hill	125	167
	N45.39092	O75.71178		Arboretum Dominion d'Ottawa, section Ferme expérimentale	126	168

GLOSSAIRE

Acicule

Aiguillon délicat. Ce qui est linéaire et pointu comme une aiguille est aciculaire.

Acuminée

Désigne une feuille qui se termine par une pointe.

Aiguille

Feuille ronde ou plate très étroite, vernissée et aiguë, caractéristique de la plupart des conifères.

Akène

Tout fruit sec qui contient une seule graine libre et ne peut s'ouvrir.

Anastomosé

Qui présente une connexion physique entre deux structures.

Angiospermes

Plantes dont les graines sont enfermées dans des cavités closes (à l'intérieur d'un fruit).

Anthère

Partie supérieure d'une étamine où est produit le pollen.

Anthropiques

Se dit de phénomènes qui résultent de l'action directe ou indirecte de l'homme.

Arille

Enveloppe charnue qui se développe autour de graines et qui leur donne l'apparence d'un fruit; les arilles sont des faux fruits.

Baie

Fruit indéhiscent charnu, contenant des graines ou pépins dispersés dans la pulpe (sorbier intermédiaire); opposé à drupe.

Balai de sorcière

Formation anormale d'aspect buissonnant sur les branches et rameaux d'une plante ligneuse, accompagnée d'entre-nœuds courts, d'une ramification excessivement dense et d'anomalies dans la forme des feuilles.

Bilobé

Se dit d'un organe échancré en deux lobes jusque vers le tiers de l'organe.

Bipennée

Se dit de feuilles composées subdivisées en folioles distribuées de part et d'autre de l'axe principal de la feuille.

Bogue

Enveloppe plus ou moins hérissée, issue de bractées soudées, qui entoure les fruits secs des châtaigniers et des marronniers.

Bractée

Feuille modifiée qui sous-tend une fleur, une inflorescence ou une infrutescence.

Brou

Enveloppe épaisse qui recouvre la coque des noix jusqu'à leur maturité, particulièrement chez les juglandacées (caryer, noyer).

Caduc, que

Qui se détache et tombe annuellement.

Canopée

Strate supérieure d'un couvert forestier constituée de l'ensemble des cimes des arbres et soumise à l'influence directe de la lumière solaire; on dit aussi voûte forestière.

Campanulé

En forme de cloche.

Capsule

Fruit sec qui s'ouvre par des pores, par un couvercle ou encore par des valves, et qui contient plusieurs graines.

Carpelle

Feuille florale portant des ovules le long des marges à l'intérieur des ovaires des fleurs.

Chablis

Arbre ou groupe d'arbres renversé, déraciné ou rompu par le vent, ou brisé sous le poids de la neige, de la glace ou de l'âge.

Cime

Partie d'une plante ligneuse englobant le haut du tronc, les branches et le feuillage, de forme variable suivant les espèces (pyramidale, étalée, conique, etc.); synonyme de houppier. Désigne parfois le sommet de l'arbre; la cime constitue alors une partie du houppier.

Cônelet

Petit cône; désigne le cône (strobile) femelle immature des conifères.

Coque

Enveloppe ligneuse de certains fruits et de certaines graines.

Cordiforme

Désigne le limbe d'une feuille en forme de cœur.

Cosmopolite

Se dit d'une espèce dont l'aire s'étend sur plusieurs continents (pin sylvestre).

Cupule

Structure en forme coupe qui entoure le fruit de certains végétaux (gland de chênes).

Cultivar

Variété d'une espèce végétale apparue en culture par hybridation, mutation, sélection ou autrement.

Cyme

Inflorescence formée de plusieurs axes, dont la fleur au bout de l'axe central fleurit en premier et inhibe la croissance de l'axe.

Dendrologie

Partie de la botanique qui étudie les arbres, les plantes lignifiées.

Déhiscent

Fruit qui s'ouvre de lui-même à maturité pour libérer les graines (peuplier, saule, févier).

Dichogamie

Caractère physiologique de plantes ayant des fleurs tantôt mâles, tantôt femelles, chez lesquelles étamines et pistils ne sont pas matures au même moment (érable noir, érable à sucre).

Dioïque

Plante dont les fleurs ou cônes unisexués, ou mâles et femelles, sont sur des plants différents, ou plante dont les fleurs staminées (mâles) et les fleurs pistillées (femelles) sont sur deux pieds différents.

Disamare

Fruit sec indéhiscent composé de deux carpelles renfermant chacun une graine dont le péricarpe se prolonge en une aile (érable).

Dragon

Tige nouvelle qui se développe à partir d'une racine; les dragons peuvent devenir autonomes, ils forment alors un clone naturel génétiquement identique à la plante mère.

Drupe

Fruit indéhiscent charnu, dont le noyau est lignifié et renferme généralement une seule graine (cerisier d'automne).

Édaphique

Se dit d'un facteur associé à la nature d'un sol.

Étamines

Chez les fleurs, éléments de l'appareil reproducteur mâle (androcée), qui produisent le pollen.

Exondé

Se dit de terres émergées après une inondation.

Exotique

Se dit d'une essence introduite, par opposition à indigène.

Faisceau

Ensemble d'organes de même nature partant d'un même point d'insertion, ou en un point commun ou presque.

Faux fruit

Produit végétal dérivé de parties florales autres que l'ovaire; les arilles et les galbules sont des faux fruits (genévrier de Virginie).

Feuille composée

Feuille formée de plusieurs folioles reliées à un axe commun (chicot févier).

Foliaire

Se dit d'un organe qui provient d'une feuille.

Foliole

Chacune des petites divisions constituant une feuille composée.

Fructifère

Se dit d'un organe qui porte des fruits.

Fructification

Formation ou production de fruits; ensemble de fruits que porte un végétal.

Fruit

Produit végétal dérivant de l'ovaire qui succède à la fleur après fécondation et qui renferme les graines; il y a des fruits charnus (baies, drupes, gousses) et des fruits secs (noix, akènes, capsules).

Fût

Partie inférieure du tronc depuis la base au houppier.

Glabre

Se dit d'une feuille, d'une tige ou tout autre organe lisse, sans poils.

Glaucue

De couleur bleutée blanchâtre, verdâtre ou grisâtre ayant une apparence poudreuse ou cireuse.

Gousse

Fruit sec plus ou moins allongé s'ouvrant en deux valves, dont chacune porte une rangée de graines (févier épineux).

Gymnospermes

Plante à graines, dont les ovules, puis les graines sont portés sur des écailles plus ou moins ouvertes plutôt que dans un fruit clos.

Houppier

Partie aérienne d'un arbre, au-dessus du fût, comprenant le haut du tronc, les branches et le feuillage.

Indéhiscent

Fruit qui ne s'ouvre pas spontanément à maturité (samares de l'érable, de l'orme et du frêne).

Indigène

Plante qui croît naturellement dans une région, originaire du pays où elle croît.

Inerme

Dépourvu d'épines, d'aiguilles ou d'acicules.

Inflorescence

Mode de disposition des fleurs groupées autour d'un axe d'une plante.

Infrutescence

Mode de disposition des fruits groupés autour d'un axe d'une plante.

Laciniée

Qui est en longues lamelles, fines et étroites, telle la feuille découpée en lobes profonds et aigus de l'érable argenté 'Wieri'.

Lancéolée

Feuille en forme de fer de lance, c'est-à-dire ovale et plus pointue aux deux extrémités.

Lenticelle

Voie d'aération dans l'écorce des arbres, ayant l'aspect d'une petite tache poreuse à la surface des rameaux.

Ligneux

Qui est de la nature du bois ou qui en a la consistance.

Limbe

Partie aplatie, plus ou moins large, de la feuille.

Libe

Partie arrondie entre deux larges échancrures de feuilles ou de pétales.

Marcscentes

Feuilles qui se dessèchent sur l'arbre avant de tomber et qui peuvent rester accrochées durant l'hiver (hêtre ou chêne).

Mellifère

Qualifie une plante dont le nectar est récolté par les abeilles et autres pollinisateurs.

Monoïque

Plante dont les fleurs ou cônes unisexués, ou mâles et femelles sont sur un même individu, ou plante dont les fleurs staminées et pistillées sont sur un même individu.

Naturalisé

Se dit d'une plante d'origine étrangère qui s'est acclimatée au point de se comporter comme une plante indigène d'un pays et de faire partie intégrante de sa flore (nerprun).

Nervure

Saillie localisée à la face inférieure des organes foliacés (feuilles, bractées, stipules, etc.) et constituée par les faisceaux libéro-ligneux qui parcourent le limbe et en forment à la fois le squelette et l'appareil circulatoire.

Nœud

Point d'insertion d'une feuille sur une tige.

Noix

Fruit dur et sec, à une seule graine, qui ne s'ouvre pas avant maturité (noyer).

Ovaire

Chez les fleurs, élément de l'appareil reproducteur femelle (gynécée) contenant les ovules qui, une fois fécondés, se transformeront en fruits.

Palmatilobées

Feuilles ayant une nervation palmée et des lobes marqués.

Panicule

Inflorescence composée de petites grappes regroupées elles-mêmes en une grappe principale, de forme plus ou moins triangulaire ; grappe de grappes.

Papyracé

Se dit d'un organe ayant la texture et l'épaisseur du papier.

Parfaite

Se dit d'une fleur qui renferme à la fois les organes reproducteurs mâles et femelles ; on dit aussi hermaphrodite.

Pédoncule

Axe supportant une fleur, une inflorescence, un fruit ou une infrutescence.

Persistant

Qualifie un feuillage qui persiste plusieurs années, comme chez la plupart des conifères.

Pétiole

Partie de la feuille qui réunit le limbe à la tige ou au rameau.

Photosynthèse

Ensemble de réactions chimiques que la plante effectue à partir de gaz carbonique et d'eau en présence de lumière par lequel elle fabrique sa propre nourriture et l'oxygène à la base de la chaîne alimentaire.

Pigne, pignon

Graine produite par certaines espèces de pins (pin cembro).

Protérandre

Se dit de fleurs hermaphrodites dont les étamines arrivent à maturité avant le pistil (dichogamie).

Protérogyme

Se dit de fleurs hermaphrodites dont le pistil arrive à maturité avant les étamines (dichogamie).

Pubescent

Se dit d'un organe densément couvert de poils fins et soyeux.

Ramille

Chacune des plus petites et dernières divisions d'un rameau.

Réticulée

Se dit le plus souvent des nervures d'une feuille organisées en forme de réseau, un peu comme les mailles d'un filet.

Samare

Fruit sec indéhiscent monosperme pourvu d'une aile membraneuse issue du péricarpe (orme, hêtre).

Sépale

Chacune des pièces, souvent vertes, du calice d'une fleur.

Squamiformes

Se dit de feuilles en forme d'écailles.

Stigmate

Extrémité libre du gynécée servant à la réception des grains de pollen.

Stipule

Appendices membraneux, foliacés ou épineux situés au point d'insertion de la feuille sur la tige, souvent par paires.

Stomate

Pore microscopique de l'épiderme des feuilles et des tiges, bordé par deux cellules de garde, et servant aux échanges gazeux avec l'atmosphère.

Strobile

Organe reproducteur, chez la plupart des conifères, composé d'écailles rassemblées autour d'un axe central.

Subéreuse

Qui a la nature du liège (orme liège).

Tépale

Unité d'un périante floral non différencié en calice ; ce n'est ni un sépale ni un pétale.

Tomenteux

Se dit de toute partie d'une plante couverte d'une pubescence cotonneuse, entremêlée et feutrée.

Trilobé

Se dit d'un organe échancré en trois lobes jusque vers le tiers de l'organe.

Valve

Partie de l'enveloppe d'un fruit déhiscent qui s'ouvre à maturité pour libérer les graines.

Vernaculaire

Nom commun d'une plante dans la langue courante, par opposition à son nom scientifique latin.

Vésicule

Ampoule qui se forme dans l'écorce ou les feuilles par la séparation et le soulèvement des couches superficielles.

► Dessin d'Angelina Tolley, étudiante à l'école Kitigan Zibi, intitulé *Wigwas*, qui signifie « écorce de bouleau » en anishinaabemowin. Reproduit avec sa permission.

Sources :

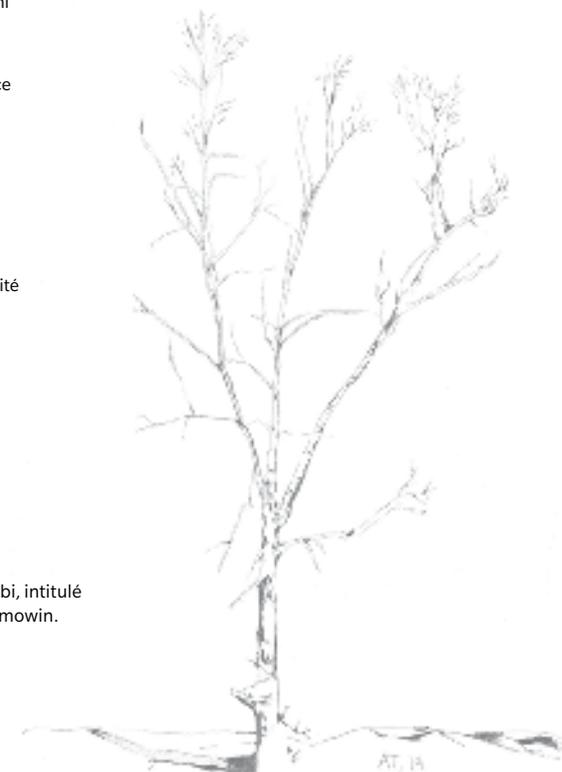
OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. Le grand dictionnaire terminologique. [En ligne], 2018. [gdt.oqlf.gouv.qc.ca] (Consulté entre le 1er février 2018 et le 12 février 2019).

ROBERT, Paul. *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, nouvelle édition 2017, texte remanié et amplifié, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert, 2 880 p.

AYOTTE, Gilles (1994). *Glossaire de botanique : autoformation*, Québec et Paris, Éditions Multimondes et Agence Ibis Press, 616 p.

TERMIUM Plus®, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada. [En ligne] <http://www.btb.termiumplus.gc.ca>. (Consulté entre le 15 août 2018 et le 12 février 2019).

Dictionnaire de la foresterie (2000). Lexique bilingue français-anglais, sous la direction de Marc Côté, ingénieur forestier, coédition des Presses de l'Université Laval et de l'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec.



BIBLIOGRAPHIE

ALDRED, Diane (1989). *Aylmer Quebec: Its Heritage = Aylmer Québec: son patrimoine*, Aylmer, Association du Patrimoine d'Aylmer, 3^e édition, 228 p.

ALDRED, Diane (1994). *Le chemin d'Aylmer: une histoire illustrée = The Aylmer Road: an illustrated history*, Aylmer, Association du patrimoine d'Aylmer, 256 p.

ANSTEY, T.H. (1986). *Cent moissons: Direction générale de la recherche, Agriculture Canada, 1886-1986 = One hundred harvests: Research Branch, Agriculture Canada, 1886-1986*, ministère des Approvisionnements et Services Canada, Agriculture Canada, Série historique n° 27, 492 p. [En ligne] publications.gc.ca/site/fra/9.818404/publication.html

ASSELIN, Alain, CAYOUILLE, Jacques, et Jacques MATHIEU (2014). *Curieuses histoires de plantes du Canada, tome 1: 1000-1670*, Québec, Les éditions du Septentrion, 288 p.

ASSELIN, Alain, CAYOUILLE, Jacques, et Jacques MATHIEU (2015). *Curieuses histoires de plantes du Canada, tome 2: 1670-1760*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2015, 328 p.

ASSELIN, Alain, CAYOUILLE, Jacques, et Jacques MATHIEU (2017). *Curieuses histoires de plantes du Canada, tome 3: 1760-1867*, Québec, Les éditions du Septentrion, 312 p.

AYOTTE, Gilles (1994). *Glossaire de botanique: autoformation*, Québec et Paris, Éditions Multimondes et Agence Ibis Press, 616 p.

BEAUDOIN, Marie-Fleurette, et Anne CHARPENTIER (1990). *Les arbres remarquables du Jardin botanique de Montréal*, Montréal, Éditions du Trécaré, Collection SAJIB, 187 p.

BERGERON GAGNON inc., et Michelle GUITARD, historienne consultante (2006). *Le domaine de la ferme Moore, Gatineau: une propriété agricole devenue domaine équestre. De la famille Wright aux Parker-Moore: 150 ans d'histoire*, Rapport synthèse, Commission de la Capitale nationale, 154 p. [En ligne] https://docplayer.fr/4612904-Le-domaine-de-la-ferme-moore-gatineau.html

BIR, R. (1992). *Growing and Propagating Showy Native Woody Plants*, North Carolina, The University of North Carolina Press, 192 p.

BROSSE, Jacques (2004). *Larousse des arbres: dictionnaire des arbres et des arbustes*, Paris, Larousse, 576 p.

BROUILLET, L., F. COURSOL, S.J. MEADES, M. FAVREAU, M. ANIONS, P. BÉLISLE et P. DESMET (2010+). VASCAN, *la Base de données des plantes vasculaires du Canada*, <http://data.canadensys.net/vasca/> (consulté le 22 nov. 2018).

BUCKLEY, Arthur R. (1980). *Trees and Shrubs of the Dominion Arboretum*, Research Branch, Agriculture Canada, Publication n° 1967, 237 p. [En ligne] http://publications.gc.ca/collections/collection_2015/aac-aafc/A53-1697-1980-eng.pdf

BURNS, Russel M., et Barbara H. HONKALA (1990). *Silvics of North America: Conifers*, Vol. 1, Washington, U. S. Department of Agriculture (USDA), Forest Service, Agricultural Handbook n° 654, 683 p. (Remplace le n° 271, *Silvics of Forest Trees of the United States*, publié en 1965.) [En ligne] https://www.srs.fs.usda.gov/pubs/misc/ag_654_vol1.pdf

BURNS, Russel M., et Barbara H. HONKALA (1990). *Silvics of North America: Hardwoods*, Vol. 2, Washington, U. S. Department of Agriculture (USDA), Forest Service, Agricultural Handbook n° 654, 877 p. (Remplace le n° 271, *Silvics of Forest Trees of the United States*, publié en 1965.) [En ligne] https://www.srs.fs.usda.gov/pubs/misc/ag_654_vol2.pdf

CAMUS, Romane (sous la direction de) (2001). « Arbres remarquables, un trésor vivant », *Arborescences*, n° 92, septembre-octobre, 50 p.

COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE (2011). *Catalogue d'interprétation de la Ceinture de verdure de la CCN. Vue d'ensemble du réseau et répertoire des panneaux d'interprétation: région de la Capitale nationale = NCC Greenbelt interpretation catalogue: system resume and interpretation panel index*, CCN/NCC, 315 p.

CENTRE DE DONNÉES SUR LE PATRIMOINE NATUREL DU QUÉBEC (2008). *Les plantes vasculaires menacées ou vulnérables du Québec*, Québec, ministère du Développement durable, de l'Environnement et des Parcs du Québec (MDEP), Direction du patrimoine écologique et des parcs, 3^e édition, 180 p.

CLAUDI, Renata, NANTEL, Patrick, et Elizabeth MUCKLE-JEFFS (sous la direction de) (2002). *Envahisseurs exotiques des eaux, milieux humides et forêts du Canada*, Canada, Ressources naturelles Canada, Service canadien des forêts, 320 p.

COLE, Bettie. « Ottawa's Walnut King Has Trees Growing In Many Parts Of The World », *The Evening Citizen*, Ottawa, 6 novembre 1945.

COOMBES, Allen. J. (1993). *Les arbres: Le guide visuel de plus de 500 espèces d'arbres à travers le monde*, Collection « L'œil nature », Bordas, 320 p.

COOMBES, Allen. J. (1992). *Trees Eyewitness Handbook*, London, Dorling Kindersley, 1304 p.

COURNOYER, Jean (2001). *La mémoire du Québec de 1534 à nos jours: Répertoire de noms propres*, Montréal, Les Communications Cournoyer et Éditions internationales Alain Stanké, 1861 p.

DESJARDINS, Gérard (sous la direction de) (2012). *Inventaire de la biodiversité et des écosystèmes du quartier de Deschênes, secteur Aylmer de la ville de Gatineau – octobre 2012*, Gatineau, Club des ornithologues de l'Outaouais, 89 p.

DESJARDINS, Gérard (sous la direction de) (2016). *Inventaire de la biodiversité et des écosystèmes du quartier de Deschênes, secteur Aylmer de la ville de Gatineau – 2013*, Gatineau, Club des ornithologues de l'Outaouais, 125 p.

DIRR, Michael (1990). *Manual of Woody Landscape Plants: Their Identification, Ornamental Characteristics, Culture, Propagation and Uses*, Champaign, Stipes publishing company, 4^e édition, 1007 p.

DIVISION OF TIMBER MANAGEMENT RESEARCH (1965). *Silvics of Forest Trees of the United States*, Washington DC, US Department of Agriculture, Forest Service, Agricultural Handbook n° 271, 762 p.

DUMONT, Mariclaire, et coll. (1995). *Plantation des feuillus nobles*, Québec, Publications du Québec, 126 p.

ELIAS, Thomas S. (1987). *The Complete Trees of North America: Field Guide and Natural History*, New York, Gramercy Publishing Company, 948 p.

ENRACINART (2007). *Heritage Trees, Treasures Worth Protecting*, Québec, Handbook for Guardians, 18 p.

ENRACINART (2007). *Les arbres remarquables, des trésors à conserver*, Québec, Petit guide du conservateur, 2007, 18 p.

ERICHSEN-BROWN, Charlotte (1979). *Use of plants for the past 500 years*, Aurora (Ontario), Breezy Creeks Press, 510 p.

FARJON, Aljos (2008). *A Natural History of Conifers*, Portland (Oregon), Timber Press, 304 p.

FARRAR, John Laird (1996). *Les arbres du Canada*, Montréal et Ottawa, Fides et Service canadien des forêts (SCF), 502 p.

FARRAR, John Laird (1995). *Trees in Canada*, Markham et Ottawa (Ontario), Fitzhenry and Whiteside et Service canadien des forêts, 502 p.

FINDLAY, Seaton (2001). *La capitale boisée. Guide du naturaliste et du randonneur virtuel: bois urbains et zones boisées d'Ottawa = Capital Woodlands: A Field and Armchair Guide to Ottawa's Urban Woodlands and Wooded Areas*, Seaton Findlay et Penumbra Press, 169 p.

FISCHESSER, Bernard (1991). *Connaître les arbres*, Paris, Nathan, 351 p.

FLETCHER, Katharine (1997). *Promenades historiques dans le parc de la Gatineau*, Quyon (Québec), Chesley House Publications, 2^e édition, 148 p.

FORTIN, Daniel (2014). *Histoire naturelle des Indes occidentales du père Louis Nicolas*, partie I, La botanique, Québec, Éditions GID, 416 p.

GAFFIELD, Chad (sous la direction de) (1994). *Histoire de l'Outaouais*, Québec, Les Éditions de l'INRS-IQRC et Presses de l'Université Laval, 880 p.

GREEN, William (1831). « Notes respecting certain textile substances in use among the North American Indians », dans *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, volume II, Québec, p. 310-312.

HALLÉ, Francis, et coll. (2017). *Les arbres amoureux ou comment se reproduire sans bouger*, Stéphane Hette et Les Éditions de la Salamandre, 44 p.

HAMMOND, Herb (sous la direction de) (1997). « Écoforesterie », dans *La biodiversité mondiale*, vol. 7, n° 2, automne, 66 p.

HARDY, H. Reginald. « Things Here and There », *Ottawa Citizen*, décembre 1934.

HARDY, Suzanne, et coll. « Les arbres remarquables du Québec », *Forêt conservation, répertoire*, Québec, édition spéciale, 1994, 40 p.

HARDY, Suzanne. « À la découverte des arbres exceptionnels », *Franc-Vert*, vol. 15, n° 3, juin-juillet 2008, p. 20-25.

HARDY, Suzanne. « À la rencontre de l'arbre admirable », *Quatre-temps*, vol. 31, n° 2, juin 2007, p. 28-29.

HARDY, Suzanne. « Plaines d'Abraham: où la forêt urbaine rejoint l'histoire », *Forêt conservation*, vol. 60, n° 4, juillet-août 1993, p. 15-18.

HARDY, Suzanne. « Quelques arbres remarquables du Québec », *Quatre-temps*, vol. 31, n° 2, juin 2007, p. 30-32.

HARDY, Suzanne (2009). *Nos champions: les arbres remarquables de la capitale*, Austin, Éditions BERGER et Commission de la Capitale nationale du Québec (CCNQ), 224 p.

- HARDY, Suzanne (2016). *Nos survivants : les arbres remarquables de Laval*, Laval, Conseil régional de l'environnement de Laval, 168 p.
- HIGHTSHOE, Gary L. (1988). *Native Trees, Shrubs and Vines for Urban and Rural America : A Planting Design Manual for Environment Designers*, New York, Van Nostrand Reinhold, 819 p.
- HILLIER NURSERIES (WINCHESTER) LIMITED, *The Hillier Manual of Trees and Shrubs*, Devon, David & Charles PLC, 1991, 704 p.
- HINCHCLIFF, Richard (2016). *Blooms : An illustrated History of the Ornamental Gardens at Ottawa's Central Experimental Farm*, Ottawa, Éditions Sanderling Press et Les amis de la Ferme expérimentale centrale, 304 p.
- HINCHCLIFF, Richard, et Roman POPADIOUK (2007). *For the love of trees : A guide to the trees of Ottawa's Central Experimental Farm Arboretum*, Ottawa et Renfrew (Ontario), Les amis de la Ferme expérimentale centrale et General Store Publishing House, 254 p.
- HOSIE, R. (1980). *Arbres indigènes du Canada*, Montréal, Fides, 389 p.
- HUBERT, Marie-Luce, et Jean-Louis KLEIN (1991). *Connaître les arbres*, Colmar, éditions de la Société alsacienne d'expansion photographique (SAEP), 171 p.
- HUGHSON, John Ward, et C. C. J. BOND (1964). *Hurling down the pine ; the story of the Wright, Gilmour and Hughson families, Timber and Lumber Manufacturers in the Hull and Ottawa region and on the Gatineau River, 1800-1920*, Historical Society of the Gatineau, Old Chelsea (Ontario), 119 p.
- HYDRO-QUÉBEC (1998). *Répertoire des arbres et arbustes ornementaux*, Québec, Broquet, 746 p.
- HYDRO-QUÉBEC (2005). *Répertoire des arbres et arbustes ornementaux*, Québec, Broquet, 3^e édition revue et augmentée, 547 p.
- JACOBSON, Arthur Lee (1996). *North American landscape Trees*, Berkeley, Ten Speed Press, 722 p.
- JACOBSON, Arthur Lee (1989). *Trees of Seattle : The Complete Tree-Finder's Guide to the City's 740 Varieties*, Seattle, Sasquatch Books, 440 p.
- JOHNSTON, Jana M. (sous la direction de). « Agroforesterie », *La biodiversité mondiale*, vol. 5, n° 2, automne 1995, 50 p.
- JOHNSON, Hugh (1973). *The International Book of Trees : A Guide and Tribute to the Trees of Our Forests and Gardens*, New York, Simon and Schuster, 288 p.
- KELLY, P.E. and D.W. LARSON (2007). *The Last Stand: A Journey Through the Ancient Cliff-Face Forest of the Niagara Escarpment*, Toronto, Natural Heritage Books, 176 p.
- LABRECQUE, Michel (sous la direction de). « La biodiversité et les espèces rares et menacées », *Quatre-Temps*, vol. 18, n° 3, automne 1994, 68 p.
- LACOMBE, Gilles (1999). « Un témoin millénaire : le ginkgo biloba », *Les Amis du Jardin Van den Hende*, vol. 15, n° 4, hiver, p.13-18.
- LALUT, Stéphanie (sous la direction de) (2008). « Biodiversité », *Quatre-Temps*, vol. 32, n° 1, mars, 50 p.
- LAURIAULT, Jean (1987). *Guide d'identification des arbres du Canada*, Ottawa et Saint-Constant, Musée national des sciences naturelles et Broquet, 551 p.
- LAURIAULT, Jean (1989). *Identification Guide to the Trees of Canada*, Richmond Hill et Markham (Ontario), Musée national des sciences naturelles et Fitzhenry and Whiteside, 479 p.
- LAVOIE, Claude, et coll. (2012). « Les plantes vasculaires exotiques naturalisées : une nouvelle liste pour le Québec », *Le Naturaliste Canadien*, vol. 136, n° 3, été, 28 p.
- LAWRENCE, Henry W. (2006). *City trees : A Historical Geography from the Renaissance through the Nineteenth Century*, Charlottesville-Londres, University of Virginia Press, 336 p.
- COLLECTIF (1938). *Le nord de l'Outaouais : Manuel-répertoire d'histoire et de géographie régionales*, Ottawa, Le Droit, 396 p.
- LUPIEN, Patrick (2006). *Des feuillus nobles en Estrie et au Centre-du-Québec : Guide de mise en valeur*, Sherbrooke, Association forestière des Cantons-de-l'Est, 268 p.
- MARIE-VICTORIN, frère (1964). *Flore Laurentienne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 927 p.
- MARIE-VICTORIN, frère (1995). *Flore Laurentienne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2^e édition entièrement revue et mise à jour par Ernest Rouleau, 1084 p.
- MCNEELY, Jeffrey A. (sous la direction de) (1996). « La biodiversité des forêts », *La biodiversité mondiale*, vol. 6, n° 2, automne, 50 p.
- MICHEL, Pierre-François (1999). *Ginkgo biloba : l'arbre qui a vaincu le temps*, Paris, Éditions du Félin et World Wildlife Fund, 108 p.
- MILLSPAUGH, C. (1974). *American Medicinal Plants*, New York, Dover Publications, 806 p.
- MINISTÈRE DE L'ÉNERGIE ET DES RESSOURCES NATURELLES (2013-2014). *Gros plan sur le foncier*, mern.gouv.qc.ca/foncier/regitre (pages consultées en décembre 2013, janvier, mars, mai et juin 2014).
- MINISTÈRE DE L'ÉNERGIE ET DES RESSOURCES NATURELLES (2013-2014). *Infolot*, http://www.infolot.mern.gouv.qc.ca (pages consultées en décembre 2013, janvier, mars, mai et juin 2014).
- MITCHELL, Alan F. (1977). *Tous les arbres de nos forêts*, Paris-Bruxelles, Elsevier Séquoia, Collection Multiguide Nature, 414 p.
- MITCHELL, Alan F. (1987) *The Guide to trees of Canada and North America*, Limsfield, Dragon's World Ltd, Prospero Books, a division of Chapters, 199 p.
- MOERMAN, Daniel E. (1998). *Native American Ethnobotany*, Portland (Oregon), Timber Press, 927 p.
- MORE, David, et John WHITE (2002). *The Illustrated Encyclopedia of Trees*, Portland (Oregon), Timber Press, 800 p.
- ORDRE DES INGÉNIEURS FORESTIERS DU QUÉBEC (sous la direction de Marc Côté) (2000). *Dictionnaire de la foresterie = Dictionary of Forestry*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 473 p.
- OTTAWA CITIZEN, *Royal Thanks For Walnut Seed Gift*, 29 septembre 1942.
- OTTAWA CITIZEN, *Many Mourn At Funeral Of Walnut King*, 10 mars 1949.
- PEATIE, Donald Culross (1991). *A Natural History of Trees of Eastern and Central North America*, Boston, Houghton Mifflin Company, 607 p.
- PEATIE, Donald Culross (1991). *A Natural History of Western Trees*, Boston, Houghton Mifflin Company, 753 p.
- PHILLIPS, H. (1985). *Growing and Propagation Wild Flower*, Chapel Hill (North Carolina), Chapel Hill Press, 332 p.
- PLOTNIK, Arthur (2000). *The Urban Tree Book : An Uncommon Field Guide for City and Town*, New York, Three Rivers Press, 432 p.
- QUARTIER, Alexandre, et Pierre BAUER-BOVET (1973). *Guide des Arbres et Arbustes d'Europe*, Neufchâtel, Delachaux et Niestlé, 259 p.
- RAYNOLDS, Phyllis C., et Elizabeth F. DIMON (1993). *Trees of Greater Portland, Oregon*, Portland (Oregon), Timber Press, 218 p.
- REHDER, ALFRED (1986). *Manual of Cultivated Trees and Shrubs Hardy in North America Exclusive of the Subtropical and Warmer Temperate Regions*, Portland, Dioscoride Press, 2^e édition revue et enrichie, 996 p.
- ROULEAU, R. (1990). *Petite flore forestière du Québec*, Québec, Publications du Québec, 251 p.
- ROUSSEAU, Camille (1971). « Une classification de la flore synanthropique du Québec et de l'Ontario », *Naturaliste Canadien*, vol. 98, n° 3 mai-juin, p. 529-533 ; vol. 98, n° 4, juillet-août, p. 697-730.
- ROUSSEAU, Jacques, et coll. (1977). *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 674 p.
- SABOURIN, A., et N. DIGNARD (2005). *La situation de l'orme liège (Ulmus thomasii Sargent) au Québec*, Herbarium du Québec, Direction de la recherche forestière, ministère des Ressources naturelles et de la Faune, rapport préparé pour le Centre de données sur le patrimoine naturel du Québec, ministère du Développement durable, de l'Environnement et des Parcs, 35 p.
- SARGENT, Charles Sprague (2018). *Manual of the trees of North America (exclusive of Mexico)*, Boston-New York, Sagwan Press, 856 p. ; (1961), New York, Dover Publications, 2^e édition corrigée (paperback), vol. 1, 477 p., vol. 2, 525 p. ; (1905) édition originale, Boston-Houghton, Collection New York Botanical Garden, 910 p.
- SAVARD, Pierre (1977). « Sheppard, William », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 9, Université Laval et Université de Toronto.
- SHARON, Y., et F. GILES (1992). *Shade Trees for the Central Northern United States and Canada*, Champaign (Illinois), Stipes Publishing Company, 290 p.
- SHEPPARD, William (1829). « Observations on the American plants described by Charlevoix », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. I, p. 218-230.
- SHEPPARD, William (1831). « Notes on some of the plants of Lower Canada », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. II, p. 39-64.
- SHEPPARD, William (1831). « Notes on some of the plants of Lower Canada », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. III, p. 83-127.
- SHIGO, Alex L. (1986). *A new Tree Biology Dictionary-Terms, Topics, and Treatments for Trees and their Problems and Proper Care*, Durham, Shigo and Trees, Associates, 132 p.

SHIGO, Alex L. (1989). *A new Tree Biology Dictionary—Facts, photos, and philosophies on Trees and their Problems and Proper Care*, Durham, Shigo and Trees, Associates, 2^e édition, 618 p.

SHERK, L., et A. BUCKLEY (1972). *Arbustes ornementaux pour le Canada*, Ottawa, ministère de l'Agriculture du Canada, 189 p.

SMITH, J., et L. PARROT (1984). *Arbres, arbustes, arbrisseaux du Québec, comment les identifier en toutes saisons*, Québec, Publications du Québec, 158 p.

SOCHACZEWSKI, Paul Spencer (sous la direction de) (1995). « Le Japon profite-t-il plus de la biodiversité que la Micronésie », *La biodiversité mondiale*, vol. 5, n° 1, été, 50 p.

SOPER, J., et M. HEIMBURGER (1982). *Shrubs of Ontario*, Toronto, A life Science Miscellaneous Publication of the Royal Ontario Museum, 495 p.
STERNBERG, Guy, et Jim WILSON (2004). *Native Trees for North American Landscapes : from the Atlantic to the Rockies*, Portland-Cambridge (Oregon), Timber Press, 552 p.

STORM, Dunlop (2007). *Le climat, raison d'une inquiétude*, Paris, Éditions Gründ, 288 p.

STRALEY, Gerald B. (1992). *Trees of Vancouver : A Guide to the Common and Unusual Trees of the City*, Vancouver, University of British Columbia Press, 234 p.

SWERDLOW, Joel L. (sous la direction de) (1999). « Biodiversity : The Fragile Web », *National Geographic*, n° 2, février 136 p.

TACHÉ, Joseph-Charles, et Thomas Sterry Hunt (1 janvier 1855). *Catalogue raisonné des produits canadiens exposés à Paris en 1855*, Impr. G.-A. Pinard, Livre numérique gratuit [En ligne] <https://play.google.com/store/books/details?id=i4U6AQAAMA&J&rdid=book-i4U6AQAAMA&rdot=1>

VON BAEYER, Edwinna (1984). *Rhetoric and Roses : A History of Canadian Gardening, 1900-1930*, Markham (Ontario), Fitzhenry & Whiteside, 197 p.

VON BAEYER, Edwinna (1990). *Garden of Dreams : Kingsmere and Mackenzie King*, Toronto, Dundurn Press, 232 p.

VON BAEYER, Edwinna, et Julie MULLIGAN (1996). In cooperation with the Landscape Architecture Section of the National Capital Commission. *Rockcliffe park landscape history*, septembre, Commission de la Capitale nationale, 218 p.

VON BAEYER, Edwinna, et Mark LAIRD, sous la direction de Linda Dicaire Fardin (1991). *The History of the Rideau Hall Landscape, Rideau Hall Landscape Conservation Study*, Realty and Development Branch, National Capital Commission and the Heritage Conservation Program of the Architectural and Engineering Services, Ottawa, Public Works Canada, mars, 412 p.

VON BAEYER, Edwinna (2002). *The Cultural Landscape of the Queen Elizabeth Driveway, Ottawa, from 1826 to 2002*, prepared for the National Capital Commission, Ottawa, EvB Communications, décembre, 170 p.

VON BAEYER, Edwinna (1993). In cooperation with the Environmental Land Division and Landscape Architecture Section of the National Capital Commission). *Hog's Back and Vincent Massey Parks Landscape history*, Ottawa, March 1993, 200 p.

WATERWAY, Marcia J., et Helen RIMMER (1996). *Plant Family Album: An Interactive Botanical Review, vol. 1, The Rosidae*, from Multimedia self-teaching quiz modules for learning plant family characteristics, McGill University, Montréal, Asymetrics [cédérom interactif].

WILLIAMS, RON (2014). *Architecture de paysage du Canada*, Presses de l'Université de Montréal, 664 p.

WILSON, Ernest Henry (1974). *Aristocrats of the trees*, New York, Dover Publications, 2^e édition, 279 p.

WOHLLEBEN, Peter (2017). *La vie secrète des arbres*, Québec, Multimondes, 259 p.

WYMAN, Donald (1990). *Trees for American Gardens*, New York, Macmillan Publishing, Collier Macmillan Canada et Maxwell Macmillan International, 3e édition, 501 p.

YOUNG, J., et C. YOUNG (1986). *Seeds of Wildland Plants, Oregon*, Portland (Oregon), Timber Press, 236 p.

Vidéos

RÉSEAU DU PATRIMOINE GATINOIS, *Histoire forestière de l'Outaouais, 1760-1867 : L'essor de l'Outaouais*, Capsule B10 : « Du bois pour l'Oncle Sam ». [En ligne] histoireforestiereoutaouais.ca/b10/

RÉSEAU DU PATRIMOINE GATINOIS, *Histoire forestière de l'Outaouais, 1760-1867 : L'essor de l'Outaouais*, Capsule B11 : « Le traité de réciprocité ». [En ligne] histoireforestiereoutaouais.ca/b11/
RÉSEAU DU PATRIMOINE GATINOIS, *Histoire forestière de l'Outaouais, 1760-1867 : L'essor de l'Outaouais*, Capsule B12 : « De la cendre qui vaut son pesant d'or ». [En ligne] histoireforestiereoutaouais.ca/b12/

RÉSEAU DU PATRIMOINE GATINOIS, *Histoire forestière de l'Outaouais, 1760-1867 : L'essor de l'Outaouais*, B3 : « L'appropriation des terres du domaine public en Outaouais ». [En ligne] histoireforestiereoutaouais.ca/b3/

RÉSEAU DU PATRIMOINE GATINOIS, *Histoire forestière de l'Outaouais, 1760-1867 : L'essor de l'Outaouais*, Capsule B4 : « Les Wright et le commerce du bois équarri ». [En ligne] histoireforestiereoutaouais.ca/b4/

Sites web d'intérêt

CAPITAL GEMS.CA, *Lovers walk ruins*, Ottawa (Ontario). [En ligne] capitalgems.ca/lovers-walk-ruins.html.

Perron, Jean-Marie. « PROVANCHER, LÉON », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 12, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 8 sept. 2018. [En ligne] biographi.ca/fr/bio/provancher_leon_12F.html.

Stewart, Ian M. « SAUNDERS, WILLIAM », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 10 sept. 2018, biographi.ca/fr/bio/saunders_william_14F.html.

Dembski, Peter E. Paul. « CARLING, sir JOHN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 22 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/carling_john_14F.html.

Benidickson, Jamie. « BOOTH, JOHN RUDOLPHUS », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 22 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/booth_john_rudolphus_15F.html.

Fernand Ouellet et Benoit Thériault, « WRIGHT, PHILEMON », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 7, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 22 juill. 2018, http://www.biographi.ca/fr/bio/wright_philemon_7F.html.

Odette Vincent-Domey, « EDDY, EZRA BUTLER », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 22 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/eddy_ezra_butler_13F.html.

W. A. Waiser, « MACOUN, JOHN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 22 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/macoun_john_14F.html.

E. F. Bush, « MCKAY, THOMAS », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 8, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 28 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/mckay_thomas_8F.html.

Robert F. Legget, « BY, JOHN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 7, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 28 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/by_john_7F.html.

Carman Miller, « ELLIOT, GILBERT JOHN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 28 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/elliott_gilbert_john_murray_kynynmound_14F.html.

Courtney C. J. Bond, « GILMOUR, JOHN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 10, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 28 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/gilmour_john_10F.html.

H. Blair Neatby, « KING, WILLIAM LYON MACKENZIE », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 17, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 28 juill. 2018, biographi.ca/fr/bio/king_william_lyon_mackenzie_17F.html.

Dana Johnson, « SCOTT, THOMAS SEATON », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 12, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 2 sept. 2018, biographi.ca/fr/bio/scott_thomas_seaton_12F.html.

Roger Hall, « PINHEY, HAMNETT KIRKES », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 8, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 4 sept. 2018, biographi.ca/fr/bio/pinhey_hamnett_kirkes_8F.html.

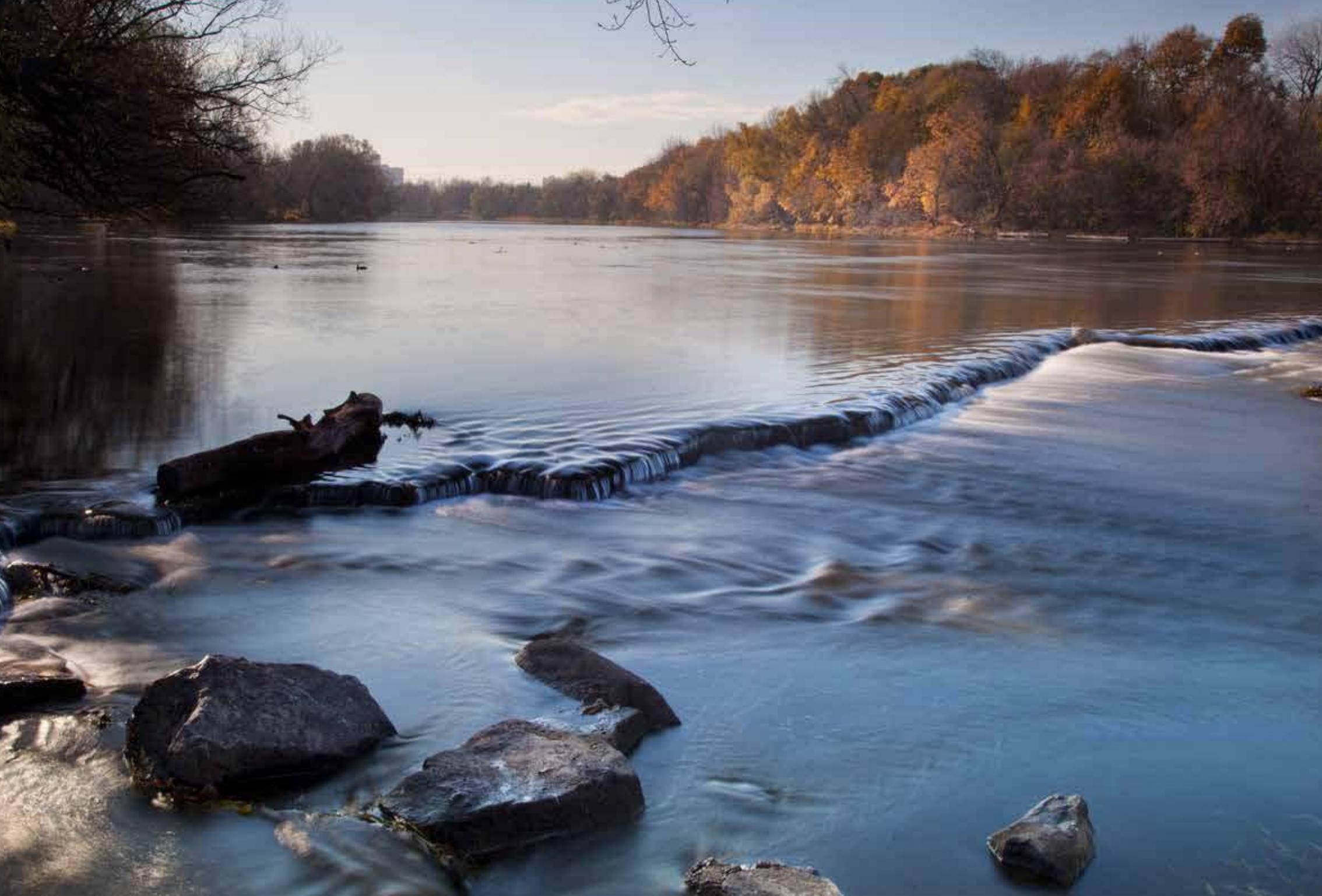
Richard M. Reid, « EGAN, JOHN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 8, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 6 sept. 2018, biographi.ca/fr/bio/egan_john_8F.html.

REMERCIEMENTS

Ce projet a vu le jour grâce au soutien de nos partenaires, la Société royale de géographie du Canada, le Centre culturel Kitigan Zibi Anishinabeg et Arbres Canada; au travail assidu de Camille Tremblay, qui a assuré la coordination du projet tout au long des principales étapes, et à la participation de nombreux collaborateurs externes et employés de la CCN.

Nous tenons à remercier Ian Badgley, Isabelle Beaudoin-Roy, Sofia Benjelloun, Karen Benoit, Alexandre Blain, Natalie Blais, James Brown, Marc Bureau, Mark Burleton, Shirley Chartrand, Li Wei Chen, Jenny Chew, Bernard Contré, Sandra Cook, Marc Corriveau, Janice Dawson, Joanna E. Dean, Gérard Desjardins, Goldie Dimanche, Ed Dods, Allison Eagen, Don Elson, Mike Elston, Javier Frutos, Elaine Gillen, Christiane Gourde, Jean-Pascal Gratton, Geoffrey Hall, Anne Heaney, Richard Hinchcliff, Marielle Hossack, Dominique Huras, Dominique Jolicœur, Dominique Laberge, Jeannine Lachance, Sylvie Lagueux, Simon Landry, Philippe Langlois, Jean Lauriault, Isabelle Lauzon, Marc Leahy, François Leduc, Laura Marks, Claude Martineau, Geneviève Mercier, Patrick Nantel, Michael Oates, Rachel Paquette, Katya Permiakova, Geneviève Pilon, Martin Pilon, Lindsay Stephenson, Anita Tenasco, René Tenasco, Heather Thomson, Robin Ure, Frédérique Veillette, Catherine Verreault, Sophie Vidykhan, Stéphane Wojciechowski, Kelly Wojnarski.





▲ Eau calme sur la rivière Rideau.
Source: CCN

UN PATRIMOINE VIVANT

Les arbres remarquables de la capitale du Canada

Toutes les capitales du monde s'enorgueillissent de leurs trésors et offrent à leurs citoyens et aux citoyens du monde une vitrine des beautés urbanistiques, architecturales, artistiques ou naturelles participant de leur identité nationale. Le patrimoine naturel de la région de la capitale du Canada ne fait pas exception. Sa conservation et son embellissement ont été confiés à la Commission de la capitale nationale qui, ici, met en valeur l'un de ses plus précieux héritages vivants : ses arbres remarquables.

Pour souligner la diversité biologique et quelques raretés des arbres de ce territoire nordique, le livre nous ramène volontiers à son histoire géologique, aux premiers peuples qui nous ont transmis leurs connaissances des arbres, à l'immensité des forêts de feuillus nobles qu'on a tôt fait d'exploiter et d'exporter. Il traverse ainsi le temps, racontant les travaux de scientifiques visionnaires déterminés à améliorer la rusticité des arbres jusqu'aux défis de conservation actuels face à l'urbanisation et aux changements climatiques.

En somme, ce livre est une invitation à venir rencontrer nos plus beaux et nos plus exceptionnels spécimens arborescents.

